



h

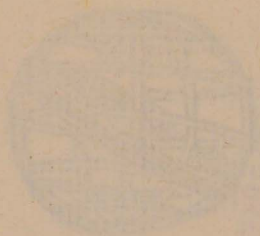
inv legre 622/118

V e 24/7

ANTOINE ARNAULD

DOCTEUR DE MATHÉMATIQUES

TOME PREMIER



N. NANCY,

Adressé à Monsieur NICOLAS

MOULLEVEIL

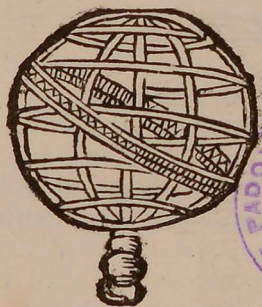
LETTRES

DE MONSIEUR

ANTOINE ARNAULD

DOCTEUR DE SORBONNE.

TOME VII.



A NANCY,

Aux depens de JOSEPH NICOLAI.

MDCCXXVII.

LETTRES

DE MONSIEUR

ANTOINE ARNAULD

DOCTEUR DE SORBONNE.

TOME VII



A NANCY,

chez le Citoyen de l'ancien Parlement.

MDCCLXXII



LETTRES

D E

M. ANTOINE ARNAULD;
DOCTEUR DE SORBONNE.

LETTRE DLXVII.*

A M. DU VAUCEL. Sur la mort de Mademoiselle de Vertus; une dissertation touchant le negoce que font les Jesuites; la conduite de l'Abé de Camps, & la protection que M. Steyaert trouvoit auprès de l'Internonce de Bruxelles.

Ly a long - tems, Monsieur, que nous avons dû nous preparer à la perte que nous venons de faire. Car c'est par un espee de miracle que Dieu a conservé pendant dix ou douze ans pour la consolation d'une maison desolée, une personne

* 28. Novembre 1692.

Tome VII.

A

2 DLXVII. Lettre de M. Arnauld

ne si accablée de maux, qu'on ne la pouvoit regarder que comme mourante, au lieu que c'est maintenant qu'elle a passé de la mort à la vie en recevant de la main de Dieu la recompense de ses bonnes œuvres. Vous voyez bien que je vous annonce par là le passage de Mademoiselle de Vertus du tems à l'éternité, après huit ou dix jours d'une violente maladie. Je m'en vas presentement dire la Messe pour le repos de son ame.

Il faut que vous ne m'avez pas envoyé l'écrit de M. d'Heliopolis dont vous me parlez dans votre dernière. Car j'ai mis il y a 4. ou 5. ans dans un porte-feuille à part tout ce qui regarde les Vicaires Apostoliques : & ayant regardé exactement tout ce qu'il contient, je ne l'y ai point trouvé. Cependant si je l'avois, je pourrois bien le mettre dans le 7. volume que je finis par le Memorial Espagnol du même Prélat présenté au Roi d'Espagne, que je ferai imprimer en François & en Espagnol, sans quoi l'original Espagnol pourroit bien se perdre. Mais en cherchant cet écrit de M. d'Heliopolis, j'ai trouvé à la fin d'un feuillet ce qui suit écrit de votre main,

Religiosus Negoriator, sive Dissertatio brevis, in qua quaritur an Societatis Jesu Religiosis liceat in Indiis Orientalibus negociari : à Patre Josepho Tissonier & N. Allier Missionariis Societatis Jesu composita, post varias consultationes cum Illustrissimis & Reverendissimis DD. Episcopis Eliopolitano & Berytheni Vicariis Apostolicis China, &c. aliisque Missionariis Cleri Secularis & Regularis Zuthia Regiam Siam habitis anno 1665.

Je ne comprends rien à cela. J'ai un écrit (qui vient de M. le Cardinal Sluse) que je crois

crois être de M. d'Heliopolis sous ce même titre : *Religiosus Negotiator* --- *negotiar*, qui est très fort contre les Jesuites, & il paroît avoir été fait en 1663. 30. ans depuis la Bulle d'Urban VIII. qui est de 1633. Que seroit-ce donc que cet autre Ecrit fait par un Jesuite en 1665. après des conferences avec les Vicaires Apostoliques. Seroit-il possible qu'ils se fussent accordés avec les Jesuites en leur permettant de trafiquer à de certaines conditions ? Cela me paroît tout à fait incroyable. Car la Bulle de Clement IX. qui le leur défend, est depuis ce tems-là. Pouvez-vous me donner quelque lumiere sur cette énigme ?

Vous direz tout ce qu'il vous plaira ; mais si j'étois en la place de ces Cardinaux qui sont persuadés que l'Indult de Portugal est la ruine des Missions Orientales, je ne me croirois pas en sûreté de conscience, si sous prétexte que la France n'en dit mot, je ne faisois pas tous mes efforts pour faire connoître au Pape, que Dieu lui redemandera un terrible compte, si pouvant empêcher l'établissement d'une chose si irreguliere & si préjudiciable à la Religion, il ne le fait pas. Dans une chose de cette importance il ne faut pas se rebuter des difficultés. Quand il y va de la gloire de Dieu, il faut tout tenter. La lettre du Tunquin que je vous ai envoyée la derniere fois, seroit une belle occasion d'informer le Pape du mal que les Jesuites font dans ces Missions par leur esprit de jalousie & de domination. On pourroit aussi l'engager à faire voir par des personnes non suspectes, l'histoire des differends entre les Missionnaires de la Chine, afin qu'on lui en rendît compte. On pourroit aussi en faire un extrait en Italien auquel on obligerait les Jesuites de

4 DLXVII. *Lettre de M. Arnauld*
répondre. Quoiqu'il en soit, & quelque voie
que l'on prenne, il n'y a rien, ce me semble,
qu'on ne dût faire pour empêcher un aussi
grand mal qu'est celui que peut faire cet Indult.

Le Recueil imprimé de Propositions que
vous nous avez envoyé, est la plus horrible
chose en ce genre que j'aie jamais vu; mais si
on en juge autrement à Rome, & qu'on y ait
quelque égard, cela me fait juger que c'a été
une providence particulière de Dieu qu'on ait
donné la 9. Partie des Difficultés, parce que
d'une part ces Censeurs en pourront être plus
réservés à écouter de semblables délateurs; &
que de l'autre, si Dieu permet qu'ils fassent
quelque chose de semblable au Decret des 31.
propositions, les Théologiens habiles & judi-
cieux, auront de quoi ne s'en point troubler,
comme ils feroient sans doute, s'ils s'étoient
laissé persuader par M. Steyaert, qu'on doit
avoir pour des Decrets une obéissance aveugle.

Ce seroit une chose bien étrange que l'Abé
de Camps fût Evêque, après tout ce que le Cha-
pitre Régaliste, & les Etats de Foix ont fait
connoître au Roi par des Ecrits imprimés de sa
mechante conduite, qui auront été sans doute
envoiez au Prieur*, afin au moins d'obtenir
du Pape qu'on en nomme un autre. Car c'est
en ces occasions là que le Pape a droit de refu-
ser des Bulles, & non pour avoir écrit contre
les prétensions de la Cour Romaine.

Vous aurez vu ce que je vous ai mandé tou-
chant la lettre d'un Officier. J'en ai retranché
un article, & on l'a envoyé à l'imprimeur des
Lettres Historiques. Quelle folie aux Jesuites
de prétendre que dès qu'une raison a été em-
ploiée

✶ M. Daurat,

plioée dans le 3. Tome, elle doit être rejetée sans autre examen, parce que l'auteur est l'ennemi déclaré de la Société. Comme si cette qualité, vraie ou fausse, pouvoit empêcher qu'on n'eût de bonnes raisons pour les convaincre ou d'erreur, ou de fausseté & de calomnie. Mais de plus comment ont-ils l'impudence d'alleguer cela eux qui se servent des sophismes & des mensonges de Jurieu, le plus envenimé de tous les ennemis de M. Arnauld, comme il paroît par le titre même de son livre qu'ils ont mis dans leur frontispice. On peut encore leur dire, que si tout ce qui est dans ce 3. Tome est si pitoiable qu'on le doit rejeter sans examen, il leur étoit bien facile de le mettre en poudre. D'où vient donc que depuis trois ans ils le laissent sans réponse? Enfin ce qu'ils ajoutent que ce 3. Tome est la justification des deux premiers qui ont été mis dans l'*Index*, n'est pas moins impertinent. Car s'ensuit-il de là qu'ils ont eu droit de faire passer pour faux & calomnieux tous les faits qui y sont rapportés, & de faire prendre pour des calomniateurs tous ceux qui les ont cru vrais. Vit-on jamais une plus ridicule imagination?

On a soutenu dans le 2. Tome que la grande lettre de M. de Palafox est véritablement de lui. Il n'y a rien sur quoi le P. Tellier s'échauffe davantage qu'à prétendre qu'elle est supposée. On l'a confondu sur cela par l'addition du 3. Tome, où on fait voir que ce S. Prélat l'a laissée en dépôt dans le Convent des Carmes Dechaussés de Madrid. Ne faudroit-il pas être fou pour prétendre qu'il n'est pas permis de se servir de cette preuve contre lui, parce qu'elle se trouve dans un livre qui est la justification de deux autres qui ont été mis dans l'*Index*?

Cependant vous nous apprenez que cette preuve n'est plus nécessaire, parce qu'on a découvert que l'Original de cette lettre est dans les Archives du S. Office.

Vos Romains sont quelquefois de mauvaise humeur & difficiles à contenter. Ils se fâchent de ce qu'on les remercie de ce qu'ils ont fait de bien, & ils ne témoignent point se fâcher de ce qu'on élude leurs ordres par d'indignes chicaneries, comme a fait l'Archevêque. Vous savez qui a conseillé ces remerciemens: pourroit-on deviner qu'ils ne seroient point bien reçus, qu'au cas qu'ils ne fussent point imprimés, lorsque l'Internonce ne se plaignoit point, que les Jésuites fissent imprimer tant de méchans Ecrits pour fortifier l'Archevêque dans sa désobéissance? Cependant je pense qu'on sera content de la Réponse qu'on a faite à M. Steyaert sur ce qu'il a accusé de faux la *Supplicatio Eucharistica*.

Mais à propos de l'Internonce, est-ce une chose supportable qu'on ne fasse à Rome aucune justice à ceux qui se plaignent de ses entreprises? A-t-il d'autre droit à l'égard des juges *in partibus*, que d'en donner à ceux qui lui en demandent, & de donner ceux qu'on lui demande, en mettant au bas de la Requête *fiat ut petitur*, comme l'on fait à Rome à l'égard de tous ceux de France qui en demandent? A-t-il en cela plus de droit que le Pape? C'est donc une injustice ou de n'en donner point du tout, comme il fait souvent, ou de ne donner pas ceux qu'on lui a demandé, sous divers prétextes, ce qui passe son pouvoir. Car il n'agit point en cela en qualité de juge, mais de simple exécuteur d'un ordre établi dans l'Eglise. Tout cela vient de ce qu'il ne fait rien que par Pillardi. C'est
par

par les conseils de ce brouillon, gagné par le Comte de S. Pierre, qu'il fait périr le monastere de Sinnich, & pour le spirituel & pour le temporel, en refusant des juges à M. l'Abé de Rolduc. Tout ce qui s'est passé dans cette affaire crie vengeance devant Dieu. On s'en est plaint à Rome, & on n'y donne aucun ordre. Ces plaintes n'ont servi qu'à faire conter de l'argent à cet Abé. *Est qui quarat & judicet.*

Vous avez beau nous dire qu'on est bien mal content à Rome de M. Steyaert. Il trouve dans la personne de l'Internonce toute sorte de protection & de faveur. Et c'est par cet appui qu'il a obtenu depuis peu de jours la charge de Censeur, annexée à une Chanoinie de S. Pierre, que la plus grande & la plus saine partie du Conseil privé avoit proposé à son Altesse de donner à un autre (M. Renardi) ce qui pourra avoir d'étranges suites pour l'enversement de la Faculté de Louvain, ce qui seroit trop long à vous expliquer. Tout cela me confirme dans la pensée de n'avoir en vue que la verité, de la proposer le plus fortement que je pourrai devant le public, & d'en abandonner le succès à Dieu. Je suis tout à vous.

J'ajouterai deux maximes sur lesquelles je crois me pouvoir regler. La 1. est de S. Gregoire: *Melius est ut scandalum oriatur, quam ut veritas relinquatur.* La 2. de S. Augustin: *Timemus ne loquentibus nobis offendatur qui veritatem non potest capere, & non timemus ne tacentibus nobis qui veritatem potest capere, falsitate capiatur.*

L E T T R E DLXVIII.*

A MADAME DE FONTPERTUIS. *Sur la fable de Bnng-fontaine.*

J E ne me repens point d'avoir tant pressé pour faire parler le Carme. Mais je vous supplie de faire en sorte, s'il y a moyen, que quelque personne de considération lui écrive en lui témoignant être bien aise de savoir au vrai ce que c'est que cette conference, dont il a donné attestation, & qui sont les personnes qui s'y sont trouvées. Car j'ai peur que ce que l'on en mande dans un écrit séparé, ne soit qu'un recit de ce qu'a dit ce Carme de vive voix. Si c'étoit néanmoins une personne qui voulût signer ce qu'il a écrit, & qui fût prêt de le soutenir au Moine, au cas qu'il n'en voulût pas convenir à cause de l'avantage qu'on en pourroit prendre, cela peut-être suffiroit. Mais le meilleur néanmoins seroit d'avoir ce qui est dans ce papier de la propre main du Carme. Obligez moi de travailler à cela; car d'une manière ou d'autre il ne faut point que cette calomnie demeure impunie. Et s'il ne se trouve personne qui la veuille poursuivre en justice, je la poursuivrai devant le Public. Le meilleur seroit d'engager, si cela se pouvoit, quelque personne d'autorité, qui allât trouver ce Moine, ou l'envoîât querir, & le fit causer sur cette conference, lui demandant qui étoit ce Monsieur de Rasilly, d'où il connoissoit ces Messieurs; en quel tems cela étoit arrivé; combien il y avoit d'Ecclésiastiques, & qui ils étoient; d'où

3. Decembre 1692.

d'où vient que M. de Rasilly a attendu si tard à conter cette aventure; pourquoi il n'en avoit donné avis qu'à deux Religieux; pourquoi lui-même avoit tant différé à donner cette attestation; pourquoi il l'avoit donnée aux Jésuites? Mais si cela ne se peut faire, faites au moins que je sois assuré, que celui qui a écrit ce que lui a dit le Moine, le lui soutiendra, s'il est besoin. Si je ne puis pas avoir mieux, je me contenterai de cela. Mais d'où vient que votre ami ne fait rien & ne dit rien sur cet endroit de l'histoire où est cette attestation, pag. 183. Ceux qui ont poursuivi le P. Hazart n'en ont eu que de la confusion, qui s'est augmentée depuis que les Carmes chaussés d'Anjou ont découvert les conférences où nous nous sommes trouvez avec A. A. c'est-à-dire Arnould Andilly, le Pere ou le Frere aîné d'Antoine Arnould. Par où l'on voit que cette histoire des Carmes, n'est que la fable de Bourg-fontaine rhabillée, & travestie d'habits moins difformes que les premiers.

L E T T R E D L X I X . *

A M. DU VAUCEL. *Sur quelques points qui avoient été relevés dans le livre du P. Tellier intitulé, Defense &c.*

J E demeure d'accord que vous n'avez pu faire dans votre audience que ce que vous y avez fait. Vous avez raison d'appeller impudence ce que disent presentement les Jésuites, qu'il leur est plus avantageux que la grande lecture de Palafox soit reconnue être de lui, à cau-

A 5 le

se des contradictions qu'ils disent qui s'y rencontrent. Ce sont des folies que ces prétendues contradictions. Mais leur est il avantageux d'avoir traité si longtems d'impostures & de faussaires ceux qui avoient traduit cette lettre en François ; & M. de S. Amour qui l'avoit donnée en latin , de les avoir accusés d'agir en cela contre leur conscience , sachant bien qu'elle étoit fausse : d'avoir prétendu qu'après cela ils n'étoient croiables en rien : d'avoir soutenu hardiment que ce S. Prelat avoit fait une confession publique de ce qu'il avoit dit , écrit , & fait contre eux dans cette affaire , &c. Voilà sur quoi il les faut pousser. Je m'étonne de ce que vous dites, *Qu'on est un peu en peine de justifier que Collado n'ait pas dressé le Memorial des Franciscains des Philippines, &c. à cause de l'autorité de Navarette.*

Il faut que Navarette n'ait pas pris garde en cet endroit de quel Memorial parloit Hurtado, comme il paroît en ce qu'il dit que ce Memorial étoit imprimé , au lieu qu'Hurtado parle certainement d'un Memorial non imprimé, mais écrit à la main. Car il parle d'un Memorial qui se gardoit dans les Archives du Roi d'Espagne dont les Capucins lui avoient fait avoir une copie. Vous n'avez qu'à voir sur cela le 3. Tome de la Morale Pratique ch. 25. depuis la pag. 509. jusqu'à 513. On a prouvé aussi la même chose dans le 6. volume. Vous le trouverez bien en le feuilletant. Car j'en ai point présentement de relié. Il n'est pas douloureux qu'Hurtado ne parle du vrai Memorial présenté au Roi d'Espagne par les Franciscains des Philippines. Mais on soutient au P. Tellier qu'il faut nécessairement que Navarette se soit trompé en cet endroit là , & que n'ayant pas de-

devant lui le livre de Hurtado, il se soit imaginé qu'il parloit du Memorial de Collado présenté au Roi d'Espagne en 1631. qui a été imprimé, comme remarque Navarette. Voilà comme il faut prendre cette affaire, qui est en soi indubitable, puisqu'afin que le Memorial cité par Hurtado fût de Collado, il faudroit que Collado l'eût fait après sa mort. Il seroit très bon d'avoir copie de la lettre de 16. pages du P. Tellier, & des écrits qui se sont faits de part & d'autre touchant son livre; pourvu qu'on les pût imprimer, cela vaudroit mieux qu'un *prohibetur donec corrigatur*.

Vous avez raison de dire que si la cabale des Jesuites prévaut, & que ce livre ne soit point défendu, cela ne servira qu'à deshonorer la Cour de Rome, & que ce sera une nouvelle preuve du peu d'autorité que peuvent avoir la plupart des jugemens que ces Congregations prononcent sur ces sortes de matieres. Mais permettez moi de vous dire que c'en sera de même s'ils s'avisent de condamner la 9. Partie des Difficultés. J'en viens d'écrire à Paris: & j'en ai fait faire une copie que je vous enverrai demain.

Ce que vous nous mandez qu'a fait le Pape pour n'admettre point de pension sur les Cures, est parfaitement bon. Mais il en devoit faire autant pour les Evêchés, à moins qu'ils ne fussent très riches: comme aussi pour des Chanoines, à moins qu'on ne les eût desservies 12. ou 15. ans. Il faudroit de plus que ces pensions ne se pussent rachetter, parce que par là on couvre bien des simonies.

Je ne sai du Tonquin que ce qu'en dit le P. Tellier dans sa 2. partie. Vous nous avez mandé en ce tems là que les Dominicains n'étoient pa-

contents de ce Pere Pas. Cependant il ne va pas sur cela à beaucoup près si loin que les Jesuites. Vous trouverez dans le VII. volume qu'on commencera d'imprimer au mois de Janvier une justification admirable du grand Memorial de Collado qui est dans le 2. tome de la Morale Pratique. Je vous prie d'en avertir M. Banneret *, afin que les Dominicains insistent très fortement sur la reparation que leur Ordre a droit de demander de la maniere outrageuse dont le P. Tellier a traité le P. Collado à l'occasion de son Memorial, jusques à dire pag. 506. *Qu'on ne peut sans un jugement très temeraire, condamner les Jesuites sur le temoignage de ces auteurs qui ont été capables d'imputer à M. l'Evêque d'Angelopolis les mensonges qu'ils savoient bien n'être pas de lui ... qui ont soutenu comme legitime la fausse lettre de Sorelo & qui ont canonisé le Memorial de Collado avec son auteur.*

Ce qui fait voir qu'on doit insister sur cela, est qu'il paroît que le P. Tellier dans sa lettre de 16. pages voudroit bien que l'Ordre de saint Dominique ne s'interessât point dans la defense ni du P. Ribas, ni Collado, comme si Collado n'avoit présenté son Memorial au Roi d'Espagne, qu'en son nom, ce qui est une très grande fausseté. Car il l'a présenté comme Procureur General de son Ordre; & ce même Memorial a été approuvé & autorisé par un autre Memorial signé par les procureurs des trois Religions de S. Dominique, de S. François, & de S. Augustin, qui étoient jointes en cause contre la Societé, & qui gagnerent leur procès & à Madrid & à Rome. C'est ce que je fais voir

* Le Pere Serry.

voir évidemment dans le 7. volume. Aiez donc soin, je vous prie, que l'on demeure bien ferme à demander réparation de la maniere outrageuse dont le P. Tellier a parlé de Collado. Au reste je voudrois bien savoir ce qu'ils disent sur la justification des trois lettres qu'on a reprochées à leur Défenseur, & sur la Declaration de Cevicos, dont on a trouvé l'Original à Rome, tel qu'il est imprimé dans la Reponse à la 2. partie du P. Tellier qui est à la fin du 3. volume.

L E T T R E DLXX.*

A M. DU VAUCEL. Sur une lettre au Cardinal Cibo contre M. de Pamiers ; la 9. partie des Difficultés &c ; & une lettre du P. Tellier.

JE vous ai déjà mandé que je serois bien aise d'avoir quelques remarques sur la lettre au Cardinal Cibo contre M. de Pamiers. Mais je ne vous ai pas marqué que la principale chose que je desirois savoir est, sur quoi est fondé ce qu'il reproche à ce Prelat, d'avoir protesté contre la signature qu'il avoit faite. Je ne doute point que cela ne soit faux. Mais je voudrois encore en être plus assuré, parce que c'est sur cela que ce Jesuite le traite plus outrageusement. Vos amis diront tout ce qu'il leur plaira ; mais je demeure toujours ferme dans mon sentiment, qu'il étoit dans l'ordre de Dieu de donner présentement la 9. partie, parce qu'il ne sera jamais plus nécessaire d'instruire le monde sur les deux points qui sont traités. C'est ce que vous verrez par la copie d'une lettre que j'ai écrite à Paris, que je
vous

* 12. Decembre 1692.

vous ai fait envoyer par le dernier Ordinaire.

La lettre Pastorale * fait consister le renversement de la Religion, qu'il dit avoir trouvé dans son diocèse, en ce qu'on n'y a pas une obéissance aveugle à ces sortes de Decrets. Et on laissera établir ce pernicieux principe, sans que personne ose ouvrir la bouche sans en faire voir l'absurdité. Messieurs de Louvain peuvent avoir leurs raisons de ne se point embarasser dans cette question odieuse. Il étoit donc nécessaire que cela se fit par quelqu'un qu'on ne pût pas soupçonner être de leur corps. Et rien n'étoit plus favorable, que de n'entrer dans cette dispute que par l'occasion qu'en avoit donnée M. Steyaert, afin qu'on ne croie pas que ce soit par un dessein formé de choquer ces Tribunaux. Ainsi tant s'en faut que je puisse demeurer d'accord qu'on eût mieux fait de traiter à part ces deux matieres, qu'il me semble qu'il est bien mieux que ce ne soit qu'une suite des Difficultés. Il en sera plus lu & plus estimé en ces pais-ci, & il n'en sera pas plutôt censuré à Rome. Dans tout ce que nous avons écrit autrefois pour soutenir la verité, nous ne nous sommes point mis en peine si l'Inquisition le censurerait: & en effet il y a beaucoup de nos livres qu'elle a censurés. Cela nous a-t-il donné sujet de nous repentir de les avoir faits? A Dieu ne plaise. Il en sera de même de celui-ci. Tant pis pour l'*Index*, si on l'y met. Ce sera une nouvelle preuve qu'on ne doit pas faire un fort grand état de ces prohibitions. Et comme c'est ce qu'on a prouvé dans cet Ecrit par beaucoup d'exemples, il en servira lui même d'un si on le censure.

Nous avons vu la lettre du P. Tellier de

1689. Elle roule toutes sur des déguisemens & des faussetés qui sont ruinées dans le 3. volume (& encore plus dans le 6.) C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si promettant dans cette lettre qu'il la feroit imprimer, il n'en a rien fait; parce que le 3. volume qui parût aussitôt après, lui en fit perdre l'envie. Rien n'est plus misérable que ce qu'il dit contre Collado & contre son Memorial. Je ne fais si le Pere Serry qui a entrepris de le justifier, a remarqué 3. ou 4. choses: 1. Que son Memorial a été présenté au nom de son Ordre, dont il étoit Procureur General. 2. Que ce Memorial est approuvé & autorisé par un autre signé par les Procureurs des Religions de S. Dominique, de S. François & de S. Augustin, jointes en cause contre les Jesuites. 3. Qu'il fut présenté au Roi d'Espagne au mois de Mars de 1631. & renvoyé à une grande jointe pour y être examiné au mois de Decembre de la même année. 4. Qu'il fut trouvé si bon qu'il changea tout à fait ce qui avoit été ordonné trois ou quatre ans auparavant en 1628. Car au lieu qu'alors on prioit le Pape de trouver bon que les Jesuites fussent seuls au Japon, au moins jusqu'à 15. ou 20. ans, on envoya une consulte au Pape l'an 1632. par où on lui demandoit de regler les affaires du Japon comme Collado avoit représenté par son Memoire qu'elles le devoient être. Car il est marqué au bas du Memorial de Collado imprimé en Espagne, que ce fut sur cela que le Pape Urbain VIII. donna sa Bulle de 1633. qu'on n'a qu'à lire pour voir que c'est le jugement du procès entre les Jesuites & les trois Religions, en faveur des trois Religions. Rien n'est plus convaincant pour confondre le P. Tellier sur le sujet du Memorial de Collado.

L E T T R E DLXXI.*

A M. D U V A U C E L. Sur la signature du
Formulaire, exigée dans les Pais-bas ; un
Votum présenté aux Cardinaux à ce sujet ;
& les deux Censures de Louvain.

J E suis bien mal content de ce que vous man-
dez touchant le formulaire, quoique vous
témoignez en bien esperer. Ce grand *Votum*
donné par écrit à tous les Cardinaux m'inquite.
Car j'apprehende beaucoup qu'on s'arrête à
la substance, qui est l'exécution de la Constitu-
tion d'Alexandre VII. touchant le formulaire ;
& qu'on laisse là la queue qui sauveroit tout, si
on pouvoit obtenir qu'on l'eût par écrit, qui est
que la signature ne tombe que sur le *formel* qui
est le dogme, & non sur le *materiel* qui est l'at-
tribution du dogme à un auteur particulier. Ne
pourroit-on point rendre raisonnable l'auteur †
de ce *Votum* ? Je me persuade que vous n'aurez
pas manqué de faire tout ce qu'il faut pour ce-
la. Il faudroit beaucoup insister que le formu-
laire n'a été fait que pour la France, & qu'ainsi
l'autorité du S. Siege n'est point engagée à le
faire valoir ailleurs ; lors sur tout que l'on voit
manifestement qu'il ne peut servir qu'à mettre
le trouble & la confusion dans des Eg lises : que
le dessein de ceux qui veulent introduire ce ser-
ment, n'est que pour donner atteinte à la doc-
trine de la grace efficace, & pour causer beau-
coup d'autres mechans effets qu'on a represen-
tés dans les Supplications. Tout cela fait voir
que

* 19. Decembre 1692.

† Le P. Laurea, depuis Cardinal.

que le plus grand mal de l'Eglise est qu'on est moins touché du salut des ames par l'établissement des vraies regles de l'Evangile, que de faire valoir l'autorité du S. Siege.

Il est certain, par exemple, que des deux partis opposés en ce païs-ci, celui que soutenoit l'Archevêque Alphonse travaille plus solidement au bien des ames que celui qui soutient presentement l'Archevêque Humbert. Mais parce que ce dernier affecte de témoigner une grande soumission, au moins de parole, à tous les Decrets de Rome, il est à craindre que cette consideration, qui n'est qu'une flatterie, ne l'emporte au dessus du vrai merite de l'autre parti, & que la bonne cause ne demeure opprimée. Le *Votum* en est un prélude. Car qui se feroit attendu qu'un de ceux que l'on comptoit entre les mieux intentionnés, se feroit avisé de proposer un si méchant sentiment. Cela me fait croire plus que jamais qu'il a été bon d'instruire le monde sur ces matieres, afin que la verité ne se trouve pas accablée par l'autorité de ces tribunaux. On y sera moins hardi à condamner les bonnes choses, quand ils verront qu'on ne sera pas disposé à recevoir aveuglement leurs condamnations injustes. Quand on ne dit que la verité, on a droit de s'attendre que la verité nous soutiendra. Que si on a pu éviter qu'elle ne fût censurée, étant bon d'ailleurs de la faire connoître comme vous en convenez, qu'importe que ce soit sous mon nom ou sous le nom d'un inconnu ? Peut être même qu'on pourra croire qu'il sera moins desavantageux à la verité, si elle avoit à être condamnée, de l'être sous le nom d'un homme (*ut minus sapiens dico*) dont l'autorité pourra contrebalancer celle du Tribunal qui l'auroit condamnée, que
si

18 DLXXI. Lettre de M. Arnauld
si c'étoit sous le nom d'un inconnu, qu'on pour-
roit croire plus facilement avoir été condamné
avec raison.

C'est une très-bonne chose que les Do-
minicains prennent si fort à cœur la cause des
deux Censures. S'ils en examinoient bien la
doctrine, ils la trouveroient plus conforme à la
véritable doctrine de S. Thomas que celle de
ses nouveaux commentateurs. Je voudrois que
vous vous en entretinssiez avec le P. Serry, &
sur tout que vous demandassiez son avis sur la
question qui est agitée dans la Dissertation Theo-
logique de M. Arnauld 3. Part. art. 2. touchant
la nature de la grace actuelle. Car je suis per-
suadé que S. Thomas la fait consister *in solâ mi-
sericordiâ Dei quæ interiùs motum mentis ope-
ratur*. Et que cela est bien plus avantageux pour
combattre le Molinisme. Je voudrois bien aussi
que vous lui eussiez fait voir le petit traité MS.
de Libertate, que j'en'ai fait qu'après avoir ex-
trait & considéré tous les passages de la Somme
de S. Thomas touchant la liberté. Pour moi je
vous dirai franchement que je souhai terois que
les Dominicains lussent davantage la Somme
de S. Thomas toute seule qu'avec les commen-
tateurs de leurs nouveaux auteurs, qui n'ont
pas toujours bien pris son sens. Je souhai te-
rois aussi qu'il examinât sérieusement l'Appen-
dix de l'*Amor pœnitens*, où on explique l'opi-
nion de S. Thomas touchant la disposition ne-
cessaire au Sacrement de Penitence. Je suis tout
à vous.

L E T T R E D L X X I I . *

A M. DU VAUCEL. *Sur une lettre de Sotelo insérée dans le 7. Volume de la Morale Pratique ; les Missions Etrangères ; quelques abus que l'on pourroit reformer ; & quelques insinuations à faire au P. Serry.*

J E commence à vous dire, de peur de l'oublier, que dans le 7. Volume que l'on commencera bientôt à imprimer, je parle de la lettre de Sotelo, & je dis que j'ai une copie de l'Original qui est à Rome collationné avec l'imprimé que Collado y a laissé : mais en rapportant ce qui est à la fin de ma copie, j'avois laissé en blanc les noms des lieux où est cet original (qui est la Congregation de *Proganda fide*) & où est l'imprimé, qui est *la Minerve*. Je vous demande présentement, s'il y auroit du danger de mettre cela tout entier sans en rien retrancher, ou bien s'il suffiroit de retrancher le lieu où est l'imprimé, qui est *la Minerve*, & laisser le lieu où est l'original, puisque ce n'est plus maintenant un secret.

Je commence à espérer quelque chose pour les Missions étrangères, s'il est vrai que M. * s'en mêle, quoique sourdement. Car il pourra au moins informer le Pape. Mais il faudroit que les Cardinaux bien intentionnés ne s'endormissent pas. Ce seroit une bonne chose si le S. * étoit débusqué. Mais le peut-on espérer ? Pourroit-on avoir des preuves de ce que les Jésuites ont dit des Evêques François, que c'étoit des gens sans Religion, &c. Cela me viendrait bien pour mon 8. volume.

Vous

Vous faites fort bien de donner les quatre derniers volumes pour M. l'Archevêque de Seville. Mais ce Prelat feroit une chose bien avantageuse pour la memoire de son saint Oncle, s'il faisoit traduire en Espagnol le 4. volume de la Morale Pratique, par un de ses Chanoines qui entend bien le François. Il ne seroit pas nécessaire de traduire les lettres qui sont à la fin.

Ce que vous nous mandez de la grace que Dieu fait au Pape, de travailler à la correction de divers abus, me fait penser à quelques uns qu'il seroit bien important de reformer.

1. Un Beneficier poursuivi pour sa mauvaise vie ou par un devolutaire ou par son Evêque, peut résigner son benefice à qui il lui plaira avant la sentence definitive, & quoi qu'ensuite il soit condamné, la resignation demeure, au lieu qu'elle auroit dû être suspendue, & ne valoir qu'au cas que l'accusé fut déclaré innocent.

2. Les Chapitres qui ont des benefices à conférer, au lieu de choisir en corps le plus digne par une élection canonique, se sont avisés de les conférer *per turnum*. N'est-ce pas un grand abus?

3. Il faudroit soumettre au Concours les Vicairies perpetuelles, aussi bien que les Cures.

4. Il y a de grands abus dans les dispenses de mariages. Pourquoi ne pas observer ce qui en a été ordonné dans le Concile de Trente, qu'on ne dispenserait point au 2. degré *nisi inter magnos principes & ob publicam utilitatem, & gratis*? Pourquoi ne pas faire entendre aux Officiaux qu'ils commettent un grand péché, s'ils n'informent serieusement si les causes alléguées sont vraies?

Je ne sai si le P. Serry a le 3. volume de la Tradition de l'Eglise Romaine, contre le P.

Des-

Deschamps. Je voudrois bien qu'il lût dans la 2. partie ch. 4. art. 2. & le ch. 6. art. 4. & 5. On y fait voir, ce me semble d'une maniere très-convaincante, que la grace n'est point nécessaire pour que le violement du commandement de Dieu soit imputé à péché. C'est ce que soutiennent les Jesuites, & rien ne semble si capable de ruiner la doctrine de la grace, que cette fausse imagination. Il paroît néanmoins que quelques Thomistes n'en sont pas assez éloignés. C'est un des points que M. Huygens a traité dans sa justification que l'on vous envoie. Ce qu'il y dit de la liberté de l'amour beatifique n'est pas mon sentiment. Mais il a pour lui presque tous les anciens Théologiens de l'Ecole, hors S. Thomas dans sa Somme.

L E T T R E D L X X I I I . *

Où il est parlé d'un Livre de M. de Vert contre le P. Mabillon.

J'Ai lu la Réponse au P. M. sur le sens de ces mots, *Communione Sanctam*, de la Regle de S. Benoît, & j'en ai été fort satisfait. Tout m'y a paru bien prouvé : mais j'ai peur qu'on n'y trouve une trop grande abondance de preuves, comme lorsque l'auteur fait voir, que le mot de *Communitio* signifie très souvent autre chose que la communion eucharistique.

Lorsqu'il combat le *Sputum Sacramenti*, je voudrois bien qu'il ne supposât pas que cela puisse aisément arriver, & qu'il prît garde de ne se pas servir aussi souvent qu'il fait de cette expression, *excréation de quelques parcelles des*
espe-

* Vers 1692. ou 1693.

22 DLXXIII. Lettre de M. Arnauld
especes Sacramentales. Cela fait avoir une fa-
cheuse idée d'un chose à quoi on ne peut penser
avec trop de respect. Je trouve fort bon qu'on
ait fait valoir le long tems depuis la commu-
nion du lecteur jusqu'au commencement du di-
ner qu'il prenoit son *mistum*. Car cela rend assu-
rement la précaution plus inutile.

Je voudrois qu'on s'abstint de dire en un en-
droit, que l'eulogie ou pain béni est quelque-
fois appelé *Corpus Christi*, parce qu'on donne
au signe le nom de la chose signifiée. Cette ex-
pression semble favoriser les Sacramentaires,
& ils en pourroient abuser, ou des chicaneurs
pourroient en faire un crime à l'auteur.

J'ai été aussi fort content de ce qui y est dit
de l'hemine dès le commencement, pour justi-
fier la mesure que lui donne M. Lancelot. L'au-
teur a bien fait de ne pas avouer, comme il
semble que M. Lancelot ait fait, que l'hemine
des Benedictins pouvoit être un peu différente
de l'hemine Romaine ou Italienne, ce qui n'a
nulle probabilité. Car comment S. Benoît eût-
il voulu être entendu, lorsqu'il marque une
Hemine pour la mesure de ce qu'un Religieux
pourra boire de vin par jour, s'il avoit entendu
autre chose par le mot d'hemine que ce qu'on
entendoit dans la Province où étoit le monaste-
re pour lequel il a fait sa regle? Et rien n'est
plus foible que la raison qu'on apporte de la
différence entre l'hemine Benedictine & la Ro-
maine. C'est, dit-on, que S. Benoît voulût que
S. Maur apportât en France un pot de la mesure
del'hemine. Car cela prouve seulement que S. Be-
noît supposoit avec raison, ou qu'il n'y auroit
point en France de pot appelé hemine, ou que cet-
te hemine seroit plus ou moins grande que celle
d'Italie; comme nous voyons présentement que
les

les mesures sont différentes en différens païs, lors même qu'on leur donne le même nom. Mais cela fait-il que quand S. Benoît a parlé d'hémine dans sa règle, il n'ait par voulu marquer ce qu'on entendoit par ce nom au lieu où il écrivoit ? Il y a dans cette réponse une infinité de belles choses touchant les anciens rites ; & il paroît bien plus savant sur cette matière que le P. Mabillon. C'est une remarque fort judicieuse que ce qu'il dit, que les auteurs doivent être crus quand ils rendent témoignage qu'une telle chose se pratiquoit de leur tems ; mais qu'ils peuvent n'avoir pas su la vraie raison de cette pratique. Mais permettez moi de vous dire en passant, que je ne puis me rendre à ce qu'il dit dans un autre petit écrit qui est fort beau, qu'une certaine Bulle de Clément VIII. touchant les moines de S. Basile, est une décision souveraine & sans appel de la dispute touchant les études monastiques.

L E T T R E D L X X I V . *

A M. DU VAUCEL. Sur la nécessité qu'il y avoit d'unir toutes les Ecoles Catholiques dans la défense de la Grace efficace par elle même.

JE ne suis point content du procédé des Bacheliers †. Ils doivent être convaincus qu'il est très important pour empêcher le progrès du Molinisme, que toutes les Ecoles qui soutiennent la nécessité de la grace efficace par elle même pour toutes les actions de piété, s'unissent ensemble. Pourquoi donc veulent-ils faire dépendre cette union de deux conditions qui peuvent faire de la peine à quelques personnes. Je
vous

* 2. Janvier 1693.

† Les Dominicains.

24 DLXVIII. Lettre de M. Arnauld

vous dirai ce que je pense de l'une & de l'autre.

La 1. est de reconnoître une grace suffisante Thomistice, ce qui me paroît tout à fait injuste. Ce n'est pas qu'on ne veuille se servir de ce mot en l'expliquant, comme on a fait dans les cinq Articles. Mais l'exiger comme une chose d'obligation, c'est faire injure à S. Thomas, qui n'a point distingué *Auxilium gratia*, qui est la grace actuelle, en efficace & suffisante, & qui a marqué expressement que ce qu'on doit entendre par la grace actuelle, n'est autre chose que *Misericordia Dei qua interius motum mentis operatur*. (De veritate qu. 24. art. 14.) Car cela étant, comme on n'en peut douter, les raisons que quelques nouveaux Thomistes apportent de la nécessité d'une grace suffisante distinguée de l'efficace, sont tout à fait insuffisantes pour la faire admettre. L'une est qu'elle est nécessaire pour donner à notre ame le pouvoir de produire des actes surnaturels avec la grace efficace. Mais rien n'est plus foible que cette raison dans l'opinion de ceux, qui *gratiam efficacem constituunt in gratuita & benigna Dei operatione, qui propriè in libero hominis arbitrio operatur ipsam conversionem, seu alium quemcumque actum vera pietatis scilicet ipsum voluntatis motum efficaciter attingendo, &c.* (Estius in 2. sent. dist. 28. §. 1.) Ce qui a été suivi par un Chapitre des Dominicains de la Province de Flandre. * A quoi on peut

ajou-

* Cet acte qui est du 25. Avril 1668. a été adopté par le Chapitre des Carmes déchauffés à Louvain le 18. Mai 1685. On trouve l'un & l'autre dans la 4. & 5. These Historique & Théologique du Docteur Hennebel, & dans le II. Tome de la Tradition de l'Eglise Romaine sur la prédestination & sur la grace.

ajouter qu'on ne peut faire valoir cette raison sans s'engager dans un cercle infini. Car on peut demander à ceux qui mettent cette grace suffisante dans un acte indeliberé, si cet acte indeliberé est surnaturel, ou non. S'il ne l'est pas, comment peut-il faire que l'acte deliberé de la conversion soit surnaturel? S'il l'est, notre ame a donc eu le pouvoir de produire un acte surnaturel, sans y être disposée par rien de précédent que Dieu ait mis en elle. Et pourquoi n'en seroit-il pas de même de l'acte deliberé de la conversion? Vous voyez donc, Monsieur, que ce n'est point sans sujet que je vous ai prié d'exhorter les PP. Dominicains de s'arrêter plus au texte de S. Thomas qu'à ses nouveaux commentateurs.

L'autre raison qui obligerait de reconnoître une grace suffisante distinguée de l'efficace, est l'imagination qu'on auroit, qu'elle est nécessaire afin que ceux qui n'ayant pas la grace efficace auroient succombé à une tentation, l'eussent pu surmonter, parce que sans cela ils n'auroient pas commis un péché formel, mais seulement un péché materiel. Mais rien n'est plus contraire à la doctrine de tous les saints qui ont soutenu la grace de J. C. que de vouloir qu'on ait besoin d'une autre possibilité que de celle de la nature & du libre arbitre, pour être coupable dans ce que l'on fait contre la loi de Dieu, étant privé de la grace. C'est ce que vous trouverez fort bien prouvé dans le 3. vol. de la Trad. de l'Egl. Rom. 2. p. c. 4. a. 2. & c. 6. a. 4. & 5. Ainsi tout ce que l'on peut dire de raisonnable des graces suffisantes *Thomisticè* est, qu'il y a des graces qui ne sont efficaces que *secundum quid*, & non pas absolument, comme celle qui portoit S. Augustin à se convertir, qui fut quelque tems sans operer efficacement sa conver-

sion. 2. Qu'on auroit mieux fait de les appeller inefficace, comme S. Augustin appelle celle qu'il avoit reçue avant sa conversion, dont il dit : (confes. lib. 8. chap. 5.) *Voluntas nova quæ mihi esse coeperat nondum erat idonea ad superandam priorem vetustate roboratam.* 3. Que l'École de S. Thomas ayant appelé ces graces là suffisantes, on peut se servir de cette façon de parler, pourvu que d'une part on ajoute *Thomistice*, pour empêcher que les Molinistes n'en abusent; & que de l'autre, on n'en fonde pas la nécessité sur les deux raisons que je viens de réfuter.

La 2. condition est, que l'on reconnoisse la nécessité de la liberté d'indifférence dans l'état de la nature corrompue, pour mériter & démeriter. Tout le monde en convient. Mais on prend diverses routes pour expliquer en quoi consiste cette indifférence, afin de l'accorder avec l'efficacité de la grace. Et comme cela est plus Philosophique que Théologique, on doit laisser chacun dans son sentiment, lors sur tout qu'il est conforme aux anciens auteurs de l'École. Cependant pour ce qui est de moi, je crois que le mieux qu'on puisse faire est de se fixer à ce qu'enseigne S. Thomas dans sa Somme touchant le libre arbitre. Je l'ai marqué dans un petit traité de *libertate* que vous avez. Je voudrois que MM. de Louvain eussent pris la même voie. Ils se seroient délivrés par là de beaucoup de difficultés.

Le train que prend l'affaire du formulaire me donne bien plus d'inquiétude. Ce n'est pas sans sujet que je vous ai dit que rien n'étoit plus capable de faire des maux infinis dans l'Eglise que l'hérésie de la domination, qui fait qu'on n'écoute plus ni la vérité, ni la gloire de Dieu,

Dieu, ni le bien des ames, mais que l'on veut que tout passe par cette raison : *On l'a dit*, bien ou mal, il ne faut pas reculer. Un tel Pape a fait une Constitution; y a-t-il à deliberer qu'on ne la doive exécuter, quand cette exécution troubleroit tout un diocèse, seroit commettre beaucoup de péchés, & seroit cause que les gens de bien seroient sans emploi, & que les fidelles n'auroient gueres pour pasteurs que des ambitieux, ou des mercenaires, ou des ignorans. Cela me fait souvenir de la parole d'un Theatin de Paris, à qui on representoit les maux que pourroit causer la puissance immense & sans bornes que les Italiens donnoient au Pape : *Pereat orbis, modò maneat autoritas Papa*. Est-ce donc que tout ce qui s'est fait du tems de Clement IX. passe pour rien, & qu'il ne se trouvera personne qui demande à un certain homme *, avec quelle conscience il peut faire présentement tout le contraire de ce qu'il faisoit en 1668. lorsqu'il eut tant d'honneur d'avoir été un des Médiateurs de la paix ? Mais que ne fait-on point pour gagner les bonnes graces du P. de la Chaise, dans l'esperance d'en obtenir de quoi satisfaire son ambition ?

Excusez mon chagrin. Il est grand, je vous l'avoue : & je n'ai pu lire sans douleur ce que vous temoignez apprehender qu'on n'envoie un Bref à l'Archevêque † qui lui défende de rien exiger de plus que ce qui est porté par la Constitution d'Alexandre VII. Ce seroit déjà donner cause gagnée aux Jesuites. Mais bien

B 2

loin

* Le Cardinal d'Etrées qui étoit alors à Rome, & qui se remuoit beaucoup pour les Jesuites.

† De Malines.

loin de donner la paix à ces Eglises, comme il semble que c'est le dessein de notre bon Pape, ce seroit y mettre la confusion & le trouble, & commettre même l'autorité du S. Siege, loin de l'établir. Car au lieu que jusques à cette heure on s'est adressé au Pape pour arrêter les mauvais desseins de cette Compagnie altiere & vindicative, qui ne tend par là qu'à opprimer ceux qui combattent ses nouveautés, on pourroit bien s'adresser aux Conseils, en leur représentant que c'est violer les droits du Pais que d'y faire valoir une Constitution qui n'y a jamais été placetée. Est-il avantageux à la Cour de Rome de donner occasion de remuer cette question odieuse, en ce tems-ci? Cependant on s'y doit attendre. Car il n'y a rien qu'on ne tente quand on veut forcer les gens à agir contre leur conscience.

Qui ne voit donc que le vrai intérêt & spirituel & politique de votre cour, seroit d'étouffer cette affaire, & de remettre les choses au même état qu'elles étoient sous les précédens Archevêques, ce qui est même plus conforme à l'intention d'Alexandre VII. qui a témoigné par le Bref qu'il écrivit à l'Université de Louvain, combien il étoit content de leur conduite, & qui ne leur a rien demandé depuis.

M. Ernest vient de rendre la lettre de M. Hennebel au Roi. Il a entretenu quelque tems un des plus habiles Conseillers du Conseil d'Etat & Privé, qui lui a parlé très fortement contre toutes ces brouilleries, en l'assurant que si on envoie quelque chose de Rome qui favorisât les entreprises de M. l'Archevêque, cela ne passeroit point dans les Conseils, & qu'on en empêcheroit l'exécution. Ce que je vous
avois

avois dit sur cela auparavant étoit de moi même : mais en voilà la confirmation. Et sur ce qu'on lui a dit que les Cardinaux François s'intriguoient fort dans cette affaire pour faire leur cour au P. de la Chaise, ce lui a été un nouveau sujet d'indignation de ce que la France se mêloit de ce qui ne la regardoit pas.

Je n'ai rien à vous dire de nouveau sur l'opiniâtreté que l'on témoigne de soutenir la Regale, lorsqu'on abandonne lâchement les quatre Articles, au lieu qu'il falloit faire tout le contraire. Ce m'est un nouveau sujet de croire qu'on a bien fait de ne pas laisser le monde dans cette opinion, qu'on doit deférer aveuglement à tout ce qui vient de ce pays là. Je suis tout à vous.

L E T T R E D L X X V . *

A M. DU VAUCEL. Sur un Projet de Bulle au sujet du Formulaire ; & la maniere d'expliquer la liberté.

C E Projet de Bulle qui va déjà *per manus*, me donne bien de l'inquietude. Ce sera une terrible chose s'ils ordonnent simplement l'exécution des Bulles précédentes sans vouloir rien expliquer. On mande de Paris qu'il s'élève une terrible tempête contre P. R. & qu'on ne fait si on ne leur demandera point ce qu'on leur a demandé autrefois. Cela vient peut-être de ce qui a été mandé de Rome du dessein de cette nouvelle Bulle, si cela étoit on doit s'attendre à l'entière ruine de cette sainte maison. Dès qu'on commença à parler ici du Formulaire,

B 3

nous

nous pensâmes à faire imprimer la Relation de la Mere Angelique de S. Jean. Mais les Sœurs en ayant été averties, cela leur fit peur, & elles nous prièrent de n'en pas continuer l'impression. Il y en avoit déjà six feuilles de faites. Mais nous n'en avons que trois que nous vous envoions, afin que vous les fassiez voir à quelques personnes bien sûres, & dont vous soiez bien assuré pour le secret, parce qu'il seroit bien facheux que le bruit de cette impression pût retourner à Paris. Mais je ne puis m'ôter de l'esprit que des personnes de pieté ne fussent fort touchées des dispositions si chrétiennes de cette sainte fille, & que cela ne leur fît comprendre plus que toutes les raisons, quel mal c'est de causer sans nécessité de tels troubles & de telles peines à des ames qui ne pensent qu'à servir Dieu, & qui ne craignent rien au monde que de l'offenser. Seroit-il impossible qu'on n'eût point d'égard à cela, & qu'on eût si peu de charité, que de ne pas vouloir épargner des peines si inutiles à tant de bonnes ames, ou en ne faisant rien de nouveau sur une affaire si heureusement terminée du tems de Clement IX. ou en expliquant clairement ce que vous nous assurez être le sentiment commun des Cardinaux, que le serment ne tombe que sur les dogmes hérétiques, & non sur l'attribution de ces dogmes à un auteur particulier. Que s'ils ne font ni l'un ni l'autre, & qu'ils demeurent simplement dans la résolution de renouveler les anciennes Bulles sans rien expliquer, ils doivent s'attendre que Dieu leur demandera un terrible compte des maux innombrables dont ils auront été cause par cette conduite.

Je ne demeure pas d'accord, que ce que j'ai retranché de la lettre d'un Officier y devoit demeurer.

meurer. Il ne s'agissoit point dans cette lettre de faire connoître les fautes que la France avoit pû faire à Siam : mais seulement de faire comprendre quel tort a fait à la Religion le defunt Pape par l'Indult dont il s'agit. Or c'étoit le moien de faire douter s'il avoit eu si grand tort que de marquer ce qui lui a servi de prétexte. Il sera assez tems de faire voir que ces prétextes ne valoient rien, quand ceux qui le voudront défendre les allegueront. Cependant j'apprends par le Memorial Espagnol de M. d'Helipolis, qu'il n'est pas vrai que le Roi lui ait donné la qualité d'Ambassadeur vers le Roi de Siam. Il dit positivement le contraire dans ce Memorial. *

Je crois qu'il est important que vous fassiez voir le petit traité latin *de Libertate* à M. Hennebel & aux principaux des Dominicains. Car je suis assuré que c'est le vrai sentiment de saint Thomas dans sa Somme, ayant été fait sur tous les passages de ce saint Docteur que j'avois rassemblés : & que de plus, il n'y a point de sentiment selon lequel il soit plus facile d'accorder la liberté avec la grace efficace. Car selon ce saint notre volonté est toujours libre tant qu'elle est *facultas ad opposita*, & elle est *facultas ad opposita*, tant qu'elle n'est point déterminée *ad unum ex necessitate naturali* : ce qui ne lui arrive en cette vie qu'à l'égard du desir que nous avons d'être heureux. Car nous sommes naturellement déterminés à ne pas vouloir l'opposé, qui est d'être malheureux, comme dit souvent S. Augustin, & comme S. Thomas le

B 4

prou-

* On le trouve à la fin du 7. tome de la Morale Pratique traduit en François.

prouve fort bien. Lors donc, par exemple, que Dieu donna à S. Augustin dans sa parfaite conversion, la volonté pleine & entière d'être chaste; quoi qu'il le fit par une grace très efficace & qui ne pouvoit pas manquer d'avoir son effet, ce saint a voulu librement être chaste; sa volonté n'a pas laissé d'être *facultas ad opposita*, parce qu'elle n'étoit point déterminée à ne vouloir autre chose qu'être chaste, par une nécessité comme naturelle, comme elle est déterminée par une nécessité naturelle à ne vouloir être qu'heureuse. C'est pourquoi il faut remarquer, qu'il vaut bien mieux se servir pour expliquer la liberté, de ces mots de S. Thomas: *facultas ad opposita*, que de ceux d'*indifferens ad opposita*, ou simplement d'*indifference*. Car si on me demande si un très bon juge a été libre en rejetant les présents qu'on lui offroit, je dirai qu'oui: mais si on m'en demande la raison, je ne dirai point que c'est qu'il étoit indifférent à rejeter ou à accepter ces présents, ce qui marqueroit, étant pris à la lettre, une disposition peu digne d'un homme que j'ai supposé être très ferme dans son devoir; mais je dirai que c'est, parce qu'encore qu'il fût très déterminé par sa vertu à ne point recevoir ces présents, il n'y étoit pas néanmoins déterminé par une nécessité naturelle, qui rendit sa volonté incapable de le vouloir, & qu'ainsi elle étoit toujours demeurée *facultas ad opposita*, & par conséquent libre.

Je dirai la même chose de J. C. à l'égard de l'obéissance qu'il a rendue à son Pere. Il la lui a rendue très librement, non qu'il fut indifférent à lui obéir & à ne lui pas obéir, mais parce que sa volonté n'étoit déterminée à lui obéir que par l'amour qu'il lui portoit, & non pas

pas

par une nécessité naturelle, comme je crois aussi bien que S. Thomas, qu'elle étoit déterminée *ad unum*, & par conséquent non libre, à l'égard de l'amour beatifique. C'est pourquoi je ne crois pas qu'il fût libre dans cet amour, mais je crois qu'il étoit très libre dans tout ce qu'il vouloit & qu'il faisoit par le motif de cet amour, parce que sa volonté étoit *facultas ad opposita* à l'égard de toutes ces choses, mais qu'elle ne l'étoit pas à l'égard de l'amour même. J'avois fait encore deux opuscules sur cette matière*, l'un est un Recueil de tous les passages de S. Thomas tirés de sa Somme touchant la liberté, l'autre étoit ces mêmes passages mis en principes, d'où je tirois des conclusions.

Ce que les Thomistes disent que l'indifférence de jugement est nécessaire à la liberté, peut être vrai, étant bien entendu. Mais outre que la liberté se peut fort bien expliquer sans cela, l'expression ne me paroît pas heureuse. Car voudroit-on dire que quand l'entendement propose à la volonté un bien à embrasser, il faut qu'il le lui propose comme lui étant indifférent de l'embrasser ou de ne l'embrasser pas. C'est ce qui ne se peut dire de l'obéissance que J. C. a rendue à son Pere, sans lui faire injure. Il faut donc que cela signifie seulement que le bien que l'entendement propose à la volonté ne soit pas tel par sa nature qu'on n'y puisse rien appercevoir que d'aimable. Car alors la volonté est déterminée par une nécessité naturelle à l'embrasser, & ainsi ne demeurant pas *facultas ad opposita*, elle n'est pas libre.

B 5

bre.

* Voyez ces écrits dans le 1. Tome des Ecrits de M. Arnauld sur la grace-générale.

34 DLXXVI. Lettre de M. Arnauld
bre. On me presse de finir ma lettre : & ainsi
je n'aurai que le loisir de la relire. Je suis tout
à vous.

L E T T R E DLXXVI.*

A M. DU VAUCEL. *Sur le Mandement de
M. l'Archevêque de Malines ; la Nomination
d'un Evêque Portugais à Siam ; le 7. & 8.
Volume de la Morale Pratique ; sur l'Ecrit d'un
Jesuite touchant la IX. Partie des Difficultés.*

LEs dernières nouvelles sont si bonnes
qu'elles font voir clairement combien il
est important qu'il y ait des personnes sages ,
zélées , & éclairées qui sollicitent au lieu où
vous êtes , les affaires de la vérité. Ce qui me
fait un peu de peine , est que le bien que ces
Messieurs semblent disposés à nous faire , pa-
roît apuié sur des fondemens peu solides , ce qui
me fait apprehender que les Jesuites ne le ren-
versent. Mais ce qui me fait esperer que tout
ira bien est , que si on trouve de la difficulté à
la prétention de M. Bonaventure † , on en pour-
ra revenir à l'opinion de M. Albin ‡ , qui est
qu'on ne doit rien faire , n'y ayant ni utilité ni
nécessité à ce que M. de Malines avoit prétendu.

Mais voici une autre nouvelle des païs loin-
tains bien méchante & bien étrange. Je n'en
sai que ce qu'en écrit la Marquise de Roucy en
ces termes : » Je suis sensiblement touchée de
» ce misérable indult du Roi de Portugal qui
» ruintera tout le bien qu'ont fait les Evêques
» Fran-

* 14. Janvier 1693.

† Le Cardinal Laurea.

‡ Le Cardinal Casanate.

» François dans l'Orient. Le Pere Tachard a
» fait nommer un Evêque qui résidera à Siam,
» où est presentement ce saint Evêque, M. de
» Metellopolis, qui a été si long-tems dans les
» fers. Il y a ici un Missionnaire nommé M.
» Vachet, qui ne peut parler de lui qu'avec ad-
» miration. Il dit qu'il est l'ame de la Mission,
» & qu'on ne peut rien ajoûter à sa sainteté.
» Cependant le voila dépendant des Portugais,
» qui sont bien éloignés d'avoir le même zèle
» que lui. « Je ne sai si j'ai bien lu ces mots, *le*
Pere Tachard. Car est-il croiable que le Roi
trouve bon que ce Jesuite François s'intrigue
avec le Roi de Portugal, pour faire nommer
un Evêque résidant à Siam, qui prétendra
avoir sous sa dépendance les Vicaires Apосто-
liques François, & par là se rendra maître du
Seminaire qui a coûté tant de peines, & de
travaux aux François ? Si cela est, il n'est pas
possible qu'on ne le sache où vous êtes. Mais
feroit-il possible qu'il ne se trouvât point de
Cardinaux qui s'opposassent à la confirmation
de ce nommé. Je vous avois prié il y a déjà
long-tems de tirer du Prieur * quelque remar-
ques sur la lettre du P. Rapin au Cardinal Ci-
bo, contre feu M. l'Evêque de Pamiers : & en
particulier sur ce qu'il lui impose de n'avoir si-
gné le formulaire qu'après avoir protesté con-
tre la signature qu'il alloit faire. Vous ne m'avez
encore rien répondu là dessus. Mais nous re-
çûmes hier un éloge de ce bon Evêque, sans
qu'on nous en ait marqué l'auteur. Il nous a
paru fort bien fait. J'ai eu la pensée de vous
l'envoyer, s'il peut être copié dès demain; si-
non par l'ordinaire suivant, afin que vous en

B 6

ju-

* M. Dausat.

36 DLXXVI. Lettre de M. Arnaud
jugiez, & que vous le communiquiez au Prieur,
* de peur qu'il n'y eût quelque chose qui ne
fût pas tout à fait vrai. Car étant bien assuré
qu'il est conforme à la vérité, je pourrois le
mettre à la fin de mon 8. Volume pour servir
d'Antidote à la lettre scandaleuse du P. Rapin
que je ferois imprimer aussi, afin que ce fût un
monument éternel de la médisance des Jesui-
tes. J'y mettrois aussi diverses pieces qui sont
sujettes à se perdre quand elles sont séparées :
telles que sont les 4. *Factums* contre le P. Ha-
zart ; les deux lettres à un Théologien contre
le P. Tellier ; la lettre à l'Evêque de Malaga : la
Refutation des calomnies d'un libelle intitulé,
Reponse aux Questions. Mais ce que j'appre-
hende est que tout cela ne puisse pas tenir en
un seul volume. J'ai une chose à vous deman-
der. Je fais imprimer à la fin du 7. Tome le
Memorial Espagnol de M. d'Heliopolis, en Es-
pagnol & en François. Ces Messieurs des Mis-
sions Etrangères ne se blesseront-ils point si j'y
mettois aussi un extrait de la dernière lettre de
l'Evêque du Tunquin, qui fait voir que les
Jesuites y entretiennent encore le schisme, en
marquant que ce n'est point d'eux qu'on l'a eu ?
Il semble qu'il seroit bon aussi d'y mettre la let-
tre d'un Officier de la Cour de Rome. Je suis
tout à vous.

† P. S. On vous envoie un nouvel écrit d'un
Roulier ‡, dans lequel il parle de la 9. Partie
des Difficultés, & en rapporte un grand nom-
bre de propositions comme méchantes, sans
dire

* A M. Daurat.

† 16. Janvier 1693.

‡ Jesuite.

dire en quoi elles sont méchantes : si ce n'est en supposant qu'il n'y a aucun Decret de l'Inquisition à quoi on puisse trouver à redire. Ce qu'on a fait voir dans la premiere question être faux par les Jesuites mêmes, & par l'auteur de *Libertatibus*. Ainsi rien ne fait mieux voir, combien tout ce que l'on dit dans cette 9. Partie est solide, que l'extrait de ces propositions qu'il suppose être les plus méchantes. Cependant cela me feroit croire qu'il seroit bien plus à propos de faire voir cette partie à d'habiles gens, que d'en laisser juger par les extraits qu'il en fait, séparés de toutes leurs preuves. L'auteur de ce libelle qu'on croit être Oropega * a recueilli tout ce qu'il y a de plus dur dans les livres du Cardinal à qui il dedie cette paperasse. Le peu que j'ai lu de ce libelle, me confirme de nouveau dans la pensée qu'on ne peut bien soutenir la doctrine de S. Augustin & de saint Thomas touchant la grace, qu'en ruinant cette fausse imagination, qu'on ne peche point en violant les commandemens de Dieu, si on n'a point reçu de Dieu quelque grace qui donne le pouvoir de les observer, & si on ne reconnoît que les Infideles n'ont pas eu besoin de recevoir de Dieu aucune grace pour être très coupable devant lui, lorsque les tentations de la chair, qu'on ne peut vaincre sans grace, les ont portés à commettre toutes sortes d'impuretés. Je vous prie de ne pas négliger ce que je vous mande de tems en tems sur ces matieres. Car n'ayant point le petit frere avec moi, je n'en retiens point de copie.

* Le P. la Fontaine Jesuite, qui a pris ce nom dans quelques écrits de sa façon.

L E T T R E DLXXVII.*

A M. DU VAUCEL. *Sur le livre d'un Dominicain d'Amiens, où M. Arnauld & les 4. Evêques étoient fort mal traités.*

JE vous avoue, Monsieur, que j'ai été fort surpris de ce que vous me mandez du livre d'un Dominicain d'Amiens †. J'ai toujours témoigné dans tous mes ouvrages beaucoup d'affection pour l'Ordre de S. Dominique; & une estime singulière pour la doctrine de S. Thomas: & pour récompense de mon zèle je me vois déchiré cruellement par un Religieux de cet Ordre, qu'on dit être estimé pour sa piété: & pour surcroît d'étonnement, ce livre où je suis si mal traité, est approuvé par un autre Religieux, que je supposois, & que je suppose encore avoir le plus de bonté pour moi. Il est vrai qu'il dit, à ce que vous m'assurez, qu'il n'a point approuvé ce qui m'est injurieux, mais que cela a été ajouté à ce livre après son approbation. Cela étant, peut-on douter qu'il ne fût de la justice d'obliger l'auteur du livre de réparer sa faute, en retractant ce qu'il a dit de mal à propos contre moi, & le retranchant de son livre. Cela me paroît d'une obligation si indispensable, que je ne vois pas comment le refus de le faire, si ses supérieurs le lui enjoignent, pourroit s'accommoder avec la piété qu'on

* 22. Janvier 1693. †

† Eclaircissemens de quelques faits particuliers touchés dans les vies du Bienheureux Pie V. &c. à la fin de l'année Dominicaine du P. Souège.

qu'on dit être dans ce Religieux , ni comment ses supérieurs pourroient ne le lui pas enjoindre, s'ils sont persuadés qu'il a eu grand tort d'avoir calomnié les 4. Evêques aussi bien que moi, d'avoir été rebelles au S. Siege.

Ce qui s'est passé dans la paix de l'Eglise ne fait-il pas voir clairement, qu'on ne peut sans calomnies accuser ces saints Prélats de cette prétendue rébellion ? Je n'examine point quel est le péché de cet auteur, d'avoir écrit contre son prochain des choses atroces dont il étoit mal informé. On ne doit pas présumer qu'il l'ait fait contre sa conscience. Mais une conscience erronée qui peut excuser *à tanto*, n'excuse pas toujours *à toto*. Et il est de plus certain, que quand il ne seroit nullement coupable à cause de sa bonne foi, il le deviendrait, si étant averti de sa faute il refusoit de la réparer.

Je travaille presentement sur la matiere des péchés qui blessent la réputation du prochain, * & je fais voir combien les Jesuites en ont commis pendant ces contestations. Mais ce livre (de ce Dominicain ;) si on le laisse tel qu'il est, leur fera d'un grand avantage pour soutenir leur calomnie capitale, qui est qu'on doit regarder les Jansenistes comme des gens revoltés contre l'Eglise. Pourquoi, diront-ils, nous faire un crime de ce que nous disons cela, puisque les Dominicains qu'ils regardent comme leurs associés, le disent aussi bien que nous. Je vous supplie donc de me faire savoir, ce qu'il faudra que je réponde, s'ils me font
cet-

* C'est le huitieme tome de la Morale Pratique qui est de la calomnie.

cette objection : comme on ne peut douter qu'ils me la fassent , à moins qu'on ne leur ôte le moien de se prevaloir de cette diffamation scandaleuse. Il me semble qu'on devroit être plus persuadé que jamais , combien il est important que les défenseurs de la vérité s'unissent ensemble contre leurs communs ennemis : c'est tout ce que je considere. Car pour ma personne je m'en mets peu en peine , & on ne doit pas craindre que cela me refroidisse dans ce que j'ai encore à dire pour la defense des Religions que les Jesuites ont injustement persécutées dans toutes les parties du monde.

Est-il possible que ce qu'un qualificateur vous a dit touchant l'infailibilité qu'on attribue aux decrets de l'Inquisition , & en particulier à celui des 31. propositions , ne vous fasse pas concevoir que rien n'étoit plus nécessaire que de détromper le monde de cette fausse imagination , & qu'on ne pouvoit prendre pour cela de meilleur tour que celui qu'on a pris dans la 9. partie* ? J'étois fâché de ce que vous ne la faisiez pas lire à M. du Til , † & vous voyez qu'il vous a témoigné n'en être pas embarrassé. Puisque les Rouliers ‡ ont prétendu en tirer avantage dans le dernier Ecrit qui vous a été envoyé , on ne peut pas douter qu'ils n'en aient envoyé des exemplaires. Il vaut donc bien mieux le faire voir , parce que les endroits qu'ils en produisent en pourront faire avoir une plus mauvaise opinion , que si on le lisoit tout entier.

On ne pouvoit rendre un plus grand service
à l'E-

* Des Difficultés proposées à M. Steyaert.

† M. Hennebel.

‡ Les Jesuites.

à l'Eglise que d'éclaircir cette matiere, afin que les Catholiques ne soient pas accablés par un joug aussi injuste qu'est celui qu'on leur veut imposer. Qu'y a-t-il par exemple de plus déraisonnable que ce que l'on vous a dit, que si on deferoit la *Tradition de l'Eglise Romaine sur la grace*, on ne pourroit s'empêcher de la défendre, à cause de quelques Ecrits de la Congrégation de *Auxiliis* qui y sont raportés, parce que le Pape Innocent X. les a déclarés apocryphes par un decret de l'Inquisition, & a défendu qu'on y eût aucune créance ? C'est, comme si le Pape me vouloit obliger de croire qu'il n'est pas jour en plein midi : car il n'est pas moins certain que les originaux des Actes qui sont rapportés dans la Tradition de l'Eglise Romaine se gardent à Rome dans la Bibliothèque des Augustins. C'est donc se moquer du monde, & se rendre ridicule à tout le genre humain, que de vouloir que l'on defere à de tels commandemens. Mais personne n'osant dire mot pour se plaindre d'une si honteuse servitude, on s'y accoutumeroit insensiblement, & les Romains prétendroient l'avoir prescrite.

L'affaire de la censure du Rebelle ne peut être en meilleur état *. Et cependant je doute encore si les Rouliers n'empêcheront pas qu'on ne le condamne, en faisant trainer si long-tems cette affaire qu'on la laissera là. Vous deviez marquer en quel livre M. Arnauld auroit rejet-

* Il parle du P. Tellier dont on examinoit à Rome le livre de la Défense des nouveaux Chrétiens, & qui ne se rendoit pas à Rome, où il étoit appelé pour s'y justifier.

jetté comme une proposition qui n'étoit soutenue par qui que ce soit, celle que vous marquez. Car apparemment il a voulu dire que qui que ce soit de nous, qui disputions avec les Jésuites, ne se servoit de cette comparaison d'un aveugle avec un homme sans grace efficace. Et en effet je ne trouve point qu'il soit à propos de s'en servir. Car un homme sans grace efficace a toujours la puissance de libre arbitre, au lieu qu'un aveugle n'a nulle puissance de voir.

En relisant la lettre où vous parlez de l'année Dominicaine, j'ai cru devoir ajouter à ce que j'en ai déjà dit, que c'est une horrible calomnie contre M. Arnauld & M. Nicole, de dire d'eux, comme on fait sur le sujet du Cartésianisme, que nul Cartésien ne sauroit être bon Catholique sur le sujet de l'Eucharistie. Cet injurieux soupçon seroit moins étrange si nous n'avions rien écrit de l'Eucharistie : mais après avoir soutenu la vérité de ce Mystère selon tout ce que l'Eglise Catholique fait profession d'en croire, par tant de volumes & avec tant de force, comment a-t-on pu sans un jugement temeraire aussi criminel que deraisonnable, nous rendre suspects de n'être pas bons Catholiques sur le sujet de l'Eucharistie ? Opposer à cela des opinions de Philosophie, qu'on prétend ne se pouvoir accorder avec ce que croit l'Eglise, c'est ébranler un des principaux fondemens de la foi, qui est qu'on peut & qu'on doit croire par soumission à l'autorité divine ce que nous ne saurions comprendre par notre raison. Si on ne s'en tient pas là, & si on veut faire dépendre la foi des mystères de ce qui se peut accorder avec ce qui se peut concevoir naturellement, les Peripatéticiens ne seront pas

pas moins empêchés que les Cartesiens, de soutenir la créance de la Trinité, de l'Incarnation & de l'Eucharistie, contre les Sociniens & les Calvinistes. Je vous prie de voir ce que j'ai dit sur ce sujet dans le 2. volume de l'Apolo-
gie pour les Catholiques contre le Ministre Jurieu. On peut s'imaginer avoir une meilleure réponse à faire aux Calvinistes, & n'approuver pas celle-là. Mais c'est une injustice criante d'accuser ceux qui parlent de la sorte de n'être pas bons Catholiques sur l'Eucharistie. Et c'en est le comble, de former cette accusation contre ceux qui se sont appliqués plus que tout autres Catholiques de ce tems à défendre la foi de l'Eglise sur ce mystere; car leur étant libre d'écrire de quoi ils auroient voulu, pourquoi se seroient ils particulièrement attachés à cette matiere, s'ils n'en avoient eu une très-ferme & très-sincere créance? Mais il paroît que cet Auteur, quoi que bon homme d'ailleurs, est bien précipité dans ses jugemens. Car où a-t-il pris que ce soit une hérésie de ne pas croire des formes substantielles, & des accidens réels que croit l'Ecole qui fait profession de suivre Aristote, quoi qu'elle l'entende fort mal? Rien n'est si préjudiciable à la Religion que ces sortes d'esprits, qui font des articles de foi de toutes leurs phantasies. Voyez donc, Monsieur, ce qu'il faudroit faire pour remedier au mal que pourra faire ce livre si on n'oblige l'auteur de se retracter de ce qu'il a dit d'injurieux contre les 4. Evêques & M. Arnauld.

L E T T R E DLXXVIII.*

A M. DU VAUCEL. Sur les lettres du P. Rapin au Cardinal Cibo; & sur l'inquietude qu'il avoit au sujet du Formulaire.

Comme je n'aurai besoin des remarques sur la lettre au Cardinal Cibo, que sur la fin du 8. volume de la Morale Pratique, je ne puis me résoudre à vous envoyer le seul exemplaire que nous en avons, que lorsque vous aurez désespéré d'en pouvoir trouver à Rome. Mais je serai fort aisé de voir l'autre lettre du P. Rapin avec les notes Italiennes qu'on y a faites. Je ne suis pas encore tout à fait hors d'inquietude à l'égard du formulaire. Car j'apprehende que les Rouliers † ne renversent le *Votum* du P. Bonaventure ‡, en montrant que tous les Jansénistes qui ont imprimé, sont convenus avec les Jésuites, que le serment du formulaire tomboit sur le fait aussi bien que sur droit, & que ç'a été pour cette raison que les 4. Evêques n'avoient pas cru pouvoir faire signer le formulaire qu'en distinguant les différentes soumissions qu'on devoit au fait & au droit. Je ne sai pas bien comment les défenseurs du *Votum* pourront répondre à cette objection. C'est tout ce que j'ai à vous écrire pour cette fois. Je suis tout à vous.

* 30. Janvier 1693.

† Les Jésuites.

‡ Le Cardinal de Laurea.

L E T T R E D L X X I X . *

A MADAME DE FONTPERTUIS. *Pour lui recommander un Gentilhomme Livonien qui avoit embrassé la Religion Catholique.*

Vous reconnoîtrez bien sans doute le Gentilhomme † qui vous rendra cette lettre, quoiqu'il y ait 14. ou 15. ans que vous ne l'aïez vu. Ce qui lui est arrivé depuis de plus considerable est, qu'ayant été en Livonie pour tâcher de fléchir son Pere qui ne lui donnoit plus rien depuis qu'il avoit su qu'il s'étoit fait Catholique, il l'a trouvé inexorable, à moins qu'il ne reprit sa premiere Religion, & parce que Dieu lui a fait la grace de préférer la qualité d'enfant de la vraie Eglise à tous les avantages temporels; quoique son Pere n'eût que lui d'enfant, il a mieux aimé donner tout son bien à des étrangers avant sa mort même, que de lui en rien laisser. Il se trouve cependant si content d'être Catholique, que la joie qu'il en a lui a fait souffrir sans chagrin l'exheredation de son Pere, dans l'esperance que celui pour qui il a tout perdu ce qu'il pouvoit legitime-ment esperer des biens de ce monde, ne l'abandonnera pas.

Et en effet sa confiance jusques ici n'a pas été vaine. Comme il a voiaagé par toute l'Europe,
 &

* 1. Fevrier 1693.

† M. Prunsteret. C'est de lui que parle le Pere Quesnel dans sa lettre à M. van Susteren, à present Evêque de Bruges, & à qui appartenait une montre d'Or que l'Official de Malines enleva au P. Quesnel. Voyez *Hist. du Gas.* Tome 5. p. 181.

& qu'il en fait toutes les diverses langues, Portugais, Espagnol, François, Flamand, Italien, Allemand, Anglois, Suedois, Polonois, il est très propre à être auprès d'un Ambassadeur. Et en effet il a trouvé de l'emploi deux ans durant auprès de M. de Sepeville à la Cour de Vienne, qui étant retourné en France à cause de la guerre, il a passé en Pologne où M. le Comte de Bethune l'a pris pour être un de ses Secretaires, & il l'a voulu avoir avec lui en Suede, lui témoignant tant d'affection qu'il le menoit toujours avec lui par tout. Il l'a lui a bien témoignée par les lettres de recommandation qu'il a écrites en sa faveur à tous les Ministres. Mais sa mort, qui est survenue bien malheureusement pour lui, l'a réduit à n'avoir plus de quoi subsister que le bien qu'on lui fera ou qu'on lui procurera. Car ce que lui a donné M. de Bethune se trouvera consumé quand il arrivera à Paris, par les frais d'un si long voiage.

Je vous supplie donc de le recommander de la bonne sorte à votre ami*. Je ne crois pas qu'il puisse faire une bonne œuvre plus agréable à Dieu que celle là. Vous le pouvez bien juger par toutes les circonstances que je vous ai marquées. Penfiez aussi à la personne sur le sujet de laquelle vous devez faire une consultation. Vous jugez bien ce que je veux dire sans que je m'en explique davantage. Je me tiens au reste si assuré de la fidelité de ce Gentilhomme, que je n'ai point apprehendé de lui confier un secret † dont je ne lui ai permis de parler qu'à vous seule, ce qu'il m'a bien pro-

* M. de Pomponne.

† Ce secret étoit le lieu de sa retraite.

promis. Je lui ai même fait comprendre qu'il étoit bon pour ses propres affaires qu'on ne sût rien de ce secret là. Ce qui me porte davantage à souhaiter qu'on l'assiste en tout ce que l'on pourra, est qu'il m'a paru par tout ce qu'il m'a conté de ses aventures, qu'il est aussi bon chrétien que bon Catholique; c'est-à-dire, qu'il n'est pas seulement très ferme dans la foi qu'il a embrassée, mais qu'il a aussi beaucoup de probité, de piété & de crainte de Dieu. Car il est sans doute que ce sont de telles personnes qu'on a plus d'obligation d'assister, parce qu'étant d'une manière plus parfaite les membres de J. C. notre cœur ressent plus vivement en leur faisant du bien, que c'est à Jesus-Christ même que nous le faisons. Je suis tout à vous.

L E T T R E D L X X X . *

A M. DU VAUCEL. Pour se recommander à ses prières à l'occasion du jour de sa naissance; lui demander quelques Ecrits; & lui conseiller d'en lire & faire lire quelques autres touchant la Liberté & la Penitence.

C'Est aujourd'hui le jour de ma naissance, où je commencerai la 82. année de mon âge. Je vous supplie de faire quelque devotion particuliere pour moi dans les Eglises de Rome, où on revere la mémoire de tant de saints, qui ont répandu leur sang pour J. C. afin que N. S. me fasse la grace de passer sainement ce qui me reste de vie, & de ne l'employer

* 6. Fevrier 1693.

plioier que pour sa gloire & pour le service de son Eglise.

Je ne puis me résoudre à vous envoyer la lettre latine du P. Rapin au Cardinal Cibo : parce que je n'en ai qu'un exemplaire, & qu'on aura peine à en recouvrer un autre. Je crois que vous en trouverez à Rome, si vous en faites chercher avec soin. En tout cas j'attends réponse sur ce que je vous ai demandé de plus important, qui est de savoir sur quoi est fondé ce mensonge du P. Rapin, que M. de Pamiers n'a signé le formulaire qu'après avoir protesté contre la signature qu'il alloit faire.

La lettre au Recteur du College des Jesuites de Lucerne est si pleine de mensonges, qu'elle me seroit d'un grand usage, pourvu qu'on ne doutât point à Rome qu'elle ne fût du P. Rapin, ou au moins de quelque autre Jesuite. Mais je serois toujours bien aise de voir les notes Italiennes qu'on a fait pour les refuter. Et ainsi vous m'obligerez de me les envoyer. J'attends aussi ce que le Prieur * dira d'un certain éloge de M. de Pamiers, dont je vous ai envoyé la copie. Car si je suis assuré qu'il n'y a rien que d'exactlyement vrai, je le ferai entrer dans l'appendix du VIII. volume. Je reviens aux remarques sur la lettre † au Cardinal Cibo. Je n'entends point par là une refutation de la lettre : mais seulement des éclaircissmens sur les faits dont je n'avois pas connoissance.

Ce que vous me mandez des missions Orientales me donne de la joie. Mais comment accorder cela, avec l'extrait de la lettre d'une Dame grande amie de ces Messieurs de la Rue du

* M. Daurat.

† Du P. Rapin.

du bac, qu'il y a un Evêque nommé par le Roi de Portugal pour résider à Siam. J'ai fort bien entendu l'Italien de l'illustre ami*. Je vous supplie de l'assurer de mes très humbles respects, & du desir que j'aurois qu'il fût dans un rang & dans un poste où il fût plus en état de servir l'Eglise selon ses lumieres, & la droiture de ses saintes intentions.

Pour le Pere Tellier, voilà ce qu'on nous mande de Paris. Les Jesuites se consolent de la Censure du livre du P. Tellier, pourvu qu'elle ne tombe que sur la premiere Edition: & c'est apparemment à quoi ils travaillent de toutes leurs forces. Prenez donc garde qu'on ne leur laisse pas cet échapatoire, quoiqu'il soit très ridicule. Car il n'y a pas lieu de douter qu'on n'ait examiné ce livre sur l'un & l'autre édition, & principalement sur la derniere, parce que les Jesuites n'auront pas manqué d'alléguer cette seconde édition pour se disculper de ce qu'on leur objectoit de la premiere.

Ce que nous aprenons par la lettre de M. Hennebel, qu'on n'est pas content de la maniere dont M. Huygens explique la liberté, fait voir que ce que je vous ai écrit du petit écrit latin *de libertate* n'est pas sans raison, & que MM. de Louvain auroient mieux fait de prendre ce tour là, qui est incomparablement plus aisé à soutenir.

J'ai eu une autre dispute avec MM. de Louvain touchant cette question: *An quæ sunt clara & immutabiliter vera, videantur in prima veritate quæ Deus est?* Ils soutiennent l'affirmative à cause de quelques endroits de S. Augustin où il semble être de ce sentiment; & moi

* M. de Casoni.

moi la negative avec S. Thomas. 1. P. *quæst.* 84. *art.* 3. J'ai fait un écrit* sur cela, qui est demeuré sans réponse, & qui a persuadé M. Nicole qui étoit auparavant de l'opinion de ceux de Louvain. C'est aussi celle de Jansenius, qui en fait un grand mystere : mais il me paroît que rien n'est plus mal fondé que cette pensée.

Je voudrois aussi que vous engageassiez les Dominicains de votre connoissance, à examiner serieusement ce qu'a écrit M. de Caltorie dans un Appendix de l'*Amor poenitens* du sentiment de S. Thomas dans sa Somme touchant la disposition nécessaire au Sacrement de pénitence. Car cela me paroît si clair qu'on ne peut nier que ce qu'il prétend être le sentiment de S. Thomas, ne le soit véritablement. Et cela étant, il me semble qu'on auroit bien plus d'avantage de suivre cette opinion, qu'à croire comme MM. de Louvain, qu'on peut aimer Dieu plus que toutes choses, & ne laisser pas d'être *reus poenæ æternæ*, tant qu'on n'a pas reçu actuellement le Sacrement. Je vous supplie de lire cette Appendix avec attention. Car il me semble que ce qu'on a prétendu y faire voir, y est prouvé d'une manière convaincante : & qu'on ne sauroit nier ni la majeure, ni la mineure d'aucune des demonstrations, ni prétendre que l'argument ne soit pas en forme. Je suis tout à vous.

* Voiez le tom. 1. des divers écrits de M. Arnauld sur la grace generale, &c.

L E T T R E D L X X X I . *

A M. DU VAUCEL. Sur les dispositions où l'on étoit à Rome au sujet du Livre du P. Tellier ; un autre Livre d'un Carme contre le P. Papenbroch ; les péchés d'omission ; & quelques affaires de la Chine.

IL faudroit desespérer du genre humain, si tout le monde avoit l'esprit aussi mal tourné que les nouveaux examinateurs du livre du P. Tellier. Il n'y a que huit jours que vous nous mandiez qu'ils étoient convaincus qu'il ne se pouvoit corriger, tant il étoit rempli de fautes énormes ; & aujourd'hui vous mandez qu'ils sont disposés à faire entendre au Pape qu'on le peut imprimer avec de legeres corrections, sans retrancher le 6. Chapitre où il prétend montrer, que la grande lettre de M. de Palafox est une piece supposée, ni le 7. où il dit la même chose de la lettre de Sotelo, ni le 8. où il fait passer Diego Collado pour un insigne faussaire. Si cela se passe ainsi, rien ne pourra être plus propre à faire voir avec combien de moderation on a parlé dans la 9. Partie des Difficultés, de ce qui se passe à Rome dans la prohibition des livres.

J'admire sur tout l'imprudence qu'ont les Jesuites, de vouloir faire passer pour une piece faussée l'attestation des Carmes déchaussés de Madrid pour la vérité de la lettre de Dom Jean de Palafox. Car qui peut souffrir qu'ils s'inscrivent en faux contre cette attestation rapportée dans sa propre langue, après trois ans de

C 2

tems

52 DLXXXI. Lettre de M. Arnauld
tems qu'il leur a été si facile de s'en informer.
Je me souviens d'une parole de Cicéron : *Omnia sunt incerta, ubi semel à jure discessum est.*
Or une des regles les plus importantes du droit,
est que celui qui a la presumption contre lui-même, doit prouver ce qu'il met en doute.
C'étoit donc à eux à montrer par des preuves
authentiques, que cette attestation est fausse,
puisque'il n'est pas à présumer que je l'eusse rap-
portée en Espagnol, si je n'avois été bien assu-
ré qu'elle étoit vraie. C'est aussi une plaisante
raison de ne pas ôter de son livre la fausse lettre
du Dominicain de Saragosse, parce qu'elle ne
porte point de préjudice à l'Ordre de S. Domi-
nique. C'est prétendre qu'on doit souffrir que
les Jesuites fabriquent de fausses pieces, pour-
vu que quelque Ordre religieux n'y soit pas in-
teressé. Quoi qu'il en soit, la verité n'y perdra
rien quand ce livre échaperoit à la Censure.
Mais les partisans de l'obéissance aveugle y per-
droient beaucoup.

Il vient de paroître un livre, qui pour la
pousser trop loin, pourroit bien la décrier.
C'est un gros ouvrage des Carmes chauffés con-
tre le P. Papenbroch, à qui ils font de grands
crimes, de ce que d'une part il cite des auteurs
dont les ouvrages ont été condamnés à Rome,
comme le P. Quesnel, le P. Alexandre, M. de
Launoi; & de ce que de l'autre il traite de fabu-
leuses plusieurs histoires rapportées dans le bre-
viaire de Rome, ou qui paroissent autorisées
par diverses bulles, la succession non interrom-
pue de l'Ordre des Carmes depuis Elie, le ba-
tême de Constantin par S. Silvestre, le Conci-
le de Sinuesse, la chute du Pape Marcellin,
l'arrivée en Provence de Lazare, de Marie, de
Marthe & de Marcelle leur servante, la fonda-
tion

tion de l'Eglise de Paris par S. Denis l'Areopagite, l'histoire du Docteur de Paris qui se leva trois fois de sa bierre pour dire qu'il étoit damné, les decretales des premiers Papes, la Bulle Sabbatine, & une infinité d'autres fables, que ce Moine prétend qu'on ne peut contredire sans manquer de respect envers le S. Siege, dès qu'il en est parlé ou dans le breviaire, ou dans quelque Bulle. Ce livre est dédié au Pape Innocent XII. & ces moines se vantent qu'il a été envoyé manuscrit à Rome & qu'il y a été bien reçu. Je ne puis néanmoins croire qu'ils y obtiennent ce qu'ils prétendent, qui seroit la condamnation de ces prétendues erreurs du P. Papenbroch. Car ce seroit se faire mépriser par tout ce qu'il y a de gens raisonnables dans l'Eglise & hors l'Eglise. Cependant peut-on rejeter les accusations des Carmes contre ce Jésuite, comme mal fondées, sans reconnoître qu'on n'a rien dit que de raisonnable dans la 9. Partie des Difficultés? Car les Jésuites ne sauroient défendre leur Confrere, contre cette foule de Bulles & Decrets du S. Siege qu'on lui oppose, qu'en soutenant qu'on peut sans temerité & sans manquer de respect au S. Siege, être d'un avis contraire à ce que portent des Bulles, quand c'est pour de bonnes raisons; & c'est tout ce que j'ai prétendu. Ainsi rien ne m'est plus avantageux pour fermer la bouche aux Jésuites à l'égard de cette 9. Partie, puisqu'ils ne peuvent combattre les principes que j'ai établis, sans donner cause gagnée aux Carmes, ni se défendre contre les Carmes, qu'en approuvant mes principes.

Rien n'est plus misérable que ce qu'a produit le P. Mulart *. C'est une insolence à ce moine,

de prescrire mot pour mot ce qu'il voudroit qui fût dans la Bulle pour contenter M. de Malines. Pourquoi vouloir qu'on suive plutôt ce qu'a fait le 5. Concile, que ce qu'a fait celui de Nicée, qui n'a point nommé Arius dans le Symbole que les Evêques signoient ? Pourquoi prendre plutôt dans le 5. Concile ce qu'il a fait contre Ibas, que ce qu'il a fait contre Théodoret ? Et quel avantage pourroit-on prendre de ce qu'il a fait contre Théodoret, puisqu'il est permis aux Théologiens de croire qu'il a mal pris le sens de Théodoret, & qu'il n'y a point de Nestorianisme dans ses Ecrits ? Quel galimatias, de vouloir qu'on ne puisse pas demander l'approbation des 5. Articles, si on croit que l'Eglise se peut quelquefois tromper en prenant mal le sens des auteurs qu'elle approuve ou qu'elle condamne. Les approbations ne servent-elles de rien, si on ne suppose que les personnes qui les donnent sont infaillibles ? N'est-ce pas un grand avantage à celui qui auroit fait approuver son sentiment par le S. Siege, d'avoir pour soi la présomption, & qu'il n'ait pas à appréhender que celui qui le combattroit, pût prouver que l'approbateur auroit mal pris le sens de ce qu'il auroit approuvé ? Il y a une si grande malignité dans ce qu'il dit des 5. Articles, & cela est si opposé à ce qu'il avoit promis à M. Hennebel, qu'il se joindroit à lui pour en demander l'approbation, que les supérieurs de son Ordre, qui sont si bien disposés, lui en devroient faire une bonne réprimande. Je n'empêcherai pas que M. Opstraet ne travaille à refuter cette rapsodie. Je crois néanmoins que c'est lui faire employer son tems assez inutilement, sur tout ne pouvant rien imprimer qui ne vous ait été envoyé & qui ne soit revenu,

ce

ce qui va à une grande longueur. Et je suis persuadé que vous y mettant trois ou quatre, vous mettrez sans peine cet Ecrit en poudre.

Vous aurez reçu un papier de M. Haygens, où il explique autrement son sentiment touchant les péchés mortels que commettent les pécheurs qui manquent de se convertir à Dieu par un amour prévalant. Ce que vous aviez compris être sa pensée, ne me paroît pas soutenable, non plus qu'à vous. C'est une difficulté qui se trouve, ce me semble, dans tous les péchés d'omission. Nous ne saurions dire précisément le moment auquel un tel péché se commet : & il en faut laisser le jugement à Dieu. Il me paroît certain que celui qui ayant offensé Dieu mortellement, s'est remis sous la domination du péché, n'ayant plus Dieu, mais la creature pour sa dernière fin, est obligé de sortir de cet état le plutôt qu'il peut, moralement parlant, & que ce n'est pas assez exprimer la faute qu'il fait en y manquant, que de dire qu'il demeure dans la coulpe du péché mortel. Car il y seroit demeuré, si aussi-tôt après avoir péché mortellement, il avoit perdu l'usage de la raison. Or celui-ci a fait pis en manquant à un devoir essentiel qui l'obligeoit de reparer sa faute, en quoi il y avoit un nouveau péché mortel. Mais je ne voudrois pas dire que différant long tems de satisfaire à ce devoir, il commettrait à chaque moment de nouveaux péchés mortels, mais plutôt que ce seroit une continuation de ce même péché, qui s'aggraveroit quelquefois, quand il auroit plus d'occasions qui l'auroient du porter à satisfaire à ce devoir. Voilà ce qui m'est venu dans l'esprit sur ce sujet. *Si quid novisti rectius istis, candidus imperti : si non, his utere mecum.*

56 DLXXXII. Lettre de M. Arnauld

Vous m'avez fait plaisir de me mander ce qui fût dit chez M. le Cardinal de Janson. Mais je n'ai garde d'en rien faire savoir à personne ni directement, ni indirectement. J'ai su que l'Evêque de Rosalie, qui est présentement à la Chine, est M. de Lionne, & que celui du Tonquin, dont je vous ai envoyé copie de la lettre, est M. de Bourges. Si vous me pouviez envoyer les lettres de M. Pardo qui markeroient davantage la méchante conduite des Jésuites, je les pourrois mettre à la fin du VII. volume qu'on n'a pas encore commencé d'imprimer, & qui les fera connoître pour ce qu'ils sont encore plus que le 6. On nous mande de Paris que M. Pellisson est mort : c'est une perte pour l'Eglise. Ce qu'il écrivoit pour la Religion Catholique pouvoit contribuer à affermir les nouveaux convertis.

L E T T R E DLXXXII.*

A M. DU VAUCEL. Sur un Ecrit intitulé, Responso ad Articulos; & sur le sentiment de S. Thomas par rapport aux péchés d'ignorance.

Vous aurez reçu la dernière fois deux feuilles de la Réponse de M. Opstraet aux erreurs dont on l'a accusé. Il fait voir si clairement la mauvaise foi du délateur, que la justice voudroit que l'on fermât la bouche pour toujours à de semblables calomniateurs, en faisant souffrir à celui-ci quelque peine éclatante de sa mauvaise foi. Car qu'auroit-ce été, si comme on a fait dans la condamnation des

* 20. Fevrier 1693.

31.

31. propositions, on avoit condamné celles-ci sans les communiquer aux accusés ? Quelles brouilleries cela auroit-il causé dans l'Eglise ? Et c'est ce qui me confirme plus que jamais dans la pensée que j'ai toujours eue, qu'on a très bien fait de publier la IX. partie des Difficultés, pour prévenir de semblables inconveniens qui peuvent rendre l'Eglise Catholique fort odieuse.

Je n'ai pas été si content de ce qu'a écrit M. Opstraet dans ce qui n'a pu partir vendredi dernier. * Jamais ni S. Augustin, ni S. Thomas aiant à expliquer comment les péchés d'ignorance peuvent être de vrais péchés, quoique tout péché doive être volontaire, n'ont eu recours à cette distinction, qu'il suffisoit que ces péchés pussent être volontaires dans la volonté d'Adam, quoiqu'ils ne le fussent pas dans la volonté personnelle de chaque pécheur. Mais ils se sont contentés de deux choses qui sont très vraies. La première, que dans les actions qui sont mauvaises d'elles mêmes, comme la fornication, le parjure &c. il suffisoit qu'elles fussent volontaires *voluntate facti*, quoiqu'elles ne le fussent pas *voluntate peccati*. La seconde, qu'afin que cette ignorance ne fut pas censée invincible, il n'étoit pas nécessaire que nous pussions ne l'avoir pas, *secluso auxilio gratia*, mais qu'il suffisoit que nous pussions en être délivrés *per auxilium gratia*, lors même que ce secours de la grace ne nous étoit pas

C 5

don-

* On a donné cette lettre avec quelques autres dans les Ecrits de M. Arnauld sur la grace generale, & de la lettre N. qui marquoit M. Opstraet, on a fait mal à propos Nicole.

donné, pourvu que ce fut en punition de quelque péché, & au moins du péché originel qu'il ne nous fut pas donné. C'est sur quoi je vous prie de voir ce qui a été dit dans la IX. partie des Difficultés, depuis la page 273. jusqu'à la page 240.

Le passage de S. Thomas * sur cette matiere me semble être si important pour expliquer ce que ce Saint a entendu par l'ignorance invincible, que pourvu que ses disciples y veuillent faire attention, ils reconnoîtront sans peine qu'on abuse étrangement du mot d'*invincible*, en le prenant dans un sens différent de celui de S. Thomas, pour en conclure, comme font les Molinistes, qu'il n'y a rien de plus commun que des ignorances du droit naturel qui excusent de péché, parce qu'il n'y a rien de plus commun que des ignorances de ce droit, qui sont invincibles au sens qu'ils prennent ce mot, qui n'est point celui de S. Thomas. Car, selon ce Saint, l'ignorance est invincible, *quando non est in potestate nostra eam repellere.* (1. 2. q. 76. a. 2.) Elle est donc vincible, *quando est in potestate nostra eam repellere*, & alors *tenemur eam repellere.* Or selon ce qu'il enseigne 2. 2. q. 2. a. 5. ad 1. *Ad multa tenetur homo, quæ non sunt in ejus potestate, secluso auxilio gratiæ, quæ tamen potest cum auxilio gratiæ.* Il en apporte pour exemple, non seulement l'amour de Dieu & du prochain, mais aussi la créance explicite des articles de la foi. Donc celui qui les ignore, n'en ayant pas été instruit (c'est le cas de l'objection à laquelle il répond) n'est pas à l'égard de ces articles dans une ignorance qui doit être appelée invincible, parce qu'il

* 2. 2. q. 2. a. 5. ad 1.

qu'il suffit pour n'être pas telle, qu'elle puisse être surmontée par les secours de Dieu extérieurs & intérieurs, quoique ces secours étant donnés aux uns par miséricorde, ils ne soient pas donnés aux autres par un juste jugement, en punition de quelque péché, au moins de l'originel, comme dit S. Augustin au livre de la correction & de la grace.

Mais pourquoi l'un & l'autre de ces deux Saints ajoutent-ils cette queue, qu'il faut que ce secours nécessaire ne soit pas donné en punition de quelque péché, au moins de l'originel. C'est que si Dieu avoit créé l'homme innocent, en un tel état, qu'ayant besoin d'une certaine lumière ou d'un certain secours, pour satisfaire aux obligations essentielles à la créature, Dieu manquât à lui donner cette lumière & ce secours, on ne pourroit pas lui imputer à péché de ce qu'il auroit manqué à satisfaire à ces devoirs : au lieu que l'homme s'étant dépouillé par sa révolte contre Dieu de toutes les graces que Dieu lui a faites, Dieu ne lui devant plus rien, il donne ses graces à qui il lui plaît, sans que ceux à qui il ne les donne point, soient dispensés de satisfaire aux devoirs essentiels de la créature. Et c'est ce qui fait dire à S. Augustin (dans l'Épître à Sixte, si je ne me trompe) en parlant des pécheurs qui se voudroient excuser sur leur ignorance, qu'à l'égard de ceux qui ignorent leurs devoirs, parce qu'ils ne les veulent pas savoir pour avoir plus de liberté de pécher ; comme leur ignorance est directement volontaire, elle est elle-même péché, & qu'à l'égard de ceux en qui elle n'est pas directement volontaire, elle est peine du péché. *Ergo in iurisque non justa excusatio, sed justa damnatio.*

Je viens de trouver le passage * que voici : *Quicumque sine lege peccaverunt sine lege peribunt. Et quamvis se ipsi excusare videantur, non admittit hanc excusationem qui scit se fecisse hominem rectum, eique obedientia dedisse præceptum &c. Ac per hoc inexcusabilis est omnis peccator, vel reatu originis, vel additamento propria voluntatis, sive qui novit, sive qui ignorat, sive qui judicat, sive qui non judicat, quia & ipsa ignorantia in eis qui intelligere noluerunt sine dubitatione peccatum est, in eis qui non potuerunt, poena peccati. Ergo in utrisque non est justa excusatio, sed justa damnatio.*

Ce Saint ajoute une autre raison contre les pécheurs qui se veulent excuser sur leur ignorance, qui est la gratuité de la grace que Dieu ne doit à personne depuis le péché. † *Universi, qui se in nequitias & iniquitatibus excusatos volunt, ideo justissime puniuntur, quoniam qui liberantur non nisi gratia liberantur. Nam si illa excusatio justa esset, non inde jam gratia, sed justitia liberaret. Cum vero non liberet nisi gratia, nihil justum invenit in eo quem liberat, non voluntatem, non operationem, non saltem ipsam excusationem : nam si hac justa est, quisquis eâ utitur, merito, non gratia liberatur. Ne faudroit-il pas avoir perdu le sens, pour s'imaginer que ces deux Saints eussent parlé comme ils ont fait sur le sujet de ceux qui s'excusoient de leurs péchés sur leur ignorance, ou sur le défaut de la grace, s'ils avoient cru, comme font les Jésuites, que l'on ne pèche que matériellement, quand on ne fait pas que ce*

que

* Ep. 294. al. 105. n. 27.

† Ib. n. 29.

que l'on fait est péché, ou quand on n'a point de grace suffisante pour éviter le péché qu'on est tenté de commettre ? Et c'est ce qui me fait souvenir de vous demander, si on ne fait point de diligence pour faire condamner la *Triplex hæresis denunciata**, & son *Appendix*. Rien ne renverse plus toute la doctrine de S. Augustin & de S. Thomas fondée sur l'Ecriture, que ces nouvelles imaginations, si bien représentées & réfutées dans ces deux écrits ; & on ne sauroit sans cela condamner solidement le philosophisme. Pourquoi donc n'en poursuit-on pas la condamnation ?

Je reviens à S. Thomas. J'y ai trouvé un fort beau passage, qui fait bien voir que les païens qui ignoroient la loi de Dieu ont commis une infinité de méchantes actions qu'ils ne croioient pas être méchantes, sans que cette ignorance leur ait pu servir d'excuse. C'est en la 1. 2. qu. 76. a. 3. c. *Ignorantia dicitur cau-*

* C'est le titre d'un livre d'un Théologien de Louvain, qui fut imprimé en 1692. où l'on dénonçoit trois propositions pernicieuses des Jésuites. La première du P. Estrix : *Nullum est peccatum formale, ni conscientia hic & nunc judicet de malitia*. La seconde du P. Hazart : *Non possumus Deum offendere graviter, quando sincerè & prorsus putamus non magnum malum esse quod facimus*. La troisième du même P. Hazart : *Blasphemia & sanctæ Ecclesiæ persecutio in se quidem erat peccatum mortale, sed in Paulo tantum veniale, quia ex ignorantia faciebat*. Dans l'*Appendix* qui n'est que de 8. pages, on ajoutoit cette proposition tirée d'une Thèse des Jésuites de Paris du 18. Juin 1692 : *Homo mala agere non potest eo ipso quo agit ex conscientia sua disamine*.

62 DLXXXII. Lettre de M. Arnauld
*causare actum quem opposita scientia prohibebat
(ou prohibuisset) & ita talis actus, si scientia
adesset, esset contrarius voluntati, quod importat
nomen involuntarii. Si verò scientia, quæ
per ignorantiam privatur, non prohiberet ac-
tum PROPTER INCLINATIONEM VO-
LUNTATIS IN IPSUM, ignorantia hujus
scientia non facit hominem involuntarium, sed
non volentem. Et talis ignorantia, quæ non est
causa actus peccati, quia non causat involunta-
rium, non excusat à peccato.*

Cette reflexion de S. Thomas qui est très-so-
lide, fait voir qu'il y a une infinité de péchés
commis par des païens, qui n'ayant point de
connoissance de la loi de Dieu ne croient
point que ce fussent des péchés, dont cette
ignorance n'étoit point la cause, & que par
conséquent cette ignorance n'a pas pu excuser,
parce que la vraie cause de ces péchés a été la
pente qu'ils avoient à suivre leurs passions,
qui étoit telle, qu'on auroit eu beau leur dire
que Dieu défendoit ces choses là, ils ne s'en
seroient pas abstenus pour cela: comme nous
voions que la loi n'a pas empêché les Juifs pu-
rement Juifs, de s'emporter à toutes sortes de
péchés, & n'a fait que les rendre plus coupables,
en les rendant prévaricateurs, ainsi que
S. Augustin & S. Thomas le disent si souvent,
l'ayant appris eux mêmes de l'Apôtre. Je vous
ai déjà dit, que les Thomistes ne lisent point
assez la Somme de S. Thomas, s'arrêtant trop à
ses commentateurs. J'ajoute qu'ils devroient
aussi beaucoup lire ses commentaires sur saint
Paul. Car tous les grands principes de S. Au-
gustin s'y trouvent. C'est une digression, car
n'ayant pas le loisir de transcrire mes lettres, je
vous envoie mes brouillons où j'écris tout ce
qui

qui me vient dans l'esprit. Revenant donc à notre passage de S. Thomas, plus j'y pense, plus jecomprends que parmi les chretiens, même dans ceux qui sont citotens de Babylone, n'ayant que l'amour d'eux mêmes pour leur dernière fin, ce n'est point l'ignorance qui est la cause de tous les péchés qu'ils commettent en suivant la pente de leur passion dominante, qui peut être ou la volupté de la chair, ou l'avarice, ou l'orgueil de la vie, quoique ce soit en ne croiant pas faire le mal qu'ils commettent ces péchés; parce que la connoissance opposée à cette ignorance ne les empêcheroit pas de les commettre, *propter inclinationem voluntatis in illos actus malos*. Cela est fondé sur une vérité de foi, qui est qu'il n'y a que la grace de Jesus Christ qui agit sur la volonté en lui inspirant quelque mouvement de l'amour de Dieu, qui puisse guerir sa corruption, & que la loi seule, qui donne la connoissance du bien & du mal, ne le peut pas faire. Et c'est ce qui se connoit assez par expérience: car tant que des personnes débauchées ne sont point converties, on ne voit pas que celles qui sont le mieux instruites, commettent moins de péchés que celles qui le sont moins. Mais je m'étends trop sur ce que vous comprenez assez.

L E T T R E DLXXXIII.*

A M. DU VAUCEL. Sur un nouveau Projet de Bulle qui devoit imposer silence sur le fait de Jansenius ; les péchés d'ignorance ; un livre des Recollets du Canada ; & le bien que faisoient quelques Evêques de France dans leurs Evêchés.

J E ne crois pas qu'on doive apuier ce nouveau dessein de Migeot † de défendre de part & d'autre de parler du fait de Jansenius. C'est apparemment une adresse pour empêcher qu'on ne fasse quelque chose de mieux. Car que peut-on attendre de bon de celui que vous dites être l'auteur d'un autre projet de Bulle contenu dans l'écrit du P. Desirant ? Pourquoi ce Migeot seroit-il passé tout d'un coup du dessein de nous accabler, au dessein de faire une chose qui nous seroit avantageuse ? Je vous avoue que cela m'est suspect. On a reconnu par expérience que ces défenses mutuelles de faire ceci ou cela, ne s'observent que par les plus foibles, & qu'elles servent aux plus forts à opprimer leurs adversaires sans qu'ils osent résister. C'est à quoi a abouti l'Arrêt du Conseil de 1668. qui défendoit de renouveler les contestations & de traiter personne de Janseniste ou de Semipelagien. Les Jesuites n'en ont pas moins fait valoir le phantôme du Jansenisme pour perdre ceux qui les incommodoient, & ils l'ont fait avec d'autant plus de facilité, qu'on n'écrivoit plus rien
pour

* 26. Fevrier 1693.

† Le P. Dias Recollet.

pour se plaindre de leurs persecutions , comme on faisoit avant la paix.

Il seroit important de faire de bons memoires de tout ce qu'on apprendra du schisme des Jesuites. On suivra votre avis touchant la lettre d'un Officier. Il faut que la prétendue protestation de M. des Dunes * soit un pur mensonge. Et c'est ce qui fait que le Prieur † n'en fait rien. Mais sachez de lui s'il n'est pas certain que M. de Pamiers n'a signé que deux fois , ensuite de son Mandement , & ensuite de son procès Verbal. En quel lieu auroit-il eu occasion de protester contre l'une ou l'autre de ces deux signatures ?

Le Principe des Pionniers ‡ , qu'on ne peche point en violant les commandemens de Dieu , si on a reçu de Dieu quelque grace actuelle qui donne le pouvoir prochain ou éloigné de les observer , ne laisseroit pas d'être insoutenable , quand on n'entendrait par là qu'une grace d'un ordre naturel , comme font quelques Pionniers. Il suffit pour en faire connoître l'absurdité , qu'ils entendent par cette grace actuelle , quelque pensée dans l'entendement , & quelque mouvement dans la volonté qui nous détourneroit du mal que la loi de Dieu défend , ou qui nous porteroit au bien qu'elle commande. Il faudroit donc , si cela étoit , que les païens n'eussent jamais commis de péché d'impureté , y étant poussés par les tentations de la chair qui ne se peuvent vaincre sans grace selon les définitions de l'Eglise , qu'ils n'eussent eu quelque pensée dans l'entendement , & quelque mou-

* M. de Pamiers.

† M. Daurat.

‡ Les Jesuites.

mouvement dans la volonté de résister à cette tentation, & que s'ils n'en avoient point eu, ces péchés d'impureté ne leur eussent point été imputés. Or ce dernier est pis que le philosophisme, & le premier est la supposition du monde la plus incroyable. C'est par là qu'il faut combattre le dogme molinien d'une grace que Dieu ne manque jamais de donner *urgente precepto*. Car cela renverse encore plus clairement la grace de prière que la grace d'action. Car il est bien plus ridicule de supposer que des païens aient eu des pensées dans l'entendement & des mouvemens dans la volonté d'implorer un secours qui leur eût donné le pouvoir de résister à la tentation, que de leur attribuer des pensées & des mouvemens d'y résister. C'est ce qui est traité d'une manière convaincante dans le dernier livre de l'Apologie des SS. Peres.

Je vous ai écrit la dernière fois sur les péchés d'ignorance, est vous renvoyant, faute de tems, à un endroit de la IX. Partie, où j'examine un passage de S. Thomas 2. 2. q. 2. art. 5. ad. 1. auquel on n'a point fait assez de réflexion. Car il fait voir clairement que l'ignorance de ce qu'on doit savoir, n'est point censée invincible, quand elle peut être surmontée par le secours de la grace, à l'égard de ceux même à qui ce secours de la grace n'est pas donné *in pœnam præcedentis peccati, etiam originalis*. Ce qui revient à ce que dit S. Augustin dans l'Épître à Sixte, comme je l'ai fait voir dans ma dernière lettre. Voilà à quoi on s'en devoit tenir, & je ne vois pas que ni les Dominicains, ni MM. de Louvain y pussent trouver à redire. Il faudroit donc que M. Hennebel se fit fort de faire approuver cela par M. Huygens. Il est dangereux dans ces questions difficiles de chercher de nouvelles manières

res pour se mettre à couvert des objections des Molinistes, & de ne s'en pas tenir à S. Augustin & à S. Thomas, quand on peut faire voir clairement qu'on les a pour soi. Je voudrois aussi que l'on se fût arrêté à S. Thomas, pour ce qui est de la liberté. On auroit desarmé les Molinistes, & expliqué sans peine, pourquoi la grace la plus efficace n'empêche point que la volonté ne demeure *facultas ad opposita*: & comment Jesus-Christ a obéi très librement à son Pere.

Je ne sai si on a vu à Rome un livre du Canada, fait par les Recollets, & imprimé en 1691. Il y est parlé de diverses Relations de l'avancement de la Religion Chrétienne dans ce pais-là depuis l'an 1632. que les Jesuites y étoient seuls, qui s'envoioient à Paris où on les imprimoit. Ne se trouveroient-elles point dans les Archives de la propagande, ou dans la Bibliothèque Barberine, ou quelque autre part? On seroit bien aise que l'on en put voir quelques unes, afin de savoir s'il n'y auroit point de marques qui pussent faire connoître que c'étoient les Jesuites qui les faisoient imprimer après les avoir reçues de leurs Peres qui étoient en Canada. Je ne doute pas que cela ne soit; mais j'aurois besoin d'en avoir des preuves. J'en écris presentement à Paris, d'où j'espère qu'on pourra m'en envoyer. Mais je ne laisse pas de tenter diverses voies pour n'en point manquer.

On nous a envoyé de Paris un nouvel imprimé contre l'Abé de Camps, au nom des Etats de la Province. Ce seroit beaucoup si on pouvoit obtenir qu'on laisseroit son affaire en sequestre, ne lui donnant point de Bulles lorsqu'on en donneroit aux autres. Le nouvel Evêque

68 DLXXXIV. Lettre de M. Arnauld
que de Tournai * que l'on craignoit qui ne fût
prévenu pour le méchant parti, fait fort bien
jusques à cette heure. Il a mis tous les plus
honnêtes gens de son chapitre jusques à 14.
dans son vicariat, & tout le monde en paroît
bien content. Il est sur tout fort aumonier &
assiste beaucoup de pauvres, aussi bien que M.
l'Evêque d'Arras. J'en dois dire autant du suc-
cesseur de feu M. d'Angers. On l'aprehendoit,
mais on en est presentement fort satisfait. C'est
le fils de M. le Pelletier Ministre d'Etat. Je suis
tout à vous.

LE T T R E DLXXXIV. †

A M. DU VAUCEL. *Sur deux écrits de M.
Opstraet, où il avoit expliqué ce que S. Tho-
mas entend par l'amour naturel de Dieu, &
qui sont imprimés dans le second Tome des
Écrits sur la grace generale.*

J'Ai été fort satisfait des premières réponses
de M. Opstraet. Mais il n'en a pas été de mê-
me des suivantes que je ne pus lire avant que de
vous les envoyer. Les ayant lues ensuite, je fus
choqué de la réponse à la 17. accusation, & au-
tres suivantes ‡, parce que dans le dessein d'ac-
corder S. Thomas avec S. Augustin, qu'il pré-
tend n'être différens que dans les expressions,
il attribue au premier des expressions molinien-
nes qui ne sont point du tout de lui. Je lui fis
écri-

* M. de la Sale.

† 6. Mars 1693.

‡ C'est l'écrit intitulé : *Responsio ad Articulos*,
&c. dont il est parlé dans la lettre précédente.

crire sur deux ou trois de ces expressions, comme, *Deus potest amari super omnia per solas vires naturales, ut autor natura, & Facienti quod in se est per solas vires natura datur infalibiliter gratia habitualis.*

Et on lui marqua qu'elles n'étoient pas dans les endroits où il pouvoit prétendre qu'elles fussent, mais plutôt tout le contraire. Mais comme il ne s'est point rendu à ce qu'on lui avoit mandé en peu de mots, il a fallu s'étendre davantage pour éclaircir un endroit de S. Thomas qu'il n'avoit pas bien entendu, & où il est bien aisé de se tromper, quand on n'a pas assez étudié le langage de ce Saint. Je m'y suis appliqué, & j'ai dicté ce que je vous envoie, à quoi je joindrai une suite que je ne pourrai envoyer que dans huit jours. Lisez le, & faites le lire à M. *. avec attention. Car je ne sais s'il y a beaucoup de Théologiens, qui aient bien compris ce que S. Thomas entend par cet amour naturel de Dieu plus que de toutes choses, qu'il dit être inséparable de la nature humaine & angélique, & demeurer en quelque état de péché que l'on soit. Cela paroît un étrange paradoxe, mais on n'en est pas surpris, quand on sait que cet amour naturel n'est point différent du désir actuel qu'ont l'homme & l'ange d'être heureux. C'est ce que vous trouverez expliqué dans ce petit écrit, & encore mieux dans le suivant que vous recevrez par l'autre ordinaire. Je ne m'étois jamais appliqué à éclaircir cette difficulté. Je ne sais si j'y aurai bien réussi; c'est à-dire, si je me ferai rendu assez intelligible. Car d'ailleurs je me tiens bien assuré que dans le fond ce que j'ai dit est le vrai sentiment de S. Thomas... Vous voyez que j'ai raison de dire qu'on n'étudie pas assez S. Thomas: d'où il arrive que l'on prend

70 DLXXXV. Lettre de M. Arnauld
prend pour ses expressions ce qu'il n'a jamais
dit, & pour ses sentimens ce qu'il n'a jamais
pensé.

L E T T R E DLXXXV.*

A M. DU VAUCEL. *Sur la vue des véri-
tés immuables dans Dieu, & sur le traité la-
tin, De libertate.*

LA double Dissertation † contre ceux qui
croient qu'on ne peut voir les vérités im-
muables que dans la premiere verité, qui ne
vous a pas persuadé, a persuadé une autre per-
sonne de nos amis, qui y devoit être bien ope-
sé; car il y avoit trouvé jusques ici de grands
avantages dans cette doctrine Platonicienne,
pour soutenir son opinion de la grace generale,
dont il s'est beaucoup entêté depuis quelque
tems, & pour se mettre à couvert de la censure
des 31. propositions, en trouvant par là de
bonnes œuvres dans les infideles, quoique saint
Augustin ait enseigné si expressément le con-
traire. C'est ce qui fait voir qu'on s'écarte bien
plus des plus importans sentimens de S. Augus-
tin en soutenant ce Platonisme qu'en l'aban-
donnant. Je n'ai pas présentement une lettre
que j'ai écrite sur ce sujet. Si on me la renvoie,
je vous l'enverrai. Elle vous fera voir qu'il
n'est pas vrai que S. Augustin n'ait pas varié
sur cette doctrine & qu'il a été bien plus ferme
à soutenir, que les infideles qui ne connoissent
point Dieu, ne peuvent faire aucune action
mo-

* 9. Mars 1693.

† La Dissertation latine qui est à la page 261. du
3. Tome des Ecrits sur la grace generale.

morale qui ne soit péché : ce qu'il seroit aisé de renverser , si sans connoître Dieu comme créateur , comme tout puissant &c. il suffisoit de connoître une prétendue raison éternelle de justice , à laquelle on rapporteroit ce qui seroit bon *secundum officium*.

Pour le petit traité latin , *De libertate* , vous pourrez en être plus satisfait , si vous considérez ce que je m'en vais vous dire. S. Augustin , S. Bernard & S. Thomas s'accordent parfaitement en ce qu'ils enseignent tous trois , que quelque efficace que soit la grace , & quelque forte inclination qu'aient au mal les pécheurs les plus endurcis , cela n'empêche point que la volonté ne soit libre dans les uns & dans les autres : & c'est tout ce qu'il y a de théologique dans cette matière. Mais S. Thomas a trouvé une voie de faire cet accord , plus facile d'une part , & plus conforme de l'autre à l'idée naturelle que les hommes ont de leur libre arbitre. C'est en voulant qu'il soit essentiellement *facultas ad opposita* , & que cela convienne toujours à la volonté , à moins qu'elle ne soit déterminée *ad unum* , par une nécessité naturelle , ce qu'il montre fort bien ne se rencontrer en cette vie , tant qu'on a le libre usage de sa raison , qu'à l'égard du desir de la béatitude *in communi* , & en l'autre à l'égard de l'amour beatifique. Par là on se défait sans peine de toutes les objections des Molinistes ; au lieu que dans l'opinion de Jansenius , (que j'avoue avoir été celle de plusieurs anciens Scholastiques) il faut distinguer deux sortes de liberté , l'une générique , qui soit une vraie liberté ou libre arbitre , sans être *facultas ad opposita* , & l'autre une liberté propre à l'état de la nature corrompue , qui n'est jamais liberté , si elle n'est *facultas ad opposita* , ou

com-

comme ils parlent, une liberté d'indifférence. Or il est difficile de rendre raison, pour quoi la liberté n'enfermant point l'indifférence dans la notion générale; & une action pouvant même quelquefois être libre & capable de mérite, sans indifférence, selon ces Théologiens, comme quand ils disent que Jésus-Christ étant en ce monde a pu mériter par son amour béatifique; pour quoi, dis-je, il n'en seroit pas de même d'une mauvaise action qu'un pécheur auroit fait volontairement, quoique sans indifférence on se jette par là certainement dans de fort grands embarras, & cela se voit en ce qu'il n'y a point de matiere de laquelle les Jesuites forment plus d'accusations d'erreurs contre les Théologiens de Louvain, que celle de la liberté. Cela vient de ce qu'ils n'en donnent point de notion assez fixe & déterminée: car elle est trop vague quand on n'y fait entrer que le volontaire, & elle est trop resserrée, quand on y ajoute l'*indifférence*, comme requise nécessairement dans cet état. Mais on évite tout cela quand on dit avec S. Thomas, que la volonté n'est point libre, à proprement parler, quand elle est déterminée *ad unum*, par une nécessité naturelle, comme elle l'est dans l'amour de Dieu des bienheureux; & que pour être vraiment libre, il faut qu'elle soit *facultas opposita*, ce qui n'est point sujet aux mêmes inconveniens que quand on croit expliquer la même chose par le mot d'indifférence: comme je me souviens de vous l'avoir marqué dans une autre lettre, ce qui est cause que je ne le répète point ici. On a de plus un grand avantage quand on a pour soi. S. Thomas.

Le P. Harnai avoit fait il y a trois ou quatre
ans

ans un livre en flamand sur la lecture de l'Ecriture sainte. Ceux qui entendent cette langue nous en avoient parlé, comme d'une fort méchante piece. Il l'a depuis mis en latin, en y ajoutant quelque chose pour repliquer à ce qu'on avoit répondu dans les Difficultés à un autre libelle latin sur cette même matiere. Rien n'est plus foible que cette prétendue replique, & tout le livre est fort chétif. Tout ce qu'il dit, par exemple, sur le sujet du P. Veron, est qu'il n'étoit plus Jesuite, lorsqu'il a fait sa version du N. T. où il parle si fortement pour la lecture de la Bible en langue vulgaire; mais il ne parle pas un mot de ce qu'assure cet auteur qui étoit tous les jours aux prises avec les Ministres, & qui assistoit si souvent à leurs prêches. » Que les Ministres n'avoient attiré & ne » maintenoient dans leur parti plusieurs milliers » de simple peuple par autre prétexte plus » specieux, qu'en leur disant & redisant tant en » leurs prêches qu'en leurs livres, que la Bible » est un livre défendu parmi les Catholiques, » & que le Concile de Trente en avoit défendu » la lecture. Peut-on aimer la Religion, & n'être pas plus touché d'un mal si réel, que d'une frateur imaginaire, que les Catholiques ne se perversissent en lisant l'Ecriture sainte en langue vulgaire? Il est bien fâcheux que ce misérable livre du P. Harnai soit approuvé par d'autres Dominicains, car pour M. Steyaert, on n'est pas surpris des louanges qu'il y donne, lorsqu'il est réduit à un silence honteux sur les Difficultés qui l'accablent. Je vous supplie de relire la LVII. Difficulté.

L E T T R E DLXXXVI.*

A MADAME DE FONTPERTUIS. Pour lui représenter qu'une faute legere qu'avoit fait le Gentilhomme Livonien qu'il lui avoit recommandé, n'étoit pas une raison pour empêcher de lui rendre service.

JE suis fâché que M. Prunsterer n'ait pas fait exactement ce qu'on lui avoit recommandé. Mais n'en ayant parlé qu'à des amis, qui n'ont rien appris de nouveau, & qui n'en feront pas moins fidelles à garder le secret, je ne vois pas quel mal il en pourroit arriver. Sa faute est donc fort legere, & c'en seroit, ce me semble, une plus grande, si pour si peu de chose on concevoit de lui une si méchante opinion, que de le croire incapable d'être plus circonspect à l'avenir. Cela me paroît d'autant plus contraire à toutes les regles de la charité chrétienne dans cette rencontre, que ce jugement temeraire peut avoir de terribles suites, & en a déjà eu. Car vous ayant fait connoître diverses choses qui le rendoient digne qu'on lui fît du bien, & vous ayant même fait remarquer qu'il auroit apparemment besoin d'une prompte assistance, je m'étois attendu que vous porteriez votre ami & son frere aîné à l'assister en ma consideration, avant même que d'avoir considéré ses merites personnels. Et vous m'apprenez que de ce qu'il ne s'est pû tenir de leur parler de moi, cela les a tellement refroidis, que vous me faites quasi comprendre qu'il n'y a plus guere à esperer de ce côté là.

Que

* II. Mars 1693.

Que feroit donc ce pauvre homme qui a mieux aimé perdre tout son bien que de renoncer à la Religion Catholique, qui a servi le Roi sous deux Ambassadeurs à Vienne, en Pologne & en Suede, & qui est très capable de le servir encore, entendant, parlant & écrivant toutes les langues vulgaires de l'Europe, s'il trouvoit la même dureté dans tous les autres Ministres. On nous a mandé à quoi il a été réduit, mais on y a donné ordre, & tant que Dieu me conservera la vie, je ferai ce que je pourrai pour observer ce que J. C. nous recommande en de telles occasions. Dieu avoit recommandé particulièrement à son peuple les étrangers, aussi bien que les Veuves & les Orphelins. Il y avoit une certaine dixme qui étoit destinée pour les assister : combien y est-on plus obligé quand on le peut faire en leur rendant de bons offices, en leur procurant des emplois dans lesquels ils ont déjà servi, & en faisant qu'on leur tienne compte de leurs services passés. Je n'ai point reçu de lettre de lui depuis qu'il est à Paris : & je ne m'en étonne pas. Car je m'imagine que les reproches qu'on lui a faits d'avoir trop parlé, l'ont tellement abbatu qu'il ne m'ose plus écrire. Mais je lui ferai parler, & l'assurerais que cela n'a point diminué l'affection que Dieu m'a donnée pour lui. Je suis tout à vous.

L E T T R E DLXXXVII.*

A M. DU VAUCEL. Sur un Ecrit fait touchant la signature du Formulaire ; les Difficultés du P. Desirant contre les V. Articles ; quelques lettres venues de la Cochinchine ; & deux traités d'un Jesuite sur la Penitence.

L'Ecrit que vous nous avez envoié est très bien fait pour ce qui est de la réfutation du P. Mulard. † Mais nous apprehendons terriblement que les ennemis n'en prennent avantage, & que bien loin de faire revoquer la résolution que vous nous apprenez que l'on avoit prise de confirmer tout ce qui a été fait à Rome contre Jansenius, & en particulier la Bulle qui oblige de signer le formulaire, il ne contribue à l'y affermir davantage. Car nous savons d'une personne qui hante fort chez l'Internonce, & qui est d'ailleurs bien intentionnée, que le dessein des Romains est de trouver un milieu qui n'humilie pas trop l'Archevêque, & dont ses parties ne soient pas aussi trop mal contentes. Or c'est ce qu'ils prétendront avoir trouvé en ordonnant la signature du formulaire d'Alexandre VII. sans les additions de l'Archevêque, puisque le député de Louvain témoigne par tous ses écrits ne combattre le formulaire qu'avec ces additions, ayant eu grand soin de joindre toujours ces additions du formulaire, pour faire condamner ce qu'a fait l'Archevêque. Ils doivent donc, diront-ils, être contens, pourvu qu'on n'oblige qu'à signer le formulaire sans ces

* 23. Mars 1693.

† Le P. Desirant.

ces additions. Dieu veuille que cela n'arrive pas : mais j'en ai grand peur. C'est pourquoï j'aimerois mieux qu'on trainât l'affaire jusques à ce que le Cardinal * le plus échaufé pour les Rouliers †, & qui peut faire plus de mal, ne fût plus à Rome.

Rien n'est plus méchant que les difficultés du P. Mulard contre les 5. Articles. Mais comment peut-on souffrir qu'un député de Steyaert, le seul de ces deputans qui soit Théologien, déclame si outrageusement contre des articles que M. Steyaert a si hautement approuvés ? Il faut que ce Vicaire Apostolique ‡ soit bien lâche & bien vendu aux Jésuites, s'il souffre que son député le traite si mal, sans le désavouer. Seroit-il de plus possible que tout l'Ordre de S. Dominique, aussi bien que celui de S. Augustin, ne fassent pas une déclaration authentique contre cette horrible alteration de la doctrine de S. Augustin & de S. Thomas, qu'il a la hardiesse de leur attribuer, en les faisant passer pour Jansénistes, c'est-à-dire, selon lui, pour hérétiques, s'ils ne soutiennent comme lui ce Molinisme fardé.

Pour refuter cette impertinence, que l'on ne peut dire de toute grace efficace qu'elle nous fait agir *indeclinabiliter & invincibiliter*, mais que cela se doit restreindre au seul don de persévérance, il ne faut que remarquer que S. Augustin donne deux raisons de ce que la grace agit invinciblement : l'une, la foiblesse de notre volonté ; l'autre, que ç'a été pour reprimer notre orgueil, afin que l'homme n'eût rien de quoi il

D 3

60

* Le Cardinal d'Estrées.

† Les Jésuites.

‡ M. Steyaert l'étoit de Bois-le-Duc.

78 DLXXXVIII. Lettre de M. Arnaud
se pût glorifier. Sur quoi je vous prie de voir ce
que j'ai dit dans la VII. lettre au P. Malebranch-
che. Or cette dernière raison s'étend certaine-
ment à toute œuvre de piété, n'étant permis de
nous glorifier de pas une, comme si ce n'étoit
pas un don de Dieu. Relisez aussi le Decret
d'Aquaviva. Vous y trouverez qu'après avoir
établi l'efficacité de la grace sur la science moi-
enne, Dieu la donnant par une intention efficace
de nous faire faire une bonne œuvre, parce qu'il
a prévu par cette science que nous y consen-
tirions, il dit ensuite qu'il en est de même du
don de persévérance: bien loin de croire qu'il
n'y eût que la grace de la persévérance finale
qui nous fasse agir *invincibiliter & indeclinabiliter*.

Enfin prenez garde à la Thèse de Reims qui
vous a été envoyée depuis peu: vous y trouve-
rez de quoi renverser toutes les chicaneries du
P. Mulard. Tout ce que je crains est qu'on ne
combatte pas assez fortement les chicaneries de
ce Sophiste, qu'on se contente de s'en défendre,
& qu'on ne représente pas avec assez de
vigueur la folie de ces nouveautés prophanes,
auxquelles on attache la catholicité des Ecoles
qui soutiennent la grace efficace de J. C. Il
faut désespérer du genre humain si cela demeure
impuni. On ne voit que trop par là que ce
seroit une grande foiblesse de parler d'accord
avec un homme si déraisonnable: & qu'il seroit
bien inutile de le presser de se joindre à M. du
Til* pour demander ensemble la confirmation
de la grace efficace par elle même. Car outre
que c'est supposer qu'elle en a besoin, ce qui est
lui faire un extrême tort, que peut-on atten-

* M. Hennebel.

dre d'un homme qui en a une si fausse idée? Que l'on se garde donc bien au nom de Dieu de faire aucun accord avec un tel homme.

Nous avons lu les lettres françoises de la Cochinchine. Elles donnent encore plus d'horreur que les latines, parce qu'elles contiennent plus de particularités. Il faudroit que la Société fût frappée d'un étrange aveuglement, si elle osoit soutenir son P. Barthelemy après des excès si effroyables, & une révolte si criminelle contre le S. Siege. Mais ce ne seroit rien faire si on se contentoit de punir cet homme. Peut-on douter de la ruine de ces Missions Orientales, si on ne revoque le miserable Indult extorqué par de si mechantes voies, qui renverse ce qui a été ordonné par 4. Papes consecutifs, pour les établir sur un fondement solide, qui étoit seul capable d'y faire fleurir un véritable christianisme. Ce qui y est dit de l'impudicité des Portugais fait horreur. Seroit-ce aimer le salut des ames, que de souffrir qu'une nation si corrompue fût la dominante dans ces nouvelles Chrétiennetés? On se plaint qu'on est trop rigide dans le tribunal de la penitence: on se devoit plutôt plaindre qu'on ne l'est pas assez. Car assurément ces Missionnaires François, quoique d'ailleurs de fort bonnes gens, usoient d'une indulgence que S. Cyprien auroit appelé *cruelle*, envers ces infames débauchés, lorsqu'ils offioient de les confesser & de les absoudre, pourvu qu'ils fissent quelques aumônes, sans qu'il y eût aucun intervalle entre la vie brutale qu'ils avoient menée sans discontinuation depuis l'entrée dans le Roiaume, & l'absolution qu'ils demandoient la veille de leur embarquement. Quelles preuves pouvoient-ils donner, qu'ils en eussent un véritable & serieux repentir? Mais

30 DLXXXVIII. Lettre de M. Arnauld
ce qui est épouventable, est qu'il y en eût peu
qui n'aimassent mieux n'être point absous que
de se soumettre à une si legere penitence.

Il nous est depuis peu tombé entre les mains
deux livres d'un Jesuite nommé le P. Segnari
ou Signeri, traduits en François de l'Italien :
l'un intitulé, *Instruction pour les Confesseurs* ;
& l'autre, *Instruction pour les Pénitens*. Il y dit
de fort bonnes choses de la necessité de refuser
ou de différer l'absolution en plusieurs rencon-
tres, quoi qu'il n'en dise pas encore assez, pour
n'avoir guere étudié que les auteurs de sa Com-
pagnie. Le traducteur lui donne des louanges
fort hyperboliques, & il dit qu'il est né en
1624. & qu'il a fort travaillé dans les Missions.
Mais il en parle comme s'il étoit mort : au lieu
qu'il semble que c'est le même Segnari dont
vous nous avez parlé tant de fois. Mandez nous
s'il vous plaît ce qui en est. Mandez nous aussi
si ces livres sont aussi estimés en Italie que le
pretend celui qui les a traduits. Car s'ils sont
beaucoup estimés, comment se peut-il faire
que le délai de l'absolution y soit si peu prati-
qué, comme vous nous l'avez mandé souvent ?

P. S.

J'avois oublié de vous faire remarquer, que
selon le P. Mulard, on a enseigné le Calvinis-
me dans le College Romain, lorsqu'on y a en-
seigné en 1674. *Admissimus de facto à Deo præ-
definiri absoluto & efficaci decreto simpliciter
antecedenti omnem nostram bonam & liberam
operationem, aliquomodo conducentem ad salu-
tem*. Voyez le reste dans la Défense de M. Ar-
nauld contre le P. Malebranche, pag. 93. ou à
la fin du 2. Volume de la Tradition de l'Eglise
Romaine.

L E T T R E D L X X X V I I I . *

A M. DU VAUCEL. *Sur les Ecrits du
P. Desirant.*

JE vous avoue , que j'ai été surpris en lisant ce que vous avez opposé au méchant écrit du P. Desirant contre les 5. Articles. Car je m'attendois à toute autre chose , comme vous avez pû voir dans ma dernière lettre. Mais ce qui m'a remis est ce que vous marquez dans votre lettre , que ce n'est point là toute la réponse que l'on prétend y faire , & que l'on en fera encore une autre. Je m'attends donc 1. Que vous ferez en sorte , s'il y a moyen , qu'on lui demande juridiquement , s'il a eu commission de ses principaux , de faire un tel écrit contre les V. Articles , & principalement de M. Steyaert , dont il faudra produire les Theses où il les a approuvés & adoptés. 2. S'il se fait fort au moins de lui faire approuver son Ecrit ? 3. Enfin qu'il ait à déclarer s'il parle seulement en son nom , ou au nom de ceux qui l'ont député ? 4. S'il y parle en son nom , comment il a été si hardi , de faire dépendre la catholicité de toutes les Ecoles qui soutiennent la grace efficace par elle même , selon la doctrine de S. Augustin & de S. Thomas , de ses imaginations boueuses , qu'on le défie de faire approuver , ou par son Ordre , ou par celui de S. Dominique , ou par celui des Carmes dechaussés , ou par la Faculté de Louvain ? 5. Insister sur cette prétention Molinienne , que quand S. Augustin dit que la grace agit *indeclinabiliter* ; & *insuper-*

D s.

rabi-

* 2. Avril 1693.

82 *DLXXXVIII. Lettre de M. Arnauld*
rabiliter, ce n'est que le don de la persévérance finale &c. Voyez ce que j'en ai dit dans ma dernière lettre. 6. Enfin je vous le repete encore: je ne serai point content ni des Bacheliers*, ni des Merciers†, ni de M. Bonaventure‡, s'ils n'entreprennent de faire condamner cet Ecrit, non pour les opinions particulieres de ce faux frere, qui peuvent n'être pas plus méchantes que d'autres que l'on tolere, mais pour l'insolence qu'il a eue, de vouloir qu'on soit Janseniste, c'est-à-dire, selon lui hérétique, si on soutient la grace efficace autrement que selon ce Molinisme fardé.

Il faudroit aussi relever la méchanceté qu'il a eue de faire entrer dans cette dispute ce que les faux Arnaulds ont extorqué d'un jeune Professeur en Philosophie, par des mensonges & des fourberies qui mériteroient un châtiment exemplaire. Je ne vous ai rien dit la dernière fois de ces conditions de paix proposées à ce méchant esprit, parce que j'ai cru tout cela rompu par cette frauduleuse explication de la grace efficace, qui rend cet accord impossible. Mais je ne vous puis dissimuler, que ces propositions ne me plaisoient guere, & sur tout ce que vous promettiez, de faire punir ceux qui parleroient en faveur de Jansenius. Il y a aussi quelque chose de semblable dans la refutation du premier écrit de P. Mulard, que je voudrois bien qu'il eût point été. C'est approuver qu'on traite mal des gens de bien pour des bagatelles. Rien peut-il être plus éloigné de l'esprit de l'Evangile?

J'ai été aussi choqué de ce que dans un écrit
qui

* Dominicains MM. de Louvain.

† Les Augustins.

‡ Le Cardinal de Laurea.

qui vous a été envoieé de Louvain contre la lettre pastorale, on met entre les calomnies dont on se plaint, qu'on laisse lire l'Ecriture Sainte en langue vulgaire à toutes sortes de personnes, *contemptis Episcoporum mandatis*. Et ensuite on appelle tout cela *execrandas falsitates*, ou quelque chose de semblable. Nous ne lûmes cet écrit que dans le tems même qu'il le falloit envoyer; & ainsi je le laissai passer sans ôter cela. Je suis bien fâché presentement que je ne l'aie pas effacé. Car c'est une pauvre excuse de dire, qu'on ne met la fausseté qu'en ces mots, *contemptis Episcoporum mandatis*. C'est un mépris au moins virtuel que de n'y point deferrer. Et il est vrai que tous ceux qui se laissent conduire par la raison, n'y defèrent point. L'excès de la lettre pastorale n'est donc pas de supposer ce qui n'est pas vrai, mais de faire un crime d'une action innocente, & très louable. C'est une dangereuse tentation que celle qui nous porte à dire des choses contraires à la verité ou à la justice, pour nous rendre plus favorables ceux que nous craignons qui ne nous condamnent. Je suis tout à vous.

L E T T R E DLXXXIX. *

A M. DU VAUCEL. Sur le tour que prenoient à Rome les affaires du Formulaire à l'occasion des Ecrits de M. Hennebel & du P. Desirant; les Relations du Canada imprimées sous le nom des Recollets; quelques Theses des Jesuites de Caën; & quelques lettres venues du Tonquin & de la Cochinchine.

Vous ne nous paroissez point assez frappé du méchant état où est l'affaire du formulaire. Il ne sauroit être pis, puisque vous reconnoissez que le plus grand nombre de ceux qui la devoient décider, sont dans cette misérable disposition, que quoi qu'ils soient convaincus de la verité de tout ce qu'a dit M. du Til † en faveur de la distinction *Dogmatibus fidei, factis reverentiam*, ils paroissent resolus de ne la point autoriser expressément, & de ne point déclarer par un acte public que la signature ou le serment ne tombe point sur le fait, parce qu'une semblable déclaration donneroit quelque atteinte aux Bulles. C'est-à-dire, que la verité connue doit céder à l'autorité, & qu'il vaut mieux que l'Eglise soit déchirée par une cruelle division, & les plus gens de bien opprimés, que de laisser croire qu'il y a eu quelque chose dans la dernière Bulle d'Alexandre VII. qui n'a pas été assez mesuré.

Mais comment n'a-t-on pas vu, que le seul moyen de prévenir un si grand mal étoit de se prévaloir de la disposition si chrétienne que notre bon Pape a pour la paix de l'Eglise & de l'Ecu-

* 10. Avril 1693.

† Hennebel.

L'Europe, en lui représentant fortement, qu'il est impossible qu'il y ait aucune paix dans l'Eglise, s'il ne fait présentement ce qu'a fait Clement IX. pour donner la paix à l'Eglise de France, que c'est à quoi on se doit arrêter, puis-que selon la regle du droit Canonique, *posteriora jura derogant prioribus*. Il importe peu que cela ne s'est pas fait par une Bulle. Les Cardinaux qui vivent encore savent bien que tout ce qui s'est fait en France en ce tems là, a été conforme à l'intention du Pape; & que présentement il n'y en a presque aucun qui ne convienne que tout ce qu'on doit aux Bulles est *dogmatibus fidem, factis reverentiam*. Tout le monde en étant donc persuadé, ou au moins la plus grande & la plus saine partie de ceux qui ont droit de juger de cette affaire, pourquoi n'en pas vouloir faire une déclaration publique, puisqu'il n'y a que cela qui puisse appaiser les troubles & les divisions de l'Eglise? Car à moins qu'on ne fasse quelque chose d'équivalent à cette déclaration, comme la persécution recommencera plus forte que jamais, les persécutés qu'on fera passer pour des rebelles au saint Siege, parce qu'ils n'auroient pu se résoudre à se mettre en danger de faire un parjure, ne manqueront pas de se défendre, & d'entrer dans des questions qui pourroient ne pas plaire à ceux qui les y auroient engagez par la dureté qu'ils auroient eue de ne vouloir pas faire les choses les plus raisonnables pour les tirer de l'oppression où ils se trouvent.

Je ne saurois croire que si cela avoit été représenté à S. S. bien fortement pour les raisons, & bien tendrement pour les expressions, elle n'en eût été touchée. Et l'avantage qu'on auroit tiré d'un semblable Memorial, est qu'on
y au-

y auroit fait entendre adroitement que le partage des Cardinaux n'est pas que tous ne conviennent de ce qui a été si bien représenté par l'un d'entre eux, que le serment ne tombe que sur le droit & non pas sur le fait; mais seulement, si on en doit faire ou non une déclaration publique. Car ce Mémorial ayant été ensuite répondu, & n'ayant point été contredit à l'égard de ce qu'on auroit mis en fait du consentement des Cardinaux, pour ce qui est que le serment ne tombe point sur le droit, cela passeroit ensuite pour indubitable, ce qui seroit très avantageux. Mais j'ai bien peur que ces considérations ne viennent trop tard, & que le projet de la pitoiable Bulle qui ne parloit que de confirmer tout ce qui a été fait contre Jansenius n'ait été exécuté: & que même on n'obtienne rien pour l'approbation des V. Articles.

Nous nous attendions de recevoir par cet ordinaire une forte refutation de l'Ecrit du P. Mulard* contre ces V. Articles. Mais il semble qu'on le laisse là, que M. du Til † se contente de se défendre en disant ce qu'il soutient & ce qu'il ne soutient pas sur la grace, sans attaquer une si méchante pièce: ce qui seroit une faute terrible, comme je vous l'ai assez marqué par mes précédentes. Mais une chose à vous dire sur ces déclarations que fait M. du Til de ses sentimens, c'est ce qu'il se fait fort de les faire signer par ceux que les Rouliers ‡ & Arcade § veulent rendre suspects de Jansenisme. Souffrez que je vous dise que cela choque bien du

mon-

* Desirant.

† Hennebel.

‡ Les Jesuites.

§ L'Archevêque de Malines.

monde, & que c'est une avance très imprudente. Car pourquoi veut-on que la catholicité de tant de personnes depende de la souscription de ses sentimens, que d'autres peuvent ne pas approuver, quoiqu'ils ne les condamnent pas. Or un homme de bien ne peut signer que ce qu'il approuve. Il ne faut donc jamais parler de souscriptions, ni donner lieu à en exiger, ni tant se declarer sur des questions d'Ecole, sur lesquelles l'Eglise ne nous oblige point de prendre parti. Et c'est ce qu'on auroit évité, en attaquant vigoureusement son adversaire, au lieu de témoigner tant de peur de ces vaines accusations.

Nous sommes pleinement instruits que les Relations de Canada ont été écrites par les Jésuites, & approuvées par leurs Provinciaux, quoique les Recolets qui soutiennent dans leur livre de l'établissement de la foi dans le Canada, qu'elles sont pleines de fables & de fictions, fassent semblant de croire qu'elles ne sont pas de ces Peres, mais qu'elles ont été faites sur de faux mémoires. Mais ce que j'aurois voulu savoir, est s'il est vrai ce qu'on m'a dit autrefois, que la Congregation de la *Propaganda fide* ayant reconnu que les lettres annuelles de ces Peres étoient pleines de faussetés, elle leur avoit défendu d'en plus donner au public.

On vous a envoyé une These des Jésuites de Caën touchant la Religion, où il y a deux ou trois propositions horribles. Nous vous envoieons aujourd'hui ce que nous reçûmes hier de Paris, qui est la prétendue Apologie de ce Jésuite. Je m'en remets à ce que l'on me vient de dire, que M. de Fresne* vous en écrivoit... Je ne

* Le P. Quesnel.

ne dirai quoi que ce soit de ce que vous nous envoie par ce courier des lettres ou mémoires touchant la Chine. Mais vous m'avez fait entendre que je pouvois parler des dernières nouvelles qu'on a reçues du Tonquin & de la Cochinchine, pourvu que ne je dise point par qui je les avois eues, & que j'assurasse que ce n'étoit point par le seminaire des missions étrangères. Et c'est comme j'ai fait dans le 3. volume de la Morale Pratique, de quoi les Jesuites n'ont osé se plaindre. Je suis tout à vous.

L E T T R E D X C.*

A M. DU VAUCEL. Sur ce qui se passoit à Rome au sujet du Formulaire; & le dessein qu'avoit le Pape de remédier à plusieurs abus.

LEs esperances que vous donnez par votre dernière nous ont un peu fait revenir de l'allarme où votre précédente nous avoit jettés. Mais nous ne laissons pas de craindre que le P. Rolland † entraînant dans son parti les Peres Ignorans, cette affaire n'ait une mauvaise issue pour notre Ordre. Car que pourront faire trois ou quatre bien intentionnés, si ces affaires se terminent à la pluralité des voix, & que le credit des Rouliers, & les clameurs & brigues du P. Rolland fassent entrer le plus grand nombre dans le mauvais parti? Le Projet de Bulle que le Pere Mulard a eu l'impudence de proposer, fait horreur: & l'auroit-il osé proposer, s'il n'avoit eu quelque esperance de le pouvoir

* 17. Avril 1693.

† Le Cardinal d'Estrées qui favorisoit alors les Jesuites,

voir faire passer ? Cependant, où en seroit l'Eglise si on faisoit à Rome une telle chose ? Pourroit-on s'empêcher de decouvrir comment ces choses s'y obtiennent, & le peu d'égard qu'on y doit avoir.

Ne pourroit-on point trouver quelqu'un qui fit entendre au Pape, que tous les gens de bien gémissent de voir qu'on le veuille engager en des choses, qui bien loin de procurer la paix à l'Eglise, la jetteront dans une des plus horribles confusions où elle ait jamais été, & la rendroient incapable de combattre les hérétiques à cause des avantages qu'ils en tiroient. Les Bacheliers * seroient bien aveugles, s'ils ne voioient où tend tout cela, & s'ils ne s'y opposoient de toutes leurs forces. Ils n'ont qu'à considérer ce que prétend le passage du General des Rouliers †. Toute la grace qu'il fait à la grace efficace par elle même, est de reconnoître qu'elle est supportable, pourvu qu'on en tire pas la conséquence qu'en ont tiré les Calvinistes, qu'elle est incompatible avec l'indifférence sans laquelle il n'y a point de libre arbitre. Qu'ainsi les Thomistes ne sont pas hérétiques, parce que soutenant la grace efficace, ils n'en tirent pas cette conséquence, quoique nous autres Rouliers nous la croions bien tirée : mais que les Jansenistes sont hérétiques aussi bien que les Calvinistes, parce qu'ils avouent aussi bien qu'eux, que la liberté d'indifférence est incompatible avec la grace efficace par elle-même.

Mais rien n'est plus ridicule que la maniere dont il prétend prouver ce dernier point par le-

* Dominicains.

† Les Jesuites.

lequel seul il prétend montrer que les Jansenistes sont hérétiques. Car ce n'est point en rapportant des passages dans lesquels ils aient dit qu'il n'y a point en cet état de liberté d'indifférence, parce qu'elle est incompatible avec la grace efficace par elle même, qu'ils soutiennent aussi bien que les Thomistes ne se pouvoit nier sans renverser la doctrine de S. Augustin, approuvée tant de fois par l'Eglise & par le S. Siege; mais c'est en prouvant ce prétendu défaut de liberté, par ceux qui n'ayant pas la grace efficace, n'ont pas aussi une grace suffisante Molinienne.

Loin donc qu'il ait prouvé que la grace efficace qu'admettent les Jansenistes, soit, selon eux, nécessitante, pour trouver dans leur doctrine une nécessité opposée à la liberté d'indifférence, il a été obligé de la chercher dans ceux qui n'ont pas la grace efficace, & manquent aussi de la suffisante. Peut-on voir sans indignation qu'on ait espéré que de si grands égaremens d'esprit pourroient faire quelque impression sur ceux qui se croient capables de juger de toute la terre?

Notre bon Pape est louable de travailler tout de bon à la reformation de beaucoup d'abus: mais il n'y en a point qu'il fût plus important de reformer, que celui de mettre dans le S. Office des Cardinaux aussi ignorans des matieres qui s'y traitent, que l'est un favetier de l'Astronomie. Cependant ce n'est point par l'avis des Qualificateurs que les affaires s'y décident. Ils n'ont que voix délibérative. Il n'y a que les Cardinaux qui l'aient décisive, & leurs suffrages ne se pesent pas, mais se comptent. Combien peut-il donc arriver de pitoyables méprises dans les décisions des matieres doctrinales, lorsque
le

le plus grand nombre de ceux qui en jugent n'en savent pas plus que le Cardinal Neveu du dernier Pontificat, & que manque de lumiere & souvent même d'équité, il est très facile qu'ils se déterminent à favoriser le méchant parti par les sollicitations mandées des puissances temporelles. Puis donc que l'on s'imagine que l'on ne peut s'exempter de mettre dans le Sacré College des personnes ignorantes, à cause des souverains qui le demandent pour leurs parens, il faudroit au moins avoir plus de soin que les autres fussent habiles, & que l'on ne mît que des Théologiens dans le saint Office, où on a accoutumé de renvoyer toutes les matieres de doctrine.

Tout cela n'est qu'un vain projet qu'il n'y a pas lieu d'espérer qu'on mette jamais en pratique. Mais nous approuvons fort la résolution que vous avez prise de ne point presser la décision de l'affaire du formulaire, & de faire de bons écrits qui l'éclaircissent de plus en plus, aussi bien que la matiere de la grace. Car je persiste toujours dans ce que je vous ai mandé touchant l'écrit du P. Mulard *, qui renverse la grace efficace en faisant semblant de l'établir. Je n'ai pas encore lu ce que vous nous avez envoyé touchant la lettre écrite à Lucerne contre M. des Dunes, ni la lettre latine de Dom Pardo. Je ne vous dis rien sur l'écrit adressé à M. Opstraet : j'attends que vous ayez vu la suite †. C'est une chose bien étrange, qu'on puisse exempter de la censure un aussi méchant livre que

* Desirant.

† Voyez ces deux écrits, Tom. 2. des Ecrits de M. Arnauld sur la grace generale, &c. pag. 300. & suiv.

que le libelle. * Mais comment le P. Patrice † a-t-il pu être pour ce libelle, puisque vous aviez assuré que deux des examinateurs étoient d'avis qu'on le condannât. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que vous fassiez copier l'écrit des Bacheliers, pour nous l'envoyer. Mais s'il y avoit quelques faits importans que je n'eusse pas su, vous en pourriez faire un extrait, si vous jugiez qu'il fût utile que je les fusse. Je suis tout à vous.

L E T T R E D X C I. ‡

A M. LE T O U R N E U X. *Sur la dispute qui avoit été entre lui & le P. Lami Benedictin.*

J'Ai été surpris de ce que l'on dit de celui qui se dispose à se faire tailler §. *Qu'on ne doit pas le laisser mourir sans lui faire une petite correction sur son style âpre & dur à l'égard d'un ami qu'il devoit le plus ménager.* On exagere ensuite beaucoup cette faute, & on s'étonne de ce qu'un homme qui jusqu'ici a paru d'une humilité & d'une douceur non commune, & qui a même pratiqué ces vertus jusqu'à l'excès à l'égard de certains Auteurs, se soit tellement laissé dominer par sa mauvaise humeur contre une personne qui lui devoit être si chère.

Je suis en tout cela d'un sentiment tout à fait contraire au vôtre. Je ne trouve point qu'on ait droit de regarder comme une faute considérable la manière dont il a écrit; & je crois que c'en

* La défense des nouveaux Chrétiens.

† Le Pape.

‡ 22. Avril 1693.

§ Le P. Lami Benedictin.

c'en est une de l'attribuer, à un défaut de douceur & d'humilité, & de vouloir que ce soit pour s'être laissé dominer par sa mauvaise humeur, qu'il ne m'a pas plus ménagé. C'est au contraire parce qu'il me connoissoit bien, qu'il n'a pas cru devoir temperer son zèle pour la doctrine de S. Augustin, se tenant très assuré que je ne m'en fâcherois point, & que cette dispute, quelque échauffée qu'elle parut, ne seroit point capable de causer le moindre refroidissement à notre amitié. Et en effet, c'est la disposition où je me suis trouvé en lisant son Ecrit. Je n'y ai rien vu que de très foible & de très propre à me confirmer dans le sentiment que j'ai soutenu dans ma Dissertation Latine. Mais je n'en ai pas eu la plus petite tentation d'en aimer moins l'Auteur, ni de lui savoir mauvais gré de la liberté qu'il avoit prise de me dire sans façon ce qu'il pensoit de mon Ecrit.

Et ne soiez point si simple que de prendre ce que je vous dis pour l'effet d'une humilité héroïque qui m'auroit bien coûté. Point du tout, je n'ai rien eu à vaincre. Je suis fait ainsi : je juge des autres comme je desire qu'on juge de moi. J'ai toujours cru qu'il étoit indigne des chrétiens d'être plus délicats sur cela que ne l'ont été les sages Payens, & qu'il en devoit mutuellement observer ces regles de Cicéron ; *Il ne faut pas, dit-il, blâmer les reprehensions que les amis qui disputent ensemble se font mutuellement. Mais les injures, les paroles outrageuses, les emportemens de colere & de picque, & les querelles opiniâtres me paroissent indignes de la Philosophie.* Je suis de votre avis, repons son ami qui soutenoit contre lui les sentimens d'Epicure : *Car on ne sauroit disputer sans que chacun ait la liberté de reprendre ce qu'il improvise dans son*

94 DXCII. Lettre de M. Arnauld
son adversaire. Mais on ne sauroit disputer rai-
sonnablement, quand on le fait d'une maniere
colere & opiniâtre.

Or je n'ai trouvé ni opiniatreté ni colere
dans l'Ecrit de notre ami, ni rien d'injurieux
contre ma personne. Estimant infiniment saint
Augustin, en quoi il a raison, l'amitié qu'il a
pour moi l'a porté à me représenter un peu for-
tement le tort que je me faisois d'abandonner
un point de sa doctrine qu'il a cru plus impor-
tant qu'il n'est en effet. Estimant peu S. Tho-
mas, en quoi il a tort, il m'a fait entendre que
je ne devois pas avoir préféré le Disciple au
Maître. Prévenu depuis long-tems pour une
opinion qui a quelque chose d'éblouissant, tout
ce que j'ai pu dire contre lui a paru foible. De-
voit-il me le cacher? Ou avois je droit d'exi-
ger de lui, qu'en étant pas persuadé de la bon-
té de mes preuves, il se rendit à mon senti-
ment par une déférence aveugle?

Mais il y a quelques termes un peu durs qu'il
auroit pu adoucir: bagatelle. Est-ce là de quoi se
picquer contre un si bon ami? Non assurément,
& je ne cesserai jamais de l'aimer tant que Dieu
me conservera la vie. Et je ne doute point qu'il
ne m'aime toujours aussi, s'il survit à l'opéra-
tion douloureuse à laquelle vous m'apprenez
qu'il est résolu de s'exposer. Loin que son Ecrit
diminue rien de notre amitié, il la rendra plus
forte & plus chrétienne, par les suites qu'il au-
ra, & qui pourront être avantageuses à l'Egli-
se. Car ce me sera une occasion d'éclaircir da-
vantage cette matiere, dont j'espere un grand
fruit pour l'affermissement de la doctrine capi-
tale de S. Augustin, surquoi il n'est pas néces-
saire que je m'explique ici davantage. Je vous
suplie donc d'assurer notre ami de l'action très

sincere que Dieu m'a donnée pour lui, & qu'il se garde bien d'aprehender que cette petite dispute ne l'ait alterée.

Mais je me souviens d'avoir traité cette même matiere, de ce qu'on doit à l'amitié dans ces sortes de differens, dans ma defense contre la Reponse au livre des vraies & des fausses idées. Vous le pourrez voir dans les pages 225. 226. & 227. Je rapporterai seulement ce que S. Augustin dit à un S. Moine nommé René, qui lui avoit envoyé les deux livres de Vincent Victor. » Loin, dit-il, de vous savoir mauvais » gré de ce que vous m'avez donné connoissan- » ce de ce qu'on a écrit contre moi, je n'en sai » pas même mauvais gré à celui qui l'a écrit. » Car aiant d'autres sentimens que moi tou- » chant l'origine de l'ame, me l'a-t-il dû taire ? » Il auroit peut-être été meilleur qu'il me l'eût » écrit à moi-même qu'à un autre : mais il n'a » osé le faire ne me connoissant pas. Que s'il » lui est échapé quelques termes durs qui pa- » roissent m'être injurieux, je dois croire que » ce n'a pas été dans le dessein de m'offenser, » mais dans la nécessité de défendre son senti- » ment. Car quand j'ignore quel est envers moi » le cœur d'un autre homme, il vaut mieux » sans doute que j'en juge en bonne qu'en mau- » vaise part. Ainsi je puis croire que c'est l'af- » fection qu'il a pour moi qui l'a porté à écrire » contre moi ; parce que ne s'imaginant pas que » c'est lui qui est dans l'erreur, il n'a pas voulu » que j'y demeurasse. Je lui dois donc savoir » gré de sa bonne volonté, quoique je ne puis- » se me dispenser de combattre ses sentimens.

Voilà sur quoi j'aurois bien plus de scrupule de ne pas embrasser de tout mon cœur ces sentimens si honnêtes & si chrétiens du saint Doc-
teur

96 DXCII. Lettre de M. Arnauld
teur de la grace, que de m'être pu accommoder de ce que la Philosophie Platonicienne lui a fait dire en quelques endroits, de la vue de certaines verités en Dieu. Je suistout à vous.

L E T T R E DXCII.*

A M. DU VAUCEL. *Sur le Projet de Bulle dont il est parlé dans les lettres precedentes. Les Missions d'Orient; & un livre, approuvé par le Sr. du Bois, intitulé Jansenismus, &c.*

VOS lettres du dernier courier nous avoient fait un peu respirer : mais celles que nous venons de recevoir nous désolent, par la mauvaise opinion qu'elles nous donnent de la Cour de Rome. J'en excepte quelques personnes de grand mérite, qui ont empêché jusques ici qu'on n'exécût un misérable projet de Bulle, qui renverse toutes les bonnes esperances que vous nous aviez données. Mais il y a toujours lieu de craindre qu'ils ne le puissent empêcher long-tems. La voie que l'on tient, & que l'on prend pour fondement de la maniere dont nos affaires doivent être décidées, n'en peuvent que faire attendre une très méchante issue.

On témoigne desirer que les parties conviennent ensemble, afin de pouvoir terminer tous ces differens par une bonne paix. Et on propose pour cela une conference entre le député de l'Université de Louvain, & un Dias, Cordelier, denonciateur d'un nombre immense de propositions très malignement extraites de divers livres, Theses & écrits. On ne compte pour rien, que rien n'est plus aisé de convaincre

* 23. Avril 1693.

ere ce denonciateur d'être un calomniateur public, tant un grand nombre de ces propositions ont été rapportées de mauvaise foi. Il a du credit auprès des Ambassadeurs de l'Empereur & du Roi d'Espagne, & il témoigne beaucoup de zèle contre les prétendus Jansenistes. C'en est plus qu'il n'en faut, pour avoir pu proposer impunément tant de faussetés & d'impostures qu'il lui aura plu.

Enfin on entre en conference. Il ne trouve rien de solide à dire contre ce qu'on a prouvé dans des écrits & des memoriaux, que l'Eglise ne s'est jamais cru infaillible dans les questions de fait. Mais il dit pour toute réponse, que leurs Eminences ne trouvent pas bon que l'on entre dans ces matieres, & que pour avoir la paix il faut recevoir le formulaire d'Alexandre VII. sans addition ni explication. Cela veut dire que ce n'est point la verité, mais la politique & le caprice de leurs Eminences qui doivent terminer les differens de l'Eglise.

Il en est de même de la doctrine. On est obligé d'avouer que la maniere dont on explique la grace efficace, & la grace suffisante, est bonne, & qu'on ne la peut condamner. Mais qu'il faut quelque chose de plus pour avoir la paix: qu'il faut admettre une grace suffisante, sans ajouter rien d'avantage, & sans vouloir que ce soit seulement *Thomisticè*, ce qui ne plaît pas aux Rouliers*. Je crois que M. du Til† s'en gardera bien. Mais ce qu'il auroit du faire, ce me semble, est de représenter par un Mémorial ce qui s'étoit passé entre lui & le P. Dias, & montrer combien cela est deraisonnable, & qu'au lieu
de

* Les Jesuites.

† Hennebel.

de donner la paix à l'Eglise, ce seroit la jeter en de plus grands troubles; surquoi il auroit fallu beaucoup réfléchir.

On auroit tiré de là deux grands avantages. L'un, qu'on auroit fait connoître combien ce que l'on propose pour avoir la paix, est déraisonnable. L'autre, que ce Cordelier n'auroit pu nier qu'il n'eût dit telle & telle chose à M. du Til: ou que s'il le nioit, l'autre le lui soutenant, ce seroit une occasion de rompre tout commerce avec une personne si emportée, & de si mauvaise foi. J'ai peur qu'on ne gâte tout, pour affecter une trop grande modération.

Nous avons vu il y a quelque tems le Journal de M. Sinnich où il rapporte ce qu'il fit à Rome sur le sujet de la Bulle d'Urbain VIII. contre Jansenius. Il soutient toujours qu'elle étoit subreptice, parce que Albisi y avoit mis ce que le Pape lui avoit ordonné de ne pas mettre. Il parle toujours avec la même force au Pape & aux Cardinaux; & bien loin d'en être moins estimé, le Pape Innocent X. qui succéda à Urbain, se plaignoit de ce qu'il n'y avoit point à Rome de si savant homme que celui là. Je vous ai déjà averti qu'il falloit éviter d'engager personne à des signatures.

On vous envoie une horrible piece approuvée par du Bois, *Jansenismus evertens omnem Religionem*. Si on n'en a pas de l'horreur à Rome, & si on hésite un moment à le condamner comme la plus infame & la plus diabolique calomnie qui soit jamais; & si on laisse impunie l'effronterie de du Bois, il faudra bien reconnoître malgré qu'on en ait, que c'est la cabale qui y peut tout, & que c'est un grand hazard quand la vérité y est écoutée, pour peu que le mensonge y soit soutenu. C'en est un grand exemple,

ple, que ce que vous nous mandez enfin du livre du P. Tellier, que les trois nouveaux examinateurs ont jugé qu'il pouvoit être imprimé à Rome avec quelques corrections. J'ai de la peine à croire que cela s'exécute si les Bacheliers * tiennent ferme, comme vous dites qu'ils y sont bien résolus. Mais si le crédit de M. Roland † va jusques là, on en tirera un grand avantage. C'est que ce sera le meilleur exemple que l'on pourroit desirer contre ceux qui poussent la flatterie jusqu'à vouloir qu'on soit obligé de soumettre son jugement à toutes les décisions de ces tribunaux de Rome. Cela ne donne pas lieu de se repentir de la IX. partie. Car rien ne fait mieux voir combien elle étoit nécessaire, & on auroit plus de sujet de douter s'il ne faudroit point songer à en faire une autre. Ce qu'on vous a dit de Siam est bien horrible.

On ne peut guere douter que ce qu'on vous a conté du dessein des Rouliers ne soit veritable. Mais comme on l'a su par une voie très secrette, il n'y a pas d'aparence que celui qui s'est mis sur le throne, en ait eu connoissance. Et par conséquent on ne pourroit pas dire avec justice que ç'a été la cause de la révolution. Cependant quand cela auroit été su, je ne vois pas quel sujet cela auroit pu donner au restaurateur du Nepotisme ‡, de ruiner ces Missions en les tirant de la dépendance des Evêques François qui y faisoient fort bien, pour les faire retomber sous la puissance des Rouliers qui n'y pouvoient que tout gâter. Car on savoit très bien à Rome, que ces Vicaires Apostoliques, quoi-

E 2 que

* Les Dominicains.

† Le Cardinal d'Estrées.

‡ Le Pape Alexandre VIII.

que François, ne se sont jamais adressés qu'au S. Siege pour toutes les difficultés qu'ils ont trouvées dans leur ministère; & que dans les mauvais traitemens que leur ont fait les Jesuites, ils n'ont jamais eu la moindre pensée de s'en plaindre à leur Roi, mais que ç'a toujours été aux souverains Pontifes de qui ils avoient reçu leur mission. Pourquoi donc s'en prendre à eux de ce qu'on auroit fait à la Cour de France qui n'auroit pas été à propos; & ce qui est encore pis, de ce que les Jesuites leurs ennemis déclarés auroient fait contre leur devoir? A-t-on pu regarder en cela la nation qui leur est commune, sans une manifeste injustice? Cependant je ne sai que penser de ce que vous dites avoir appris que c'est Innocent XI. qui a établi à Siam un Evêque en titre, dont il avoit laissé la nomination au Roi de Portugal. Je voudrois bien que cela ne fût pas vrai: tant il me paroît indigne d'un si bon Pape.

Nous venons d'apprendre de l'écrit latin que nous avons commencé de lire, que la plus grande raison qu'a eu le S. Siege d'envoyer des Evêques en Orient, est qu'on y avoit reconnu qu'on n'y pouvoit établir le Christianisme, qu'en y faisant beaucoup de Prêtres de ces pays là, ce que les Jesuites n'avoient jamais voulu faire. Mais c'est à quoi les Vicaires Apostoliques se sont appliqués avec plus de soin. Aiant trouvé à Siam beaucoup de commodités pour avancer cette sainte œuvre, ils y avoient établi un séminaire avec beaucoup de dépense, où ils ont formé un grand nombre de fort bons sujets. C'étoit comme le centre de leurs missions, d'où ils envoioient de bons ouvriers aux lieux qui en avoient besoin. Il n'y avoit donc point de lieu qui dût plus demeurer sous leur dépendan-

dance. Et si on vouloit établir un Evêque, à la bonne heure : mais ce devoit être un de ces Messieurs, à moins qu'on n'eût dessein de ruiner la Mission, lorsqu'il y avoit lieu d'en espérer plus de fruit. Qui a donc pu donner ce conseil à Innocent XI. d'y établir un Evêque à la nomination du Roi de Portugal ? Cela est si déraisonnable, qu'on ne le peut attribuer qu'à l'aversion qu'on lui avoit donnée de la France, qui avoit pu le mécontenter en diverses choses : mais étoit-il chrétien de s'en ressentir aux dépens du salut des ames, & en renversant ce qui avoit été si sagement établi par quatre Papes consecutifs, du nombre desquels il étoit lui-même ? Cela fait pitié, & fait voir à quoi on est exposé dans les grandes charges, puisqu'il ne faut qu'un mauvais conseil, qu'une secrète passion aura fait donner, pour engager beaucoup la conscience d'un Pape.

Mais pour revenir au tems présent, il faut que les affaires de ces missions aillent bien mal ; puisque M. *. songe à s'en retourner en France sans avoir pu avoir audience d'un Pape, qui la donne si facilement à tout le monde. Est-ce qu'il n'a pu trouver un Cardinal qui la demandât pour lui ? Je ne sai à quoi tout cela aboutira. peut-être que c'est une crise, & qu'à la fin les choses tourneront mieux que nous ne pensions. Mais quoi qu'il arrive, ce qui nous doit consoler, est le témoignage que notre conscience nous rend devant Dieu, que nous ne cherchons en toute cette affaire que l'établissement de la verité, le repos des consciences, & la paix de l'Eglise : au lieu que nos adversaires font assez paroître de quel esprit ils sont animés, par leurs emportemens furieux & par leurs calomnies forcenées : & Dieu a permis

E 3

que

Ce 14. Avril.

Nous venons d'apprendre, ce que je n'aurois jamais cru, que M. Steyaert a parlé dans la Faculté étroite du *Janfenismus evertens omnem Religionem*, comme d'une bonne pièce, à laquelle l'Archevêque avoit donné la dernière main. Cela est assuré, & qu'il l'avoit envoyé à Rome il y a 8. jours. Cela étant, M. du Til doit demander hautement justice contre une si horrible calomnie, & voici ce me semble comme il doit parler. Si tout ce que l'on dit de nous, j'entends par là tous ceux dont on cite les ouvrages, est vrai, il faut faire notre procès, & nous condamner au feu. Mais si on le dit contre toute sorte de vraisemblance, sans pouvoir prouver de si horribles accusations contre nos personnes, on doit par toutes sortes de loix divines & humaines, condamner nos calomnieux à nous faire une publique réparation, outre la punition qu'ils ont subi selon les canons, pour lever le scandale qu'ils ont causé à l'Eglise, en voulant faire croire par des Ecrits répandus par tout, que ceux qui passent pour les plus pieux Ecclesiastiques des Païs-bas, ne sont que des hypocrites qui ont pour but de renverser la Religion.

Remarquez bien, s'il vous plaît, qu'il ne faut point s'amuser à justifier les dogmes qu'ils nous imputent: il faut seulement faire entendre qu'il sera aisé de le faire quand on en viendra là. Mais il faut déclarer qu'on s'arrête uniquement à ce qu'ils disent des personnes dans le préambule du libelle, parce que l'on soutient que quelques que puissent être ces dogmes, on n'en peut prendre sujet par des consé-

quen-

quences, de nous imputer le dessein diabolique qu'ils nous attribuent, de vouloir renverser la Religion. Au nom de Dieu prenez bien garde à ce que je vous dis: car vous perdez tout votre avantage, si vous souffrez qu'on s'arrête à la discussion des dogmes. Je suis tout à vous.

L E T T R E D X C I V . *

A M. V A E S , Conseiller du Conseil de
Brabant, sur sa maladie.

Vous pouvez juger, Monsieur, en quelles alarmes nous sommes depuis quelque tems sur votre sujet. On n'est pas si mort à tout, que l'on ne sente vivement le danger où on se trouve de perdre un ami si tendre & si affectif, & de qui on a reçu en tant de rencontres des secours si réels, & de si obligeans temoignages d'affection. C'est à la foi à corriger ce qu'il y auroit de trop humain dans cette sensibilité; mais ce nous est de ce côté-là un grand sujet de consolation, de savoir les saintes dispositions que Dieu vous a données par sa grace, pour vous abandonner à sa sainte volonté, & mettre en lui toute votre confiance *sive ad vitam sive ad mortem*. Car rien ne peut mieux préparer à l'un ou à l'autre que ces paroles de S. Paul, que nous devrions avoir toujours présentes à l'esprit. *Nemo nostrum sibi vivit & nemo sibi moritur. Sive enim vivimus, Domino vivimus; sive morimur, Domino morimur: sive ergo vivimus, sive morimur, Domini sumus.* C'est donc à notre Seigneur à décider de ce qui nous est plus avantageux, ou de vivre pour le

E 4 ser-

servir, ou de mourir entre ses bras & dans le
 baiser de paix qu'il donne à ceux qui sont à lui
 en les retirant de ce lieu d'exil pour les rece-
 voir dans son sein. Ainsi, Monsieur, le vrai
 moyen de bien juger de la vie & de la mort,
 afin d'être en état de recevoir chrétiennement
 de la main de Dieu ce qu'il lui plaira d'ordon-
 ner de nous, c'est de n'envisager la continua-
 tion de notre vie, que comme une nouvelle
 obligation de la consacrer toute à Dieu avec
 plus de fidélité que nous n'avons fait, pour
 remplir ce qu'enferme ce peu de paroles, *sive*
vivimus, Domino vivimus; & de regarder la
 mort comme une acceptation que Dieu auroit
 faite de notre bonne volonté, en tenant pour
 fait ce qu'il nous auroit lui-même inspiré de
 faire. Heureux celui que Dieu a mis dans cet-
 te disposition en quelque état qu'il se trouve,
 de santé ou de maladie, de n'être attaché qu'à
 Jesus-Christ, de ne chercher qu'à lui plaire,
 de ne se confier qu'à ses mérites, & de n'atten-
 dre que de sa bonté la possession de la gloire
 qu'il nous a acquise par son sang, & dont il
 nous fait goûter les prémices par le don ineffa-
 ble qu'il nous fait de sa sainte chair dans le sa-
 crement de son amour. C'est, Monsieur, ce
 que je m'en vais demander à Dieu pour vous
 dans la sainte messe. Il m'a réduit à ne vous
 pouvoir rendre d'autres services. J'en ressens
 la peine, & je la lui offrirai comme faisant une
 partie de mon sacrifice.

L E T T R E D X C V . *

A M A D A M E V A E S , *sur la mort de*
M. Vaes.

J E ne doute point , Madame , que Dieu ne vous ait déjà dit dans le secret de votre cœur tout ce que je vous pourrois dire. Il vous a fait la grace d'être chrétienne & de l'être véritablement. Vous savez donc qu'étant ressuscitée avec J. C. comme l'Eglise nous en avertit tous les jours en ce saint tems , c'est au ciel où vous le devez chercher , & y chercher avec lui ce que vous avez le plus aimé sur la terre. Vous ne l'avez due considérer pour lui & pour vous que comme un lieu d'exil : & Dieu l'a préparé à ce retour vers sa véritable patrie , par des dispositions si chrétiennes & si saintes , que ce doit être toute votre consolation. Les angoisses de cette douloureuse separation , & les croix qui la pourrout suivre , vous seront une occasion de mérite , si vous les offrez à Dieu , comme je ne doute point que vous ne fassiez. Vous entrez dans un nouvel état qui vous donnera plus de moyen d'aimer sans partage l'unique époux des ames fidelles. Le monde vous en considérera peut-être moins , & ce vous sera un grand avantage pour être moins tentée de l'aimer. Car vous êtes trop bien instruite pour ignorer ce que nous enseignent deux Apôtres , que nous ne saurions aimer le monde sans nous rendre ennemis de Dieu. Ce n'est pas assez dans ces rencontres de se soumettre à la volonté de N. S. il la faut suivre autant qu'il nous est possible ,

E s en

* 27. Avril 1692.

en profitant de l'état où il nous met pour le servir avec plus de fidélité & plus d'amour. C'est, Madame, la grace que nous demanderons à Dieu pour vous, en offrant le sacrifice pour le parfait repos du cher défunt, afin de ne point separer dans nos prieres, ceux que la sainteté du mariage avoit si étroitement unis.

L E T T R E DXCVI.*

A M. DU VAUCEL. *Sur la justice qu'il falloit demander contre le Jansenismus &c. de M. du Bois.*

JE pensois ne vous point écrire & me reposer sur les autres, pour avancer ce que je fais contre le *Jansenismus*, dont on vous envoie un échantillon afin que vous voiez comme il s'y faut prendre; car c'est perdre le plus grand avantage que l'on peut avoir, si on agit mollement contre une si horrible piece, & qu'on se contente de s'en défendre, au lieu de ne point cesser de demander justice contre de si abominables calomnies, jusqu'à ce qu'on l'ait obtenue. C'est pour cela qu'il faut présenter requête sur requête, & n'écouter aucune proposition d'accommodement. Représenter que vous ne pouvez avoir de paix avec des gens qui ont entrepris de vous perdre avec une fureur dont on voit peu d'exemples parmi les païens mêmes. Car que les Jesuites ne feront-ils point capables de faire à M. l'Archevêque, puisqu'ils ont pu lui persuader que nous étions d'une part les plus scelerats de tous les hommes, & qu'ils nous imputent par un Placard affiché d'abord, & puis mis en libelle, que notre but est de détrui-

re

* 1. Mai 1693.

re toute la Religion &c. & que de l'autre, on nous attribue des choses qui n'auroient pû nous venir dans l'esprit, si nous n'étions fous à enfermer : comme ce qu'on dit de nous dans les 7. dernieres lignes du 1. *alinea* de la p. 19. A quelle extremité les Jesuites ne les porteroient-ils donc point, si on lui en donnoit le sujet par l'introduction du formulaire sans explication. C'est pourquoi j'insisterois, & je n'écouterois quoi que ce soit, si on ne nous rendoit justice sur des accusations de crimes qui mériteroient le feu, si nous en étions coupables.

Mais j'ai bien peur qu'on n'ait déjà tout gâté avant que de recevoir cette lettre. On vous aura promis de n'avoir point d'égard à ces accusations du Placard, & on vous pourra même avoir dit qu'il est trop violent & qu'on ne l'approuve pas ; mais que vous en devez faire un sacrifice à la patience, & qu'il vous suffit d'être bien assuré que personne ne croira de ceux dont vous soutenez la cause, qu'ils soient tels qu'on les depeint dans ce Placard. Vous avez dû répondre à tout cela, que si les SS. Peres nous ont défendu d'être patiens dans une accusation d'heresie, on peut encore moins l'être dans une accusation d'irreligion & d'Athéisme : que vous ne demandez point de grace ; que vous voulez bien être jugé à toute rigueur, mais qu'on ne peut vous refuser, sans une injustice criante, que vos ennemis soient punis comme des calomniateurs, s'ils le font en effet ; & que vous ne soiez point obligé de reconnoître M. l'Archevêque pour juge en quelque affaire que ce soit, après s'être déclaré partial contre vous, d'une maniere si criminelle & si inexcusable. Consultez les Juristes si vous n'avez pas droit de faire cette demande au S. Siege

après un tel excès. Je vous le dis encore une fois, cette affaire soutenue avec vigueur est capable de rompre toutes les mesures de vos ennemis. Mais ce sera tout perdre que de n'en pas profiter, & de se tenir sur la défensive, au lieu d'attaquer genereusement ceux qui se sont engagés eux mêmes dans une fosse dont il est impossible qu'ils se tirent, pourvû qu'on ne soit pas si imprudent que de les aider à en sortir par un lâche accommodement.

Il semble qu'on se soit déjà engagé d'admettre une grace suffisante *sine addito*, c'est-à-dire, sans ajouter *Thomisticè*. C'est de quoi je ne demeurerai, jamais d'accord. On tire de vous que vous vous relâchiez sur quelque chose, sans que les autres se relâchent sur rien. On perdra tout par cette voie, & on viendra insensiblement jusqu'à vouloir que la grace soit nécessaire pour que l'infraction de la loi de Dieu soit imputée à péché, ce qui est renverser toute la doctrine de S. Augustin. On voudra faire admettre dans les infideles des illuminations immédiates pour connoître Dieu, dont ils n'auroient jamais entendu parler, contre ce que dit S. Paul. *Quomodo credent in quem non audierunt ? quomodo audient sine prædicante ?* Mais la plupart des Bacheliers*, dira-t-on, le croit ainsi. Cela peut être. Mais les doit-on plutôt suivre que leurs Maîtres S. Augustin & S. Thomas, qui disent le contraire. Que ne vous en tenez vous à vos Censures (je parle à notre ami †) puisque vous êtes assuré qu'on n'y a point trouvé à redire ? J'apprehende fort que vos entretiens avec le P. Desirant dont vous

avez

* Dominicains.

† M. Hennebert.

avez tiré quelque avantage jusques ici, ne vous jettent à la fin dans quelque embarras dont vous aurez de la peine à vous tirer. J'aurois de la peine à me fier à un homme qui a agi de si mauvaise foi dans la plupart des propositions dont il poursuit la censure. Ce devroit être une loi inviolable dans le tribunal du S. Office, de n'écouter un dénonciateur sur rien, quand il est convaincu d'avoir agi de mauvaise foi dans quelques-unes des propositions dont il demande la censure. C'est comme les loix veulent qu'on agisse à l'égard des témoins. Dès qu'on les a convaincus de faux sur quelques articles, leur témoignage n'est plus reçu sur aucun autre. Relisez mes lettres : car n'ayant point de copie, je n'en retiens point de copie : & faites attention à ce que je vous dis, qu'on doit apprehender les ménagemens qui vont affaiblir la vérité. Il n'y a qu'une chose où je voudrois qu'on s'unit davantage aux Thomistes ; c'est sur le sujet de la liberté. Je vous en ai dit les raisons dans une autre lettre. Je suis tout à vous.

L E T T R E D X C V I I . *

A MADAME DE FONTPERTUIS. *Sur la lettre d'un Augustin dont il a déjà été parlé ; & le libelle intitulé Jansenismus, &c.*

Je suis bien aisé que la lettre du 27. Janvier vous ait enfin été rendue. Quoique le Religieux qui a écrit ce qu'il avoit su du Pere Marc, ne soit plus à *, sa lettre, dont je suppose que vous avez gardé l'original, ne laissera pas de m'être d'un grand usage contre l'attestation du

Car.

* 5. Mai 1693.

Carme, qui ne sera pas assez hardi pour nier qu'il ait dit à ce Religieux que ce Religieux vous a écrit, ou au frere de votre ami. Et je ne crois pas aussi que l'Augustin soit fâché que l'on se serve de sa lettre *, puisqu'on ne sera même obligé de le nommer. Il suffit qu'on soit assuré qu'il seroit prêt de le soutenir au cas que le Carme osât le nier, à quoi il n'y a pas d'apparence. Vous jugerez combien il est important d'aprofondir cette affaire, par l'usage que l'on vient de faire de ce libelle & de cette attestation prétendue, où est le témoignage de M. de Rasilly.

Il vient de paroître un des plus horribles libelles qui ait jamais été fait. Il a pour titre : *Jansenismus omnem destruens Religionem* †. Et la Préface commence par ces termes : *Si à Libertinis & Atheis conducti fuissent Jansenius & ejus sequaces, non poterant magis callidè fidei nostra & Ecclesie exitium machinari, &c.* C'est ce que l'on prétend prouver par divers degrez dans le libelle. Le sixieme a pour titre : *Odium & calomniæ adversus Religiosos*. Et les trois premières preuves qu'on en donne sont prises de ce témoignage de M. de Rasilly *Joannes Vergerius in colloquio cum Jansenio cui interfuisset testatur prænobilis D. de Rasilly. Idem in eodem Colloquio, Jansenius. ibid.* Mais on a eu honte de dire d'où est prise l'attestation de cette prétendue conference. Mandez moi donc précisément si je ne puis pas me servir de la lettre de l'Augustin réformé.

* C'est la lettre rapportée Tom. 8. de la Morale Pratique chap. 14. pag. 199.

† On fit contre ce libelle cinq écrits sous le titre de *Procès de Calomnie*, qui se trouvent imprimés avec le *Phantomé du Jansenisme* de l'édition de 1714.

L E T T R E D X C V I I I . *

A M. DU VAUCEL. Pour le presser de demander justice contre les calomnies du libelle intitulé, Jansenismus &c. ; & lui marquer ce qu'il y avoit à faire pour défendre les vérités sur la grace que l'on attaquoit.

Nous sommes si accablés de divers petits ouvrages, que nous ne saurions travailler à ce que vous voudriez que l'on fit sur la nécessité prétendue d'une grace suffisante pour rendre les commandemens possibles. Mais cela m'a donné sujet de relire ce qu'on en a dit dans l'Apologie des SS. Peres que je n'ai ici que de la 1. Edition, qui n'est pas divisée en 8. livres comme la 2. J'ai lu ce que j'ai fait sur cela contre la grace suffisante de M. le Moine, depuis l'article qui a pour titre, *Refutation des Réponses que M. le Moine apporte dans les Cahiers qu'il a dictés* cette année 1650. &c. jusqu'à l'article qui a pour titre *Absurdités incroyables &c.* Je ne doute point que ce livre ne soit à Rome, ou de la 1. ou de la 2. Edition. Je voudrois que M. Baneret † s'appliquât à lire ce que j'en marque. Je crois qu'il y trouveroit des preuves incontestables contre la grace suffisante donnée à tout le monde. Je voudrois sur tout qu'il lût avec beaucoup d'attention l'art. § 8. 1. Edition qui a pour titre: *de l'Instance que M. le Moine se propose, qui l'a obligé d'avancer cette impiété &c.* & les 4. autres suivans.

Il n'y auroit rien, ce me semble, de si important,

* 8. Avril 1693.

† Le P. Serry Dominicain.

tant, que de pouvoir faire lire cette Apologie des SS. Peres à beaucoup de personnes, & sur tout les 4. derniers livres de la 2. Edition. Car il n'y a rien, ce me semble de si convaincant que cet ouvrage. Il y a encore dans ce même ouvrage 3. ou 4. articles touchant la possibilité des commandemens. C'est dans la 1. Edit. III. Part. 3. Point, art. 35. 36. 37. 38. On peut lire aussi ce qui est dit de S. Thomas, art. 27. Il y a 3. endroits de ce saint plus clairs que le jour, qui font voir que quoique des commandemens ne soient pas possibles sans le secours de la grace, il suffit qu'ils soient possibles par le secours d'une grace que Dieu ne donne qu'à qui il lui plaît par miséricorde, ne la donnant pas aux autres par justice, pour que ces derniers soient coupables en n'observant pas ces commandemens. Rien n'est sur tout plus express sur cela que ce qu'il dit, 2. 2. q. 2. a. 5. ad. 1. Et je ne comprends point comment il peut y avoir des disciples de ce saint qui puissent soutenir, que les hommes depuis le péché d'Adam aient besoin de grace, afin que le viollement des commandemens de Dieu leur soit imputé à péché. C'est ruiner toute la doctrine de la grace que d'accorder aux Molinistes cet étrange paradoxe inconnu à tous les Peres.

Voilà surquoi je voudrois bien que M. Bannet travaillât à rendre ses amis raisonnables, comme aussi de leur faire reconnoître que le vrai sentiment de S. Augustin, de S. Bernard, & de S. Thomas touchant la grace actuelle, est celui d'Estius, qui ne met rien de créé produit de Dieu dans la volonté, entre la volonté de Dieu qu'il appelle la grace increée, & le mouvement libre de la volonté humaine que la grace increée produit en elle, ce qui n'empêche pas

pas que ce premier mouvement libre de la volonté produit par cette grace incréée, ne servent souvent à en produire d'autres avec le secours de la même grace incréée, comme le marque S. Augustin par cette belle définition de la grace : *Inspiratio dilectionis, ut cognita sancto amore faciamus*. Car cela veut dire que Dieu nous inspire son amour, afin que nous puissions par cet amour faire les bonnes œuvres. Et c'est ce qu'il marque encore par ces paroles des Retractations: *Cum fortis & potens praparatur voluntas à Domino, facile fit opus pietatis quod prius difficile atque impossibile fuit*. Mais on ne voit point dans tout cela, ni de *qualitas fluens*, ni d'*actus indeliberatus*, dans lequel M. d'Ipres a fait consister sa delectation victorieuse, en quoi certainement il s'est trompé. Mais il est de la prudence de ne le mettre point en jeu, & de ne se point faire un mérite de ce qu'on l'abandonne en cela, ce que j'ai empêché fort à propos que ne fit M. Du Til.

Mais je suis toujours bien plus frappé que de tout cela, du *Jansenismus omnem destruens Religionem*. Vous avez déjà reçu un échantillon de ce qu'on a dessein de faire contre cette abominable piece. Je pensois vous l'envoyer toute entière aujourd'hui, mais vous n'en recevrez que la moitié: ce ne sera que dans huit jours que vous aurez le reste. Cela fait tellement connoître le genie de nos ennemis, & leur impudence à nous calomnier, que si on n'a pas le courage de les condamner en leurs propres personnes, comme des calomniateurs outrés & tout à fait inexcusables, on doit proscrire la piece par un decret à part, & les débouter de toutes leurs demandes; puisqu'ils ne pouvoient mieux faire voir combien leur cause étoit méchante,

que d'avoir été réduits à la soutenir par un tel excès de calomnie, qu'à peine en trouveroit-on d'exemples parmi les païens.

Mais ce qui vous pourra surprendre, est que la peur que j'ai eu qu'elle ne demeurât impunie faute d'un dénonciateur, a fait que je me suis résolu de l'être, si cela est nécessaire; & je vous envoie pour cela les deux papiers que vous trouverez avec cette lettre. J'ai fait outre cela une lettre à M. Steyaert, qui sera signée de moi, & que j'ai dessein de faire imprimer. Je suis assuré de le mettre par là dans un terrible embarras. Car le moien de soutenir l'approbation qu'il a donnée à des impostures si diaboliques, & ce lui fera une éternelle confusion, s'il demeure dans le silence. Je vous ai déjà averti que c'étoit perdre le plus grand avantage du monde que de demeurer sur la défensive dans une telle occasion, mais qu'il faut présenter requête sur requête pour avoir réparation d'un tel outrage, & n'écouter aucune proposition qu'avant toutes choses on n'ait condamné cette infame piece, puni les auteurs selon les canons, à moins qu'ils ne montrent qu'ils y ont bien prouvé ce qu'ils disent de nous dans la préface, & dans la page 19. *que nous sommes des ennemis de toute Religion, & que nous voudrions qu'il n'y eût plus de puissance ni ecclesiastique ni séculière, plus d'états, plus de loix, plus de châtimens, afin de pouvoir sans crainte établir les fondemens des libertins & des Athées.*

Je relis votre lettre. Il est certain qu'il faut répondre à l'Ecrit du P. Mulard * contre les Articles. Mais il seroit bien fâcheux qu'on le fit foiblement, & que M. Solier † que vous di-

tes

* Le P. Desfranc.

† Le P. Massouliez.

tes qui y travaille , laissât passer ce méchant principe de la grace nécessaire afin que le péché soit imputé &c. & ce que dit ce traître à son Ordre , que S. Augustin n'a dit que de la grace de la persévérance finale , qu'elle agit *indeclinabiliter & insuperabiliter*. Mais rien n'est plus fort contre la grace que Dieu ne manqueroit point de donner *urgente pracepto* , que de ce que S. Augustin aiant à répondre aux plaintes des Moines d'Adrumet, n'a point eu recours à cette grace pour les appaiser. Voir ce qu'on en a dit dans l'Apologie des SS. Peres 1. Edit. 3. Part. 3. Point , Art. 60.

Il n'y a rien qu'on ne doive craindre de vos Romains, après ce qu'on leur a fait faire pour le livre du P. Tellier, par la cabale de M. Roland*.

L E T T R E D X C I X. †

A M. DU VAUCEL. *Sur le libelle intitulé Jansenismus &c; & l'histoire d'un Curé de S. Nicolas de Mons.*

Vous aurez vu par mes lettres précédentes , que ce que je craignois est arrivé. Je vous témoignois appréhender qu'on ne fût pas assez touché du *Jansenismus* , & qu'on ne travaillât qu'à s'en défendre , au lieu de faire retomber l'abomination de cette infâme piece contre ceux qui l'ont produite. Vous verrez comme on s'y est pris dans les deux écrits, l'un François & l'autre latin. C'est à quoi il s'en faut tenir , & demander hautement justice contre de
fi

* Cardinal d'Estrées.

† 15. Mai 1693.

si effroyables calomnies. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'en ai écrit la dernière fois, sinon que je suis plus fortement que jamais dans ces mêmes pensées. Plus vous ferez du bruit, j'entends M. du Til*, contre un traitement si indigne, plus vos juges seront disposés à ne rien faire en faveur de vos parties qui vous soit désavantageux, parce qu'ils croiront leur avoir fait assez de grace de ne les pas traiter aussi durement que les canons veulent que l'on traite ceux qui se trouvent convaincus d'avoir avancé sans preuves de si affreuses calomnies. Ce sera une espèce de compensation qui vous sera très avantageuse. On ne vous accordera pas tout ce que vous demandez contre eux pour la réparation de votre honneur : mais on sera honteux de leur accorder ce qu'ils demandent contre vous touchant le formulaire. Faites bien entrer M. du Til dans cette pensée. Elle est plus importante qu'on ne sauroit croire. C'est un proverbe latin : *Iniquum petendum, ut æquum feras*. Mais c'est ce qu'on peut tourner ici d'une autre manière, faites bien du bruit, & faites vous tenir à quatre en demandant ce qui est de justice, afin d'obtenir au moins par là qu'on ne vous fasse point d'injustice.

On vient de nous dire une chose horrible de M. Arcade †. Une Abaye de l'Ordre de Prémontré est vacante : les Religieux en nomment 3. au Roi d'Espagne. De trente voix, le plus homme de bien & le plus capable de cette charge en a 18. un autre 10. Et un très méchant Religieux n'en a que deux; celui qui a 10. voix est ici, & sollicite pour celui qui en a 18. Mais

M. Ar-

* Hennebel.

† L'Archevêque de Malines.

M. Arcade s'est tellement déclaré pour le fripon qui n'en a que deux, que l'on croit qu'il a gagné son Altesse, & que le Conseil d'Etat qui doit donner sa consulte, & qui est pour le bon, aura bien de la peine à empêcher que M. Arcade ne l'emporte. Cette Abaie est dans le Diocèse de Gand, & c'est de l'Evêque de Gand que l'on fait cette histoire, parce qu'il en a écrit à des Conseillers d'Etat, en se plaignant du tort que cela peut faire à son diocèse, parce qu'il y a beaucoup de Curés qui dependent de cette Abaie. Ce Prelat est sur cela dans de fort bons principes & très persuadé qu'on est obligé en conscience de donner les benefices aux plus dignes, sur tout ceux qui ont charge d'ames.

Mais les Rouliers* qui font faire à M. Arcade tout ce qu'ils veulent, ont d'autres maximes. C'est de mettre autant qu'ils peuvent dans les emplois ceux qui sont de leur cabale, quelques indignes qu'ils puissent être, & de soutenir les plus mal honnêtes gens, comme du Bois, Martin, Marcellis, pourvu qu'ils leur soient dévoués. En voici encore un autre exemple. Ils ont fait imprimer depuis peu une très insolente Apologie pour le Curé de S. Nicolas de la ville de Mons, un des plus ardens persecuteurs des Peres de l'Oratoire de cette ville-là. Et voici l'histoire de cet honnête homme. Il dit, sans en apporter de preuves, que s'étant marié en Hollande avec une jeune fille en puissance de Pere & de Mere, sans avoir leur consentement, laquelle l'avait suivi en Hollande; & que l'ayant quittée quelque tems après pour aller à la guerre, sur ce qu'on lui dit qu'elle étoit morte, sans avoir d'autre assurance, il avait pris les Ordres

sacrés

* Les Jesuites.

sacré à l'âge de 23. ans avec dispense d'âge & d'interstices : mais qu'environ 18. mois après sa femme le vint retrouver , voulant absolument vivre avec lui comme avec son Mari. Qu'il consulta son Confesseur , qu'il lui dit qu'il le pouvoit faire pourvû que cela fut secret. C'est ce qu'ils ont fait 20. ans durant aiant eu deux enfans morts en bas âge : si ce n'est qu'il y a sept ans qu'un Recolet leur dit qu'ils étoient en mauvaise conscience , & qu'il falloit au moins que la femme fit vœu de continence ; ce qu'elle dit qu'elle a fait & qu'elle a gardé : mais il y a environ un an que M. l'Archevêque de Cambrai fut averti de ce beau ménage , & il se crut obligé d'en faire informer. L'Official alla à Mons , & on le traita avec tant d'indulgence , qu'on lui promît de le laisser dans sa Cure , pourvu que sa prétendue femme , qui passoit pour sa sœur ou sa belle sœur , se retirât dans un Monastere ou une maison de filles devotes , & qu'elle promît de n'en point sortir pour l'aller voir. On eût beaucoup de peine à tirer cela d'elle ; mais enfin elle se retira & promit de ne point voir le Curé. Mais on fût qu'elle ne gardoit point sa promesse , qu'elle l'alloit voir dès le matin presque tous les jours , ne s'en retournant que le soir. Cela obligea l'Official de procéder de nouveau contre ce Curé : & sur ce qu'il s'absenta , il l'a jugé par contumace , & l'a interdit pour toujours de toutes ces fonctions. Voilà le sujet de cette Apologie , dans laquelle l'auteur , qu'on ne doute point qui ne soit Jésuite , ne parle de ces deux mariés qu'avec éloge , comme s'ils n'avoient pas fait en tout cela la moindre faute , & ne parle au contraire qu'avec injure de l'Official & du Vicariat de Cambrai. Et il prétend que ce Curé a appelé de cette sentence , &

& qu'il la fera casser par un delegué du S. Siege. Tous en pouvez parler aux Canonistes du lieu où vous êtes pour savoir ce qu'ils en pensent. Je suis tout à vous.

L E T T R E D C. *

A M. DU VAUCEL. Sur la conduite du Cardinal d'Estrées ; l'Ecrit du Cardinal Rospigliosi ; l'Aprobation que M. l'Evêque de Meaux donnoit à la IX. partie des Difficultés ; & quelques autres petits Ecrits.

J E n'ai presque rien aujourd'hui à vous mander. Il faut avouer que M. Roland † est... de s'être déclaré contre les Denonciations ‡, après m'avoir autrefois témoigné tant d'amitié. Je m'imagine que s'il avoit eu toujours avec lui le petit homme § qui mourut en s'en retournant en France, il n'auroit pas fait tant de lâchetés. Je crois qu'il ne sera pas difficile de refuter l'Ecrit du Cardinal Rospigliosi. C'est l'ouvrage de quelque Roulier ¶. Il faudroit prendre garde de quel tems il est. Car il est peu considerable, s'il n'est pas du tems même que les choses se passoient. La Requête de M. Dorat & la reponse de M. de Percefixe ont bien fait voir qu'on n'a jamais pris en France ce qu'on a fait à Rome pour une simple tolerance. Tout cela est à la fin du Phantôme. Vous n'aurez pas manqué de vous en bien servir. Les Rouliers sont
plai-

* 22. Mai 1693.

† Le Cardinal d'Estrées.

‡ Contre le péché Philosophique.

§ M. Dirois Docteur de Sorbonne.

¶ Jesuite.

plaisans de dire que je suis demeuré court sur l'avis qu'ils m'ont adressé sur la 4. Denonciation. C'est eux qui sont demeurés courts sur la 2. la 3. & la 5. Et sur les volumes de la Morale Pratique. Je n'ai pas daigné lire ce prétendu avis, parce que j'étois alors occupé à autre chose. Ils ont de plus à répondre au *Philosophismus Chronologicus*.

On nous mande de Paris que M. de Meaux est très content de la 9. partie des Difficultés : & qu'il s'est engagé de soutenir l'autorité de S. Augustin contre la dernière Critique de M. Simon. C'est le 3. ouvrage sur le Nouveau Testament. La maniere dont il y parle de S. Augustin est insupportable. M. du Pin n'en parle pas mieux dans sa Retraction qui vous a été envoyée. Il n'y a que quatre ou cinq jours, que j'ai achevé une grande réponse à ce qu'avoit écrit un de mes amis * contre un Ecrit Latin où je défendois le sentiment de S. Thomas, que nous ne voyons point les vérités nécessaires *in rationibus aternis*. Je crois avoir mis cette matiere dans un si grand point de clarté, que je ne vois pas ce qu'on y peut opposer raisonnablement : mais je n'en ai qu'un brouillon, & je ne sais par qui le faire copier. L'opinion contraire qu'on attribue à S. Augustin n'est bonne qu'à tout brouiller dans la matiere de la grace, comme je crois vous l'avoir déjà écrit.

Je vous rends grace de ce que vous m'avez envoyé de la Chine. Je suis bien obligé à celui qui a pris la peine de le copier. Je m'en vas donner à imprimer le 7. Volume de la Morale Pratique, & le 8. suivra bientôt. Car il sera achevé dans 4. ou 5. jours, je travaille à y met-

tre

* Le Pere Lami Benedictin.

tre la dernière main , car je ne sai si on nous laissera ici en repos : étant certain que le Roi vient bien accompagné ; mais on ne sait où : j'abandonne tout à Dieu. Je ne doute point que vous n'ayez approuvé le P R O C E S. On en est tout à fait content à Louvain. Ils le font mettre en latin. Je suis tout à vous.

L E T T R E D C. *

A M. DU VAUCEL. Sur le présent que les Jesuites avoient fait à un Cardinal pour empêcher la condamnation du livre du P. Tellier ; & la conduite que le Pere Desirant tenoit à Rome.

J E ne sai plus de quoi on peut s'assurer au lieu où vous êtes à l'égard des Jesuites, puisqu'ils sont venus à bout par deux mille écus prêtés ou donnés à un Cardinal, d'exempter de la Censure un aussi méchant livre qu'est celui du P. Tellier, moiennant quelques corrections qu'on y feroit, après que d'habile gens députés pour l'examiner, avoient fait voir plus clair que le jour, qu'il est si plein par tout de faussetés, qu'il étoit impossible de le corriger. Souvenez vous de ce que je vous ai déjà mandé, qu'il étoit bien important de faire de bons mémoires de tout ce qui s'est passé dans cette affaire, parce qu'on en pourra faire quelque jour un très bon usage, quand ce ne seroit que dans 20. ou 30. ans. J'en dis autant de ce qui se fait à l'égard du formulaire. Outre les écrits de part & d'autre, il en faudroit faire un journal sur le modèle de celui de M. de S. Amour. Ce seroit un très grand service que l'on rendroit à l'Eglise.

* 29. Mai 1692.

Tome VII.

F

122 DC. Lettre de M. Arnauld
glise. Les Bacheliers * ont grand tort d'agir
foiblement contre le libelle.

Je relus hier le 7. volume qui est la suite du
6. avant que de le donner à imp.imer. J'y ai
traité à fond tout ce qui regarde le Memorial
de Collado. Et j'y ai tellement fait voir qu'il
gagnât son procès & à Rome & à Madrid con-
tre les Jesuites, que je suis assuré que ces der-
niers n'auront pas le mot à repliquer. Ce se-
roit donc une grande lâcheté aux Bacheliers de
n'insister pas à faire dédire les Rouliers † de
tout ce qu'ils ont dit contre ce Memorial. Si
cette lettre vient encore assez à tems, faites
leur faire, je vous supplie, reflexion sur ce que
je vous dis.

N'a-t-on point fait reproche au P. Mulard ‡
qu'il agit contre son principal deputant qui est
M. Steyaert, en travaillant comme il fait à
ruiner les cinq Articles. Les derniers Ecrits de
ce Moine que vous nous avez envoyez, & sur
tout cette Requête au nom de l'Université,
sont si impudens, que ce sera une chose hon-
teuse à la Cour de Rome, de laisser sans châti-
ment une telle effronterie. Nous saurons par
le premiet ordinaire ce que vous pensez du Pro-
cès dont vous aurez reçu un abregé. Nous som-
mes toujours étonnés, que vous n'ayez pensé
qu'à vous en défendre (j'entends du Placard)
sans songer au grand avantage que vous en pou-
viez tirer.

* Les Dominicains.

† Les Jesuites.

‡ Le P. Desirant.

L E T T R E D C I . *

A M. DU VAUCEL. Sur les affaires de la Chine ; le differend des Jesuites avec leur Général Gonzales, au sujet de la Probabilité ; le Projet de Bulle dont il a déjà parlé.

J E ne vois pas qu'il fût à propos de faire aucun usage de la lettre dont vous avez envoyé la copie, ni de parler de la révolution de Siam, comme si la France en avoit été cause. Car ce qu'on entend par cette révolution, est que ceux qui avoient droit à la Couronne, en ont été dépossédés, & qu'un étranger s'en soit emparé. Or cette lettre ne prouve point du tout que la France ait eu un semblable dessein, ni que l'intrigue du P. Tachart ait rien contribué à ce qui est arrivé, si ce n'est d'une maniere fort éloignée, en ce que les Ambassadeurs Siamois ont pu être mécontents de cette trop grande liaison de ce Jesuite avec M. Constant. Mais quand ils diroient qu'ils n'ont eu pour but en tout cela, que l'avantage de la Religion Chrétienne, & l'affermissement du commerce de France, je ne vois pas comment on pourroit prouver le contraire par cette lettre.

Il y a tant de justes reproches à faire à ces Peres pour leur bien, & pour celui de l'Eglise, que j'ai pour principe de ne leur en faire jamais sur des choses douteuses, & qui peuvent être interprétées en bien & en mal, & de ne point pousser ceux qu'on leur peut faire justement au delà de ce qui est clair. Ainsi tout l'usage qu'on pourroit faire de cette lettre, est de

F 2

fai-

faire voir leur esprit d'intrigue & de cabale, que Dieu permet qui ait de très méchantes suites. Mais ma pensée est qu'il vaut mieux n'en rien dire du tout : outre que je ne fais quelle preuve on pourroit avoir que cette lettre soit véritable & non supposée. Quand on a une bonne cause, on la gâte & on l'affoiblit en y mêlant des choses qui peuvent être contestées. J'ai soin de ne le point faire autant que je puis, & je m'en trouve bien. C'est ce qui fait que je donne peu de prise, & que je laisse peu de lieu à la réplique. Je doute, par exemple, que M. Steyaert puisse rien dire contre le Procès de calomnie, dont nous attendons que vous nous disiez votre pensée.

Il seroit inutile de vous rien écrire touchant le formulaire. Car, selon que vous mandez, cette affaire aura été terminée bien ou mal Jeudi dernier. Si c'est en mal & que la nouvelle Bulle passe, ce sera une chose bien horrible. Et à quoi je ne vois guere de remede que de l'expliquer selon le *votum* du P. Bonaventure * qu'on sera contraint de faire imprimer : le dernier Ecrit de M. du Til †, nous a paru fort bien fait. Mais nous ne laissons pas de beaucoup appréhender l'évenement de cette affaire.

Je vous supplie d'affirmer notre illustre Ami ‡ que je lui suis bien obligé de ce qu'il continue toujours à se souvenir de moi avec tant de bonté : mais que je ne crois pas me devoir mêler de la guerre intestine des Solipses §, en me dé-

* Le Cardinal Laurea.

† Hennebel.

‡ M. Cassoni.

§ Les Jesuites qui étoient alors divisés au sujet du livre de leur Général Gonzales contre la Probabilité.

déclarant pour un des partis. Celui qui paroît le meilleur n'est pas trop bon dans le fond. Celui qui en est le Chef, & que les autres veulent pousser, est un assez pauvre homme. Ce qu'il soutient foiblement, à ce que l'on dit, est si bien traité par Wendrock & par le P. Contenson, qu'on n'a pas besoin de rien de nouveau sur cette matiere. On n'a donc qu'à les laisser battre. L'Eglise & la verité n'en peuvent que tirer avantage. On peut juger de ce qu'ils sont capables de faire contre l'un & contre l'autre par le *Jansenismus omnem destruens Religionem*, dont vous n'aurez pas manqué d'envoyer la refutation à sa Seigneurie Illustrissime.

C'est un juste jugement de Dieu, que ceux qui déchirent les plus gens de bien par de si outrageuses calomnies, se déchirent les uns les autres en se revoltant contre leur Chef. Mais ce que j'ai à vous dire sur le sujet de ces calomnies est encore plus considerable : c'est que je trouve qu'on n'en est point assez touché, lors même qu'elles sont aussi grossieres & aussi atroces que celles là. Il semble qu'on les regarde comme des mensonges officieux qui ne feroient que de legers péchés veniels. On n'en tire point les conséquences naturelles qu'on en devroit tirer. Que ceux qui en ont été tant de fois convaincus, sans en avoir jamais fait réparation, devroient être considerés comme des gens sans honneur & sans conscience qu'on ne devroit plus croire en rien : que ce seroit une Bulle contre les calomniateurs & les médisans qu'il faudroit faire, pour procurer à l'Eglise la paix & la tranquillité que tout le monde souhaite. Mais que pour ne pas changer ce remede en poison, il faudroit bien marquer, qu'on ne doit appeller calomnie, que ce qui est incon-

126 DCII. Lettre de M. Arnauld
testablement tel. Car ce seroit une injustice
criante de faire passer pour calomniateurs tous
ceux à qui leurs adversaires donnent ce nom :
puisque ce sont ceux qui les appellent ainsi sans
en donner de bonnes preuves, qui sont eux-
mêmes calomniateurs. Ce sera le sujet du 8.
Tome de la Morale Pratique qui est tout ache-
vé, mais non encore copié.

L E T T R E DCII.*

*AM. DU VAUCEL. Sur un Memorial qui
devoit être présenté au Pape touchant les af-
faires du Diocèse de Malines ; la maniere
dont il falloit attaquer le Jansenismus, &c.
Et ce que l'on disoit à Rome que M. de Cassi-
ni assuroit en consequence d'un tremblement
de terre.*

NOUS avons été fort satisfait du Memorial
Italien qui doit être présenté au P. Patri-
ce †. Je voudrois seulement qu'on eut plus in-
sisté à faire voir que tant qu'on souffrira que
M. Arcade ‡ traite sans preuves d'hérétiques
Jansenistes, tous ceux qu'il lui plaît, le formu-
laire est le plus méchant moien du monde pour
donner la paix aux Eglises des païs bas. Car les
Rouliers § lui ayant fait prendre les prétendus
Jansenistes, dont ils lui ont persuadé que son
Diocèse est plein, pour des hypocrites qui se
cachent sous le masque de la piété & de la mo-
destie ; quand ils feroient tels sermens que l'on
vou-

* 19. Juin 1693.

† Le Pape.

‡ M. l'Archevêque de Malines.

§ Les Jesuites.

voudroit, il les tiendra toujours pour hérétiques tant qu'ils ne changeront point de sentiment. Il faudroit donc commencer, comme dit fort bien M. Albin *, par juger si leur doctrine est hérétique ou non, afin que ce soit avec raison qu'on les oblige d'en changer.

Ma pensée n'a point été qu'on fit un Procès en forme contre les Auteurs du *Jansenismus*, que devant le public. J'ai seulement prétendu qu'on fit de très fortes plaintes contre cet horrible libelle, par de bons memoriaux, en se tenant toujours dans les termes du *Procès intenté*, en demandant justice de ce qu'il a dit de horriblement injurieux contre les personnes, sans entrer dans la discussion des conséquences fausses & extravagantes qu'il a tiré des dogmes pris de travers. Je suis assuré que pourvu qu'on demeure ferme dans cette manière d'attaquer les auteurs de ce libelle, il est impossible d'empêcher que tout le monde ne les condamne? Voilà sur quoi je voudrois que l'on insistât & que l'on présentât requête sur requête, plainte sur plainte, & qu'on ne se tût qu'on n'eût fait justice à ceux qui ont été si horriblement calomniés. Il faudroit sur tout représenter quelle foi on peut ajoûter à ce que M. Arcade & les Rouliers disent de la prétendue nécessité du formulaire pour arrêter le progrès d'une prétendue hérésie; puis qu'on voit par cette piece, le peu de conscience qu'ils font d'avancer les plus incroyables mensonges qu'on se puisse imaginer. L'approbation de du Bois emporte celle du Sieur Arcade, puis qu'il dit dans sa lettre imprimée dans le *Procès*, que cet Ecrit est apuié par une *plus grande autorité que celle du Recteur*, que

* Le Cardinal Casanate.

M. Steyaert n'oseroit desavouer ce qu'il en a dit en pleine Faculté. Enfin, il y a un milieu entre faire un Procès en forme, & se contenter que ce libelle soit mis dans une feuille de l'*Index* ou du S. Office. Car pour ce dernier ce n'est rien : & les Rouliers pourront dire que c'est qu'on en a trouvé les expressions trop fortes, & non qu'on les ait cru fausses.

Je n'ai garde de croire ce que l'on dit à Rome de M. Cassini & autres Astronomes de France, qu'ils prétendent que depuis le tremblement de terre, la terre s'est rapprochée du Pole (ce qui ne signifie rien) desorte que la France est à peu près presentement dans la même situation ou étoit auparavant la Hollande ou la Suede. On ne peut pas s'imaginer une plus grande folie. Car si cela étoit, il faudroit que depuis ce tremblement de terre tous les païs eussent changé leur élévation du Pole. Que Paris eût presentement la même, qu'Amsterdam avoit auparavant, & Amsterdam la même que Stockholm, &c. Or si cela étoit, on se seroit aperçu ou on s'apercevrait presentement, qu'à Paris les plus longs jours d'été qui n'étoient que de 16. heures, seroient cette année de 17. & à Amsterdam de 18. qui n'étoient auparavant que de 17. Il faudroit de plus que les Cadrans au soleil se trouvassent faux. Car la plupart se font sur l'élévation du Pole de chaque païs. Et on se seroit aperçu à Rome, où le jour commence au coucher du soleil, que le soleil en ce tems-ci se couche plus tard que l'année passée, de quoi on se seroit bien aperçu par les Pendules.

Comme on ne fait point où je suis, on ne fait point aussi si le petit frere est avec moi ou non. Et ainsi il ne fait pas mal de se tenir sur ses

ses gardes. Je vous ai déjà mandé que je ne jugeois point à propos de me mêler du differend des Rouliers.

L E T T R E DCIII.*

A M. DU VAUCÉL. Sur le libelle intitulé Jansenismus, &c. la conduite de l'Archevêque de Malines & de l'Internonce de Bruxelles; & l'Abé de Camps.

JE suis bien mortifié d'avoir été trop bon Prophète. Je me suis bien douté que vous vous contenteriez de regarder le *Jansenismus* comme une fort méchante piece, mais que vous n'en seriez pas fort touchés, parce que vous n'aprehenderiez pas qu'elle vous pût faire de tort, étant trop outrée pour être crue de personne. Est-il possible que vous n'avez pas vu le grand avantage que vous en deviez tirer. Hélas, il n'est que trop possible ! Vous me le marquez bien clairement par votre lettre : *Vous voyez bien, dites-vous, que nous ne sommes point en état d'intenter un Procès contre le misérable écrit dont vous me parlez si amplement dans votre dernière lettre. Nous ne croions pas même que cela fût nécessaire ni à propos, tout le monde ayant rejeté cette piece, comme pleine d'emportement & de fureur, outre qu'elle est anonyme & sans aveu.* Elle n'est pas sans aveu, puisqu'elle est approuvée par Nicolas du Bois, ce qui emporte une approbation de l'Archevêque, puisqu'on vous a mandé qu'il avoit fait afficher une defense à tous les Censeurs de livres, d'en approuver qu'il ne l'eût vu auparavant. Vous

F. 5.

an-

* 12. Juin 1693.

aurez vu de plus dans le Procès de calomnie, que le Mango * a dit en pleine Faculté, que l'Archevêque l'adoptoit, & qu'il y avoit travaillé. Vos deux autres raisons sont pitoyables. C'étoit au contraire la conjoncture où vous êtes qui vous devoit porter à intenter ce Procès. Vous craignez avec raison que l'affaire du formulaire n'aille mal, parce qu'elle est entre les mains de 13. Cardinaux, dont la plus grande partie est incapable d'en bien juger, & qu'elle peut être embrouillée par des chicaneries qui feront aisément conclure, que ce n'est rien faire de nouveau que de permettre aux Evêques de faire signer la Bulle d'Alexandre VII. Dieu vous mettoit en main la diversion du monde la plus avantageuse, & vous l'avez laissé échapper. Vous dites vous mêmes que ce placard est condamné de tout le monde, *comme plein d'emportement & de fureur*. La plainte qu'en auroit faite M. du Til †, n'auroit donc pas pu être rejetée, puisqu'il y est déchiré en son propre nom, & une infinité d'autres personnes avec lui. Le Pape est trop bon, pour ne pas écouter une plainte si juste contre de si furieuses calomnies; & comme elles sont représentées dans le *Procès intenté*, il n'y a personne au monde qui les pût justifier, & il n'y a personne qui n'eût été capable d'en juger.

Vous nous dites encore que ce qui fait plus appréhender pour le formulaire, c'est que les Cardinaux disent, que c'est aux Evêques à juger du besoin de leurs diocèses. Rien pouvoit-il donc être plus fort pour infirmer cette méchante raison dans cette conjoncture ci, que

* M. Steyaert.

† M. Hennebel.

de représenter que c'est M. Arcade* & le Mingo † qui sont les approbateurs de cette scandaleuse diffamation des plus gens de bien des Eglises des Païs bas. Et il n'y auroit eu ensuite qu'à demander, si on les doit croire en ce qu'ils disent ou qu'ils aprouvent qu'on ait dit dans ce libelle, des prétendus Jansenistes: & si ce n'est pas une preuve convaincante de l'esprit de malignité qui les fait agir dans cette affaire? Vous aurez trouvé une partie de tout cela dans les lettres que vous aurez reçues depuis la date de votre dernière; mais j'ai bien peur que nous aions perdu notre cause avant que vous les receviez, ou qu'elles n'aient pas été capables de vous porter à intenter ce Procès, quoiqu'il en fut encore remis. J'entends M. du Til. Je me souviens bien que je vous mandois, que ce seroit perdre le plus grand avantage du monde, si vous ne pensiez qu'à vous défendre contre cette misérable piece, au lieu de vous en servir, pour faire condamner vos persecuteurs, comme des gens sans pudeur & sans conscience.

On traduit en latin le *Procès intenté*: nous tâcherons qu'il vous puisse être envoyé dans 8. jours. Après tout, quoi qu'il arrive, je suis fortement persuadé qu'il faut pousser le Procès de calomnie avec vigueur & avec force. Car ceux que vous aurez pris à partie ne pouvant manquer d'être condamnés, si l'affaire se juge, ils pourront être obligés, pour l'éviter, de parler d'accommodement; & il n'y faudra point entendre à moins qu'on ne se desiste de la signature du formulaire, ou qu'on ne declare que le serment ne tombe point sur le fait. J'approuve

F 6

fort

* M. de Malines,

† M. Steyaert.

fort la protestation que vous nous mandez que M. du Til fera au cas qu'on oblige à jurer selon la Bulle d'Alexandre VII. sans vouloir expliquer sur quoi tombe le serment.

J'oubliois à vous faire remarquer, que ce que vous dites, *qu'il faut particulièrement s'attacher à refuter la lettre pastorale de l'Archevêque pour lui ôter tout credit*, vous devroit plutôt faire voir qu'il falloit intenter contre lui le procès de calomnie, parce que c'étoit un moien bien plus sûr de lui ôter tout credit. Car personne n'étant nommé dans la lettre pastorale, qui comprend un grand nombre de points de discipline sur lesquels les Théologiens sont assez partagés, il s'en faut bien que ce que l'on pourra dire sur cela, puisse faire autant d'impression sur tout le monde, qu'en auroit pu faire le Procès de la calomnie contre le *Jansenismus*, si on en avoit poursuivi la reparation avec toute la vigueur qu'on auroit dû. Mais j'avoue qu'on perdra tout l'avantage qu'on en pouvoit tirer, si on agit foiblement, & que l'on s'estime bienheureux de ce que le monde ne croit rien de ce qui est dit contre nous dans cette piece.

Je me souviens sur cela de deux occasions où je me suis bien trouvé de n'avoir pas voulu me rendre au sentiment de nos amis de Paris. La 1. fut qu'ils ne jugeoient point à propos que je répondisse au livre intitulé, *Les Prejuges legitimes contre les Jansenistes*: parce, disoient-ils, que c'est un livre méprisé qui ne fera point de tort. Je fus d'un avis contraire, parce que, je vois fort bien qu'on pourroit tirer de grands avantages de la refutation de ce libelle, à qui je donnai pour titre, le *Phantôme du Jansenisme*: & tout le monde après reconnu que j'avois
 fort

fort bien fait. L'autre fut la condamnation du Breviaire traduit en François, contre laquelle on ne jugeoit point aussi à propos que j'écrivisse. Je ne les crus pas, & je fis la *Défense des versions*, qui a aussi parfaitement réussi.

Je ne sai aussi si on a bien fait de laisser sans réponse le méchant Ecrit du P. Mulard * contre les 5. Articles, où il corrompt entièrement la doctrine de la grace efficace, en faisant semblant de la soutenir. Je vous en écrivis alors, parce que j'en avois été horriblement choqué, mais cet écrit aiant été envoyé à Louvain, d'où il ne nous est plus revenu, je n'en ai plus parlé depuis. Mais il me semble qu'on auroit bien sur tout cela des avantages qu'on ne fait point valoir. On dit, par exemple, que ce P. Mulard a soutenu beaucoup de propositions dans ses Theses, qu'il combat présentement, ou qui sont entre celles dont on demande la condamnation à Rome par l'écrit intitulé: *Propositiones disseminatae*: Pourquoi ne fait-on point connoître cela à tout le monde par un petit Ecrit? Je serois très fâché de n'avoir pas publié la neuvieme partie des Difficultés. Je suis persuadé que les catholiques avoient besoin d'être instruits sur cette matiere: & si on ne l'avoit point publié, lorsqu'on l'a fait, on auroit toujours trouvé des raisons de ne la pas faire.

Nous avons appris une chose bien digne de l'Archevêque & de l'Internonce. Il y a dans le bois de Soigne à deux lieues de Bruxelles un monastere de Chanoines Reguliers de la Congregation de Vindesheim, dont le dernier Prieur étoit un débauché, à qui on a fait le procès, & qu'on a eu bien de la peine à deposséder.

Je

* Desirant.

Je croi même que ce n'a été qu'après sa mort qu'on a fait l'élection d'un autre qui est fort homme de bien, & qui témoigne un grand desir de reformer cette maison, c'est à-dire, de faire vivre ses Religieux selon leur regle. Mais comme il est moralement impossible que tous ceux d'une maison y consentent, l'Archevêque & l'Internonce disent que ce Prieur est un brouillon qui met la division dans ce monastere, & se sont déclarés sur cela qu'ils empêcheront bien qu'il introduise des nouveautés dans sa maison. L'Archevêque n'y peut rien directement, parce qu'ils sont exemts; mais il dit qu'il ne conférera point les Ordres à tous ceux que ce Prieur lui enverra; & c'est principalement par l'Internonce qu'ils prétendent empêcher que Dieu ne soit servi dans cette maison, comme on a fait à Sinnich. Voilà à quoi se termine le zèle de ces bonnes gens. Un de leurs prétextes est, qu'il y a environ 15. jours qu'un P. de l'Oratoire alla voir ce Prieur avec M. de Witte. Cette Internonciature ne sera-t-elle jamais remplie par un homme de bien qui ait de la tête? Mais comment cela pourroit-il être? Celui qui l'est presentement conte assez franchement ses petites affaires. Il dit qu'il doit dépenser tant: qu'il tire tant de son bien: tant des dispenses qu'il accorde, & qu'on ne lui donne que tant de Rome. Jugez par là si un homme de bien & éclairé pourroit accepter cette charge à ces conditions là.

On mande de Paris que le P. de la Chaise avoit avoué au Roi qu'il avoit été trompé dans le jugement qu'il avoit porté de l'Abé de Camps & qu'on lui donnoit une Abaie au lieu de l'Evêché de Pamiers.

L E T T R E D C I V . *

A M. DU VAUCÉL. *Sur le libelle intitulé Jansenismus &c.; une réponse que l'on y avoit faite sous le titre de Molinismus &c.; & un Bref envoyé à Malines au sujet du Formulaire.*

J E n'ai pas été surpris de ce qui est arrivé. Je m'y étois bien attendu, depuis que j'ai vu qu'on avoit manqué de faire la diversion la plus avantageuse, en faisant un terrible bruit d'une aussi abominable piece qu'est le *Jansenismus omnem destruens Religionem*. Car on auroit fait voir par là qu'on ne devoit avoir aucun égard à ce que demandoit un Archevêque qui avoit été capable de vouloir bien que l'on publiât de si horribles calomnies contre les plus gens de bien de son Diocèse. Mais il paroît qu'on n'a pas été aussi frappé qu'on le devoit être de ce diabolique Placard, ou qu'on n'a pas bien compris l'avantage qu'on en pouvoit tirer. Et je ne suis pas trop étonné de ce dernier : car j'ai su qu'à Louvain on ne pensoit d'abord qu'à se défendre contre cette piece, & non à s'en prévaloir. Et si l'auteur de la *Phrenesis* a pris le bon tour, c'est qu'il a travaillé sur les memoires que je lui ai fait donner. Mais je n'ai point du tout été satisfait du *Molinismus*, non *Jansenismus* non que la piece ne soit bien faite pour ce qui est de prouver ce qu'il avance : mais parce que s'étoit perdre son avantage que d'appliquer le monde à la méchante doctrine des Jesuites, au lieu de le tenir appliqué aux excès horribles de ce Placard. Il

y a

y a de plus une grande faute. C'est que les Jesuites pourront dire qu'on fait dans ce *Molinismus*, ce que nous trouvons si mauvais qu'ils aient fait dans le *Jansenismus*; qui est de dire des personnes ce qu'on n'auroit dû dire que des dogmes. C'est ce qui me fait souvenir d'une parole de Quintilien, qu'on peut être regardé comme un assez bon orateur, quand on ne dit jamais rien qui nuise à sa cause. C'est ce que je suis bien aise de vous marquer, afin que dans les Plaintes que l'on fera du *Jansenismus*, on ne s'avise pas d'user de recrimination, ni de vouloir repondre aux passages allegués dans le Placard, mais qu'on s'arrête uniquement à la voie qu'on a prise dans le Procès de calomnie.

C'est une grande impudence au P. Mulard * de dire que M. l'Archevêque & les Jesuites n'aient eu aucune part au *Jansenismus*. L'approbation de Du-Bois, & sa lettre au Recteur qui n'a point été desavouée, font bien voir le contraire. Car que peuvent marquer ces paroles: *Sciat magnificentia tua, scriptum illud Jansenismus omnem destruens Religionem, à MAJORI AUTORITATE prodiisse quàm RECTORALI*. Mais ils desavouent si peu ce premier qu'ils en ont fait un second que l'on vous envoie, où ils soutiennent hautement le premier: & où vous trouverez ces titres insolens: *Gradus IX. Continuata Jansenistarum Pertinacia, etiam post editionem Tabulæ cui Titulus: Jansenismus omnem destruens Religionem. Confirmatio utriusque Tabulæ. Responsio ad ea quæ objecta sunt primæ Tabulæ*. Il y a huit jours que vous auriez eu ce 2. Placard: mais on le reçut trop tard de Louvain. C'est ce qui m'a donné

né

né occasion d'adresser à M. Steyaert une 2. piéce du Procès de calomnie. Elle est achevée: mais je doute qu'elle puisse être imprimée pour demain en 8. jours.

Mais je reviens à la principale affaire qui est le formulaire. Comment appaisera-t-on les consciences, s'il faut jurer purement & simplement? On le pourroit si on avoit des preuves autentiques de ce que vous mandez, M. du Til * & vous: que le sentiment de la Cour de Rome est que le serment ne tombe que sur le droit & non sur le fait. Que c'est pour cela qu'on a condamné les additions de M. Arcade, † & celles du P. Mulard ‡: qu'on a trouvé fort mauvais un nouvel Ecrit de M. Arcade pour justifier ces additions. Arcade & les Roulriers nieront tout cela, & produiront des lettres de Rome qui confirmeront ce qu'ils diront au contraire. On les croira plutôt que nous. Comment donc le monde ne sera-t-il pas scandalisé s'il voit faire aux Majeurs §, ce qu'ils ont dit ne se pouvoir faire sans parjure? La protestation à la fin du Memorial Italien étoit quelque chose; mais si on en croit M. Ferrand, dites vous, la plupart des Cardinaux en ont été choqués. Or c'est ce que le P. Mulard ne manquera point de demander, que tous les Cardinaux ont été fort offensés de cette protestation. Et c'est ce que diront tous les moines sur ce qui leur aura été mandé de Rome. On tournera donc cette protestation contre nous. Car c'est un signe, dirait-on, que le sentiment présent de la Cour de Rome

* Hennebel.

† M. de Malines.

‡ Désirant.

§ MM. de Louvain.

Rome n'est pas que ce serment ne tombe pas sur le fait, puis qu'on y a été blessé de la protestation qu'on a faite qu'on l'entendrait de la sorte, si on ne disoit le contraire.

Ils diront aussi que les additions de M. Arcade ont été rejetées, non comme fausses, mais comme inutiles & superflues. Il semble donc qu'à moins qu'il n'y ait quelque chose dans les Brefs particuliers, ou dans la Bulle, si on en fait une, en faveur de cette explication du serment, bien loin que ce qu'ils ont fait puisse rendre la paix à ces Eglises, cela ne pourra qu'y allumer un plus grand feu, & une plus grande division. Mais comme sans doute vous voyez tout cela aussi bien que nous, nous ne doutons point que vous ne travailliez à y apporter quelque remède. Celui des Brefs seroit le meilleur pourvu qu'on en pût avoir une copie. Car quand celui d'Arcade seroit fort bon, il n'auroit qu'à le supprimer, pour nous le rendre inutile. Au défaut de cela il faudroit au moins qu'il fût permis d'imprimer un extrait des lettres de M. du Til*, qui ne contiennent que des faits si notoires, que les Rouliers ne les pussent pas nier : Car n'étant point contredites, cela seroit foi dans le public.

Mais il faudroit être bien assuré qu'on ne trouveroit pas mauvais à Rome que l'on publiât ces lettres. Et comment en pourra-t-on être assuré, s'ils ne veulent rien faire d'eux-mêmes? Il me semble donc qu'il faut toujours insister sur les maux qui arriveront de cette exaction de serment, si on souffre qu'Arcade l'explique à sa phantasie, ou qu'il le laisse expliquer par les Rouliers & les autres Reguliers
leurs

* Hennebel.

leurs associés, qui étant repandus par tout rempliront le monde de cette créance, que les Jansenistes ont perdu leur procès, & qu'ils sont obligés de signer ou jurer purement & simplement, ce qu'ils prétendoient ne pouvoir faire sans être parjures. C'est le but que vous devez avoir dans les plaintes que vous ferez contre le Placard en faisant beaucoup valoir ce que l'on a représenté dans la conclusion du Procès de calomnie depuis la page 90. jusques à la fin. Mais cela m'a fait venir une pensée. Ne seroit-ce pas une bonne chose, si on pouvoit traduire ce Procès en Italien? Car rien ne seroit plus capable de détromper ceux qui ne connoissent pas encore les Jésuites pour ce qu'ils sont, que ce Placard, & ils le sentent bien, puisqu'ils sont réduits à le desavouer: dequoi cependant ils ne viendront jamais à bout.

Si les Bacheliers * se déclarent fortement contre le *libelle* † comme ils y sont obligés pour leur honneur, & que le grand Criailleur ‡ soit parti, tout ce qu'on a fait pour l'exempter de censure, pourroit bien se renverser. Mais c'est dequoi cependant je ne me mets gueres en peine. Car ce qu'on a fait contre subsistera plus que le libelle, & tant qu'il subsistera, il ne passera jamais que pour un très méchant livre, plein de sottises, de faussetés & d'impostures.

Nous avons lû la lettre du P. Ignace Jésuite de Macao. Elle est horrible. Il a l'impudence de dire que la revolution de Siam & ce que l'un des Vicaires Apostoliques François § y a souffert,

* Dominicains.

† La defense des nouveaux Chrétiens.

‡ Le Cardinal d'Etrées, qui s'emploioit vivement pour les Jésuites.

* M. l'Evêque de Metellopolis.

fert, est une punition de ce qu'ils avoient fait chasser les Jesuites du Tonquin & de la Cochinchine par leurs calomnies. Il seroit bien horrible que le P. Fuciti eût permission de retourner en Orient. Cependant vous le mandez comme une chose faite. Est-il possible qu'on n'ouvrira point les yeux pour voir combien cette Compagnie fait présentement de mal à l'Eglise? Je suis tout à vous

Ce 26. Juin.

On fait maintenant combien les Rouliers triomphent. Arcade se vante d'avoir obtenu tout ce qu'il demandoit. On ne peut donc pas douter que les moines qui lui sont très dévoués, ne repandent par tout que si on n'a pas trouvé à propos qu'on ajoute rien à la Bulle d'Alexandre, c'est qu'on a jugé qu'elle étoit assez claire: & nous écouterait-on quand nous dirons le contraire, à moins que nous le puissions prouver par quelque chose qui soit autentique. Le moins seroit qu'il nous fut permis de faire imprimer une relation de ce qui s'est passé dans cette affaire qui ne contient rien qui pût être désavoué. Sans cela on n'appaisera pas les consciences, & ainsi les gens de bien seront plus maltraités que jamais, parce qu'on les fera passer pour des rebelles au S. Siege. C'est ce que M. du Til* doit représenter à M. l'Ambassadeur d'Espagne qui avoit paru être assez favorable, & qui l'avoit remis à lui parler de cette affaire, quand on auroit quelque résolution. Cependant poussez avec vigueur le *Jansenismus*, & faites valoir le Procès de calomnie. Je vous en ai assez marqué les conséquences. Vous n'avez qu'à y faire réflexion. Je suis, &c.

* Hennebel.

LET.

L E T T R E D C V . *

*A M. DU VAUCEL. Sur le même sujet
que les précédentes.*

J'en'ai rien à vous dire sur l'affaire de M. du Til † que je ne vous aie dit dans mes précédentes. Ce que vous mandez des dispositions de votre cour est très bon, si on avoit de quoi en persuader le public. Mais les Rouliers ‡ & leurs adhérens disent le contraire; on les croira plutôt que nous, à moins que nous ne puissions prouver ce que nous disons par quelque chose d'autentique. Et il est bien à craindre que la plus grande partie ne l'emporte sur la plus saine, & qu'ainsi nous ne puissions rien avoir de tel.

On a grand tort d'appréhender que si les Majestés § avoient quelque chose qui mît leur conscience à couvert, ils en feroient de grands triomphes. Ce n'est point du tout leur esprit; ils demeureroient en paix & ne songeroient qu'à travailler pour Dieu & pour l'Eglise. On en a eu une grande preuve à la paix de 1669. Nous nous mîmes à travailler contre les hérétiques, & nous ne nous prévalûmes point du tout contre les Rouliers de ce qu'on nous laissoit en paix. Ce fut M. de Paris en 1672. ou 73. qui recommença à nous tourmenter; & cependant nous demeurâmes en repos sans rien écrire. Je vous ai, ce me semble, déjà mandé qu'il

tau-

* 1. Juillet 1693.

† Hennebel.

‡ Les Jésuites.

§ MM. de Louvain.

faudroit le plaindre fortement au P. Patrice † ou par quelque Memorial en Italien ou de vive voix de l'énormité du *Jansenismus*, qu'ils ont soutenu par un 2. Placard de même nature, & vous verrez par l'affiche qu'on vous enverra quelle est l'impudence du P. Mulard †, de dire que ni le S^r. Arcade ni les Rouliers ne doivent point répondre de cette piece, n'y ayant point eu de part. Vous verrez ce qu'on a fait de nouveau contre le premier Placard à l'occasion du 2. Je serois bien fâché que la 9. partie ‡ n'eût pas été publiée. C'est une piece dont l'Eglise avoit besoin. Et quoi qu'il en arrive on ne peut pas dire, qu'elle ait rien contribué à ce qui vient d'être fait.

Il suffit que vous gardiez de bons memoires de tout ce qui s'est fait pour empêcher la censure du libelle §. Ce Systeme dont il est parlé dans une lettre de Marseille, est ce que vous avez vu manuscrit : mais il est très faux que l'auteur ¶ le veuille publier. On a fait divers Ecrits, qui ne sont aussi que manuscrits, qui le ruinent entierement : & celui contre la vue des verités nécessaires dans la verité incréée, en est un, quoiqu'il ne soit pas fait contre l'auteur du Systeme, mais contre un autre ami**. Mais il est trop gros pour vous pouvoir être envoyé. Et le petit frere n'étant point ici, nous n'en avons pu faire qu'une copie qui nous a coûté assez cher, pour être envoyée à Paris. Mais priez, s'il vous plaît,

* Le Pape.

† Desirant.

‡ Des Difficultés à M. Steyaert.

§ La defense des nouveaux Chrétiens.

¶ M. Nicole.

** Le P. Lami Benedictin.

plait, M. Luigi * de faire savoir à Marseille, qu'il n'est pas vrai que M. Nicole veuille publier aucun ouvrage sur la grace, & qu'on ne lui fait pas plaisir de faire courir ces bruits-là.

Ce 3. Juillet.

Je ne doute point que ce que vous nous mandez ne soit vrai, qu'on est présentement persuadé à Rome, que la doctrine de ces M^{rs}. de Louvain qu'on leur avoit voulu rendre suspecte, est saine & orthodoxe; & que la secte des prétendus Jansenistes n'est qu'une chimère, & que l'on convient de plus que la souscription & le serment du formulaire ne doivent point tomber sur le fait. Mais à quoi tout cela servira-t-il pour rendre la paix à l'Eglise, si nous n'avons point de quoi prouver que cela soit vrai; lorsque nos ennemis triomphent, qu'ils repandent le bruit par tout, qu'ils ont entièrement gagné leur procès, qu'ils ont plus qu'ils n'avoient demandé, qu'ils le font mettre dans les Gazettes, que les Jésuites & les Augustins en font des feux de joie, qu'ils insultent en chaire aux prétendus Jansenistes, & que M. Steyaert se vante de sa victoire dans les Ecoles de Theologie? Il faudroit au moins que M. Luigi informât ses correspondans de Grenoble, de Marseille, de Toulouse, d'Aix, de la vérité de ce qui se passe, afin que l'on en fût informé en France: au lieu que l'on ne doit pas douter que les Rouliers n'y mandent tout le contraire.

* Maille.

A M. DU VAUCEL. *Sur les deux affaires du Jansenismus &c. & du Formulaire ; une Collection des Conciles d'Espagne ; le dessein où étoit M. de Meaux d'écrire contre M. Simon ; une dispute de critique sur S. Jacques le Mineur.*

O N nous vient de dire présentement que M. Rolland † est arrivé à Versailles : nous saurons dans peu de jours si cela est vrai. *Interim usura fruar*, comme disoit autrefois Cicéron d'une bonne nouvelle, dont il n'étoit pas certain. Sans cela même il me semble que les affaires du libelle ‡ vont assez mal pour les Rouliers §. Mais ce départ, à ce que je crois, les feroit entièrement échouer ; sur tout les Bacheliers ¶ se reveillant & demandant justice sur ce qui les regarde. Nous commençons aussi à avoir bonne esperance pour l'autre affaire, qui est bien plus importante. Mais je ne me tiendrai assuré de rien, que l'affaire ne soit conclue. J'avoue néanmoins que ce que vous mandez par cet ordinaire ci paroît fort bon. On vous mande quelle est l'insolence des Rouliers pour l'un & l'autre *Jansenismus*, & principalement pour le premier qui est le plus abominable. Je n'avois garde de trouver mauvais que vous aiez dit à M. Albin ** qui est l'auteur du Procès,

puis

* 10. Juillet 1693.

† M. le Cardinal d'Estrées.

‡ La défense des nouveaux chrétiens.

§ Les Jesuites.

¶ Les Dominicains.

** M. le Cardinal Casanate.

puis qu'on a jugé à propos qu'il se nommât dans la 2. Piece, que vous aurez vue présentement.

Il y a de fort bonnes choses dans la Préface de la Collection des Conciles d'Espagne. Mais il est facheux que l'auteur se soit engagé à soutenir l'autenticité des lettres des premiers Papes. Cela ne fera pas d'honneur à la Collection. Car cette prétention est présentement si décriée, qu'il aura de la peine à trouver personne qui se déclare pour lui.

On nous mande de Paris que M. de Meaux est resolu d'écrire contre le faux Critique * pour la défense de la grace chrétienne & de l'autorité de S. Augustin; & il a même fait dire à quelqu'un de nos amis, qu'il nous prioit de recommander cette affaire à Dieu. C'est assurément ce qu'il faut faire: car ce seroit une bonne chose & bien avantageuse à l'Eglise.

J'ai une dispute de critique avec M. de Tillemont sur ce qu'Eusebe rapporte d'Hegeippe touchant la mort de S. Jacques le mineur. Quoiqu'il S. Jérôme l'ait approuvé, & que cela soit dans tous les Breviaires, & dans toutes les vies des Saints, je ne saurois croire que cette narration d'Hegeippe ne soit fabuleuse. J'en ai fait un petit Ecrit, où j'en marque les raisons qui me paroissent démonstratives, autant que ces sortes de choses se peuvent démontrer. Faute de copiste je ne puis vous l'envoyer. Je voudrois bien néanmoins qu'on l'eût pu faire voir à M. Albin, à M. Banneret †, & au P. Noris. Je verrai si j'en pourrai faire faire une copie. Je suis tout à vous.

* M. Simon.

† Le P. Serry.

L E T T R E DCVII. *

A M. DU VAUCEL. Sur la protection que le P. Desirant trouvoit auprès de quelques Ambassadeurs ; & les affaires des Missions étrangères.

IL semble que jusqu'à cette heure on a quel-
que sujet de bien espérer. Mais ce que vous
nous mandez que l'Ambassadeur d'Espagne fa-
vorise le P. Mulard † : ce que nous avons appris
depuis peu de la Cour de Vienne : & ce que l'on
fait assez de celle de France , font apprehender
que cette conjuration de toutes les puissances
temporelles pour le méchant parti ne fasse
triompher la cabale , de la raison & de la justi-
ce. Ce qui nous doit soutenir , quoiqu'il arri-
ve , est que nous pouvons dire à Dieu , *Exur-
ge, Domine, judica causam tuam.* Car nous
avons trop de preuves qui nous assurent , que
notre cause est celle de Dieu , & que la cause
de nos adversaires est celle de l'ennemi de la
vérité & de la piété. La fureur avec laquelle
ils s'obstinent à empoisonner le monde par les
effroyables calomnies de leur *Jansenismus* , en
est une démonstration. Et nous pensons que
vous n'aurez pas manqué de la bien faire valoir
selon ce que je vous ai souvent écrit , & de fai-
re en sorte que vous en puissiez porter vos plain-
tes jusques au R. P. Patrice ‡.

Nous avons la lettre venue du Tonquin. Si
elle n'est pas capable de toucher le cœur de ceux
qui

* 17. Juillet 1693.

† Le Pere Desirant.

‡ Le Pape.

qui sont chargés de la part de Dieu de veiller à la conservation de ces nouvelles Eglises, je ne sai ce qui les pourra reveiller de l'assoupissement où il semble qu'ils soient depuis quelque tems. Si le Roi n'étoit point assiégé par deux personnes qui empêchent qu'on ne lui puisse parler de rien de ce qui regarde l'Eglise, on pourroit bien lui faire entendre raison sur cela; & alors pour peu que ces MM. des Missions étrangères fussent soutenus, ils n'auroient pas de peine à se faire rendre justice à Rome, & leurs ennemis seroient bien-tôt humiliés malgré toute leur puissance. Mais cela ne sera point tant que personne n'osera entreprendre de détromper le Roi sur le sujet du Jansenisme. Car c'est par là qu'ils le tiennent comme enchanté.

Mais nous avons été bien surpris en lisant cette lettre du Tonquin, de voir que c'est le bon Pape Innocent XI. qui a envoyé ces deux Jesuites Portugais en ce pais là. Il faut sans doute qu'il ait été vilainement trompé par les amis des Jesuites, qui lui ont fait entendre, que s'il vouloit envoyer au Tonquin deux Jesuites Portugais, ils rendroient la paix à cette Eglise, en portant les nouveaux Chrétiens affectionnés à la Compagnie à se soumettre absolument aux Vicaires Apostoliques. Mais comment ne s'est-il trouvé personne qui ait représenté à ce bon Pape, qu'il ne se falloit pas fier à des gens de si mauvaise foi. Ne s'étoient-ils pas fait assez connoître par une desobéissance opiniâtre de dix ou douze années à tous les ordres du S. Siege? Nous avons reçu quelques jours auparavant des mémoires originaux de leur conduite dans le Canada à l'égard de Messieurs de S. Sulpice. Je ne sai si je ne ferai point usage de ces memoires dans le 7. volume de la Mo-

148 DCVIII. Lettre de M. Arnaud
rale Pratique qui s'imprime présentement, &
dont j'ai déjà reçu les 5. premieres feuilles. Il y
a une faute considérable en la pag. 51. au lieu
de vos Peres de la Chine, il faut : vos Peres du Ja-
pon. C'est ce que je vous fais remarquer parce
que l'on vous doit envoyer ces premieres feuil-
les. Je suis tout à vous.

L E T T R E DCVIII.*

A M. DU VAUCEL. *Sur une Denoncia-
tion que les Jesuites avoient fait du 3. Volu-
me de la Morale Pratique ; un nouveau libel-
le du P. Tellier ; & un desaveu de la lettre du
Marquis d'Hencourt.*

VOici quelques vûes sur la Denonciation
que les Jesuites ont faite du 3. Volume. Il
faut, ce me semble, représenter :

1. Que ce sont les Jesuites qui ont engagé
M Arnaud à faire ce livre en le chargeant d'in-
jures, parce qu'ils ont supposé sans preuves
sur le seul témoignage de Jurieu, son mortel
ennemi ; qu'il étoit auteur des deux premiers
volumes de la Morale Pratique.

2. Que M. Arnaud étoit peu instruit de ces
matieres, & que c'est très-sincerement qu'il a
témoigné dans sa premiere lettre à une person-
ne de qualité, qu'il étoit prêt de desavouer
tout ce qu'on lui feroit voir être faux dans ces
deux premiers volumes.

3. Que c'est dans cet esprit qu'il n'a point
contesté sur le desaveu de M. de Malaga, s'é-
tant contenté de dire que l'auteur de ces pre-
miers volumes l'avoit cru de bonne foi être au-
teur

* 21 Juillet 1693.

teur du Theatro, comme a fait aussi le P. Contenson.

4. Que c'est sur des témoignages fort authentiques qu'il s'est opposé au décri que le P. Tellier avoit fait du P. Ribas, à qui il avoit attribué le *Theatro*.

5. Qu'ayant examiné avec soin les pièces que le P. Tellier avoit prétendu être supposées, comme la grande lettre de D. Jean de Palafox, celle du martyr Sotelo, le Memorial des Religieux de S. François de la Province de S. Gregoire des Philippines, la Déclaration du Docteur Cevicos, il s'étoit cru obligé d'en soutenir la vérité.

6. Qu'il n'avoit pas cru devoir souffrir qu'on ôtât toute l'autorité au Memorial du P. Collado celebre Missionnaire de l'Ordre de saint Dominique, en le diffamant comme un faussaire acconrûné à faire de fausses pièces.

7. Qu'ayant decouvert que trois lettres dont le P. Tellier tiroit de grands avantages sur des points très-importans étoient fausses, on s'est trouvé engagé à en prouver la fausseté.

8. Supposé qu'il n'y ait rien sur tout cela qui ne soit incontestablement vrai en tout ce qui en a été dit dans le 3. volume, c'est par là qu'on doit juger de ce qui est dans le 7. chapitre. Car si on n'y dit rien qui ne soit apuîé sur ces pièces veritables & authentiques, on ne pourroit le censurer comme injurieux, sans renverser les vraies regles de la Morale Chrétienne; comme on l'a prouvé dans le dernier chap. du 1. livre du Renversement de la Morale de J. C. par les erreurs des Calvinistes, & dans le 1. chapitre du 12. livre de la réponse à M. Mallet.

Mais il y a un passage de S. Augustin dans le livre de l'unité de l'Eglise chap 5. qui est tou-

à fait admirable sur ce sujet. * » Jugez vous-
 » mêmes, mes Freres, combien il est facile, ou
 » à nous d'appliquer aux Donatistes, ou aux Do-
 » natistes de nous appliquer ce que Jesus-Christ
 » a dit contre les Pharisiens : qu'ils étoient sem-
 » blables à des sepulchres blanchis, beaux au-de-
 » hors, mais qui sont pleins au-dedans de tou-
 » te sorte de pourriture : qu'ainsi ils paroif-
 » soient justes aux hommes, qui ne confide-
 » roient que le dehors de leurs actions, mais
 » qu'au dedans de leurs cœurs ils étoient pleins
 » de violence & d'hypocrisie. Mais soit que
 » nous nous servions de ces paroles contre eux,
 ou

* Videte quàm facile sit vel nobis in eos dicere,
 vel illis in nos, quod ait Dominus Phariseis : Simi-
 les estis monumentis dealbatis, quæ à foris apparent
 hominibus speciosa, intus vero plena sunt ossibus
 mortuorum, & omni spurciâ : sic & vos à foris ap-
 paretis hominibus justî, intus autem pleni estis hy-
 pocrisi & iniquitate. Hæc sive in illos à nobis, sive
 ab eis in nos dicantur, nisi prius probetur manifestis-
 simis documentis, qui sint, qui, cùm sint injusti,
 justos se esse confingant, conviciante magis levitate
 quàm convincente veritate dici, quis mediocriter
 sanus ignoret ? Aliter quippe illa Dominus in Pha-
 risæos dicebat tanquam Dominus, id est cognitor
 cordis, & humanorum omnium secretorum & testis
 & judex. Nos autem prius debemus invenire & os-
 tendere quid arguamus, ne ipsi potius gravissimo
 crimine insanæ temeritatis arguamur. Sanè si ante
 docuerint nos tales esse, nequaquam recusare debe-
 mus talibus sanctarum scripturarum verbis nos repre-
 hendi atque contendî. Ita si nos eos tales esse docue-
 rimus, erit similiter in potestate nostra, quibus do-
 minicis increpationibus, jam demonstratos convic-
 tosque feriamus.

» ou qu'ils s'en servent contre nous ; si on ne
» montre auparavant par des preuves manifestes , *Manifestissimis documentis* , qui sont
» ceux qui étant méchans contrefont les gens
» de bien ; y a - t - il homme pour peu qu'il
» ait de sens , qui ne voie que c'est l'humeur
» legere d'une personne indiscrete qui fait faire ces reproches , & non le jugement équitable d'un homme de bien convaincu de la
» verité.

» Il n'en étoit pas de même de Jesus-Christ ;
» car étant Dieu , & voyant le secret des cœurs
» dont il étoit en même tems le témoin & le juge , il pouvoit faire ces reproches sans crainte de se tromper.

» Mais pour nous , à qui ce secret est caché ,
» nous devons premierement découvrir ce qui
» peut être à reprendre dans les autres , & en
» avoir des preuves pour les convaincre , & à
» moins de cela , nous nous rendons coupables
» du crime très grand d'une folle témérité.

» Que si les Donatistes peuvent faire voir que
» nous sommes tels que Jesus-Christ a décrit
» les Pharisiens , nous ne devons point trouver
» mauvais qu'ils emploient , pour nous confondre , les mêmes paroles dont J. C. a usé envers les Pharisiens.

» Et de même , si nous pouvons montrer que
» ce sont eux qui ressemblent aux hypocrites ,
» il nous sera permis de leur appliquer ces reproches du Sauveur , après les avoir convaincus
» qu'ils les méritent , aussi bien que ceux à qui
» il les a faits.

Nous avons reçu ce matin un libelle du P. Tellier. C'est à Liege qu'il l'a fait imprimer , & c'est de là qu'on nous l'a envoyé. Il prétend qu'il a de quoi nous convaincre que ce qu'on a

152 *DCVIII. Lettre de M. Arnauld*
dit de lui dans les Remarques sur la lettre du
P. Vaudripont, n'est pas, & qu'il a de bonnes
preuves pour le montrer, mais qu'il ne les pro-
duira que devant M. l'Evêque d'Arras, ou quel-
que autre Evêque que nous voudrions nommer,
à qui le Roi donnera commission de juger ce
procès, à condition que l'auteur des Remar-
ques ira en personne, ou du moins y enverra
un Procureur. Jamais vit-on une pareille fôti-
se : comme si des conjectures sur la part qu'il
peut avoir eue dans la fourberie de Douai,
étoient la matiere d'un Procès, ou que quand
c'en seroit un, il ne devoit pas avoir le public
pour juge, devant qui on l'a intenté ? Mais on
voit bien sa finesse. Il a fait entrer dans ce Pro-
cès ce qu'on a dit dans les Remarques du de-
menti qu'il a donné à l'Abé du Ferrier, & des
trois lettres qu'on lui a soutenu être supposées.
Et il a la hardiesse de dire qu'il a de quoi prou-
ver tout cela, & qu'il le fera devant ce même
juge, devant qui il sait bien que nous ne plai-
derons pas. Et par là il espere de trouver de
bonnes gens qui entreront en quelque doute si
les reproches qu'on lui a faits sur ces 4. chefs,
sont bien fondés, puisque s'étant fait fort d'en
produire des pieces justificatives, si on vouloit
convenir d'un juge, il n'a tenu qu'à nous d'en
convenir. Quelle supercherie pour faire dou-
ter de ce qui est plus clair que le jour ! Car pour
l'Abé du Ferrier, outre la reputation de sa pro-
bité, on a su le temoignage que M. Courcier lui
avoit rendu en presence d'une personne d'hon-
neur qui se trouva dans sa chambre lorsqu'il
raconta au défunt Archevêque d'Alby l'entre-
tien qu'il avoit eu avec cet Abé, l'étant allé
voir à la Bastille de la part de la Cour. Voyez le
chapitre 14. n. 5. pag. 213. Et pour les faus-
ses

ses lettres, rien n'est plus évident. Voiez chap.
19. 20. 21. 22.

Nous avons un desaveu en bonne forme du
Marquis d'Hencourt de la lettre qu'a citée sous
son nom l'auteur du libelle attribué à M. Si-
mon, où il est parlé de notre famille.

LETTRE DCIX.*

*AM. BOSSUET Evêque de Meaux. Il lui ex-
pose différentes pensées sur les matières de la
grace.*

MONSEIGNEUR,

J'ai appris avec bien de la joie ce que l'on nous
mande, que vous vous sentez porté par un
mouvement de l'esprit de Dieu à écrire pour la
défense de la grace chrétienne, & de l'autorité
de S. Augustin contre la prétention téméraire
du faux Critique †. Rien n'est plus digne d'un
Evêque, à qui Dieu a donné de si grands talens
pour écrire & pour parler, que de les employer
pour une si bonne cause. La grace que vous sou-
tiendrez, Monseigneur, sera aussi votre sou-
tien, & le Saint dont vous maintiendrez l'au-
torité contre la censure indiscrete d'un écrivain
sans jugement, vous obtiendra de Dieu les mê-
mes lumières & le même zèle dont il a été rem-
pli, pour éclaircir la doctrine de l'Eglise con-
tre une des plus dangereuses de toutes les hé-
reses.

A l'égard du Critique, je crois, Monsei-
gneur, que vous aurez remarqué que dans le-
G 5 juge-

* Juillet 1693.

† M. Simon.

jugement qu'il porte des Commentateurs du N. T. il regarde comme un défaut, dans ceux mêmes qui sont les plus estimés, de s'être attachés à la doctrine des SS. PP. & principalement de S. Augustin touchant la grace & la prédestination. C'est ce qu'on peut voir dans ce qu'il dit de Sallbout, d'Estius & de Jansenius d'Ipres. Ainsi, selon ce Critique, on ne doit suivre que les regles de la Grammaire, & non pas la Théologie & la Tradition pour bien expliquer le Nouveau Testament. Si on fait autrement, ce n'est pas le sens de S. Paul que l'on donne, c'est celui que l'on s'est formé sur ses propres préjugés. Rien ne peut être, à mon avis, plus favorable aux Sociniens, & je me souviens d'avoir lu autrefois dans une vie de Faulste Socin, que n'ayant pas étudié, il étoit plus propre que personne à trouver le vrai sens de l'Ecriture.

Je reviens au sujet qui me fait écrire cette lettre. Vous voulez bien, Monseigneur, que je prenne cette occasion pour vous exposer quelques pensées que j'ai eues sur la grace, & les soumettre à votre jugement. Et ce qui me fait espérer par avance que vous ne les desaprouverez pas, c'est que l'on m'a mandé que la IX. partie des Difficultés, ne vous avoit pas déplu. Car il y a beaucoup de ces pensées qui y sont marquées, quoiqu'elles n'y soient pas traitées à fond. Je ne prétends pas non plus les traiter ici, mais vous marquer seulement, Monseigneur, quelques écrits que je serois bien aise que vous vissiez, afin que vous m'en disiez votre avis.

Le premier est un petit écrit latin, de *Libertate*. Ce qui me le fit faire est l'engagement où je me trouvai d'examiner quel est le vrai sen-

sentiment de S. Thomas touchant le libre arbitre. M'étant aperçu que ce que S. Thomas a écrit sur cette matiere dans ses premiers ouvrages, ne s'accorde pas avec ce qu'il en a écrit dans le dernier, qui est la Somme; je crus que c'étoit à sa Somme qu'il se falloit uniquement arrêter. J'en ramassai tous les passages, & il me parut évidemment,

1. Que l'amour beatifique n'étoit point libre, selon ce Saint.

2. Que le desir d'être heureux ne l'étoit pas non plus.

3. Que hors ces deux cas, toute volonté délibérée étoit libre, & que ce que dit S. Bernard est très vrai, *Ubi voluntas, ibi libertas*.

4. Que la meilleure & la plus courte notion qu'on puisse avoir du libre arbitre, est de dire comme S. Thomas, que c'est *potestas* ou *facultas ad opposita*.

5. Que quoique cela semble signifier la même chose que *l'indifference*, il est néanmoins plus avantageux de se servir du premier, que de ce dernier. Car le mot d'*indifference* semble marquer un équilibre qui n'est nullement nécessaire au libre arbitre, & semble opposé aux déterminations infaillibles qui ne sont nullement contraires à la liberté; au lieu qu'on ne trouve point ces deux inconveniens dans ces mots, *facultas ad opposita*, comme on le comprendra mieux par un exemple. On offre des presens à un bon juge pour le corrompre. Quoiqu'il se trouve absolument déterminé à ne les point accepter, il est certain néanmoins que c'est librement qu'il les refuse. On demeure d'accord de la chose; il ne s'agit que de l'expression. Ne me semble-t-il pas, Monseigneur, que ce seroit faire tort à la vertu de ce juge in-

corruptible, si pour marquer qu'il a fait cela librement, on disoit qu'il a été dans l'indifférence d'accepter ou de refuser ces presens? Car cela pourroit marquer la disposition d'un homme médiocrement vertueux, qui auroit hésité s'il les accepteroit ou s'il les refuseroit: mais on ne donne pas cette idée, quand on dit seulement qu'il a eu le pouvoir d'accepter ou de refuser ces presens; puisque l'on conçoit facilement, que de deux choses opposées qui dépendent de notre libre arbitre, quelque déterminé que l'on soit de faire l'une, on pourroit bien faire l'autre si on le vouloit; & c'est la raison pourquoi on n'est pas libre à l'égard du bonheur en général, parce qu'on est tellement déterminé par une nécessité naturelle à vouloir être heureux, que nous ne pouvons pas dire: je pourrois, si je voulois, ne pas vouloir être heureux.

Un autre écrit que je serois bien-aise, Monseigneur, que vous voulussiez prendre la peine d'examiner, est d'une autre nature. C'est un écrit polemique sur une dispute entre deux amis qui sont toujours demeurés dans une union parfaite de charité & d'amitié, quoiqu'ils se trouvent presentement divisés sur un point sur lequel ils ont été long-tems parfaitement d'accord. Ce n'est pas qu'ils ne le soient sur le capital de la doctrine: mais il y a des questions incidentes dont ils n'ont pu convenir. Et je souhaiterois, Monseigneur, que vous en voulussiez être le juge. On examine dans ce second écrit cette nouvelle pensée, que tous les hommes seroient dans une impuissance physique de faire le bien salutaire, laquelle rendroit excusables ceux qui manqueroient de le faire, s'ils n'en étoient délivrés par une grace générale, actuelle, interieure & surnaturelle, non seulement

ment préparée & offerte, mais actuellement donnée à tous & à chacun en particulier. C'est le sujet du differend.

Le troisieme écrit est plus court & d'une forme extraordinaire; car on y a suivi la methode des Géometres. Il est different du précédent, en ce que dans le précédent on combat un système de doctrine dont on n'a pu convenir, en renversant le principe sur lequel on l'avoit établi; au lieu que dans celui-ci on le combat par les suppositions qu'il enferme, dont on fait voir, ce me semble, démonstrativement la fausseté.

Il y a encore deux autres écrits, l'un latin * qui a pour titre, *Dissertatio*, &c.

Et l'autre françois †, pour répondre à ce qu'un savant Religieux, à qui vous avez, Monseigneur, fait l'honneur de témoigner de l'affection, avoit opposé à la Dissertation latine. Ce dernier écrit contient diverses choses qui peuvent beaucoup servir à éclaircir ce qui est traité dans le troisieme écrit.

Souffrez, Monseigneur, que je prenne la liberté de vous dire encore, qu'il y a une chose qui me paroît importante dans la matiere de la grace. Je n'en ai rien écrit en particulier; mais je crois l'avoir bien expliqué dans ma Dissertation Théologique touchant la proposition censurée, *part. 3. art. 2. & art. 4.* On y marque les différentes opinions des Théologiens touchant la grace actuelle, qui est le principe de la bonne volonté; les uns la mettant *in miseri-*
cor-

* Il est à la page 261. du 1. vol. des Ecrits sur la grace générale.

† Il est à la page 1. du second Tome.

158 DCIX. Lettre de M. Arnauld
*cordia Dei & forma inharente ; & les autres ,
in sola misericordia Dei , qui interiùs motum
mentis operatur.* Or je suis persuadé que cette
derniere opinion est celle de S. Augustin & de
S. Thomas , & la plus conforme à la raison ; &
qu'en la suivant , il est bien plus aisé d'expli-
quer l'efficace de la grace , & de concilier cer-
te efficace avec la liberté , lors sur tout que l'on
définit le libre arbitre , *facultas ad opposita* ,
comme a fait S. Thomas. Car , selon les prin-
cipes de ce Saint , je veux librement tout ce que
je veux , n'étant point déterminé à le vouloir
par une nécessité naturelle qui m'ôteroit le
pouvoir de vouloir le contraire. Ainsi Jésus-
Christ a voulu très librement souffrir la mort
ensuite du commandement qu'il en avoit re-
çu de son Pere , quelque déterminé qu'il y
ait été , parce que c'est son amour qui l'y a
déterminé , & non une nécessité naturelle qui
l'auroit nécessairement attaché à vouloir mou-
rir.

De combien d'autres choses souhaiterois-je ,
Monseigneur , vous pouvoir entretenir ? Mais
ce n'en est pas encore le tems , & je ne sai si à
l'âge où je suis , je dois me flatter que ce tems
vienne jamais pour moi. Je vous avoue , Mon-
seigneur , que s'il y a quelque chose qui me
touche dans l'état où Dieu veut que je sois , ce
sont ces sortes de privations. Il m'a fait la
grace de les porter avec beaucoup de paix &
de tranquillité : j'espere qu'il me soutiendra
par sa miséricorde jusqu'à la fin , & qu'il me
rendra fidele à suivre la voie par laquelle il
veut que j'aille à lui. Vos prieres , Monsei-
gneur , & votre benediction peuvent beau-
coup contribuer à m'en obtenir la grace. C'est
avec une grande confiance que je vous deman-
de

de l'un & l'autre, comme c'est avec un profond respect que je serai toujours,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur A. A.
Docteur de Sorbonne.

L E T T R E DCX.*

A M. DODART. *Sur le nouveau système de M. Nicole touchant la grace generale.*

C E n'est point moi, Monsieur, qui ai porté M. † à écrire un peu fortement à M. ‡ mais il est vrai que Dieu lui en ayant donné la pensée, je ne m'y suis pas opposé; & je ne puis aussi vous dissimuler que je suis dans le même sentiment que lui, & peut-être plus que lui, *touchant le mal que le nouveau système peut faire à la vérité & à l'Eglise.*

Je sais bien, Monsieur, que vous avez fait ce que vous avez pu pour empêcher ce mal, & qu'il n'a pas tenu à vous que ce système n'ait été supprimé. Mais je ne suis pas surpris que vous n'y aiez pas réussi. L'auteur du système s'est persuadé que vous l'approuviez, aussi bien que votre ami de *. sinon comme certain, au moins comme fort probable, & tout-à-fait avantageux pour faire recevoir plus facilement la doctrine de S. Augustin.

C'est l'illusion qu'il emploie pour le faire valoir

* 23. Juillet 1693.

† Le Pere Quesnel.

‡ M. Nicole.

loir : & il semble, Monsieur, que vous vous y êtes laissé prendre. Cela lui a donné plus de courage, & lui a fait croire que si on ne vouloit pas qu'il montrât son traité, ce n'est pas qu'il ne fut bon ; mais que c'est seulement qu'on appréhendoit que nos ennemis ne tiraissent avantage de cette division ; à quoi il s'est imaginé qu'il remédioit suffisamment, en ne souffrant point que l'on tirât de copie de son traité, mais en le prêtant aux uns & aux autres. On voit assez ce qui en peut arriver, & si on peut s'assurer que personne ne sera tenté d'en retenir copie. Ce n'est pas néanmoins à quoi je m'arrête. Ce qui me fait de la peine, je vous avoue, c'est que l'on traite tout cela avec une grande indifférence. On a fait des écrits pour éclaircir cette matière, qui me paroissent démonstratifs. On les laisse-là, soit qu'on ne veuille pas prendre la peine de les examiner, ou que par une humilité mal-entendue on se croie incapable d'en bien juger. Mais cette affaire a été poussée trop loin pour être laissée en cet état. Il faut savoir qui a tort & qui a raison. Et la première chose que je souhaite qu'on examine est, s'il ne s'agit ici que de questions de peu d'importance, & où l'on se pourroit tromper sans que cela apportât aucun préjudice considérable à la doctrine de l'Eglise.

C'est apparemment ce que prétend l'auteur du système, mais ce n'est pas ma pensée. Car je prétends, qu'il renverse la *Theologie de l'Eglise en des points très importants, & qu'il engage en de très grandes erreurs*. C'est ce que je crois avoir bien prouvé par des écrits que j'ai faits sur ce sujet, dont les uns sont demeurés sans réponse ; & ce qu'on a répondu aux autres me paroît très déraisonnable. Mais je ne veux pas

pas qu'on s'arrête à ce que j'en dis. Je souhaite seulement qu'on les examine avec la dernière rigueur, & qu'on en juge, en marquant en particulier les choses dont on aura été convaincu, & celles que l'on croira n'être pas vraies. Je le répète encore; j'ai de la peine de voir que faute de s'y vouloir appliquer, on laisse tout cela indécis, & que cependant la doctrine du système, que je crois très fautive, se répande dans les communautés mêmes qui témoignent avoir plus de zèle pour la doctrine de S. Augustin; & qu'on le fasse d'une manière qui ne témoigne pas qu'on ait un desir sincère de connoître la vérité. Car si on l'avoit, on ne se contenteroit pas de faire lire le traité aux Théologiens que l'on veut gagner; mais on leur feroit lire aussi ce qu'on a fait contre, afin que comparant l'un avec l'autre, ils fussent plus capables de juger de quel côté est la vérité. Pour rendre cet examen plus facile j'ai fait une petite Introduction * à la lecture de ces écrits, que je vous envoie avec cette lettre. Faites voir le tout s'il vous plaît à votre ami de *. Je suis &c.

* C'est par où commence le recueil des écrits sur la grace générale.

L E T T R E D C X I . *

A. M. CHERTEMPS, Chanoine de S. Thomas du Louvre. Sur quelques libéralités que lui avoit voulu faire une Personne de condition.

CE n'est pas, Monsieur, sans confusion que j'apprends que l'on m'offre ce que je ne desire point, n'en ayant aucun besoin en mon particulier. Mais il est vrai qu'on ne manque pas d'occasions de bien employer ces libéralités. Et pour ce qui est de la personne † qui a voulu absolument que vous reçussiez son don, je vous avoue que j'en ai eu de la joie, parce que c'est une marque qu'elle se veut faire des amis pour un autre monde, & appliquer ce qu'elle a d'esprit naturel, à travailler sérieusement à son salut. Il n'y a que cela de solide. Et malheur à ceux qui emploient à la bagatelle le tems qui nous est donné pour nous procurer un bonheur éternel ! Je ne manquerai pas de bien prier Dieu qu'il la fortifie dans ce bon dessein. Je suis bien aise, Monsieur, d'avoir cette occasion de vous assurer que je n'oublierai jamais ce que vous avez souffert pour moi ‡ ; mais j'ai de la peine de ne le pouvoir reconnoître que par des desirs sans effet. Vous savez ce qui en est cause. Je suis tout à vous.

* 21. Juillet 1693.

† C'étoit Madame de Lionne, Mere de M. l'Evêque de Rosalie.

‡ Il avoit été mis à la Bastille pour les ballots saisis de l'Apologie pour les Catholiques.

L E T T R E D C X I I . *

A M. DU VAUCEL. *Touchant le libelle,*
Jansenismus destruens omnem religionem.

J E n'ai entendu par le mot de Procès contre le *Jansenismus*, que ce que vous faites presently, mais que j'aurois voulu que vous eussiez fait plutôt, en tâchant d'embarasser l'affaire du formulaire par cette nouvelle plainte, où on auroit fait voir, comme on a fait à la fin du Procès de calomnie, ce qu'on doit attendre du Sr. Arcade † après un tel excès, si on lui donne quelque prétexte de persécuter ceux que les Rouliers ont entrepris de perdre. Vous verrez par la lettre des Majeurs ‡, que tout ce qui ne sera fondé que sur les lettres de M. Hennebel, sera pris pour des faussetés & des mensonges par M. Steyaert & l'Archevêque. Et ainsi nous sommes à la veille de voir tout en feu dans ce pais-ci, parce qu'il ne plaît pas à ces Messieurs de dire une parole qui y auroit mis la paix. Je crois que vous aurez été content des s. premieres feuilles du 7. Volume. Ce qui suit est tout autre chose pour faire connoître les Rouliers §. J'ai reçu depuis peu des Memoires du Canada, dont j'ai fait un nouveau chapitre que j'ai envoyé à l'Imprimeur.

* 24. Juillet 1693.

† L'Archevêque de Malines.

‡ MM. de Louvain.

§ Les Jesuites.

L E T T R E . *

De Dom FRANÇOIS LAMI Benedictin, à M. ARNAULD. Pour lui faire excuse sur la maniere dont il avoit repondu à l'une de ses dissertations sur quelques points de Metaphysique.

DEpuis 2. jours que je suis à Paris, j'apprens, Monsieur, que quelques *Remarques* que je fis il y a quelques mois sur un de vos sentimens, sont allées à vous tout informes qu'elles étoient. Et M. Nicole qui m'avoit engagé à les faire, & pour qui seul elles avoient été écrites, a eu l'inconsideration de vous les envoyer en cet état, & ne fit pas difficulté de venir hier me dire lui-même cette desagréable nouvelle. Je vous avoue que je n'en fis pas non plus de lui en marquer sur le champ mon chagrin. Mais je ne serois pas content si je ne vous le marquois à vous même, & si je ne vous disois comment la chose s'est passée. Il y a 5. mois qu'après une longue résidence à Paris, sur le point de m'en retourner à S. Denis, M. Nicole me fit l'honneur de me venir voir, & me demanda si j'étois en état de pouvoir m'appliquer à des matieres metaphysiques : & lui ayant répondu que les douleurs me laissoient des intervalles, auxquels j'avois assez de liberté de tête, il me tira des Theses d'un Docteur de Louvain, & une Dissertation que vous avez faite sur ces Theses, & me pria de les examiner, & de lui en dire mon sentiment. J'ai fait l'un.

* 5. Août 1693.

l'un & l'autre uniquement à sa priere : & je n'aurai pas de peine à vous le persuader , si vous vous souvenez qu'il y a près d'un an & demi que j'avois vû votre Dissertation , & que vous m'aviez fait l'honneur de me la faire prêter. Car quoique je la gardasse assez longtems , & que je ne pusse entrer dans votre sentiment , je ne fus néanmoins nullement tenté de rien écrire contre ; & je rendis la Dissertation à un de vos amis sans y faire la moindre remarque. Celles-ci n'ayant donc été faites qu'à la sollicitation de M. Nicole & que pour lui , il ne devoit ni vous les avoir envoyées , ni les avoir fait voir à personne. Dans le tête à tête avec un ami , l'on parle autrement des sentimens d'un autre ami que l'on ne feroit dans le public , & que l'on ne feroit même en parlant ouvertement à cet ami. Je doute pas , M. que vous ne trouviez dans ces Remarques bien des choses qui vous auront déplu , du moins quant aux manieres. Car pour le fonds , je suis persuadé que vous ne trouverez point mauvais qu'on soit d'un sentiment different du vôtre. Mais je reconnois franchement que j'y ai trop relevé votre détachement de S. Augustin à cet égard , & traité vos raisons avec moins d'égards & de retenue que je ne devois. Je vous en demande pardon, Monsieur , & j'en ai d'autant plus de chagrin , que je suis bien sûr , qu'au milieu de tout cela je n'ai pas été un moment sans vous honorer très sincèrement & du fond du cœur. Cependant si ces manieres trop libres peuvent trouver quelque excuse , elle s la devroient trouver non seulement dans les circonstances que j'ai eu l'honneur de vous marquer ci-dessus , mais particulièrement dans celle-ci , que M. Nicole en m'engageant à l'examen de ces Ecrits , debuta par ces

ces paroles : *A ce que je vois , dit-il , on ne fait pas présentement grande difficulté de s'éloigner des sentimens de S. Augustin. Voici un Ecrit &c.* De sorte, Monsieur, que lui repondant après l'examen, & ayant trouvé, ce me semble, dans votre Ecrit l'éloignement qu'il m'avoit annoncé, il étoit naturel que je lui répondisse sur le même ton, & que je lui marquasse l'étonnement où j'étois de vous trouver dans cet éloignement, quoique ce ne fût que dans une matiere qu'on n'a pas regardée jusques ici comme fort importante. Quoi que c'en soit, Monsieur, je ne puis trop vous le redire, je suis très fâché que l'on ait fait voir cet Ecrit, & qu'il soit allé jusques à vous : car je lui aurois donné une autre forme si je l'avois cru. On dit que vous vous donnez la peine d'y répondre. Je n'en ferai point fâché, & je ferai au contraire très-aîsé que vous me punissiez de mes fautes, & que vous m'instruisiez sur le fonds de la question. La seule grace que je vous demande est que cela ne refroidisse point votre charité pour moi, & que vous me fassiez l'honneur de croire que j'ai toujours été & ferai toujours avec une égale veneration, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant Serviteur

F. F. L.

M. B.

LET-

L E T T R E D C X I I I . *

A M. DU VAUCEL. *Sur la Relation Italienne d'un Officier du Cardinal Rospigliosi.*

Rien n'étoit plus aisé que de répondre à la Relation Italienne d'un Officier du Cardinal Rospigliosi touchant l'affaire des 4. Evêques. Elle roule toute sur cette fausseté, qu'on n'a point été informé à Rome de ce qui étoit contenu dans les Procès Verbaux des quatre Evêques, & qu'ainsi on n'y a point autorisé les signatures avec cette distinction, *dogmatibus fidei, factis reverentiam*. Doit-on écouter ce que dit un particulier dans une relation qui est jusques à cette heure demeurée secrète, contre des actes aussi authentiques que la lettre écrite au Pape par 19. Evêques, & l'acte signé par M. Vialart Evêque de Châlons. Surquoi on n'a qu'à voir ce qui en a été dit à la fin du phantôme il y a 5. ou 6. ans, à quoi les Jesuites n'ont osé répondre quoi que ce soit. Et ainsi je ne m'y étends pas davantage, vous suppliant seulement de bien faire valoir ce qu'on en dit en cet endroit-là, si vous ne l'aviez pas encore fait. Pour les chicaneries de *fait*, dont les Majeurs † vous écrivent aujourd'hui à l'occasion de ce qu'en a dit le P. Clenard ‡, je n'approuve point du tout ces paroles de leur lettre, *Quare etsi in Constitutione exprimeretur, jurandum non esse inveritatem facti, adhuc tamen molestiam nobis*

* 7. Août 1693.

† MM.^{es} de Louvain.

‡ Docteur en Theologie de l'Ordre de S. Augustin.

168 DCXIII. Lettre de M. Arnauld
nobis ejusmodi homines facerent, NISI IPSA SPECIES FACTI DESIGNARETUR.
 Car ils semblent par là vouloir dire que pour signer en conscience, il ne suffiroit pas qu'il y eût dans la Constitution, que le serment ne tombe point sur le fait; mais qu'il faudroit de plus que *species facti designaretur*. Mais qui doute que cette distinction ne se doive prendre selon qu'elle a toujours été prise pendant toutes les contestations de France? Or d'un côté & d'autre, on a toujours entendu la même chose par le fait. Mais les Jésuites vouloient que ce fait fut cru de foi divine, M. de Peresfixe, qu'il fût cru de foi humaine, & les 4. Evêques aussi bien que les 19. qu'on ne fût obligé de le croire, ni de foi divine ni de foi humaine, mais qu'on le reçut seulement avec respect. Ce seroit donc tout perdre que de faire entendre aux Cardinaux qu'il ne suffiroit pas que l'on déclarât dans la Bulle, *non jurari in veritatem facti*, afin d'ôter aux adversaires tout prétexte de chicaner. Car cette nouvelle difficulté les pourroit tellement rebuter qu'ils laisseroient le serment tel qu'il est dans la Bulle d'Alexandre, sans rien distinguer.

Il est au contraire avantageux que les Rouliers * s'opposent avec moins de chaleur à ces mots, *jurari in veritatem facti*, dans l'espérance de nous pouvoir encore tourmenter par la chicane du P. Clenard. Car elle est si méchante, qu'il nous sera facile de mettre sur cela tout le monde pour nous. Voila ce qui me paroît de la dernière importance. Vous aurez vu par la 2. piece du Procès de calomnies, ce que j'ai cru devoir faire contre le 2. Placard. Il faut

que

* Les Jésuites,

que le procès contre l'horrible calomnie, que l'on a dessein de ruiner toute religion, soit vuide, avant que de passer à autre chose. Faire autrement, ce seroit prendre le change, & quitter le principal pour l'accessoire. C'est ce que je me garderai bien de faire; outre que je ne pourrois répondre à la plupart des erreurs prétendues qu'ils nous imputent, sans entrer dans la discussion de la Bulle de Baius & du Decret contre les 31. Propositions; & c'est dequoi j'ai assez parlé dans la 9. partie des difficultés. Ce ne fera donc pas moi qui entrerais dans ce détail. Je suis tout à vous.

L E T T R E D C X I V . *

A M. DU VAUCEL. *Sur la Refutation du prétendu faux Thomisme.*

J'ai été fort content de la Refutation du prétendu faux Thomisme, hors l'article de la priere de J. C. Car pourquoi ne s'en est-on pas tenu à ce qu'enseigne S. Thomas, 3. Part. qu. 21. art. 4. où il dit expressément & prouve fort bien, que toute priere de J. C. a toujours été exaucée, au lieu qu'il semble que l'on reconnoisse qu'il y a eu des prieres de J. C. qui n'ont pas été exaucées. Craint-on de n'être pas vrai Thomiste, lorsqu'on ne dit précisément que ce que dit S. Thomas? C'est ce que j'ai de la peine à souffrir, que pour expliquer les vrais sentimens de S. Thomas, on les va chercher ailleurs que dans sa Somme, & qu'il semble qu'on apprehende que les expressions de ce Saint ne soient censurables. C'est par-là qu'on s'est

* 14. Août 1693.

Tome VII.

H

s'est imaginé que S. Thomas a reconnu des ignorances invincibles du droit naturel qui excusent de péché: au lieu qu'il dit seulement que l'ignorance du droit naturel peut être invincible; mais c'est dans un article, où il n'a point encore demandé si l'ignorance excuse de péché. Car dans l'article où il enseigne quand & comment l'ignorance peut excuser de péché, il ne dit point du tout que l'ignorance invincible du droit naturel en excuse. J'ai fait un petit traité sur cela, que j'ai envie de vous envoyer si j'en puis faire faire une copie. Etant un peu enrhumé, je ne vous en dirai pas davantage. Je suis tout à vous,

L E T T R E . *

De Dom FRANÇOIS LAMI à M. ARNAULD, Docteur de Sorbonne. *Au sujet d'une lettre de M. Arnauld à un de ses amis, laquelle lui avoit été communiquée.*

Q'U'on est heureux, Monsieur, dans ses fautes, d'avoir affaire à de grandes âmes, à des esprits pénétrants, & à des cœurs chrétiennement doux & humbles! Ce sont les qualités que j'avois besoin de trouver en vous, à la réception de la malheureuse lettre qu'on a eu l'indiscrétion de vous envoyer. Grandeur d'âme, pour n'en regarder que le fonds, & vous élever au dessus de certaines expressions trop dures, & de certains endroits trop libres: pénétration d'esprit, pour distinguer si sûrement entre la situation immuable de mon cœur, & les égaremens de ma plume: douceur de cœur, pour me pardonner ceux-ci avec tant de facilité

té. Car, je l'avoue de bonne foi, Monsieur, les dehors de cette lettre & les apparences ne m'étoient point du tout favorables. Il y avoit long-tems que je n'avois eu l'honneur de vous écrire. Après donc un long silence & une absence plus longue, voir une lettre de ma façon où je combats un de vos sentimens avec beaucoup de liberté, & même quelque sécheresse apparente, cela auroit fait juger à tout autre qu'à vous, qu'il y auroit eu du changement dans mon cœur, sur tout quelques personnes aiant tenté de vous en insinuer le soupçon. Mais, Monsieur, vous ne prenez pas ainsi le change. Vous ne mettez pas les apparences à la place de la vérité. Vous ne jugez pas du fonds par les dehors. Mais perçant tous ces nuages si souvent imposteurs, vous pénétrez jusques au cœur, & vous prononcez sûrement qu'il n'y a point de changement à votre égard; parce qu'effectivement il n'y en doit point avoir, & qu'il n'y a pas eu le plus petit sujet de changer. Jamais, Monsieur, vous ne me rendites plus de justice qu'en cette occasion, puis qu'effectivement je ne me sentis jamais plus attaché à vous par le cœur, que lorsque je me vis obligé de m'en éloigner par les sentimens de l'esprit. Et il est vrai même, que ce qui m'engagea à m'opposer aux vôtres avec plus de liberté, est qu'appuié d'un côté par l'autorité d'un Pere pour qui je sai que vous avez la dernière vénération, je sentoís bien de l'autre que mon cœur me répondoit plus que jamais de toute celle qu'il a toujours eue pour vous. Cependant, Monsieur, quoique, à ce compte, ce soit une vraie justice que vous m'avez fait l'honneur de me rendre, je ne laissè pas de la regarder & de la sentir même comme une grace. Car il est

vrai que vous me la faites d'une maniere si genereuse, si charmante, si engageante, si pleine de bonté & de solide amitié, que s'il avoit manqué quelque chose à la maniere dont je vous honore il y a long-tems, l'obligeante lettre qu'on m'a communiquée par vos ordres, acheveroit d'y mettre la dernière main. Je n'en vis jamais d'un caractère si généreux & si chrétien, si héroïque & si tendre. Et je vous avoue que je ne la puis lire, sans en être touché & attendri à un point que je ne vous puis exprimer.

Enfin, Monsieur, je n'ai point encore eu l'avantage de voir les éclaircissimens que vous faites esperer sur le sujet en question, & qui doivent par les suites avantageuses qu'ils auront pour l'Eglise, ajouter de nouveaux degrés à l'amitié sincere que Dieu m'a donnée pour vous: mais je vous répons que sans ce secours, votre précieuse lettre a mis cette amitié en état de ne pouvoir plus croître. Quand on a connu un aussi bon cœur que le vôtre, on n'est plus libre de ne donner le sien que par parties: & c'est de tout le mien que je serai toute ma vie très respectueusement, Monsieur, votre très humble & très obéissant serviteur.

Vous ne seriez pas content, si je ne vous disois des nouvelles de ma santé. J'étois venu ici dans le dessein de passer par l'operation: mais m'étant fait sonder encore une fois, on n'a point trouvé de pierre, & l'on juge que c'est une ulcere dans la vessie; & l'on cherche des remedes pour cela. Cependant les douleurs sont très vives; & j'ai toujours, Monsieur, bien besoin du secours de vos prieres.

Un moment devant que de fermer cette lettre, M. Nicole vient de me faire l'honneur de m'apporter l'Ecrit que vous avez fait sur la
let-

à M. Arnauld.

173

lettre en question. Mais il ne me l'a laissée qu'à condition de ne le faire voir à ame qui vive, disant même que cela est de conséquence pour vous. Il me semble, Monsieur, que ce seroit à vous à m'imposer cette loi. Je la garderai cependant, sans en voir la conséquence, jusqu'à ce que vous m'aiez fait l'honneur de me dire vous même si c'est votre intention, & si l'on ne pourroit faire voir cet Ecrit, du moins à quelques amis discrets.

L E T T R E DCXV.*

Am R. Pere LAMI Benedictin. En réponse de la précédente.

J'Ai eu bien de la joie, mon très cher Pere, de ce que avez si bien reçu ce que j'avois écrit à un de mes amis sur votre sujet: mais je suis confus des éloges que vous me donnez pour si peu de chose. Pouvois-je être dans une autre disposition, sans manquer à tous les devoirs de la charité, de l'honnêteté, & de l'amitié? Non, mon cher Pere, je n'ai pas eu la moindre pensée d'être choqué de ce que l'on s'est imaginé qui me pourroit blesser dans votre Ecrit. J'ai jugé de votre cœur par le mien, & de l'affection que Dieu vous a donnée pour vous. Je n'ai donc eu garde de croire que notre amitié pût recevoir quelque atteinte, ni de la diversité de nos sentimens, ni de la liberté que chacun prendroit de soutenir le sien avec tout le zèle que donne l'amour pour la verité quand on la croit avoir pour soi. C'est dans cette disposition, mon cher ami, que j'attens le juge-

H 3

ment

* 12. Septembre 1693.

ment que vous ferez de mon Ecrit. Mais ce qui m'afflige sensiblement, est l'état d'infirmité & de douleur où Dieu vous a réduit : & je ne sai si ce ne seroit point l'augmenter que de vous appliquer à ces speculations. Mais vous pourriez vous le faire lire par quelqu'un de vos amis qui vous en entretiendrait, ou le faire voir par qui il vous plaira. Car celui qui vous l'a apporté n'a eu aucun droit de ne vous le laisser qu'à condition que vous ne le montreriez à personne. Je prie Dieu, mon cher Pere, qu'il nous donne à l'un & à l'autre ce qui nous est nécessaire pour passer le reste de notre course dans son amour & dans son service, & de faire que les maux de cette vie nous conduisent au bonheur de l'autre.

L E T T R E . *

De Dom FRANÇOIS LAMI, à M. ARNAULD. Pour le remercier de la lettre qu'il lui avoit écrite.

JE ne puis, Monsieur, me dispenser de vous dire l'extrême consolation que m'a donnée votre charmante lettre. Celle qu'on m'avoit fait voir par votre ordre, m'avoit déjà bien rassuré de mes fraieurs : mais ç'a été toute autre chose de recevoir mon amnistie signée de votre propre main, & d'apprendre de votre bouche, que mon excès de liberté ne m'a rien fait perdre de votre précieuse amitié. O le bon cœur ! disois-je, à chaque ligne : ô le parfait ami chrétien ! Je continuerois, Monsieur, si vous ne me l'interdisiez : mais du moins ne me

dè-

* 21. Septembre 1693.

défendez pas de le penser. J'ai usé de l'expédient que vous avez eu la bonté de me suggerer, c'est-à-dire, que je me suis fait lire par une personne qui vous honore, l'écrit dont vous avez honoré mes Remarques. Vos regles d'équité m'ont fait un vrai plaisir en elles-mêmes, & d'autant plus, que quelque divisées que nous paroissions être de sentiment, l'approbation que j'y donnois si volontiers, me persuadoit de plus en plus qu'il falloit que nous les visitions l'un & l'autre dans quelque chose de commun & de supérieur à nos esprits; qu'il falloit en un mot, que du moins à cet égard, nous eussions un rendez-vous, & que nous nous rendissions effectivement tous deux dans la même vérité. Mais je vous avoue que (soit lumière ou stupidité; amour de la vérité ou amour propre) je ne me suis pas reconnu dans l'application de l'avantageuse que vous me faites de ces regles. Et cela demanderoit quelques éclaircissemens si j'avois assez de santé. Je me suis mis depuis quelques jours, par déférence à mes amis, entre les mains d'un Allemand, qui prétend me guérir. Mais il m'en parle avec trop de confiance, pour avoir lieu de le croire. Il faut remettre tout entre les mains de Dieu, & ne vouloir de santé qu'autant qu'il nous en veut donner: & cela d'autant plus, que comme vous me le remarquez si bien sur la fin de votre lettre, les maux de cette vie peuvent nous être d'un si grand usage pour arriver au bonheur de l'autre. M. de M. je veux dire le Pasteur, sous la houlette duquel vous savez que je vins en quittant la Champagne, me fit avanthier l'honneur de me consoler d'une de ses visites. Il me témoigna qu'il avoit tout fraîchement votre dernier Écrit contre le

176 DCXVI. Lettre de M. Arnault
nouveau systême & les Regles d'équité &c.
qu'il avoit lue le premier avec beaucoup de plaisir; qu'il trouvoit l'Auteur du systême bien battu; & qu'il ne pouvoit assez admirer la vivacité & la vigueur de son adversaire: pour les Regles d'équité, qu'il n'en avoit encore lu que très peu de chose; mais qu'il auroit bien de la peine à abandonner le sentiment de S. Augustin. Il emporte cet Ecrit à sa maison de campagne, où il sera jusqu'après la Toussaints. Adieu, Monsieur, j'ai une extrême consolation de pouvoir toujours me flater & de votre amitié & du secours de vos prieres. Vous n'en douterez point, pourvu que vous soiez persuadé de mon extrême veneration pour vous.

L E T T R E DCXVI.*

M. DU VAUCEL. *Sur le VII. Volume de la Morale Pratique; & l'état où étoit l'affaire du Formulaire.*

Celui qui imprime le VII. Volume, en avoit interrompu l'impression pendant quelque tems, à cause de quelques affaires qui lui étoient survenues. Il l'a repris depuis, & on vous en envoie quelques nouvelles feuilles. Il est vrai que le mot de *dévoués* a été oublié en la p. 60. l. 31. Il est bien aisé à suppléer, & on le mettra dans l'*Errata*. Je suis bien aise que le P. Quessa- de fasse l'Apologie de Collado. Nous y trouverons des particularités que j'aurai pu ne pas savoir. Mais j'espère que l'on ne sera pas moins satisfait de ce que j'ai dit pour la defense du Memorial de ce Pere dans les feuilles du 7. volume

* 4. Septembre 1693.

Jume que je vous enverrai d'aujourd'hui en huit jours. Rien n'est plus curieux ni plus important, que ce que vous avez appris du feu Evêque de Malaga. Toute la difficulté sera de faire en sorte que l'on se puisse servir d'un recit si authentique sans commettre celui de qui on le tient, & avec son agrément. C'est à quoi nous vous supplions de travailler. C'est encore une merveilleuse decouverte que le Journal du P. Vadingh, écrit de sa propre main. Vous ne manquerez pas sans doute d'en avoir une copie authentique. Cela trouvera sa place en tems & lieu*.

Nous ne sommes gueres contents de l'état où est maintenant l'affaire du Formulaire. Car on a beau dire que tous les Cardinaux demeurent d'accord que le serment ne tombe point sur le fait, tant que cela ne paroitra par aucun acte, on ne voit pas que l'on puisse en conscience signer le formulaire d'Alexandre VII. ni qu'il puisse y avoir de paix dans l'Université de Louvain, ni dans les Eglises des Pays-bas. C'est ce que M. † continue à vous représenter, par sa dernière lettre. Mais je vous ai déjà marqué la dernière fois, qu'il en demandoit trop, quand il témoignoit desirer qu'on allât au devant des chicaneries du Champion ‡, qui n'entend point par *le fait* le sens de l'auteur, selon ce qui se peut entendre par ses paroles. Je ne crois point du tout nécessaire qu'on en vienne à ce detail. Car il suffit qu'on declare que l'on ne demande point la créance du fait, parce que ce-

H 5

la

* On l'a imprimé à la fin de la Défense de l'Eglise Romaine contre Leydecker.

† Opstraet.

‡ M. Steyaert,

178 DCXVII. *Lettre de M. Arnauld*
la s'entendra comme les Cardinaux Baronius,
Bellarmin, Pallavicin, Richelieu, & les plus
habiles Théologiens ont entendu ces mots de
droit & de fait avant ces dernières contesta-
tions. C'est ce que je vous ai déjà mandé & que
je vous repete encore; de nouvelles chicanne-
ries n'étant point capables de changer le langa-
ge de l'Eglise; mais hors cela, toutes les autres
difficultés que l'on fait remarquer dans cette
lettre, me paroissent fort raisonnables. Je suis
tout à vous.

L E T T R E DCXVII.*

*A M. DU VAUCEL. Sur un Placard plein
de calomnies contre les Evêques & les autres
personnes accusées de Jansenisme, & sur la
maniere dont il falloit répondre au prétendu
faux Thomisme.*

Nous vous envoiâmes la dernière fois un
troisième Placard dont nous ne vous pû-
mes rien dire, parce que nous le reçûmes trop
tard. Vous y aurez remarqué une imprudente
calomnie contre M. l'Evêque d'Alet, prise
d'un méchant libelle réfuté il y a long tems,
sans que les Rouliers † aient osé repliquer un
seul mot. C'est pourquoi je vous envoie deux
exemplaires de cette Réfutation ‡, afin que
vous pussiez faire voir quelle créance on doit
avoir à ces calomniateurs, qui renouvellent
des calomnies detestables contre de saints Evê-
ques,

* 27. Septembre 1693.

† Les Jésuites.

‡ On la trouve à la fin du 2. Tome de la Morale
Pratique.

ques, convaincues de faux par des actes autentiques il y a quatorze ans. Je pourrai bien faire quelque chose contre ce 3. Placard, quand j'aurai les memoires qui me sont necessaires pour cela. Ce qu'il dit, par exemple, du Diocèse de Tournai, qu'il y est arrivé de grands desordres en exécution d'une Ordonnance de M. de Tournai contre les jeunes gens qui alloient au cabaret, est fondé sur ce qu'il dissimule que cette Ordonnance n'étoit que contre une très méchante coûtume de ce Diocèse, que de jeunes gens menotent avec eux autant de jeunes filles pour aller boire au cabaret, d'où il arrivoit d'étranges desordres. De sorte qu'ils font un crime à cet Evêque d'une des meilleures choses qu'il ait faite pendant son Episcopat, qui est d'avoir aboli cette méchante coûtume, par les peines qu'il a imposées à ceux qui d'abord ne vouloient pas obéir.

Vous savez de plus mieux que personne combien il faut peu s'arrêter aux plaintes de ceux à qui on refuse, ou differe l'absolution. Ce que firent les Gentilshommes du Diocèse d'Alet contre leur Evêque en est une grande preuve. Quand on ne lisoit que leurs plaintes, il sembloit qu'ils eussent raison. Mais aiant été renvoyés à M. d'Alet, il rendit si bonne raison de sa conduite, qu'elle fut unanimement approuvée par les Commissaires que S. M. nomma pour juger de ce differend. M. le Cardinal le Camus en étoit un, & il en parle dans son approbation du livre de la Penitence publique, qui est rapportée dans la 9. partie des Difficultés, p. 56.

Ce qui est dit contre le Pasteur & le Vice-Pasteur de la ville d'Oudenarde, est convaincu de faux par une lettre de M. l'Evêque de Gand

qui approuve leur doctrine & leur conduite. On se souvient de vous avoir envoieé cette lettre, vous n'avez qu'à la chercher.

On a eu tort certainement de n'avoir pas répondu comme S. Thomas sur le sujet de la priere de J. C. Et c'est dequoi je me suis plaint souvent, que MM. de Louvain, ou ne lisent pas assez la Somme de S. Tomas, ou ne s'en prévalent pas assez. Que si on avoit fait la même faute en repondant aux 42. articles, je puis bien n'en avoir rien dit, parce que je n'ai vu cette réponse que toute imprimée, & qu'ainsi il n'y avoit point de remede.

Pour votre difficulté sur ces paroles, *non omnis gratia semper habet &c.* elle ne paroît pas solide. Car le sujet de cette proposition est la grace en général, & non pas la grace *sufficiens Thomistice*, & ainsi cela veut dire seulement, que *non omnis gratia est efficax absolutò, sed aliqua est tantùm efficax secundum quid.* Et c'est celle *qua non habet effectum quem Deus absoluta voluntate intendit.* C'est sans doute comme M. Huygens & les autres qui ont approuvé cette proposition, l'ont entendue.

L'Ecrit du Général des Bacheliers * contre le libelle, est une très bonne piece, & vous nous avez fait grand plaisir de nous l'envoyer. Il nous apprend une chose bien importante que je ne savois pas, qu'il y a un acte passé par devant notaire, où le Prieur du Convent de Saragosse & le Bibliothecaire, font foi que le commentaire de Lanuza se trouve en effet parmi les vieux livres de leur bibliotheque. Mais il s'est trompé quand il dit, que Jean Garcias dans sa premiere lettre en date de 1639. déclare, qu'il

ne faut point prendre d'autre methode de prêcher l'Évangile AU SUJET DES SACRIFICES & des ceremonies Chinoises, que celles des Jesuites. Car il n'est pas vrai que cela fût dans cette lettre, comme on l'a fait voir dans le 6. Tome de la Morale Pratique, pag 121.

L E T T R E D C X V I I I . *

A M. DU VAUCEL. Sur deux avis que l'on proposoit touchant le Formulaire.

LE mal dont j'avois cru être tout à fait délivré m'avoit repris il y a 10. ou 12. jours. Mais je crois presentement en être tout à fait quitte. Il n'en est pas de même de l'apprehension que j'ai toujours eue touchant le Formulaire. Votre dernier paquet nous en avoit donné une très méchanre opinion : mais celui-ci est tout à fait accablant. Car il nous apprend que tout est réduit à deux avis : dont l'un est aussi méchant que l'on se pourroit imaginer : & l'autre, quoique très-bon en soi, conclut à une chose qui ne pourroit s'exécuter qu'en mettant le feu par tout, comme les Majeurs † l'ont fort bien représenté, par la réponse qu'ils firent à leur Député il y a 8. jours. Tout ce qu'on peut donc esperer est que l'affaire traine en longueur : & qu'on ait le loisir de convaincre de fausseté les deux points capitaux du méchant mémoire : l'un, qu'il y ait des Jansenistes hérétiques dans l'Eglise de Flandre, qui obbligent à la signature du Formulaire pour éteindre cette hérésie prétendue : l'autre, que les troubles de France

189

* 16. Octobre 1693.

† MM. de Louvain.

ne se soient apaisés que par les souscriptions ordonnées par les Constitutions d'Alexandre VII. Aulieu que c'est tout le contraire, comme on a fait voir dans le Phantôme du Jansénisme que l'on n'a pas fait assez valoir. On n'a pas soutenu avec assez de force la nécessité de la distinction du fait avec le droit, par laquelle seule on a redonné la tranquillité à l'Eglise de France, qui n'avoit jamais été dans un plus grand trouble. C'est ce que l'on devoit avoir plus représenté. La foiblesse de ma vue ne me permet pas de vous en dire davantage.

E C R I T.*

Sur un mariage proposé pour le Marquis de Pomponne, avec Mademoiselle Hebert sa Cousine-Germaine. †

Pour répondre à cette question : si on peut demander au Pape une dispense pour le mariage d'un Cousin-Germain avec la Cousine-Germaine, sans blesser la conscience & le respect dû aux Ordonnances de l'Eglise ; on dit premierement en général qu'il est toujours fort dan-

* Octobre 1693.

† Cet Ecrit est du P. Quesnel ; mais comme il fut fait de concert avec M. Arnauld, & qu'il en contient les sentimens sur le sujet dont il s'agissoit, on a cru le pouvoir inferer ici. M. Arnauld en parle en ces termes dans un billet à Madame de Fontpertuis, du 17. Octobre 1693. » Nous avons parlé, le Pere » Prieur (le P. Quesnel) & moi, du cas que vous » nous avez proposé. Jel'ai prié de mettre par écrit » ce que nous en pensons. Cela ne pourra vous être » envoyé que demain.

dangereux de chercher à se dispenser des loix de l'Eglise, sans une grande necessité; & que si en toutes sortes d'occasions il y a du peril, il y en a beaucoup plus, quand il s'agit d'un mariage: parce que si Dieu ne le benit, on n'en peut rien attendre que de déplorable: & il ne benit que ceux qui sont conformes à sa volonté. Or pour la connoître, nous n'avons, après sa loi, nul moien si sûr que les loix de son Eglise, qui sont formées, comme parlent les Papes, *par l'esprit de Dieu, & consacrées par la veneration de tout le monde chrétien.* Quand on les suit, on marche dans la lumiere & on l'a pour garant de ce que l'on fait: quand on s'en écarte, même avec dispense, on entre dans une voie fort obscure; on abandonne le certain, tout au plus pour le probable; & quand on pourroit se flatter de suivre un grand nombre d'autres guides, ce n'est plus le guide que Dieu nous a donné, mais ceux que nous nous sommes choisis nous mêmes. Est-ce donc là prendre le parti le plus sûr? Non sans doute. Cependant ce qu'a dit le Cardinal Bellarmin, pieux & savant Jésuite*, est très vrai: » Que si quelqu'un veut » mettre son salut en assurance, il faut absolu- » ment qu'il cherche la verité certaine, sans » s'arrêter à ce que disent, ni à ce que font au- » jourd'hui beaucoup de gens, & que si on ne » peut connoître clairement la verité certaine, » il faut au moins prendre le parti le plus sûr. « Or la verité certaine, & le parti en toutes manieres le plus sûr dans ce cas proposé, c'est ce que l'Eglise nous ordonne par la voix du dernier Concile général. Rien n'est plus clair ni plus ex-
près

* Avis du Cardinal Bellarmin à son neveu.

près. Elle nous fait connoître fort distinctement, qu'en matière de mariage toutes dispenses lui sont fort odieuses. Elle ne veut point qu'on en accorde absolument aucune, ou au moins qu'on ne le fasse que rarement, que ce ne soit qu'avec cause, & que la dispense soit toute gratuite : * *In contrahendis matrimoniis vel nulla omnino detur dispensatio : vel rarò idque ex causâ ; & gratis concedatur.* C'est ce que le Concile ordonne en général pour tous les degrés prohibés, & il laisse à la sagesse & à la prudence de ceux à qui il appartient de dispenser, de juger quels seront ces cas rares, & où l'on pourra accorder une dispense avec les conditions qu'il prescrit. Mais quand le Concile vient à déclarer sa volonté sur les dispenses des mariages entre parens au second degré, il ne s'en raporte à personne, & détermine lui même les cas où son intention est qu'on puisse user d'indulgence en accordant la dispense, & hors desquels il veut que son ordonnance soit exactement observée : *In secundo gradu numquam dispensetur, nisi inter magnos Principes, & ob publicam causam.* Les raisons du soleil ne sont pas plus clairs que ces paroles : & ce seroit les obscurcir que de les vouloir expliquer. Il est bon seulement de remarquer combien le Concile met de différence entre la défense qu'il venoit de faire en général, de dispenser en matière de mariages à contracter, & celle qui regarde en particulier le second degré. Dans la 1. il met une alternative : *Vel nulla omnino detur dispensatio ; vel rarò ;* mais le second membre de l'alternative est indéfini, & la rareté des cas indéterminée ; ce qui donne au dispensateur

* Trid. sess. 24. de ref. matr. c. 5.

reur la liberté d'en user selon sa prudence avec quelque étendue. Dans la 2. il n'y a point d'alternative, mais seulement une exception reduite seulement à deux cas : *Nunquam dispensetur, nisi inter magnos Principes, & ob causam publicam.* Dans la 1. le Concile ne spécifie point les personnes, & il n'y en a aucune qui ne puisse prétendre à une dispense quand il y en aura une juste cause. Dans la 2. on n'en laisse l'espérance qu'aux Princes, & non encore à tous, mais aux grands Princes seulement. Dans la 1. point de distinction entre les causes particulières & les causes publiques : & les particulières suffisent, si d'ailleurs elles sont valables. Dans la 2. une cause particulière ne suffit pas, il en faut une publique, qui regarde l'intérêt commun de l'Eglise ou de l'Etat. Et par cette dernière clause seule, quand il est question d'examiner si on peut obtenir dispense dans le cas du second degré de parenté, on ne doit compter pour rien tout ce qu'on pourroit alleguer de raisons de bienfaisance, d'accommodement, ou d'avantages particuliers d'une famille ou deux, ni même des considérations importantes de quelque personne en particulier.

Il n'en faudroit pas davantage pour décider le cas, puisqu'il s'agit de l'exécution d'une ancienne loi, renouvelée & établie de nouveau par ce dernier Concile général, qui marque de point en point ce qu'il veut que l'on fasse, ou qu'on ne fasse pas sur cette matière. Et il faut considérer que cette loi ne regarde pas seulement la police extérieure de l'Eglise, ni l'exercice de la juridiction Ecclesiastique, ni d'autres semblables matières, sur lesquelles les reglemens du Concile ne sont pas reçus par tout.

C'est

C'est une loi universellement reçue par toute l'Eglise, qui concerne la discipline uniforme des sacremens : & comme elle rend incapables de contracter entre eux validement le mariage, tous ceux qui sont dans ce degré de parenté & que les Etats y sont intéressés, il ne faut pas douter que les Ambassadeurs des Princes, qui étoient au Concile, n'aient bien examiné toutes choses, & n'aient concouru à l'ordonnance en question.

Les raisons que l'Eglise a eue de confirmer cette défense, sont très considérables. Et comme elle a été observée de tout tems avant même qu'il y en eût aucune loi positive, ni divine, ni humaine, il semble que les hommes en aient reçu quelque impression de la main de la nature. Car d'où pourroit venir l'éloignement qu'on avoit de ces sortes d'alliances, même avant que les hommes les eussent défendues, puisqu'il n'y en arien dans la loi de Dieu écrite ? Ne seroit-ce point cet instinct de la nature, qui est une espece de loi naturelle, que S. Ambroise auroit eu en vue, quand il a dit que la loi divine défend les mariages entre les Cousins-Germaines, & les Cousines-Germaines ? Car la pudeur naturelle, quoique fille du péché, ne laisse pas de venir de Dieu ; & c'est une espece de loi naturelle dont le sentiment a conduit les païens mêmes, & leur a donné de l'horreur de certaines choses qui aprochoient de celle dont nous parlons. Quoiqu'il en soit, S. Ambroise dans sa lettre 60. à Paterne, aiant à lui montrer qu'il ne lui étoit pas permis de faire épouser à son fils sa propre niece (petite fille de Paterne même) lui fait cet argument, du moins au plus : Quel sujet peut-on avoir d'en douter, puisque la loi divine défend même aux Cousins-Germaines

mais de s'allier par le mariage ? *Quidenim est quod dubitari queat, cum lex divina etiam patrueles fratres prohibeat convenire in conjugalem copulam ?* On a de la peine à comprendre que S. Ambroise ait pû ignorer qu'il n'y a aucune loi positive dans l'Écriture sur ce sujet, & tout ce qu'on pourroit faire pour expliquer ce qu'il en écrit en cet endroit, seroit peut-être de dire qu'il a regardé ce qu'on en trouve dans l'usage & la pratique commune de tous les hommes, comme une espece de tradition divine, & ce qu'on en sent dans la nature, comme une marque de la volonté de Dieu.

L'aversion qu'on a par cet instinct naturel de ces sortes de mariages, étoit si général & si puissante au raport de S. Augustin, qu'encore qu'il n'y eût point de loi divine qui les défendît, il s'étoit établi comme une loi de mœurs & de coutume parmi les peuples, qui avoit presque autant de force sur leur esprit que des défenses positives, pour empêcher les mariages des Cousins - Germain. Desorte qu'il se trouvoit très rarement que l'on usât de son tems, de la liberté que les loix laissoient sur cela à ceux qui étoient dans ce degré de parenté. » Ce qui étoit permis, dit ce saint Docteur, est si proche de ce qui est défendu, c'est-à-dire, le mariage d'un Cousin - Germain avec une Cousine, touchoit de si près au mariage d'un frere avec sa sœur, que l'horreur qu'on avoit de celui-ci, en inspiroit pour l'autre. » On croioit presque faire avec une sœur ce qu'on faisoit avec une Cousine - Germaine ; » parce que ces cousins sont si proches des freres, qu'on leur en donne même le nom, & qu'ils sont en effet presque freres. « Tout cela est mot pour mot de ce saint Docteur, dans le

livre 15. de la cité de Dieu, chap. 16. où après avoir remarqué que la coutume a beaucoup de force sur l'esprit des hommes, & que lorsqu'elle sert à mettre des bornes à la concupiscence, c'est un crime de la vouloir violer ou effacer, il ajoute ce qui suit : *Si enim iniquum est auiditate possidendi, transgredi limitem agrorum, quanto est iniquius libidine concumbendi subvertere limitem morum? Experti enim sumus in connubiis consobrinarum, etiam nostris temporibus, propter gradum propinquitatis fraterno gradui proximum, quam raro per mores fiebat, quod fieri per leges licebat; quia id nec divina prohibuit, & nundum prohibuerat lex humana. Verumtamen factum etiam licitum propter vicinitatem horrebatur illiciti, & quod fiebat cum consobrina, penè cum sorore fieri videbatur; quia & ipsi inter se propter tam propinquam consanguinitatem fratres vocantur, & penè germani sunt.*

Les Princes ont laissé agir les loix de l'honnêteté naturelle & de la coutume, tant qu'elles ont été en vigueur, & qu'on ne les a violées que rarement, comme S. Augustin témoigne qu'il se trouvoit encore de son tems : mais quand ils ont vû que la cupidité l'emportoit sur la pudeur de la nature & sur l'usage des mœurs, ils sont venus à leur secours par le moyen de leurs ordonnances. S. Augustin nous vient de marquer assez clairement qu'il y en avoit de son tems, & il le dit encore plus expressément quelques lignes après : *Verum quis dubitet honestius hoc tempore etiam consobrinorum prohibita esse conjugia?* » Peut-on douter que la défense qui empêche aujourd'hui les cousins & les cousines de se marier ensemble, n'ait bien mieux pourvû à l'honnêteté naturelle ? « Saint Am-

Ambroise, dans les paroles qui seront rapportées plus bas, cite sur cela une loi de Théodose le grand, que nous n'avons point; mais ses deux enfans, Arcade & Honoré, qui en firent aussi chacun une, citent celle de leur Pere. Les capitulaires & les ordonnances de nos Rois autorisent la même discipline. Ainsi toutes les puissances spirituelles & temporelles conspirent ensemble à empêcher les mariages entre parens du 2. degré.

Les saints Docteurs nous apprennent les raisons de cette défense, & les tirent du dessein général que Dieu a de lier les hommes les uns avec les autres par la charité, qui est la fin de toutes ses œuvres, le plus grand bien de l'homme en cette vie, & le plus fort lien de la société humaine. Car il est visible que c'est pour cela qu'il a voulu que les hommes soient nés les uns des autres, & que pour cet effet les peres & les meres fussent unis par le lien conjugal, par le moien duquel plusieurs familles entrent les unes dans les autres, & forment ensemble une liaison & une société particuliere, d'étrangers & inconnues qu'elles étoient auparavant les unes aux autres. C'est ainsi que les liens de la charité se multiplient.

Mais il y avoit deux inconveniens contraires à craindre. Il y avoit à apprehender d'une part que la charité conjugale ne degenerât en une passion brutale, & une ardeur excessive, si ceux de proches parens, déjà liés ensemble par le sang & par une familiarité formée de longue main & dès l'enfance, venoient à y ajouter l'amour & la tendresse conjugale, qui sont ordinairement si ardens & si vifs entre un mari & une femme, & qui ont coutume de croître & de s'échauffer de jour en jour par les pri-

vautés, les complaisances, les intérêts communs, & les fruits du mariage. C'est pour cela que l'Eglise, en suivant la conduite de l'Esprit de Dieu, n'a pas voulu que les parens pussent contracter mariage les uns avec les autres dans les quatre premiers degrés de parenté, dont le premier étoit déjà interdit par la loi divine, & même par la raison. C'est la preuve qu'apporte S. Thomas, * & qu'il a même retirée d'Aristote : *Cum enim homo naturaliter consanguineam diligat, si adderetur amor qui ex carnali copulâ inflammatur, inde nimius amoris ardor efferveret, & existeret flagrantissimum amoris incendium.*

D'un autre côté, comme l'amitié se refroidit entre les parens, & qu'ils deviennent presque étrangers les uns aux autres, à mesure qu'ils s'éloignent de leur tige commune, & qu'on a passé le quatrième degré, Dieu a voulu que l'on pût courir, pour ainsi dire, après cette amitié fugitive, & la rapeller par une nouvelle alliance, la rechauffer & l'arrêter par les liens du mariage, permis pour cet effet hors le quatrième degré. Ainsi se multiplient dans la société humaine les liens de la charité, & plus de personnes s'unissent les uns avec les autres, lorsque ceux qui sont déjà liés par une proche parenté attirent des étrangers dans leurs familles par des mariages, ce qu'ils ne feroient pas s'ils avoient la liberté de s'unir de nouveau avec des personnes de leur famille même. *Habita est enim ratio rectissima caritatis*, dit saint Augustin, *ut homines quibus esset utilis atque honesta concordia diversarum necessitudinum vinculis necterentur, nec unus in una multa ha-*

be-

* S. Thom. 2. 2.

beret, sed singula spargerentur in singulos, ac sic ad socialem vitam diligentius colligendam plurima plurimos obtinerent.

Il est aisé de voir qu'en cherchant des dispenses pour se marier avec une Cousine Germaine sans aucune nécessité, on se tire de l'ordre de Dieu & de l'Eglise, & que loin de suivre leurs vues & de seconder leurs desseins, comme on le doit, on s'en éloigne, & on en empêche, autant que l'on peut, l'exécution & l'accomplissement par ses vues propres & par ses desseins particuliers. On fait par cette conduite des alliances que Dieu n'approuve point, & on unit ensemble ceux qu'il ne veut pas unir. Car c'est une parole de S. Thomas qui doit faire trembler ceux qui ont ces sortes de mariages à cœur, *Que comme Dieu n'unit point ceux qui s'unissent ensemble par un mariage contraire au commandement de Dieu, de même il n'unit point ceux qui se marient contre le commandement de l'Eglise, qui n'a pas moins de force pour nous obliger que le commandement de Dieu.*

Les motifs que l'on expose dans ce memoire pour justifier le dessein d'obtenir dispense d'obéir à l'Eglise en cette rencontre, ne paroissent gueres propres à persuader qu'on le puisse faire en conscience. *Le mariage, dit-on, fera plaisir aux deux familles; on s'accommode fort de l'humeur de la Cousine; on y est accoutumé.* Mais des raisons si humaines peuvent elles être mises en balance avec le respect & l'obéissance due aux loix de l'Eglise, si autorisées en toutes manieres? On a bien su, quand on a défendu ces mariages, qu'ils feroient plaisir à plusieurs personnes: & c'est pour cela même qu'on les a dé-

défundus. Car on ne s'avise gueres de défendre des choses ausquelles les hommes ne prennent point de plaisir. Mais un bon chrétien met sa joie à sacrifier ce plaisir à l'obéissance qu'il doit à l'Eglise sa mere, & trouve son plaisir dans son obéissance même.

Il a même sujet d'esperer d'y trouver tout le reste, c'est-à-dire, que Dieu pour récompenser son obéissance, lui fera trouver ailleurs ce qu'il ne trouvera peut-être pas où il le cherche, une femme dont les bonnes qualités soient capables de rendre un mariage heureux. Car Dieu en renfermant toutes ces qualités dans la prudence (aux Proverbes, ch. 19. 14.) fait connoître en même tems que c'est de lui qu'il faut principalement attendre ce don précieux, d'une femme sage & prudente : *Domus & divitiæ dantur à parentibus ; à Domino autem propriæ uxor prudens*. Rien n'est si trompeur que la prévoyance humaine en ces occasions, & l'esperance n'est fondée que sur le sable, quand elle n'est fondée que sur une chose aussi changeante que l'humeur : au lieu que l'esperance chrétienne n'est point trompeuse, parce qu'elle s'appuie sur la bonté & la puissance de Dieu, & qu'elle a soin de n'y point mettre d'obstacles, comme on le fait en prenant des mesures contraires à sa volonté & aux ordres de son Eglise.

La 2. raison n'est pas plus forte que la première, parce qu'on ne doit pas présumer qu'il doive naître des divisions pour des partages entre des coheritiers qui vivent dans une si grande union, & qui ont tant de probité & d'équité. De plus, si la demoiselle n'est pas seule coheritiere avec son cousin germain, ce mariage ne peut couper toutes les racines des contestations, s'il y en a à craindre. Enfin, au pis aller,

les voies de la justice ou de l'arbitrage sont les moïens naturels pour faire cesser ces sortes de differends , & les sacremens de l'Eglise ne sont pas faits pour cela.

Si le pere du Cousin germain a rendu des services importans à l'Eglise , comme on le dit dans la 3. raison , c'est une grande grace que Dieu lui a faite ; & la reconnoissance qu'il lui en doit , l'engage à suivre avec plus d'exactitude que d'autres l'ordre établi dans les Conciles par son esprit & pour le bien de son Eglise. Ces services seroient une marque de la pieté du pere , & cette pieté rendroit plus dangereux le mauvais exemple qu'il donneroit en recherchant une dispense pour s'exemter d'observer les regles de l'Eglise sa mere. Car le monde est plein de gens qui ne cherchent qu'un exemple pour autoriser leur cupidité , & dont toute la Theologie consiste à dire : Un tel l'a fait , cet homme si sage , si éclairé , d'une probité si exacte , & d'une pieté si exemplaire : puis-je mal faire en suivant son exemple ? Enfin une dispense d'observer dans une chose importante les loix de l'Eglise est une récompense bien fausse , & souvent bien funeste. Un chrétien n'en attend point d'autre pour le bien que Dieu lui fait faire , que Dieu même ; & on s'expose à s'en rendre indigne , quand on prefere à l'obéissance qu'on doit à l'Eglise , & à ses ordonnances , des vues & des satisfactions humaines , & peut-être de intérêts temporels.

Les services rendus à l'Etat doivent encore moins être mis ici en ligne de compte. C'en est pas aux dépens de l'Eglise & de ses loix qu'ils doivent être récompensés. Les plates qu'on fait à ces loix blessent même l'Etat aussi bien que l'Eglise , puisque le scandale public qu'el-

les causent, au moins à l'égard des plus gens de bien & des plus éclairés, & les suites que le mauvais exemple attire, peuvent beaucoup nuire à un royaume, & y être la semence de plusieurs desordres en arrachant les bornes que les loix & la coutume avoient posées en faveur de la pudeur de la nature, & du respect dû au sang. Un homme d'Etat doit donner aux autres l'exemple de la soumission & de l'obéissance dues à des loix qui sont aussi bien de l'Etat que de l'Eglise. Plus on y est élevé en dignité & en autorité, plus on est obligé d'avoir le zèle de ses loix, & de son bon ordre; parce que l'on prend &c, pour ainsi dire, de toutes leurs démarches, & qu'on se fait un droit des moindres licences qu'ils se donnent. S. Ambroise dans une semblable occasion, sur laquelle une personne de qualité l'avoit consulté, lui remettoit devant les yeux la dignité dont son Prince l'avoit honoré: *Sed si divina te praterunt*, dit-il à Paterne, *saltem Imperatorum praecepta, à quibus amplissimum accepisti honorem, haud quaquàm praterire te debuerunt. Nam Theodosius Imperator etiam patruales fratres & consobrinos vetuit inter se conjugii convenire nomine, & severissimam poenam statuit, si quis temerare ausus esset fratrum pia pignora.*

L'autorité de Sanchez & des autres Casuistes n'est pas assez considérable pour être opposée à toutes celles que l'on a jusqu'ici rapportées. Celle de M. de Marca, est celle d'un fort habile homme, mais politique, & qui tournoit & retournoit ses sentimens selon que ses intérêts le demandoient. Il passe pour un Ecrivain qui donne beaucoup aux Conciles, & qui soutient que les Papes ne doivent gouverner l'Eglise que conformément aux SS. Canons, comme l'Egli-

glise de France l'a toujours tenu. Mais dans le même ouvrage de *Concord. sacer.* & *Imp.* après avoir semblé tout ôter aux Papes, d'une main, il le leur rend de l'autre en les rendant comme maîtres des canons, & leur accordant libéralement *plenam potestatem canones remittendi & temperandi*, comme il le publie même dans une opuscule ou fragment posthume, mis au jour en 1681. par M. Baluze. On ne peut donc, sans tout risquer, mettre sa confiance aux décisions de ces sortes d'Ecrivains pour des choses où le salut se trouve intéressé. Un Canoniste amphibie, & un Casuiste à qui tout est probable, sont de mauvais guides pour la conscience. La différence qu'il y a entre eux & les saints Peres de l'Eglise, a été fort bien marquée par un grand homme d'Etat, dont le cœur étoit si droit & si chrétien (Thomas Morus) qui aiant mieux aimé abandonner la charge de Chancelier d'Angleterre, que de consentir au violement des loix de Dieu & de l'Eglise sur le mariage, mérita d'en être le martyr en donnant sa vie pour elles. Voici ses paroles : *Veteres Patres nostri, ut vel quisque plus satisfaceret, hortabantur. Jam verò apud nos, non quàm longè à peccato abscedendum sit, quaritur, sed quam propè ad peccatum sine peccato accedi possit.*

Mais, ajoûte le memoire, ne peut-on pas regarder ces dispenses du Pape à l'égard des empêchemens qui ne sont pas de droit divin, ni pour les premiers degrés de parenté, comme des graces qui dans l'état présent de l'Eglise, & selon l'usage des deux ou trois derniers siècles, semblent dépendre de la seule volonté du Pape, à qui seule il semble que l'Eglise veuille s'en rapporter pour les accorder à qui il lui plaît ?

En verité il est bien étrange que dans une affaire de cette importance où il y va de la validité d'un mariage & de la conscience de tous ceux qui y prendront part, on apporte pour toutes preuves d'un sentiment visiblement contraire à la loi, des *il semble*, c'est-à-dire, des apparences, & des apparences très fausses. Car pourquoi veut-on se persuader sur de pures imaginations, que ces dispenses dépendent de la seule volonté du Pape, & que l'Eglise veuille s'en rapporter à lui pour les accorder à qui il lui plaît, puisque l'Eglise declare nettement tout le contraire ? Car puisqu'il n'y a que le Pape qui puisse accorder ces sortes de dispenses, les Conciles les lui aiant réservées privativement à tout autre, c'est au Pape que l'Eglise dit par la bouche du Concile general : *Que dans le second degré on n'accorde jamais de dispense, sinon aux grands Princes, & cela pour une cause publique.* Si elle s'étoit contentée de faire la loi sans parler de la dispense, on auroit peut-être pû supposer avec quelque couleur, qu'elle auroit laissé au Pape la liberté d'en dispenser comme il le jugeroit à propos. Mais quand on voit qu'elle va au devant de cette prétention, en prononçant sur la dispense, aussi bien que sur ce qui en fait la matiere, & en declarant en termes précis qu'elle ne veut point que le Pape en dispense jamais, sinon dans les deux cas qu'elle marque elle même, pourquoi s'amuser à vouloir deviner une intention qu'il est clair qu'elle n'a jamais eue ?

Ce qu'on allegue de la pratique des deux ou trois derniers siècles ne sert qu'à renouveler la memoire des desordres infinis qui y regnoient, & dont le nôtre ne se sent encore que trop. Et comme une partie de ces desordres venoient de

ce que l'on avoit laissé aller tout à Rome, & qu'on y donnoit toutes sortes de dispenses à pleines mains, sans choix & sans discernement; c'est pour cela même que le Concile a cru que pour remettre quelque ordre dans l'Eglise, il falloit réprimer la facilité de donner des dispenses, & prescrire les cas & les conditions où on les peut accorder, quoique rarement, dans les matieres les plus importantes, comme il a fait nommément pour celle du second degré. Il n'a fait en cela que rétablir ce qui avoit été dans les siècles supérieurs, où les Papes faisoient profession de suivre les regles des SS. Canons, en matiere de dispense. Le Pape Zacharie nous l'apprend entre les autres. Un François revenu de Rome assuroit que le Pape Gregoire III. lui avoit accordé dispense pour un mariage contraire aux loix de l'Eglise: *A Dieu ne plaise*, répond le Pape Zacharie, *que notre prédecesseur ait fait ce qu'on lui impute. Le saint Siegen'a garde d'autoriser ce qui est contraire aux constitutions des SS. Peres, & à la disposition des canons.*

Tout ce que M. de Marca peut dire de contraire ne peut être solide. On n'a pas ici présentement son livre pour voir ce qu'il y dit de la distinction des dispenses où ni le public ni un tiers ne se trouvent interressés, & de celles où l'un ou l'autre le sont. Quoiqu'il en soit en d'autres matieres, il est certain qu'en celle-ci elle est frivole & chimerique. Car l'Eglise & le public ont toujours grand intérêt à l'observance ou au violement des canons. Le public semble prendre moins de part, & avoir moins d'intérêt aux mariages des simples bourgeois qu'à ceux des grands. Cependant, s'il suffisoit d'en-voier à Rome de l'argent à un banquier pour obtenir telles dispenses que l'on voudroit, &

que l'on veut que le Pape puisse donner à qui bon lui semble, il en pourroit arriver des defordres épouvantables, & qui feroient du genre humain un horrible concubinage & un inceste presque universel.

Autant que cette distinction qu'on vient de marquer est hors de propos, autant confondroit-on mal, comme on fait dans ce qui suit, des Rescripts qu'on obtient de Rome pour être absous de censures ou d'irregularités, avec des dispenses pour un mariage entre parens au 2. degré. Quoi qu'il en soit de la validité de ces premiers Rescripts donnés sans cause, cela ne peut tirer à conséquence pour les autres; parce qu'il y a bien de la difference entre relâcher de la rigueur des peines canoniques & des censures, & dispenser pour un tel mariage. Car le Pape a bien plus de liberté pour l'absolution des censures, que pour les dispenses dont il s'agit, & d'où dépend la validité d'un sacrement.

Il est inutile d'examiner si les irregularités sont plus anciennement marquées dans les Conciles, que les empêchemens dirimans du second degré de parenté. Si on y trouve ceux-ci plus tard, c'est qu'on a eu plus tard besoin de les y marquer, comme beaucoup d'autres choses plus importantes que certaines irregularités, parce qu'on a eu si longtems horreur de ces mariages, que la pudeur naturelle, la coutume des peuples, & les loix des Princes ont suffi pour arrêter ceux qui auroient voulu faire de ces sortes d'alliances. Il ne faut donc pas tirer conséquence de l'un à l'autre, quand il seroit vrai qu'on pût en conscience se servir des dispenses que l'on accorde à Rome tous les jours, même sans connoissance de cause pour des irregularités & pour les derniers degrés de parenté. Je crois qu'on a

voulu dire *sans cause* ; car il y a quelque différence , entre une dispense donnée *sans cause* , & une donnée *sans connoissance de cause*. Il n'est pas question de ce dernier : & pour le premier , je dis qu'il y en a peu qui soient données sans que l'on expose au Pape quelque cause , vraie ou fausse. On en renvoie l'examen sur les lieux , & si on les examinait de près , on trouveroit que ce sont le plus souvent des prétextes , plutôt que des causes véritables. Et un Canoniste a eu grande raison d'avertir les delegués d'y prendre bien garde , *parce que le plus souvent il se trouve que les dispenses sont subreptices* , à cause qu'elles sont données sous cette condition : *Si preces veritate nitantur* , & que la validité du Rescript dépend de la vérité de la condition & de l'exposé.

Mais si l'on veut savoir ce que les plus celebres Canonistes & les Ecrivains les plus favorables aux droits du S. Siege croient de la validité des dispenses données sans cause , le Pannormitain en peut être cru : *Une dispense* , dit-il , *donnée sans cause legitime par le Pape* , *n'excuse point devant Dieu*. Covarruvias , en parlant de la matiere du mariage , le dit encore plus rondement : *Tous les auteurs conviennent* , dit-il , *qu'une dispense accordée par le Pape de Rome sans cause legitime* , *quoi qu'en matiere de droit positif seulement* , *ne met pas néanmoins la conscience en sureré* , *parce qu'une telle dispensation n'est* , *selon S. Bernard* , *qu'une dissipation*. Le Cardinal Tolet , Jesuite fort pieux & fort savant , répond aussi , que les dispenses données sans cause , ont lieu dans le *for extérieur* , mais non pas au *for intérieur* & devant Dieu ; que ceux qui les ont obtenues ne sont point en sureré ni excusables , sous prétexte que c'est le

Pape qui les a données ; que c'est à lui de voir comment il les a données ; & que la cause pour être legitime , doit regarder l'utilité de l'Eglise.

Ces dispenses données sans cause legitime & hors les cas marqués par le Concile, peuvent donc bien mettre ceux qui les obtiennent à couvert des troubles & des poursuites que l'on pourroit faire contre eux aux tribunaux Ecclesiastiques ; mais devant le tribunal de Dieu, où il en faudra répondre, ce ne sont, selon la pensée de S. Bernard, que comme des feuilles de figuier dont ils couvrent la nudité honteuse de leurs consciences corrompues. C'est un voile dont ils cachent quelquefois sans y penser, leurs desirs deregles, & non une précaution qui puisse leur servir de quelque chose au jugement de Dieu.

Voilà comme parlent les saints, & ceux qui ne veulent tromper personne. Et les Ecrivains qui donnent sur tout cela un pouvoir souverain & arbitraire aux Papes, ou veulent tromper les autres, ou se trompent miserablement eux mêmes. Mais quand ce pouvoir seroit aussi bien fondé, qu'il est certain qu'il l'est très-mal, il ne serviroit de rien en cette occasion, puisque le Pape y auroit renoncé à l'égard du cas dont il s'agit ; car il a reçu, confirmé, & autorisé, autant qu'il a été en lui, les decrets du Concile selon leur forme & teneur, & s'est engagé à les faire observer dans toutes leurs circonstances.

La prescription dont on fait mention dans le memoire, ne peut avoir ici aucun lieu en faveur du Pape. Car qui a jamais oui dite qu'à force de dispenser des ordonnances des Conciles avec une facilité contraire à l'intention de l'Eglise, on acquiert un droit d'en accorder tant qu'on

qu'on voudra, & à qui on voudra, & que cette facilité prescrive contre les loix, & contre la coutume? Le Concile de Trente n'a-t-il pas interrompu cette possession à l'égard particulièrement des dispenses dont nous parlons? N'a-t-il pas remis la loi dans toute sa vigueur? Si on l'a violée depuis le Concile, les plus savans Theologiens & les plus saints Evêques, n'ont-ils pas réclamé & protesté pour l'Eglise & pour ses loix contre cette malheureuse facilité? N'ont-ils pas déclaré à la face de toute l'Eglise, que ces sortes de dispenses sont subreptices ou nulles?

Enfin ce qu'on dit en dernier lieu, que cet empêchement n'est établi que sur une loi positive, ne peut servir de rien : car si par cette raison on y peut faire quelque changement, comme c'est l'Eglise qui l'a établi, c'est aussi à l'Eglise qu'il appartient de le changer. Or l'Eglise assemblée dans le Concile dernier a été si éloignée de vouloir changer cette loi, qu'elle l'a affermie de nouveau de la maniere du monde la plus forte, & a lié les mains à celui qui donne les dispenses du second degré, en lui ordonnant de n'en dispenser jamais, hors les deux cas dans lesquels elle veut bien qu'on le fasse, si on le juge à propos. En verité il y a lieu de s'étonner que sous ce foible prétexte, que c'est une loi positive, on veuille que le Pape en puisse disposer, soit sans cause ou avec cause, & qu'il n'ait point d'autre regle en cela que sa volonté : maxime dont le savant Cardinal Contarini ne feint point de dire, qu'elle est non seulement fautive, mais » contraire au bon sens, & à » la doctrine chrétienne; qu'elle est capable de » renverser tout le gouvernement de l'Eglise; » qu'elle sent l'idolatrie; & qu'on ne peut rien » inventer de plus pernicieux.

Mais on peut aussi dire pour ceux qui cherchent ces sortes de dispenses, ce que dit le Cardinal Bona dans le livre *de ses Principes de la vie chrétienne*, qu'il y a lieu de craindre qu'on n'aime pas véritablement Dieu, quand par des raisonnemens humains on tâche de s'exemter de l'obligation d'observer la loi de Dieu & les commandemens de l'Eglise. Et comme on n'a garde de croire que ceux qui consultent le présent cas, soient de ceux qui n'aiment point véritablement Dieu, on se tient aussi pour assuré qu'ils ne songeront point à obtenir cette dispense dont il est question.

L E T T R E DCXIX. *

A M. DU VAUCEL. *Sur le troisieme Placard des Jesuites, le libelle intitulé Jansenismus &c.; & la signature du Formulaire.*

IL y a plus de deux mois que quelques incommodités m'ont mis hors d'état de pouvoir travailler, mais en étant quitte présentement, je m'en vas m'y remettre, par une 4. & 5. piece du procès de calomnie. Nous avons eu un éclaircissement, touchant l'affaire de Tournai dont il est parlé dans le 3. Placard. Je tâcherai de vous en envoyer la copie : afin que vous la puissiez faire voir à des personnes de piété, qui jugeront par là quelle foi on doit ajouter à de tels calomniateurs qui font des crimes à de bons Evêques de leurs meilleures ordonnances. Mais quels grands que soient ces excès, nous ne gagnons rien à les représenter : & on a le cœur saisi de douleur, de voir combien on en est peu touché

23. Octobre 1693.

ché au lieu où vous êtes , puisqu'on n'a pu encore tirer d'eux aucune condamnation du *Jansenismus destruens omnem Religionem*. On ne l'a peut-être pas assez demandé. Cependant rien n'étoit plus important : car il paroît par l'écrit du P. Bonaventure*, qu'il fonde la nécessité de sa Bulle sur ce que tout ce país-ci est plein de Jansenistes hérétiques. Or surquoi peut être appuyée une supposition si manifestement fautive, que sur ce qu'en font dire les Jesuites à l'Archevêque de Malines, c'est-à-dire, les auteurs & fauteurs de ces infâmes Satires, qui les rendent indignes de toute créance ? Un autre fondement de cet écrit du P. Bonaventure, est que ç'a été la Bulle d'Alexandre VII. touchant la signature, qui a apaisé les troubles de l'Eglise de France.

Mais vous avez dans le Phantôme du Jansenisme les pieces originales qui font voir manifestement combien cela est faux, & que c'est tout le contraire. C'est ce que nous ne doutons point que vous n'avez fait valoir. C'est par là aussi qu'il vous aura été facile de détruire le méchant écrit de M. Rolland †, qui ayant été un des mediateurs de la paix, avec M. de Sens & M. de Châlons, ne peut ignorer comment les choses s'y sont passées. La lettre des 19. Evêques, qui n'a jamais été contredite par aucun autre Evêque, en fut un des principaux fondemens. J'ai peur que vous ne l'avez pas assez fait valoir. Or il est impossible qu'un Prélat qui a approuvé cette lettre, comme l'a fait certainement le Sr. Rolland, puisse parler comme il fait dans cet Ecrit, sans parler contre sa conscience.

* Le Cardinal Laurea.

† Cardinal d'Estrees.

Comme je ne puis guere écrire, je ne fais que vous marquer en peu de mots ce qui me vient dans l'esprit : vous l'entendrez facilement. Et je crois qu'on l'a déjà fait à la fin du grand traité de la Regale. Je m'imagine que vous aurez tiré un grand avantage, de ce que dit le P. Bonaventure dans son Ecrit, lorsqu'il veut prouver que la nouvelle Bulle ne fera point de bruit, parce qu'il y aura très peu de communautés qui ne reçoivent le Formulaire. Car les Jesuites, dit-il, le recevront sans peine, parce qu'ils sont persuadés que condamner les 5. Propositions dans le sens de Jansenius, c'est condamner ce que Jansenius soutient avec tant de force & tant de zèle, que la grace de cet état n'est pas soumise au libre arbitre. Comme cet écrit a été envoyé à Louvain, je n'en puis rapporter les propres paroles; mais il me semble que s'en est le sens. Or rien peut-il mieux faire voir combien cette Bulle non expliquée, peut faire de mal à l'Eglise? Car croire que c'est cela que les Papes ont condamné dans Jansenius, c'est croire, selon l'auteur même de l'écrit, qu'ils ont condamné dans Jansenius la doctrine de S. Augustin, que tant de Papes ont dit être celle de l'Eglise. C'est donc ce que les Jesuites prétendroient avoir été établi de nouveau par cette nouvelle Bulle non expliquée. C'est ce qu'ils persuaderoient à tous ceux qui ont créance en eux. C'est surquoi l'Archevêque de Malines, qui n'a point d'autres sentimens que les leurs, prétendrait que tombe le serment que le Pape lui auroit permis d'exiger. Et c'est par conséquent ce que refuseroient de faire tous ceux de l'Université de Louvain, qui se tenant fermes à la doctrine de leur Ecole, croiront avec raison commettre un parjure, en faisant un serment
par

par lequel le Prélat qui l'exige d'eux, prétend que l'on s'engage à condamner la doctrine sainte de la grace efficace de J. C. comme l'hérésie que les Papes ont condamnée dans le livre de Jansenius.

Cela fait voir de plus que rien ne seroit plus équivoque, que le serment qu'on exigeroit par cette nouvelle Bulle pour faire condamner les propositions dans le sens de Jansenius. Car les Jésuites & les Evêques qui n'agissent que par leur esprit, le feroient tomber sur la grace efficace par elle même, selon l'auteur de l'écrit, & les autres le feroient tomber sur toute autre chose. Or y a-t-il rien de plus indigne de la sincérité de l'Eglise, que de troubler une infinité de Catholiques en les forçant de jurer qu'ils condamnent un certain sens d'un Prélat Catholique, qu'on ne leur explique point, & qu'on n'oseroit leur expliquer, parce que ceux mêmes, qui pour divers intérêts favorisent l'exaction de ce serment, ne sauroient convenir entre eux quel est le sens de Jansenius que l'on y fait condamner. Il me vient dans l'esprit qu'il faudroit faire lire le *Phantôme* à M. Sanguin. Il seroit par là fort bien instruit de l'affaire du Formulaire, qu'il seroit bon qu'il eût vue. On ne nous a point envoyé de nouvelles feuilles du septieme*. Mais il y a plus de 8. ou 10. jours que l'Imprimeur nous assura qu'il seroit achevé dans 15. Je suis tout à vous. Les infirmités, quoique peu considérables, font toujours penser à la mort. Cela a été cause que je lis tous les jours depuis quelques tems quelque chose du *bonheur de la mort Chrétienne*. Il me paroît si beau, que si vous le pouviez faire traduire en Italien,

* Le 7. tome de la Morale Pratique.

206 DCXX. Lettre de M. Arnauld
lien, & l'imprimer à Rome, ce feroit un grand
service que vous rendriez à l'Eglise.

L E T T R E DCXX.*

A M. DU VAUCCEL. Sur l'affaire du For-
mulaire; quelques accusations que l'on faisoit
contre lui; & la mort d'un ami.

Quelle imagination bourue, que l'on m'ait
vu déguisé en marinier pour me retirer de
Flandre en un autre país? Outre la sottise du dé-
guisement; je ne suis guere présentement en
état de faire voiage, m'étant resté une fort gran-
de débilité des incommodités que j'ai eu depuis
le mois d'Août dernier, dont graces à Dieu je
suis présentement delivré. Le seul moyen de sor-
tir de l'affaire du Formulaire, seroit d'insister
toujours fortement qu'au lieu de la paix que
notre bon Pape voudroit rétablir dans ces Egli-
ses, il y causeroit le feu d'une très grande divi-
sion, & un renversement de toute bonne disci-
pline. Et il est bien étrange que l'on s'imagine
ne pouvoir refuser à l'Archevêque de Malines
& aux 3. Evêques, dont il y en a deux qui y
prennent très peu de part, ce que l'on fait que
cet Archevêque ne demande que pour avoir oc-
casion d'ôter des emplois les plus habiles & les
plus pieux Ecclesiastiques de son Clergé. N'est-
ce point là *tradere gladium furioso*?

Il y a un mot dans la lettre de M. du Til †,
qui nous a un peu fait respirer: c'est, dit-il,
qu'il y a apparence que cela ne finira pas si-
tôt, & un autre dans la vôtre, que le Cardi-
nal

* 23. Octobre 1693.

† Hennebel.

nal d'Estrées devoit bien-tôt partir pour Paris.

Mais pour vous dire un mot de ce qui nous regarde en particulier, je ne sai ce que nous deviendrons si la paix ne se fait point cet hiver. On nous disoit hier que plusieurs femmes de qualité louoient des maisons à Anvers: ce qui fait juger que les Alliés desespèrent pouvoir sauver Bruxelles, au cas que le Roi de France la veuille attaquer. Mais peut-être qu'il aimera mieux se rendre maître de Liege & de Maftricht, pour forcer les Hollandois de se retirer de la ligue. Nous n'avons donc aucune assurance de demeurer ici en repos. Et que faire s'il en falloit partir? C'est ce qu'il faut mieux abandonner à Dieu, que de nous tourmenter inutilement sur ce qui passe les regles ordinaires de la prudence. Si le Pape faisoit dire à son Nonce quelque chose en ma faveur, ce me seroit un grand avantage, parce qu'il paroîtroit par là qu'on me tient à Rome pour bon Catholique: & qu'ainsi on ne pourroit plus me reprocher que des intrigues d'Etat. Et c'est surquoi je me justifierois bien aisément devant sa Majesté. On verra ce que le Pape obtiendra pour les Orphelins & les Orphelines. C'est surquoi on écrira à Paris selon vos vues.

Nous avons perdu un très bon ami & très pieux Ecclesiastique, qui avoit demeuré avec nous avant la dernière guerre, & qui s'en étoit retourné à Paris depuis qu'elle fût déclarée, parce qu'il craignoit qu'on ne l'y souffrît pas, étant connu pour François. Nous le recommandons à vos prieres. Je suis tout à vous.

L E T T R E DCXXI.

A MADAME DE FONTPERTUIS. Pour l'informer de sa santé; lui demander des nouvelles de celle d'un de ses parens; & l'engager à procurer quelque assistance à une pauvre famille qu'il lui recommande.

J'Aurois bien de la peine, Ma très-chère Sœur, à satisfaire à ce que vous desirez que je vous rende un compte exact de ce qui regarde ma santé. Car cela varie continuellement, surtout à l'égard de la diarrée, dont ayant été attaqué de nouveau depuis votre départ, & ensuite délivré par le remède d'un Carme approuvé par M. Phelippeaux, j'en ai ressenti une nouvelle attaque depuis quatre ou cinq jours, & ayant repris de ce même remède du Carme, je pensois en être quitte cette nuit & ce matin: mais je viens présentement de m'apercevoir que je n'en suis pas encore guéri tout à fait. Ce seroit donc bien du tems perdu de vous rendre compte de ces variations. Il vous suffit de savoir qu'on n'obmet rien pour arriver, si l'on peut, à une parfaite guérison, & que d'ailleurs le mal n'est pas si grand, puisqu'il n'a pas empêché que je n'aie eu toujours le poux très bon & très réglé. Mais faut-il s'étonner si à l'âge où je suis je me trouve dans ces sortes d'incommodités, qui sont les appanages de la vieillesse? C'est bien assez de n'avoir commencé de les ressentir qu'à l'âge de 80. ans.

Ce qui me tient plus au cœur présentement est le danger où est le Chevalier †, dont on

RG

* 3. Novembre 1693.

† De Pomponne.

ne nous a rien écrit depuis les dernières lettres du confrere que nous vous avons envoiées. Sur ce qu'on nous mandoit des divers accidens de sa maladie, nous avons envoié les avis de M. Phelippeaux, mais nous ne savons pas si on en a fait quelque usage. Ce qui nous reste est de bien prier Dieu pour lui comme nous ne manquons pas de faire dans notre petite famille. Nous étions aussi bien en peine de la maladie de M. votre fils. Mais il paroît par votre dernière lettre qu'il est hors d'affaire.

En attendant que je sois plus informé de ce que vous aurez fait auprès du Neveu, vous voulez bien que je vous parle d'une chose dont je crois vous avoir déjà parlé ou écrit. C'est la desolation de la pauvre famille de Madame Mare. Je ne sache guere de plus digne objet de la charité chrétienne, qu'une pauvre veuve qui n'a pour tout bien que ce qu'elle peut gagner du travail de ses mains, chargée de sept orphelins tous en bas âge. S. Jacques donne deux marques de la véritable Religion; à l'égard du bien, de visiter, c'est-à-dire, d'assister les veuves & les orphelins; & à l'égard du mal, de se garder pur de la corruption du siècle. Ce dernier ne suffit donc pas pour être vraiment devot & religieux. Il y faut joindre le premier, qui est la pratique des œuvres de miséricorde, que cet Apôtre s'est contenté de marquer par une des principales, qui est l'assistance des veuves & des orphelins.

On doit être d'autant plus porté à cette assistance charitable, lorsqu'il se trouve comme ici, que Dieu a comme préparé ceux à qui on la fait à la bien recevoir, la veuve étant bonne & chrétienne, & les orphelins bien nés & élevés dans la crainte de Dieu. Je ne doute point, ma
très-

très-chère Sœur, qu'après les graces que Dieu vous a faites, & qu'il continue à vous faire, vous ne sentiez dans votre cœur un vrai desir de soulager cette pauvre famille. Mais je sai bien que l'état de vos affaires temporelles, & les charges essentielles à votre état, ne vous laissent guere de moien de le pouvoir faire par vous même. Ce n'est pas aussi ce que je prétends. Mais vous savez sans doute ce que disent les SS. Peres, qu'il y a un talent dont Dieu nous demandra compte aussi bien que des autres, qui est celui qu'ils appellent le talent de la familiarité, quand des personnes riches ont créance en nous, & que nous manquons à nous servir de ce crédit pour les porter à faire de bonnes œuvres, que nous sommes persuadés être fort privilégiées & fort agréables à Dieu. Voilà ce que je vous supplie de bien considérer.

Vous êtes presentement une des personnes de Paris qui est la plus liée d'amitié avec des personnes riches & pieuses. Vous seroit-il difficile d'en engager au moins quelques uns à assister cette pauvre famille? La bonne veuve qui a perdu son fils unique par un accident si extraordinaire ne pourroit elle point se charger d'une de ces orphelines en la mettant à Gif, & s'obligeant devant Dieu à fournir tout ce qui seroit nécessaire pour y être Religieuse, si Dieu l'y appelloit? Comme il y en a plusieurs, quelqu'autre Dame ne pourroit-elle pas faire une semblable charité à une autre? La Duchesse qui connoît Mad. Mare & qui vous a témoigné avoir beaucoup d'amitié pour vous & pour Port Royal, vous refuseroit-elle, si vous lui demandiez quelque charité pour ces orphelines? Ces exemples vous peuvent faire penser à d'autres. Et ainsi je ne vous en dirai pas davantage: car mes yeux &

& ma main commencent à se lasser. Je suis tout à vous.

L E T T R E D C X X I I . *

A M. DU VAUCEL. Sur une Lettre de Sotelo, qu'il avoit alleguée dans la Morale Pratique; l'affaire du Formulaire; & la nécessité où il pouvoit se trouver de deloger.

IL faut bien que vous m'eussiez mandé que c'étoit par ordre de la Congregation qu'on avoit donné aux Roullets † & aux Bacheliers ‡ des copies authentiques de la lettre de Sotelo. Car n'ayant rien su que de vous de cette affaire, comment me serois-je avisé de marquer cette circonstance, si vous ne l'aviez pas mandée. Je ne vois pas cependant que les Jesuites puissent faire aucun reproche raisonnable sur cela, puisqu'il est capital de cette affaire est qu'on ait trouvé l'original de cette lettre dans les Archives de Propaganda fide, & que les uns & les autres en aient eu des copies authentiques, soit que ç'ait été par ordre de la Congregation, ou sans cet ordre. Quant à ce que vous dites qu'il y a à la fin de cet original, *Non constat hanc litteram esse Patris Ludovici Sotelo*, écrit d'une autre main; il faut que cela ait été ajouté depuis peu par un faussaire ou quelqu'un de leurs amis. Car j'ai une copie authentique de ce même original, qui m'a été envoyé de Rome il y a 7. ou 8. ans, où on a marqué exactement tout ce qui est à la fin, sans qu'on y dise rien de ces

pa-

* 6. Novembre 1693.

† Les Jesuites.

‡ Les Dominicains.

paroles, ce qu'on n'auroit pas manqué de faire, si elles s'y étoient trouvées. Je pourrai dire cependant à la fin du 7. Tome, qu'il est certain que les Dominicains & les Jésuites ont tiré des copies de l'Original de la lettre de Sotelo, mais qu'il n'est pas certain qu'elles leur aient été données par l'ordre de la Congregation.

C'est un avantage pour la bonne cause que le S. Rolland * ne soit plus à Rome. On a toujours néanmoins sujet de craindre que la politique ne l'emporte sur la raison, quoique plus claire que le jour, & qu'on ne s'obstine à ne vouloir donner aucune explication, par une mauvaise délicatesse pour la mémoire d'Alexandre VII. comme si ce qu'on demande n'avoit pas déjà été fait sous Clement IX. On fera ce qu'on pourra pour trouver quelqu'un qui puisse parler à M. le Nonce sur les ordres que l'on suppose qu'il aura eu de parler en faveur de certaines personnes.

Je ne me porte pas bien depuis quelque tems, & je ne suis guere en état de travailler. Et outre cela ma vue depuis deux ans s'est tellement affoiblie, que je ferois bien pour la menager de ne guere lire & ne guere écrire. Ainsi ne comptez plus sur moi pour ce qui demanderoit une application particuliere, tant que je n'aurai pas plus de santé que j'en ai presentement. Je ne fais de plus ce que nous deviendrons si la paix ne se fait point cet hyver; car il est certain que le Roi se rendra maître du lieu où nous sommes s'il le veut, & il est à craindre qu'il ne le veuille. Or s'il falloit deloger, & qu'on pût être à la grande ville en sûreté & avec honneur, il me semble que je ferois bien d'y retourner.

Mais

* M. le Cardinal d'Estrees.

Mais il y a une chose qui m'embarasse, c'est la permission de dire la messe dans une chapelle domestique par tout où je fusse, que j'ai du feu Pape, mais sans en pouvoir donner de preuves: l'illustre ami qui me l'a obtenue, ne voulant pas être nommé. Ne pourroit-on point en avoir une de ce Pape-ci qui voulût bien en rendre témoignage par écrit? Le Cardinal Howard voudroit-il bien me faire ce plaisir, ou quelque autre personne considerable qui ne fût point suspect d'être de la faction d'Espagne. Pensez à cela je vous prie. Cela ne presse pas; car nous avons encore tout l'hyver. Je suis tout à vous.

L E T T R E DCXXIII.*

A MADAME DE FONTPERTUIS. *Sur la mort du Chevalier de Pomponne.*

Nous venons de recevoir votre triste lettre sur l'extremité où étoit le Chevalier †, & vous avez reçu bientôt après la nouvelle de la mort, qui n'aura pû que renouveler & redoubler les pleurs. Il n'y eut jamais un sujet plus légitime selon la nature. Mais si vous voulez bien que j'ajoute quelque chose à ce que j'écris hiet, je vous dirai que je ne crois pas que rien soit plus capable de moderer l'affliction de votre ami & de le consoler chrétiennement, que la lecture d'un livre fait par le compagnon de mon exil ‡ qui a pour titre: *Le bonheur de la mort chrétienne*. L'état d'infirmité où vous m'a-

* 12. Novembre 1693.

† De Pomponne.

‡ Le P. Quesnel.

214 DCXXIV. *Lettre de M. Arnauld*
m'avez vû m'a porté à le relire moi-même. Et
je vous avoue que j'en ai été charmé; tant il est
plein de vérités que l'on ne considère point as-
sez. Or ce petit ouvrage fait voir clairement
qu'un vrai chrétien doit regarder la mort plutôt
comme un bien qu'il doit désirer, que comme
un mal qu'il doit craindre. Il est aussi très-ca-
pable d'adoucir la douleur que l'on ressent dans
la perte de ses amis, quand on fait qu'ils sont
morts dans des dispositions qui donnent une
grande confiance que leur mort qui nous fait
pleurer, a été pour eux un véritable bonheur:
*Suis autem incommodis graviter pungi: non
amici sed seipsum amantis est.*

L E T T R E DCXXIV.*

*A MADAME DE FONTPERTUIS. Pour
lui marquer le desir qu'il avoit que quelques
charités qu'il faisoit, se continuassent après
sa mort.*

IL faut ma très-chere Sœur, que je vous ex-
plique un peu plus au long ce que je vous dis
hier en deux mots touchant les charités que je
serois bien aise qui se continuassent après ma
mort. La principale est ce que je contribue
à faire subsister la petite société de ces jeu-
nes filles nos voisines, à qui l'on apprend à ga-
gner leur vie par leur travail, & qui y sont si
assidues qu'elles ne le quittent qu'à onze heu-
res du soir, n'ayant de relâche depuis les six
heures du matin qu'elles sont levées, que le
tems de prier Dieu & d'aller à la messe, & ce-
lui du dîner, qui ne consiste qu'à un potage de
ca-

✻ 19. Novembre 1693.

carottes ou d'autres légumes, & des tartines. Car n'ayant que des tartines pour le repas du soir, non plus que pour le déjeuner, elles les mangent en travaillant. Il n'y a guere de Religieuses qui menent une vie si dure, & cependant elles sont gais & contentes. Mais quoiqu'elles vivent si pauvrement, leur travail n'y pourroit pas suffire à cause du peu de débit qu'ont les dentelles, & qu'elles ne sont pas des plus habiles, si on n'y suppléoit. Jupine le fait de bon cœur autant qu'elle le peut, & j'y contribue aussi en payant le louage de leur maison qui est de 45. florins. Mais tout cela cesseroit si je n'étois plus au monde, Jupine même ne pouvant guere les assister, parce qu'il faudroit alors qu'elle vécût sur son peu de bien.

Il y a encore d'autres charités que je me suis engagé de faire dont je ne parle point. Ainsi aiant depuis peu lû dans un livre nouveau, que deux hommes, l'un riche & l'autre peu accommodé étant intimes amis, ce dernier qui mourut le premier laissa pour legs à son ami riche d'assister ses parens pauvres, & de continuer quelques autres charités que sa pauvreté n'empêchoit pas qu'il ne fit, il m'est venu dans l'esprit de faire un legs semblable au jeune Abé, mon très-cher Neveu, que je marquerois en ces termes : je laisse à M. l'Abé de Pomponne, mon très-cher Neveu, le soin de continuer quelques charités auxquelles je me suis engagé, afin qu'il en ait le mérite devant Dieu. Cela n'iroit au plus qu'à 200. livres par an, & on pourroit même se contenter de 150. livres. Je suis persuadé que ce seroit une très bonne œuvre, & que les revenus ecclesiastiques qui sont apellés par les Conciles le patrimoine des pauvres, ne peuvent être mieux employés qu'en de pareilles as-

216 DCXXV. Lettre de M. Arnauld
sistances. Et pour moi, ma très-chere Sœur,
je vous supplie de l'assurer qu'il ne me sauroit
donner une plus grande marque de l'affection
que Dieu lui a donnée pour moi, que d'accep-
ter de bonne grace ce legs extraordinaire, car
je vous avoue que j'ai cette affaire fort à cœur.
Je suis tout à vous.

L E T T R E DCXXV.*

A MADAME DE FONTPERTUIS. *Sur
une pension qu'on lui offroit.*

IL faut que je m'explique sur la pension que
l'on m'offre d'une maniere si genereuse, que
je ne saurois jamais en avoir assez de recon-
noissance. J'ai compris que cela se peut fai-
re en deux manieres, ou par une destination
toute volontaire sans que je la pusse demander,
ou par une création sur le benefice, qui donne-
roit droit de l'exiger de quiconque en seroit re-
vêtu. Mais je ne saurois croire qu'on l'ait fait,
ou qu'on ait la pensée de le faire en cette der-
niere façon. Car quoique cela soit plus sûr &
plus avantageux je ne pourrois me résoudre à
en accepter une de cette sorte. Cela feroit tort
à ma réputation, qui me doit être chere pour
l'interêt de la verité, que j'ai toujours tâché de
soutenir. Car pouvant aisément arriver que je
ne sois plus en état de travailler à cause de mes
frequentes infirmités, on pourroit aisément
croire, ou qu'on m'a engagé à ne plus écrire en
me donnant cette pension, ou que je m'y serois
porté de moi-même, pour ne rien faire qui pût
déplaire à ceux qui m'en auroient gratifié, ou
qui

| 24. Novembre 1693.

qui auroient contribué à me la faire avoir. Outre cela, je ne vois pas par quel titre légitime on auroit pû charger pour moi ce bénéfice de cette pension, n'étant pas en état d'en avoir besoin pour subsister. Mais toutes ces raisons cessent, si ce n'est qu'une destination volontaire. Car les bénéficiers étant obligés d'employer les revenus de leurs Benefices en bonnes œuvres, après en avoir pris ce qui leur est nécessaire pour leur subsistance; qui pourroit trouver mauvais que le jeune Abé me mît tous les ans quelque chose du revenu de son Abaie pour l'employer en des œuvres de piété? Ce n'est apparemment que cela, & ce n'est aussi que dans cette vûe que je le puis accepter. Je suis &c.

L E T T R E DCXXVI.*

A MADAME DE FONTPERTUIS. Sur la joie qu'il avoit de ce qu'elle lui avoit mandé de l'Abé de Pomponne; & la douleur que lui causoit la disposition de son Oncle.

J'Ai bien de la joie de ce que vous me mandez du jeune Abé, qu'il est tout à fait résolu de satisfaire à son devoir, & qu'il a un grand amour pour les pauvres. Rien n'est plus capable de lui attirer les bénédictions de Dieu, sans quoi on ne peut rien faire qui lui soit agréable. Mais j'ai eu au contraire bien de la douleur de ce que vous me mandez de son Oncle. Après ce qu'on lui avoit dit contre la pluralité, lorsqu'il se croioit en danger de mourir, faire de nouvelles consultations en Sorbonne, n'est-ce pas vouloir trouver des gens qui le trompent, se-

* 27. Novembre 1693.

Tome VII.

K

selon cette menace terrible que Dieu fait dans l'Ecriture ; que si quelqu'un le consulte aiant le cœur plein de cupidité , il lui enverra un Prophète qui le trompera en lui répondant selon la mauvaise disposition de son cœur ? Le seul prétexte qu'il peut avoir de retenir le plus riche de ces Prieurés , outre son Abaie , est qu'il en a besoin pour vivre. Mais s'imagine-t-on que Dieu allouera les dépenses vaines & superflues qu'il lui plaît de faire , quand même ce seroit de son patrimoine , au lieu qu'il les veut prendre sur le patrimoine des pauvres ?

Peut-on consulter en conscience sur une chose si claire , & s'il a toujours le même directeur qu'il avoit pris dans sa maladie , seroit-il possible qu'il le pût laisser dans une conscience si erronée sans changer la sienne ? Quand il n'auroit que le revenu de son Abaie , il auroit à craindre que ce ne fût encore trop pour un Ecclesiastique qui doit édifier l'Eglise par la modicité de sa dépense & de son train. N'est-ce donc pas une folie de ne s'en contenter pas , en mettant son salut au hazard sur les avis de je ne sai quels Docteurs que je puis assurer ne pouvoir être que pitoiable ? Car ce que dit S. Thomas dans une opuscule sur la pluralité des bénéfices , est si solide & si convaincant , qu'il se faut laisser aveugler par la cupidité pour être d'un autre sentiment. On en trouvera le passage dans Wendrok. Or il est impossible de ne pas voir que selon la décision de ce saint , rien ne seroit excuser la pluralité de l'ancien Abé.

L E T T R E D C X X V I I . *

A MADAME DE FONTPERTUIS. *Sur ce que devoit faire un Abé de ses parens pour donner des marques d'une véritable conversion.*

J E ne puis m'empêcher de vous parler encore de l'Ancien Abé. J'ai une extrême peine de ce qu'il ne me paroît dans sa conduite aucune marque d'une véritable conversion, sans quoi il ne peut esperer la remission de ses péchés, étant certain, comme dit S. Augustin, qu'ils ne sont remis qu'à ceux qui sont convertis : *Qui conversis peccata donat, non conversis non donat.* Ce qui me donne cette crainte, est qu'il n'y a point de vraie conversion, sans un regret sincere de ses péchés & une ferme résolution de les expier par de dignes fruits de pénitence qui y doivent être contraires. Or ce qu'il y a de plus criminel dans sa vie, est l'abus qu'il a fait des biens de l'Eglise, qu'il ne devoit point avoir, n'ayant rendu aucun service à l'Eglise, & mené au plus la vie d'un honnête homme selon le monde. C'est aussi l'avidité qu'il a eue à se faire donner plusieurs bénéfices jusques à y employer de mauvaises voies, dont je sai que ceux dont on s'est servi, ont eu beaucoup de scrupule. C'est donc de cela qu'on devoit voir présentement qu'il a beaucoup de regret, & ce qu'il devoit reparer de tout son pouvoir.

Loin d'avoir ces pensées, il se croit en droit de vivre en grand Seigneur sur le patrimoine de J. C. avoir une maison de 1200. liv. lorsqu'il

K 2

qu'il

* 27. Novembre 1693.

220 DCXXVIII. *Lettre de M. Arnauld*
qu'il peut loger chez son Frere, & un carosse
à quatre chevaux lorsqu'il ne sort point. Dans
la cherté où sont toutes choses en ce temps-ci,
la dépense de carosse, chevaux, cocher &
palfrenier va pour le moins à 2000. liv. on n'a
donc qu'à la retrancher, ce que l'on peut faire
sans aucune incommodité, pour s'ôter tout
prétexte de garder le Prieuré de 2000. livres
outre son Abaie. Pourroit-on être bien con-
verti, & ne pas voir des choses si claires? Cela
ne se peut. Car il n'y a que la cupidité domi-
nante dans le cœur, qui répande sur l'esprit de
si épaisses ténèbres.

LETTRE DCXXVIII.*

A M. DU VAUCEL. *Sur la lettre de Sote-
lo dont il a été parlé; & le serment du For-
mulaire.*

C E que vous me mandez présentement de
l'original de la lettre de Sotelo, est bien
different de ce que vous m'en aviez mandé au-
trefois, qu'on en avoit donné des copies aux
Dominicains & aux Jesuites par ordre de la
Congrégation de *Propaganda fide*, & de ce
que vous avez écrit depuis, que ces copies
avoient été données, mais que ce n'avoit pas
été par ordre de la Congrégation, ce qui ne m'a-
voit pas paru assez considerable, supposé que les
copies eussent été véritablement données, pour
croire qu'on fût obligé de le marquer dans un
avertissement à la fin. Mais vous avouez dans
votre dernière qu'il n'est rien de tout cela, &
que bien loin que ces copies aient été données,
l'Ar-

* 27. Novembre 1693.

l'Archiviste a eu la hardiesse de vous dire à vous même, que cet original n'étoit point dans ses Archives, de quoi néanmoins les Jésuites aiant demandé attestation, on la leur avoit refusé. Il est vrai que vous me donnez des preuves très convaincantes, que cet original est certainement dans ces Archives, quoique l'Archiviste vous ait assuré du contraire : mais cela ne me dispense pas de corriger ce que j'en avois dit dans le 7. Volume, ou par avis à la fin du livre ou par un carton. Et c'est ce qui m'embarasse, parce que j'ai peur qu'on n'ait commencé à vendre ce livre en Hollande, avant qu'on y ait reçu ce carton. Je ferai du mieux que je pourrai.

L'opiniâtreté des Cardinaux à ne vouloir pas expliquer sur quoi tombe le serment du formulaire, est bien étrange. Cependant tant qu'il n'y aura que M. du Til * qui assurera par ses lettres, que les Cardinaux conviennent qu'il ne tombe point sur la créance du fait, & qu'Arcade † & son parti soutiennent que ce n'est point là leur sentiment, on ne pourra point en conscience faire ce serment, parce que dans les termes qu'il est conçu, il est plus probable qu'Alexandre VII. a voulu qu'il tombât sur le fait. Tout ce que vous dites au contraire dans vos protestations & déclarations, nuira plutôt qu'il ne servira, ou ne sera au plus qu'un signe fort équivoque. Car nos adversaires ne manqueront pas de dire, qu'ayant tant de fois pressé les Cardinaux de déclarer que le serment ne tombe pas sur le fait, c'est une grande marque que ce n'est pas leur sentiment,

K 3

puif-

* Hennebel.

† M. de Malines.

222 DCXXIX. Lettre de M. Arnauld
puisqu'ils n'ont jamais voulu nous l'accorder.
Il reste donc, ce me semble, à leur faire com-
prendre que s'ils ne s'expliquent pas sur le sens
du Formulaire, ce ne fera que trouble & confu-
sion dans ce païs, bien loin d'y mettre la paix. Il
n'y a personne qui soit plus propre à faire va-
loir cette considération auprès du Pape, que
l'Ambassadeur d'Espagne, & c'est de quoi il le
faut prier & faire prier. Je suis tout à vous.

L E T T R E DCXXIX.*

A M. DU VAUCEL. *Sur le VIII. Volume
de la Morale Pratique ; & l'obligation où
étoient les Evêques de detromper le Roi sur les
fausses idées qu'on lui avoit données des pré-
tendus Jansenistes.*

J'Aurai bien-tôt achevé le 5. Procès qui sera
le dernier. Il sera presque aussi long que tous
les autres ensemble, parce qu'il a fallu éclair-
cir beaucoup de faits importants qui font voir
la mauvaise foi des Jésuites. Je pretends met-
tre ces Procès à la fin du VIII. Tome de la Mo-
rale Pratique, dont la premiere partie a déjà
été envoyée à l'Imprimeur. J'ai écrit une très
forte lettre à un des amis de M. l'Evêque de
Meaux pour lui être montrée, sur l'obligation
qu'auroient les Evêques de parler pour les Or-
phelins † & les Orphelines ‡. J'en ai pris oc-
casion sur ce qu'on nous avoit mandé, que le
Pape souhaitoit qu'on refermât ces deux plaies
faites à l'Eglise, & qu'il en devoit faire parler
par

* 4. Decembre 1693.

† Les Chanoines de Pamiers.

‡ Les Filles de l'Enfance.

par son Nonce. Mais j'ai représenté que tant que les Evêques du Roiaume demeureroient dans le silence, il y avoit grand sujet d'appréhender que tout ce qu'on lui diroit de delà les Monts, serviroit de peu.

Si ce que vous verrez dans la lettre qui nous a été envoyée ouverte pour vous être adressée, étoit vrai, qui est que le Roi commence à avoir du scrupule de l'une de ces deux affaires, il seroit bien aisé de lui en faire avoir sur toutes les deux, si une personne d'autorité lui parloit. Mais attend-on qu'un Ange descende du ciel pour le détromper de sa prévention contre le Jansenisme, que l'on peut dire qu'il a sucçé avec le lait ? Car tant qu'on n'ira pas jusques là, on ne fera rien de solide pour le bien de l'Eglise : & les Jesuites trouveront toujours moyen de lui faire maltraiter tous ceux qu'ils voudront, tant qu'on ne lui ôtera point de l'esprit ce qu'on lui a dit mille fois, que c'est rendre un grand service à Dieu que d'empêcher le progrès de cette maudite secte. C'est l'idée qu'ils lui en donnent. Et c'est par-là qu'on l'a porté à détruire les Orphelins & les Orphelines. On le voit pour les premiers par la lettre du P. Rapin contre le feu Evêque de Pamiers. Et pour les dernières, par la fausse information que les Jesuites firent faire pour persuader au Roi, qu'on enseignoit dans les Ecoles de l'Enfance, que J. C. n'est pas mort pour tous les hommes. Or c'est sur quoi il n'y a pas d'apparence que le Nonce parle fortement au Roi. Il lui pourra bien dire que l'on a calomnié les Orphelins & les Orphelines en les faisant passer pour Jansenistes : mais le Roi demeurera dans son opinion, en prétendant qu'il en est mieux informé.

Il y a encore une autre chose sur quoi le Nonce pourroit parler avec beaucoup de force. C'est cette nouvelle maniere de gouverner l'Eglise par des Lettres de Cachet, en bannissant, emprisonnant, & maltraitant les plus pieux Ecclesiastiques, sans aucune forme de justice. Mais je doute fort qu'il veuille toucher cette corde, qui le brouilleroit trop avec ses deux Ministres des affaires de l'Eglise *. C'est cependant sur quoi il faudroit entretenir le Pape, qui paroît avoir beaucoup de droiture. Je suis tout à vous.

L E T T R E DCXXX.†

A M. DE POMPONNI. Pour lui marquer la reconnoissance qu'il avoit du souvenir de Sa Majesté, & de la peine qu'il ressentoit de ce qu'on l'avoit voulu faire passer pour un rebelle à ses ordres.

C'EST m'a été une agréable surprise, Monsieur mon très-cher Neveu, d'apprendre que S. M. aiant sçu que j'avois été malade a eul la bonté de vous demander comment je me portois, & de s'informer même de mon âge. Il vous a été facile de juger combien je devois avoir eu de joie d'une telle nouvelle, puisque vous connoissez mieux que personne quel est mon cœur pour un si bon Prince, & combien je suis touché non seulement de ce qui me peut venir de sa part, mais plus encore de ce qui peut regarder,

* M. de Harlai Archevêque de Paris, & le P. de la Chaize.

† 20. Decembr. 1693.

der, ou la conservation de sa personne sacrée ou la prospérité de son regne. C'est sur quoi je n'ai jamais pu me contraindre en quelque pais que je me sois rencontré depuis plus de 14. ans; & ceux qui trouvoient de l'excès dans ce qui en éclatoit au dehors, étoient bien éloignés de comprendre ce que j'en retenois au dedans. Je vous laisse donc à penser, Monsieur mon cher Neveu, quelle a dû être ma peine, lorsque je me suis vu durant tant d'années, & encore depuis trois mois traité de rebelle & de brouillon dans les écrits publics, & que j'ai su que l'on s'efforçoit d'inspirer contre moi à S. M. des pensées bien contraires à la tendresse de Pere qu'elle a pour ses sujets, & à celle, si je l'ose dire, que j'ai toujours senti pour elle. Ainsi ce que l'on me mande de votre part me rend la vie & me rajeunit de dix ans. Au moins semble-t-il qu'il m'a levé de dessus le cœur comme un poids de cent livres, & je commence à respirer. Car après ce témoignage de la bonté de mon Roi, je ne puis m'empêcher d'avoir cette confiance, que Dieu a dissipé les mauvaises impressions qu'on lui avoit données de ma fidélité, en me peignant dans son esprit comme un homme de cabale & opposé à ses intérêts. Ce portrait assurément ne me ressemble point du tout, & tous ceux qui me connoissent savent que S. M. n'a point de sujet ni plus fidele que moi, ni plus amoureux de la gloire de son regne, ni plus ardent pour tout ce qui est de ses véritables intérêts. Je vous avoue donc encore une fois, Monsieur mon cher Neveu, que je me fais un extrême plaisir de penser que les nuages que l'on avoit répandus dans l'esprit de ce grand Prince pour l'empêcher de me connoître tel que je suis véritablement à

son égard, sont maintenant dissipés, & je vous suis extrêmement obligé de l'empressement avec lequel vous me l'avez fait écrire.

La personne qui l'a fait, y a ajouté d'elle-même que je devois penser tout de bon à mon retour. Elle a raison de croire que ma patrie ne m'est pas indifférente. Je crois même que le desir d'aller finir mes jours dans le royaume où j'ai eu le bonheur de naître, fait partie de l'estime & de la veneration que je dois avoir & que j'ai toujours eue pour mon Roi. Aussi n'en suis-je sorti que par une espee de nécessité. Je puis dire que ç'a été en partie pour épargner à sa Majesté le chagrin que je voiois qu'on lui causoit tous les jours par les faux rapports qu'on lui faisoit de moi, & pour m'épargner à moi-même la douleur de me voir par là exposé à encourir sa disgrâce. Vous savez ce que j'en écrivis à feu M. le Chancelier en lui rendant compte de ma retraite, afin qu'il pût dans l'occasion en informer le Roi. Vous jugez donc bien que je ne manque pas d'inclination pour mon retour, ni même d'espérance, voyant si je ne me flatte pas trop, que S. M. a repris pour moi les premiers sentimens de bonté qu'elle avoit autrefois, & que je pourrois sans rien faire qui lui fut désagréable retourner à Paris, attendre la fin de mon pèlerinage qui ne peut être fort éloignée, & embrasser avant que de mourir mes parens & mes anciens amis, après avoir été si long-tems privé de cette consolation qui est une des plus douces de la vie. Mais il est vrai que pour ne me pas jetter dans de nouveaux embarras à la fin de mes jours, je souhaiterois n'avoir obligation de cette grace qu'au Roi seul, & que S. M. eût la bonté de m'en faire encore une

autre, en voulant bien que ce fût à elle seule que je rendisse compte de ma conduite, par l'entremise d'un de ses ministres. Je suis assuré que quand le Roi en sera ainsi instruit par lui même, il n'y trouvera rien qui ne soit digne d'un fidele & zélé sujet, comme le Pape & les Evêques sont demeurés convaincus de la pureté de ma foi & de la sincérité de ma soumission aux décisions de l'Eglise, depuis que j'ai eu la liberté & les moyens de les en informer. Cette seconde grace m'est d'autant plus nécessaire, que j'aurois plus que jamais sujet de craindre que ceux qui faisoient passer pour cabales dans l'esprit de S. M. les simples visites que me faisoient mes amis au Faubourg S. Jacques, ne s'avisassent de faire passer pour un *raliment* dangereux selon leur langage, la compagnie de deux ou trois de mes amis que je ne pourrois me dispenser d'avoir avec moi, & les conversations les plus innocentes que je pourrois avoir avec les personnes de ma connoissance. On a pu vous dire combien ma vue est affoiblie, & que cette incommodité jointe à d'autres, me rendent les visites de mes amis plus nécessaires, & me mettent dans l'impuissance de pouvoir presque lire que par des yeux étrangers, ni écrire que par une main empruntée, comme vous voyez que je le fais ici. Je ne sai, Monsieur mon cher Neveu, comment je me suis insensiblement engagé à vous ouvrir ainsi mon cœur sur la proposition que l'on m'a faite à l'occasion de ce que vous m'avez fait mander. Je finis, mais sans presque savoir comment je le dois faire; car il m'est bien dur, sentant aussi vivement que je fais cette marque de la bonté de mon Roi, de supprimer à son égard les sentimens de reconnoissance que j'en ai; &

je crains d'ailleurs qu'il ne soit contre le profond respect que je dois à S. M. de vous prier de les lui faire connoître. Vous ferez, s'il vous plaît, ce que vous jugerez qui convient & à vous & à moi.

Je prends la plume pour vous assurer, Monsieur mon très-cher Neveu, que mon éloignement ne m'a jamais fait oublier au saint Autel & dans mes prières la personne sacrée de S. M. ni sa famille royale, ni les besoins de son Etat; & vous êtes bien persuadé que tout ce qui vous regarde, vous, Madame votre épouse, votre cher Frere & toute votre famille m'est trop cher pour ne m'être pas toujours bien présent devant Dieu. J'avoue que j'aurois une grande joie de vous embrasser encore avant que de mourir, mais il faut se soumettre & abandonner tout à la providence de Dieu. Je suis avec l'affection que vous savez &c.

L E T T R E D C X X X I.

*A MADAME DE FONTPERTUIS, En lui
envoiant la lettre précédente.*

JE vous envoie la lettre que pensois vous adresser. Mais on a jugé plus à propos que ce fût à un ami. J'y ai joint un mémoire, afin qu'il fût instruit de ce qu'il faudroit qu'il dit sur les diverses choses dont on lui pourroit parler. Ce ne sont que les matieres, car pour les manieres insinuates & capables de toucher celui à qui il parleroit, c'est de lui que je les voudrois apprendre, n'y ayant point d'école où on les sache mieux qu'à la Cour.

Il y a deux choses dont je n'ai pas cru devoir parler dans ce mémoire, l'une qu'il ne faut point

point s'attendre que je me resolve jamais à demeurer à la Campagne , ou à la maison de Paris de votre ami. Je vous en ai dit les raisons, dont la principale est que je veux être en liberté & vivre à ma guise , & cela m'est nécessaire plus que jamais dans l'état d'infirmité où je suis presentement. Ne donnez donc je vous prie aucune esperance que cela puisse être autrement : car il seroit bien facheux que l'on s'engageât pour moi à des choses que je ne pourrois pas tenir. Il me vient presentement une pensée , c'est qu'il seroit bon ce me semble , de montrer la lettre & le mémoire à l'ancien voisin de *. Il peut mieux juger que personne ce qui est propre à être montré au Roi , & de quelle maniere il s'y faudroit prendre pour entrer dans ce qu'on lui propose.

M E M O I R E

Pour la lettre à M. de Pomponne.

J'Ai cru devoir joindre à la lettre quelques déclarations , afin que votre ami soit instruit de ce qu'il auroit à répondre , si on lui parloit de certaines choses qui n'y ont été que touchées.

I.

Ce qui est dit vers la fin de deux graces que l'on souhaiteroit d'obtenir de sa Majesté est essentiel. Sans cela il n'y a rien à faire. Car je ne puis me résoudre à voir une certaine personne qui me fera beaucoup de caresses , & me trahira ensuite , comme il a toujours fait : outre que je sai que cette visite donneroit occasion à mes ennemis de dire & d'écrire par tout , que je ne suis revenu qu'en abjurant ma doctrine. C'est

ce

* M. Racine.

ce qu'ils ont écrit au feu Prince Ernest de M. Nicole, par cette même raison qu'il étoit bien auprès M. de Paris; & desirant de finir en repos le reste de mes jours, je ne puis en esperer tant que cette même personne se remettra en possession de dire de moi tout ce qu'il plaira à S. M. & me faire dire ensuite comme de la part du Roi, ce dont le Roi n'auroit pas eu la moindre pensée. En voici un exemple dont votre ami se peut souvenir. En 1679. dans le dernier mois que je passai à Paris, ma niece Le Maître étoit fort malade, & comme elle avoit toute sa confiance en moi, & qu'elle m'avoit pris pour son Confesseur, j'étois obligé d'y être très souvent, & quelques uns de mes amis m'y venoient voir. M. de Paris en ayant été averti par ses espions, il me fit dire par M. de Beaurepaire, que le Roi ne trouvoit pas bon que j'allasse si souvent dans cette maison, & que j'y donnasse des rendez-vous. J'en fus surpris, & je fis prier votre ami de savoir adroitement de S. M. si elle avoit donné cet ordre: & il fut qu'elle ne l'avoit point donné. Amoins donc que le Roi ne trouve bon qu'il ne se mêle point de mes affaires, il me fera de continues piéces. Je ne prétens pas qu'on dise cela. On pourroit se contenter de dire que les vieillards sont un peu soupçonneux, & que j'ai sujet de l'être après tant de piéces que l'on m'a faites, & qu'ainsi la grace que je demande à S. M. n'est pas sans raison.

2.

Si on se plaignoit des livres que j'ai écrits contre les RR. PP. Jésuites, il faudroit répondre, que si on entend par-là les derniers volumes de la Morale Pratique depuis le 3. c'est un procès dans lequel les Jésuites sont agresseurs,
ma-

m'ayant fait passer moi & mes amis pour les plus grands calomniateurs du monde dans le livre du P. Tellier. Car ce Pere se tenant bien assuré que sa Société n'est point coupable de ce dont on l'accuse, il conclut que les auteurs des deux premiers tomes de la Morale Pratique, qu'il m'attribue sur la foi du Ministre Jurieu, sont les plus méchantes gens du monde : car voici ses propres paroles : *Il est certain qu'il n'y a pas de plus méchantes gens au monde, ni qui soient plus pernicioeux au public, que les Jesuites ou leurs adversaires ; les premiers, si ce qu'on dit d'eux dans la Morale Pratique est véritable ; les derniers, s'il ne l'est pas.* Après cela pouvoit-on demeurer dans le silence, sans donner sujet aux Jesuites de nous insulter, comme nous ayant convaincus d'être les plus méchantes gens du monde & les plus pernicioeux au public, n'ayant pu repondre aux livres où on nous fait ces reproches. Cependant qu'a-t-on fait dans ces derniers volumes ? On a donné des preuves historiques de la vérité des faits qu'ils soutenoient être faux. Et il y a 4. ans que le 3. volume, le plus important de tous, a été publié, & les autres ensuite depuis 3. & deux ans, &c. sans que les Jesuites aient pu rien dire depuis tant de tems, pour justifier leur Compagnie, & pour verifier les injures qu'ils nous avoient dites. De quoi donc se peuvent-ils plaindre, après nous avoir mis dans la nécessité de découvrir des verités qui ne leur sont point agréables ?

Enfin, comme j'ai dit, c'est un procès qui a déjà été en partie jugé à Rome, où le livre du P. Tellier n'a échappé à une pleine & absolue condamnation, qu'à condition qu'il corrigeroit son livre. Mais c'est qu'on est bien assuré qu'il

qu'il n'accomplira jamais. Car ayant envoyé exprès un député à Rome, ayant eu le crédit de faire changer ses examinateurs jusqu'à trois fois pour en avoir de plus favorables : enfin il n'a pu empêcher qu'on n'y ait trouvé tant de choses à corriger, & si importantes, que le faire imprimer avec tant de changemens, ce seroit pis pour lui & pour la Société qu'une condamnation.

Au contraire les Jesuites ayant déferé au S. Office le 3. Volume de la Morale Pratique, où celui du P. Tellier est réfuté, en ayant demandé la condamnation par plusieurs memoires, & ayant su joindre à tout cela de puissantes sollicitations, ils n'ont pu rien obtenir, & ce 3. volume aussi bien que les suivans sont très bien reçus à Rome.

Que s'il plaisoit à S. M. de faire juger en France ce même procès, on y consent de bon cœur ; & si les Jesuites n'étoient pas contents de se soumettre au Parlement de Paris ou au Conseil de S. M. & qu'ils voulussent avoir des juges d'Eglise, ils n'auroient qu'à choisir trois Prelats & on en choisiroit pareil nombre de notre côté.

3.
Pour le Jansenisme, si le Roi en parloit, il n'y auroit qu'à supplier S. M. de faire examiner le livre intitulé le *Phantôme du Jansenisme*, & l'on se tient assuré que toutes les personnes qui le liront, reconnoîtront que la pretendue secte d'hérétiques, qu'on appelle Jansenistes, est la plus grande chimere qui fut jamais.

4.
On ne croit point que les Jesuites osent porter jusqu'aux oreilles de S. M. les plaintes qu'ils ont faites dans leurs libelles, des Denonciations du péché Philosophique & de l'hérésie
qui

qui anéantit l'obligation d'aimer Dieu. Ce seroit me faire un crime de ce que Rome & toute l'Eglise a reconnu être un service que j'ai rendu à l'Eglise.

5.

Pour ce qui est des accusations de cabales, elles sont considerables quand on a de quoi les prouver : mais quand on les fait en l'air, seulement pour rendre les gens odieux, & sans les pouvoir appuyer d'aucune preuve, rien n'est plus pernicieux à la société humaine, parce qu'il n'y a point d'homme de bien à qui on ne les puisse faire, en faisant passer pour des effets de cabale les choses les plus innocentes, comme qu'une personne reçoit beaucoup de visites, ou qu'on lui écrit des provinces, qui sont deux prétextes dont on s'est servi autrefois pour me décrier comme cabaliste dans l'esprit de S. M. Les Princes ont intérêt de ne point souffrir ces reproches vagues de cabale, que l'on fait à tort & à travers à qui l'on veut. C'est les inquieter sans sujet ; c'est troubler la tranquillité publique ; c'est décrier un état, comme si tout y étoit plein de mécontents, & faire tout craindre, où il n'y a nul sujet de craindre.

6.

On pourroit peut-être exiger de moi pour condition de mon retour, que je n'écrivisse plus contre les R. R. P. P. Jésuites. Je n'ai pas dessein de le faire davantage, ayant achevé la Morale Pratique, & n'en prévoyant point d'autre nécessité. Mais j'aurois de la peine à me soumettre à cette condition, à cause des inconveniens qui en pourroient naître. Car il ne seroit pas juste de m'imposer cette loi, sans l'imposer aussi aux Jésuites. Or qu'arriveroit-il si on leur avoit fait une semblable défense ? Ils ne manqueroient

pas de dire qu'ils avoient de quoi montrer par des preuves incontestables, que tout ce que j'ai écrit contre eux ne sont que des calomnies, mais qu'ils ont mieux aimé sacrifier leur réputation à l'obéissance qu'ils doivent aux ordres de Sa Majesté, & se faisant par-là un mérite auprès du Roi, ils tromperoient le public en lui faisant croire que c'est par soumission, & non par impuissance, qu'ils laissent sans réplique tant de volumes, auxquels on est assuré qu'ils ne sauroient rien répondre de pertinent. C'est pourquoi, si j'avois quelque chose sur cela à demander à Sa Majesté, ce seroit qu'elle leur ordonnât de publier ce qu'ils ont à dire sur les 6. derniers volumes de la Morale Pratique. Ce seroit le vrai moyen de faire que de côté & d'autre on demeurât dans le silence. Car je suis bien assuré que l'impuissance de justifier leurs fautes les y feroit demeurer, & moi j'y demeurerois aussi, n'ayant nulle nécessité de parler.

L E T T R E DCXXXII.*

A M. DU VAUCEL. Sur le probabilisme : le livre de Cella Dei ; & une prétendue 3. Edition du livre du P. Tellier intitulé, Défense, &c.

Après vous avoir souhaité les bonnes fêtes, & toutes sortes de graces dans ce saint jour de la naissance de notre Seigneur, nous vous remercions des bonnes nouvelles que nous avons reçues dans le dernier paquet, qui nous donnent plus d'esperance que jamais que nos affaires iront bien. Je n'en dis rien davantage, & je

crois

* 25. Decembre 1693.

crois plus nécessaire de vous parler du probabilisme. On n'aura pas sans doute oublié de produire pour le combattre les principales pieces que l'on a faites sur ce sujet, telles que sont dans le Wendrock, la Dissertation sur la 5. Provinciale, la Réponse au P. Deschamps, qui est à la fin du livre, & de *tribus Casuistarum flagellis*. Dans Contenson, le traité de *Probabilitatis commento*. Et sur ce que vous dites que les ennemis du General des Jesuites ont déferé au S. Office le livre de *Cella Dei*, il faut que ses amis y déferent le livre, qui a été fait contre celui là par le Terillus Jesuite Anglois du College de Douai, qui n'a pu combattre *Cella Dei* que par des maximes horribles que vous trouverez marquées dans la 5. Denonciation, article dernier, depuis la page 40. jusqu'à 69. Voyez sur tout les 5. 4. & 5. de cet article. J'aurois bien méchante opinion du S. Office, si de telles propositions pouvoient échaper à la censure, lors sur tout que les Antiprobabilistes joints ensemble le demanderoient. Ce qui seroit à craindre, est que ce livre de Terillus ne se trouvât pas à Rome. Mais les amis du P. General l'y devoient faire venir à quelque prix que ce soit. Mais il faut prendre garde que Terillus a fait deux livres sur cette matiere, & que c'est le dernier imprimé après sa mort en 1670. qui est contre *Cella Dei*, qu'il faut avoir; & non le premier que je n'ai jamais vu, & qui peut aussi ne rien valoir, quoiqu'il ne soit pas apparemment si méchant que ce dernier.

Ce qu'il y a de facheux dans le livre de *Cella Dei*, c'est qu'il parle à tort & à travers contre les Jansenistes. Mais il seroit aisé de faire voir qu'il n'en parle ainsi que par oui dire: rien n'est plus contraire à leurs sentimens que ce qu'il leur

236 DCXXXII. *Lettre de M. Arnauld*
leur impute. C'est au moins l'idée qui m'en est
restée: car je n'en ai qu'une mémoire confuse.
Je crois qu'on vous a envoyé ce que j'ai fait de-
puis sur les sentimens de S. Augustin & de S.
Thomas, touchant l'ignorance invincible.

Enfin nous savons ce que c'est que cette 3. édi-
tion du livre du P. Tellier. Ce n'en est point
une véritable, mais seulement un avertis-
sement nouveau, 3. ou 4. Cartons, & la
feuille L. rimprimée de nouveau. L'Avertis-
sement est une misérable pièce, où il se fait un
grand mérite de ce qu'il a retranché ce qu'il avoit
dit du P. Ribas*, qu'il avoit été chassé de son
Ordre, en y laissant en même tems quantité de
choses fort outrageuses contre ce Dominicain.
Une autre chose dont il parle dans cet Avertis-
sement, est l'Apologie Historique des Censures
de Louvain & de Douai, où il déclare que ce
qu'il y avoit de plus sur cela dans la 2. édition
que dans la première, n'est point qu'il y eût
rien de mal, & qu'il ne soit prêt de soutenir,
mais que ce n'a été que pour abréger. Cela de-
vroit faire condamner cette 3. édition aussi bien
que la première. Il y a dans la 2. Partie de sa
Défense des nouveaux Chrétiens, qui est un se-
cond volume, une chose très condamnable.
C'est qu'il soutient que le sacrifice solennel de
Confucius n'a rien de mauvais en soi, quoi-
qu'il soit condamné comme superstitieux &
idolatre par le Decret d'Innocent X. de 1645.
C'est ce que vous verrez traité dans le 6. volu-
me de la Morale. Je doute cependant que les
Jesuites soient assez hardis pour faire rimpri-
mer

* Dominicain Espagnol auteur du *Theatro Jesui-
tico.*

mer leur livre à Paris, sous prétexte de quelques corrections. Car quel emplâtre pourroient-ils mettre à tant de faussetés dont on les a convaincus dans le 3. le 4. & le 6. volumes de la Morale Pratique? Mais ne verrons-nous jamais le Placard condamné. On auroit déjà eu 5. Procès, si l'éclat cissement de quelques faits importans ne m'avoit arrêté.

L E T T R E DCXXXIII.*

A M. DU VAUCEL. *Sur un Projet de signature du Formulaire ; les missions Etrangères ; & l'affaire de Pamiers & de l'Enfance.*

LE Projet de signature que vous avez dressé, nous a paru bon, hors ces deux mots, *sine exceptione & restrictione* qu'il faut absolument ôter : parce que le formulaire contenant expressément la décision de fait, ce seroit donner sujet aux Rouliers † de dire que les Majeurs ‡ reconnoissent par là, que leur signature & leur serment tombent sur le fait aussi bien que sur le droit ; puisqu'ils ont déclaré qu'ils signoient le formulaire *sine exceptione & restrictione*. Vous me direz que ces mots & encore de plus forts étoient dans l'Acte signé de M. de Châlons & de M. Arnould & envoyé à Rome, sur lequel la paix se fit, & que néanmoins nous n'avons pas trouvé mauvais que le Curé de Massy signât conformément à cet Acte & ensuite les Religieuses de Port Royal. Mais relisez le, s'il vous plaît, & vous verrez qu'il contient deux parties.

La

* 31. Decembre 1693.

‡ Les Jesuites.

† MM. de Louvain.

La 1. qui regarde le dogme, & c'est dans celle-là que ces mots se trouvent; & l'autre qui regarde le fait, que l'on appelle l'attribution des 5. Propositions au livre de Jansenius, dans laquelle ils ne se trouvent point. Mais, comme vous n'avez osé distinguer expressément le dogme & le fait pour ne pas blesser *delicatas aures Romanorum*, ces deux mots que je crois qu'il faut absolument retrancher, ne pourroient que troubler les consciences timorées, causer une division entre ceux du bon parti, & donner un grand avantage aux adversaires, qui en prendroient occasion de traiter de parjures, ceux qui auroient signé ce Projet en doutant du fait de Jansenius. Tout cela fait voir que vous avez grande raison de dire: *Combien feroit-il plus court de ne point permettre l'introduction du Formulaire, &c.*

Il est bien fâcheux que le Missionnaire François qui venoit de la Chine soit mort en chemin: mais il est à croire qu'on aura sauvé ses papiers. On a bien soin de presser celui qui est à Rome de demander audience: & il faut espérer qu'il l'obtiendra. Car quel prétexte pourroit-on prendre à la Cour de France pour l'empêcher? Je crois qu'on ne manque pas de l'exhorter à parler fortement: mais ne pourroit-on point faire ouvrir les yeux au Roi, & lui faire connoître combien il est honteux à M. Roland* d'avoir trahi les intérêts de la France, pour soutenir les injustes prétentions du Portugal.

C'est un grand aveuglement aux Romains de s'être tant tourmentés pour obtenir la satisfaction qu'on leur a donnée sur le sujet des 4. articles (qui n'est dans le fond qu'une illusion, puis-

* Cardinal d'Estrées.

puisque'il est bien certain, que cela ne fera pas changer de sentiment à l'Eglise Gallicane) & de témoigner si peu de zèle pour les orphelins* & les orphelines † où l'autorité du S. Sieg a été tout autrement blessée. L'auteur de l'origine des Romains est un des savans qui parlent bien latin, & qui ont ce qu'on appelle érudition, mais qui n'a gueres ni de jugement ni de.... Mais comme il est tout dévoué aux Jesuites, il n'a point de censure à craindre, quoiqu'il puisse faire.

Ce 1. jour de l'année 1694.

Dieu veuille par son infinie bonté la rendre une année de benediction & de reconciliation avec les hommes, en faisant cesser les fieux de sa colere, en retablissant la paix dans l'Europe & dans l'Eglise, & en faisant triompher la verité de l'erreur & du mensonge, afin que l'on puisse donner cette louange à N. S. Pere le Pape, qu'il a humilié les calomnieurs, comme il a été predict que feroit le Messie: *Et humiliabit calumniatorem.*

LE T T R E DCXXXIV. ‡

A M. DU VAUCEL. Sur la lettre qu'il avoit écrite à M. de Pomponne pour être montrée au Roi; l'affaire des Chanoines de Pamiers; & une lettre du P. la Chaise touchant le monastere de Juvigni.

JE vous ai déjà mandé que le Roi avoit demandé à M. de Pomponne d'une maniere fort bonne & fort gracieuse comment se portoit

* Les Chanoines de Pamiers.

† Les Filles de l'Enfance.

‡ 8. Janvier 1694.

240 DCXXXIV. Lettre de M. Arnauld
toit son oncle: ce qui a donné occasion à cet oncle
d'écrire une lettre à son neveu, qui pût être mon-
trée au Roi, où il parle de son retour, en faisant en-
tendre qu'il n'en veut avoir l'obligation qu'à S.
M. & qu'il n'y ait aussi qu'elle seule à qui il ren-
de compte de sa conduite. On n'a pas encore de
nouvelles que M. de Pomponne ait vû cette let-
tre, & on ne sait pas ce qu'il en dira. Peut-être
le saura-t-on bientôt, & je pourrai vous en écri-
re par le 1. ordinaire. Il n'espère rien pour ce
qui est de son retour que par un moyen sembla-
ble. Car on doit s'attendre qu'on y mettroit
quelques conditions, si on y emploioit la voie
de la negociation, comme de ne plus écrire contre
les Jesuites. Or il a déclaré à son neveu par
un Memoire qui accompagne la lettre, que
c'est à quoi il ne se résoudra jamais, que de rien
promettre pour son retour, parce que cela fe-
roit tort à sa reputation; & que les Jesuites en
prendroient avantage, parce qu'il faudroit
pour garder quelque ombre de justice, qu'on
leur fit aussi promettre de ne point écrire contre
lui, d'où ils prendroient sujet de dire par tout
qu'ils étoient prêts de mettre en poudre tout ce
qu'il a écrit contre eux; mais que c'est l'obéis-
sance qu'ils doivent aux ordres de S. M. qui
les en a empêchés, au lieu que si on avoit
quelque chose à demander à sa Majesté sur
ce sujet, ce seroit qu'il leur commandât de
repondre à ce qu'on a écrit, parce qu'on est
bien assuré qu'ils ne le sauroient faire qu'à
leur confusion. C'est ce que j'ai cru vous de-
voir dire, afin que vous sussiez quelle est la dis-
position de cette personne pour qui vous vou-
driez que le Pape intercedât. MM. de Pamiers,
dont le memoire qui a passé par nos mains vous
a été envoyé il y a 4. ou 5. semaines, sont bien
élois.

éloignés de leur compte. Ils s'imaginent savoir de bonne part que le Roi a commencé à se detromper sur l'affaire de la Regale, & que pourvû que le Pape lui en écrive fortement par un Bief il en pourra être touché, & porté à reparer les injustices qu'on lui a fait faire; mais ils supposent qu'il faut que S. S. parle Elle même sans laisser à son Nonce à conduire cette affaire. Et bien loin, de cela on veut que le premier pas que les Messieurs doivent faire pour leur rétablissement est de reconnoître qu'on ne leur a fait aucune injustice, mais qu'ils demandent seulement qu'on leur fasse grace, ce qui ne peut que fortifier S. M. dans toutes les fausses préventions dont on a surpris sa religion. Tant qu'on en demeurera là, & qu'on ne travaillera point à donner du scrupule au Roi de toutes les violences qu'on a faites sous son nom aux Chanoines de Pamiers & aux filles de l'Enfance, & à un grand nombre de personnes de merite qu'on a fait bannir, emprisonner, releguer sans aucune forme de justice, on ne fera rien de solide pour delivrer l'Eglise de l'opression où elle se trouve depuis tant de remis par les mauvais conseils de deux personnes qui abusent de la confiance que S. M. a en eux.

Dans le moment que j'écris ceci, nous recevons un paquet de Paris dans lequel il y a une lettre admirablement belle du principal des Chanoines de Pamiers, où il paroît bien éloigné de demander au Roi leur rétablissement, non comme un devoir de justice, mais comme une pure grace. Si nous avions assez de loisir, nous aurions retenu copie de cette lettre: & nous croions que vous le devriez faire avant que de la rendre. Car c'est une piece à garder, tant elle est pleine d'onction, de force & de

courage. Je ne saurois croire que le Roi n'en fût pas touché s'il la voioit. Mais le Prélat se fera contenté de la montrer au confesseur, qui se gardera bien de la faire voir à S. M. si ce n'est peut-être en l'empoisonnant, & la faisant servir à fortifier l'idée qu'il a donnée au Roi de ces pieux Ecclesiastiques, comme de gens altiers & pleins d'eux-mêmes, qui s'imaginent être seuls capables de faire fleurir la piété dans l'Eglise de Pamiers. Quoiqu'il en soit, on voit assez par le stile de cette lettre que ces bonnes gens sont bien éloignés des bassesses qu'on voudroit exiger d'eux pour meriter leur retablissement. Mais je ne puis que je n'ajoute que le Prieur * devroit traduire cette lettre en Italien pour la faire lire au Pape, qui en pourroit être plus touché, que si on la lui lisoit seulement en François.

Par le même paquet de Paris la bonne amie de M. de Pomponne nous mande qu'elle a reçu la lettre pour son ami, elle en est fort satisfaite, & elle promet qu'elle la donnera à son ami avant la fin de la semaine. Il est au reste, dit-elle, tout à fait bien disposé, & j'espère beaucoup de sa disposition. Elle vient sur tout du peu d'attachement qu'il a pour le poste où il est, & on peut dire même que le desir qu'il a de son salut, le lui rend insupportable. Cela me donne plus d'esperance que je n'en avois eu. Car je savois bien qu'il étoit fort devôt, mais je ne le croiois pas si détaché.

Je ne vous dis rien du formulaire, sinon que j'approuve fort toutes vos vûes. Vos lettres ne nous ont été rendues qu'à dix heures du matin, ainsi MM. de Louvain n'y pourront faire aucune reponse. On vous envoie une lettre du P. de la Chai-

Chaise, dont il faut que vous sachiez le sujet. C'est que le suffragant de Treves a fait une visite du Monastere de Juvigny en l'absence de M. des Essars, qui depuis 10. ou 12. ans conduisoit ce Monastere, & l'avoit mis dans une grande regularité & un desintereffement tout à fait admirable: mais vous savez ce que dit souvent S. Augustin: *Ne cesse est in omni Congregatione reperiri fictos*: Ils s'est donc trouvé quelques Religieuses qui ont parlé à ce suffragant contre M. des Essars & contre feu M. l'Abé de Chatillon, & quoi qu'elles n'en aient pû rien dire qui soit effectivement mauvais, il a rendu une sentence, par laquelle, sans avoir ni cité ni appelé M. des Essars, il lui a ôté tout pouvoir dans la conduite de ce Monastere, & interdit aux Religieuses d'avoir aucun commerce avec lui, sous peine d'excommunication. Vous apprendrez tout le reste par la lettre du P. de la Chaise, dont on vous envoie copie. On l'a eue par le Résident de Liege qui est ici, & qui a servi autrefois l'Electeur de Treves en qualité de Conseiller domestique. Car M. Ernest qui est ami intime du Résident l'avoit prié d'écrire à l'Electeur du procédé violent & irrégulier de son Suffragant; & c'est pour repondre à cette lettre qu'il lui a fait envoyer la copie de cette lettre du P. de la Chaise. C'est un grand sujet de se plaindre à S. S. & à leurs Eminences de la maniere dont les Jesuites continuent toujours de décrier les plus gens de bien sous le nom vague de Jansenistes, & qu'ils surprennent la Religion du Roi en lui faisant passer pour des heretiques dangereux les plus pieux Ecclesiastiques de son Roiaume. Vous pouvez rendre témoignage de la pieté de feu M. l'Abé de Chatillon, & vous savez quelle estime en a toujours

244 DCXXXV. *Lettre de M. Arnauld*
fait l'Abbesse de Mabuiffon, tante du dernier
Electeur Palatin & de Madame la Duchesse
d'Orleans. On fait assez quelle est sa vertu & sa
pieté. Vous savez aussi combien l'Abé de Cha-
tillon a été estimé de l'Abé de la Trape. Et il est
bon qu'ils soient informés à Rome de ces parti-
cularités, afin qu'on y connoisse de plus en plus
de quoi sont capables les Jesuites en matiere de
médifance & de calomnie, & quels maux ils
peuvent faire à l'Eglise, tant qu'on ne travail-
lera point à détromper les Princes de la confian-
ce qu'ils ont en eux.

L E T T R E DCXXXV.*

A MADAME DE FONTPERTUIS. *A*
l'occasion de la lettre qu'il avoit écrite à M. de
Pomponne; il lui parle de l'obligation où
sont ceux qui ont la confiance des Princes, de
leur faire connoître le mal qui se fait sous leur
nom & par leur autorité.

Vous ne pouviez rien me mander, qui me
donnât plus de joie que ce que vous me di-
tes de votre ami †, que le desir de son salut le
fait demeurer avec peine dans le poste où il est,
bien loin d'aprehender de n'y être plus. Cette
disposition est une des plus grandes graces qu'il
pût demander à Dieu dans l'état où il se trou-
ve. Mais elle lui sera peu utile devant Dieu, si
elle n'est accompagnée d'une autre, qui est la fi-
delité à s'aquiter de tous les devoirs attachés au
rang que sa providence a voulu qu'il tint auprès
d'un grand Roi si bon & si équitable de soi mê-
me,

* 9. Janvier 1694.

† M. de Pomponne.

me. Car ceux qu'il honore de sa confiance, satisfont-ils à ce qu'ils lui doivent, si voiant qu'on lui fait commettre tous les jours des injustices criantes contre de très gens bien, parce qu'ils n'osent ouvrir la bouche pour l'en avertir, & pour lui représenter avec tout le respect & toute l'humilité possible, qu'il y va de sa conscience & de son salut de maltraiter, bannir, emprisonner, releguer, ou comme de dangereux heretiques, ou comme capables de troubler la tranquillité de son Etat, des personnes estimées pour leur piété, à qui on ne donne aucun lieu de se défendre de ce qu'on leur impose; & qu'il n'en sera pas quitte au jugement de Dieu pour dire qu'il s'en est rapporté à deux personnes qui lui ont fait croire que ce procédé contraire à toutes les loix divines & humaines étoit nécessaire pour éteindre une hérésie pernicieuse, ou pour empêcher les mauvais effets d'une cabale qui pouvoit troubler la tranquillité publique. Car il est si clair qu'on ne doit condamner personne sans l'ouïr & sans avoir des preuves des crimes dont on l'accuse, qu'on a dû rejeter tous les conseils contraires à une vérité si certaine, comme incapables d'excuser devant Dieu ceux qui les suivroient.

Je me souviens de deux histoires qui peuvent faire connoître au Roi combien sa conscience est peu en sûreté à l'égard de Dieu en se reposant sur ce que lui disent ses confesseurs. Je tiens la premiere de M. le Cardinal le Camus, lorsqu'il n'étoit encore qu'Abé. Il me dit qu'étant allé à Versailles, le P. Ferrier qui étoit alors Confesseur du Roi, s'y trouva, & qu'ils allerent voir ensemble tous les appartemens, mais qu'il y eut une chambre qu'on eut de la peine à leur ouvrir. On le fit néanmoins, & ils y

246 DCXXXV. Lettre de M. Arnauld
virent un tableau , où le Roi étant à la tête de
son armée , tournoit le visage & regardoit at-
tentivement un lointain , où étoit une femme
toute nue couchée sur des fleurs. L'Abé le Ca-
mus dit sur cela au P. Ferrier : *Mon Pere , cela*
vous regarde : A quoi le Pere repondit : *Je me*
garderai bien de faire semblant de l'avoir vu.

Voici l'autre histoire. On ne fait pas qui fit
avoir du remords au Roi vers une fête de Pa-
ques , du commerce qu'il avoit avec Madame
de Montespan. Mais il est certain que pour ob-
tenir qu'on le laissât communier , il promit de
le rompre entierement ; mais il demandoit qu'on
lui permit de la voir à l'ordinaire , en donnant
parole qu'il ne s'y passeroit rien que d'honnê-
te. On mit en deliberation si cela se pouvoit
permettre : un Prelat * qu'il consulta , soutint
fortement que cela ne se pouvoit , que c'étoit
s'exposer à un peril évident de retomber , & que
rien n'étoit plus contraire à toutes les loix de
l'Eglise que cette permission. Mais l'Archevê-
que & le Confesseur furent d'un autre avis ; &
ce qui en est arrivé , c'est qu'il est depuis né deux
enfants de cette belle amitié. A-t-il pu douter de-
puis sa conversion que ces deux personnes ne
lui eussent donné alors un fort méchant avis ,
qu'il ne peut avoir suivi , sans commettre un pé-
ché capable de le perdre éternellement ? D'où
je conclus que votre ami ne peut aimer chré-
tiennement son maitre & son bienfaiteur , s'il
ne travaille autant qu'il pourra à lui donner du
scrupule des injustices que ces deux mêmes per-
sonnes lui font commettre. Il y en a une occa-
sion présentement : car on sait certainement que
le Pape fait demander au Roi par son Nonce le
réta-

* M. Bossuet Evêque de Meaux.

rétablissement des Chanoines de Pamiers, & la revocation de l'arrêt par lequel on a détruit un Institut aussi saint qu'étoit celui des Filles de l'Enfance. Mais il est bien à craindre que les auteurs de ces deux méchantes affaires ne trouvent moien d'éluder ces deux demandes, & sur tout la dernière, si les Ministres ne les appuient, & ne font connoître au Roi qu'il est obligé en conscience d'accorder au Pape ce qu'il demande, & qu'il ne s'agit point en cela de faire grace, mais de rendre justice.

Est-ce que les Ministres des Princes ne comprendront jamais, que le plus important service qu'ils puissent rendre à leur maître, est de les avertir des faux pas qu'on leur fait faire, & d'empêcher qu'on ne les trompe par de faux prétextes de Religion, qui ne tendent qu'à la renverser & à satisfaire des passions injustes? Je pensois vous parler encore d'une lettre écrite au suffragant de Treves, qui nous est revenue, & dont la copie a été envoyée à M. le Noir. Il seroit bon que votre ami la vît, & que vous vous fassiez informer de Mad. Mare de l'affaire dont il est parlé dans cette lettre. C'est une injustice criante s'il y en eut jamais, qu'on fait approuver à S. M. Il est tard, & il faut que je finisse. Je suis tout à vous. Je m'attends de savoir bientôt ce qu'on vous aura dit de la lettre du 19. du mois dernier.

L E T T R E DCXXXVI.*

A M. DU VAUCEL. *Sur l'affaire des Chanoines de Pamiers, & des Filles de l'Enfance.*

J'Ai l'esprit si occupé de l'affaire des orphelins † & des orphelines ‡, & le cœur si serré pour les injustices qu'on leur a faites & qu'on ne songe point à réparer, que ce sera presque de cela seul que je vous écrirai aujourd'hui. Les lettres que vous recevrez par ce Courier pour le Prieur § vous confirmeront tout ce que je vous ai mandé la dernière fois. 1. Que les orphelins sont bien éloignés de vouloir témoigner que c'est comme une grace, & non comme une justice qu'on leur doive qu'ils demandent leur rétablissement. 2. Qu'ils n'espèrent rien de leur nouvel Evêque qui est tout Jésuite. 3. Qu'ils n'en espèrent guere davantage du Nonce, qui a agi très froidement jusqu'ici. 4. Mais qu'ils espèrent tout du Pape, pourvu qu'on le puisse porter à écrire fortement à S. M. pour eux & pour les orphelines. C'est donc à quoi il faut travailler au lieu où vous êtes: ce qu'on ne fera pas quand on desesperera d'y réussir, comme il semble que vous faites. Je crois au contraire qu'il ne sera pas trop difficile d'en venir à bout pourvu qu'on s'y prenne bien. Car il paroît qu'il a de la conscience & du zèle pour les choses où il croit qu'il y va de la gloi-

* 15. Janvier 1694.

† Les Chanoines de Pamiers.

‡ Les Filles de l'Enfance.

§ M. Daurat.

gloire de Dieu & de l'honneur du S. Siege. Il ne sera donc pas malaisé de le porter à agir fortement dans cette affaire, si on lui peut persuader que de toutes les affaires qu'il a jugé mériter son application, il n'y en a point où la gloire de Dieu & l'honneur du S. S. aient été plus manifestement intéressée, & sa propre conscience plus engagée que dans celles-ci. Or c'est ce qui ne seroit pas mal-aisé de lui faire voir.

Cela est clair à l'égard des orphelins. On les a maltraités, chassés de leur Eglise, emprisonnés ou relegués pour avoir d'une part continué à défendre la liberté de leur Eglise, comme avoit fait leur dernier Evêque de sainte memoire avec une si publique approbation du bon Pape Innocent XI. à qui il avoit appelé de ce que son Metropolitain avoit fait contre lui en faveur des Regalistes; & pour avoir de l'autre soutenu le droit qu'ils avoient incontestablement de gouverner l'Eglise de Pamiers pendant la vacance du siege contre les injustes prétentions du même Metropolitain, qui les en vouloit dépouiller, & qui les a en effet dépouillés autant qu'il a été en lui, par des voies de fait barbares & inhumaines, sans se mettre en peine des defenses que lui en avoit fait le Pape sous peine d'excommunication, ensuite de l'appel au S. Siege qu'on avoit interjeté contre les attentats de cet Archevêque. Quand est-ce que l'on pourra croire que l'honneur du S. Siege est intéressé dans une affaire, s'il ne l'est pas dans celle-là, où on l'a privé par des voies de fait & des violences inouïes du droit que l'Eglise Gallicane reconnoît qu'il a de recevoir les appels de ceux qui se plaignent des injustices des Archevêques, qui n'ont que le Pape au dessus d'eux, lors sur-tout qu'on ne s'est pas contenté

250 DCXXXVI. Lettre de M. Arnauld
tenté de n'avoir point d'égard à leur apel; mais
qu'on leur en a fait un crime, jusqu'à avoir fait
condamner à mourir par la main du bourreau
leur Vicaire Général. †

Il en est de même des orphelines. Vous sa-
vez assez les injustices qu'on leur a faites, on
ne s'en peut imaginer de plus criantes. Mais a-
t-on pû rien faire de plus injurieux au S. Siege,
& dont il ait plus de droit de demander repa-
ration, que la maniere dont on les a traitées
pour avoir appellé au Pape de l'ordonnance de
l'Archevêque de Toulouse, sur l'avis qu'en eu-
rent leurs ennemis qui avoient été leurs juges.
On changea en prison la relegation de leur fon-
datrice, & on avança de trois mois l'entiere
destruction de ses filles, & on les a depuis vou-
lu contraindre de reconnoître que c'étoit avec
raison que le Roi avoit supprimé leur institut,
afin de pouvoir dire au Pape que c'étoit une af-
faire finie, & que les filles mêmes ont recon-
nu qu'on a eu raison de supprimer leur Institut.

Il est donc certain qu'on pourroit sans peine
faire entendre au Pape, que sa conscience &
son honneur sont très engagés à s'employer au-
près du Roi, pour le porter à remettre sur ces
deux chefs, les choses dans le même état où el-
les étoient avant que de mauvais conseils les
eussent renversés. Tout ce qui pourroit dimi-
nuer son zèle est qu'il se fut laissé persuader
que tout ce qu'il pourroit faire seroit inutile,
le Roi étant trop engagé pour reculer. On
ne doute point que M. de *. n'emploie toutes
sortes de moïens pour faire avoir au S. Pere cer-
te opinion de S. M. mais c'est la seconde cho-
se sur quoi il faut travailler à desabuser le Pape.

Les

† Le P. Cerle,

Les lettres que vous avez reçues de Paris en donnent un grand moien. Car on ne peut douter de ce que disent des personnes très sinceres, qu'ils savent de bonne part que le Roi a du scrupule sur ces deux affaires, ce que n'a garde d'avouer celui qui est plutôt l'Agent du P. de la Chaise que de S. M. Or ceux qui connoissent le Roi savent qu'il ne pêche dans ces sortes d'affaires qui regardent l'Eglise, que par prévention & croiant bien faire. On en a vû un grand exemple dans ce qu'il a fait, touchant l'Ordre de S. Lazare. Il y avoit uni un grand nombre de maladeries sous un prétexte très-specieux. Car il est certain que par un très grand abus on en avoit changé plusieurs en benefices contre l'intention des fondateurs. On ne pouvoit pas être plus engagé que l'étoit le Roi dans cette affaire, & il y trouvoit un très grand avantage. Cependant dès qu'il a sù (on n'a point sù par qui) que sa conscience y étoit interessée, il a cassé lui même tout ce qu'il avoit fait, & a remis les choses au même état qu'elles étoient auparavant, en corrigeant les abus qui s'y étoient glissés. On peut espérer qu'il en fera de même de ces deux affaires. En étant entré en scrupule, il ne tiendra point contre ce que le Pape lui écrira en le prenant par la conscience, & en lui faisant connoître qu'il ne sauroit rien faire ni de plus agreable à Dieu, ni de plus glorieux selon les hommes, que de réparer le mal que de mauvais conseillers lui ont fait faire; ce qui l'oblige d'une part à remettre le chapitre dans le même état de pureté & de sainteté, où l'avoit mis le dernier Evêque, sans aucun mélange de membres pourris indignes d'entrer dans un si saint corps, & à révoquer de l'autre l'Arrêt donné par surprise, par lequel on a détruit un Institut de sain-

252 DCXXXVII. *Lettre de M. Arnauld*
tes Vierges, qui faisoient des fruits merveil-
leux dans tous les lieux où elles étoient établies.

Ce que je viens de vous écrire me fait souve-
nir d'une des maximes de M. de la Rochefou-
cault : que ce qui fait que tant de choses nous
paroissent impossibles, c'est que nous les vou-
lons foiblement, n'y ayant presque rien d'im-
possible de ce qu'on veut fortement.

Je n'avois garde de penser à mettre à la fin du
7. ou du 8. volume les deux lettres latines ve-
nues du Tonquin, & de la Cochinchine, puis-
que vous m'avez marqué en me les envoyant,
que j'en pouvois rapporter la substance, mais
sans témoigner que je les eusse vues. Man-
dez moi donc présentement si on ne trouveroit
point à redire que je les rapportasse toutes entie-
res ou traduites en François ou en Latin seule-
ment. Mandez-nous aussi jusques où on peut
faire usage du Mémoire du General des Domi-
nicains contre le livre du P. Tellier.

LETTRE DCXXXVII.*

*A M. DU VAUCEL. Sur l'affaire de Pa-
miers & des Filles de l'Enfance ; la lettre
qu'il avoit écrite à M. de Pomponne pour être
montrée au Roi ; les missions étrangères ; &
la signature que les IV. Evêques avoient fai-
te du Formulaire.*

CE que vous me mandez aujourd'hui des †
orphelins & des ‡ orphelines, revient tout
à fait à ce que je vous en écrivis il y a huit
jours,

* 22. Janvier 1693.

† Les Chanoines de Pamiers.

‡ Les Filles de l'Enfance.

jours, qui est qu'il n'y a rien à faire, que par l'entremise immédiate du Pape envers le Roi. Vous assurez qu'on y travaille & que cela est comme fait. On n'a donc qu'à prier Dieu que cette voie réussisse. Je ne fais encore que produire une lettre que l'oncle a écrite à son neveu, qui doit être montrée au Roi. Ce seroit une voie plus abrégée si le Roi accordoit ce qu'on lui demande, qui est que l'oncle n'eût obligation de son retour, qu'au maître du neveu, & que M. l'Archevêque ne se mêlât plus de ses affaires, parce qu'on a reconnu par expérience qu'il ne le fait que pour tout brouiller. Cela est dit plus délicatement dans cette lettre & dans un mémoire qui l'accompagne, qui ne doit être vu que du neveu. Ce que vous proposez de votre côté me paroît bon. Mais le P. Q. appréhende que le Roi ne trouve mauvais qu'on se soit servi de ce canal, ce qui semble contraire à ce que l'oncle a écrit à son neveu, que c'est au Roi qu'il veut être obligé de son retour. Mais on pourroit le faire assurer que l'oncle n'a aucune part à ce qu'auroit fait le Pape. Vous pourrez savoir dans huit jours si le neveu s'est résolu de faire voir la lettre. On est assuré de son affection, mais il est timide.

Pour ce qui est des Missions étrangères, tout ce que nous y pouvons est de faire un extrait de la lettre où vous en parlez, & l'envoyer à Paris afin de le faire voir à quelques uns des Ministres. Mais ces MM. du Seminaire qui ne sont pas dévoués aux Jésuites, n'ont-ils point d'amis à la Cour par qui ils en puissent faire parler au Roi? On envoie encore aujourd'hui une lettre au Prieur*, où on fait une terrible peine

* M. Daurat.

254 DC XXXVII. Lettre de M. Arnauld
ture de ceux avec qui les orphelins * refusent
absolument de s'unir. Si on pouvoit parler au
Roi, rien ne seroit plus facile que de lui faire
comprendre que ceux qui le portent à mainte-
nir de telles gens, n'ont gueres de soin ni de sa
conscience, ni de son honneur. Que les grands
sont malheureux de n'avoir presque personne
qui ose entreprendre de les détromper, lors-
qu'on les a prévenus ! J'en cherche assez qui se
veussent charger de cette bonne œuvre ; mais
je n'en ai point encore trouvé.

Je suis surpris qu'on ait laissé un seul jour
quelques Cardinaux dans cette fausse imagina-
tion, que les quatre Evêques ont signé le For-
mulaire d'Alexandre VII. sans distinction ni
explication. Il ne falloit pour les desabuser que
de leur faire voir dans le *Phantôme*, le Procès
Verbal de M. d'Aler, & la substance de ce qu'il
contenoit dans l'Ecrit signé par M. de Châlons
& M. Arnauld, qui est aussi dans ce *Phantôme*,
où on répond aussi à ces mots qui sont dans les
Brefs de Clement IX. *sine exceptione & distinc-
tione*. Rien n'est plus convaincant que ce qu'on
dit sur cela dans cet endroit du *Phantôme*.
C'est un grand avantage de savoir que les Car-
dinaux qui s'attachent à vouloir que ces mots
soient mis dans les Brefs, se fondent sur un fait
qu'ils croient vrai, étant si facile de leur mon-
trer qu'il est très faux. Devroit-on laisser sans
punition la hardiesse des Jésuites ennemis de
leur chef, qui déclinant le jugement du S. Sie-
ge ont voulu faire condamner par l'Inquisition
d'Espagne le livre de *Cella Dei* leur confrere,
qui contient la même doctrine que celle de leur
Général, qu'ils savent bien que Rome approu-
ve ?

* Les Chanoines de Pamiers.

ve : Mais vous nous mandez qu'ils n'ont eu que de la confusion de cette tentative. Nous avons aussi appris d'un Ecclesiastique, venu depuis peu d'Espagne, qu'il y a quelques années qu'ils y voulurent faire condamner le *Phantôme* : mais que le Duc de Montalto l'ayant lû, il dit qu'il ne contenoit que des faits, qui paroissent vrais, & qu'il n'y trouvoit rien de contraire à la foi & aux bonnes mœurs : & ainli cela en demeurera là. Je suis tout à vous.

L E T T R E DCXXXVIII.*

A M. DU VAUCEL. Sur les Missions étrangères ; & la lettre qu'il avoit écrite à M. de Pomponne.

JE ne comprends rien à la conduite de vos Romains. Ils ont fait avaler des couleuvres au plus puissant Roi de l'Europe, jusques à arracher de lui la promesse de ne point executer ce qu'il avoit ordonné pour maintenir la doctrine de son Eglise ; & de peur de fâcher un petit Roi de Portugal, ils aimeront mieux laisser perir les Missions d'Orient & jeter les Chrétiens de S. Thomas dans une espece de desespoir, que de casser ce qu'on a obtenu par surprise & par simonie d'un Pape, qui s'est rendu l'opprobre du S. S. & l'execration de tous les gens de bien par le scandaleux renouvellement qu'il a fait du Nepotisme. Ne trouvez pas mauvais que je vous parle avec tant de force de ce qui me perce le cœur.

On nous mande de Paris qu'un Missionnaire de Perse nommé M. Sançon, dont on dit des
mer=

256 *DCXXXVIII. Lettre de M. Arnauld*
merveilles, est venu depuis peu de Perse à Rome & de Rome à Paris, où il est presentement au Seminaire des Missions étrangères; qu'il a été présenté au Roi par M. de Croissy ayant une lettre du Roi de Perse à rendre à S. M. que le Roi l'a fort bien reçu & l'a entretenu une demi-heure. Est-ce que vous n'auriez rien sçu de tout cela? Et ne pourroit on point se servir de l'accès qu'a ce Missionnaire auprès de M. de Croissy, pour faire parler au Roi de cette affaire des Missions. Le P. Q. a fait un très-beau mémoire sur cela; sur ce que vous lui aviez mandé par le précédent ordinaire, que j'enverrai à Madame de Fontpertuis, afin qu'elle le fasse voir à deux des Ministres qui sont fort de ses amis, & elle pourra peut-être trouver moien de le faire encore voir aux trois autres. Je suis en peine de ce que vous mandez que le but de la Cour est de faire sortir de Rome, M. D. M. M. & autres, & que cela pourroit bien aller jusqu'à vous. Les affaires de la vérité courroient fortune d'aller bien mal si cela étoit.

Je n'ai point encore de nouvelles d'une lettre que l'Oncle a écrite à son Neveu pour être montrée au Roi. Mais je ne crois pas que cela doive empêcher votre négociation. Ce que j'aprehenderois est qu'on ne voulût mettre des conditions à ce retour, que je ne pourrais pas accepter, comme je crois vous l'avoir déjà mandé.

Vous aurez vû ce que je vous mandai il y a plus d'un mois touchant l'accommodement pour l'extention de la Regale. J'ai bien peur que le Roi ne relâche que peu de choses qu'on fera valoir beaucoup. C'est de quoi il faudroit faire avertir le Pape.

Je n'ai rien dit dans le 7. vol. sur ce que j'avois

vois dit que la lettre de Sotelo avoit été donnée par ordre de la Congrégation. J'avois réservé d'en parler dans le 8. qu'on doit commencer à imprimer au mois de Mars prochain. Mais les copies de cette lettre ayant été effectivement données, ce qui est seul important, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de me retracter de ce que j'ai dit que ç'a été par l'ordre de la Congrégation. J'avois voulu mettre l'Espagnol du Memorial de M. d'Heliopolis à la fin du 7. Volume, mais le Libraire l'a absolument refusé. Et ainsi je n'en trouverois point qui voulsit imprimer les originaux dont vous me parlez. Il y a plus de six semaines que le 5. Procès seroit publié, si on n'avoit attendu un éclaircissement qu'on disoit important sur ce qui est dit de Courtraï dans le 3. Placard. Nous ne l'avons reçu qu'aujourd'hui. Mais il est si surprenant en friponneries & en faussetés, qu'il valoit bien la peine d'attendre. On tâchera d'en avoir une copie pour vous l'envoyer par le premier ordinaire.

Nous avons lû les lettres venues de la Chine. Tout ce qu'ont fait depuis 30. ans les Vicaires Apostoliques, appuyés de l'autorité du S. Siegé & de la Congrégation est ruiné, si leurs éminences n'ont le courage de soutenir fortement ce qu'ils ont fait pour l'établissement & l'avancement de la Religion Chrétienne parmi ces Nations, contre ce que les Jésuites font faire au Roi de Portugal pour demeurer seuls dans ces pays-là, sans attendre que le Roi de France s'en mêle. L'intérêt de Jésus-Christ & de la Religion ne suffit-il pas pour agir généreusement dans une si bonne cause? Est-il nécessaire qu'un Prince temporel intervienne pour leur faire faire leur devoir? Si les plus zélés & les plus
habi-

258 DCXXXIX. Lettre de M. Arnauld
habiles d'entr'eux s'apliquoient à faire bien en-
tendre au Pape de quoi il s'agit & quel comp-
te il aura à rendre à Dieu s'il laisse ruiner ces
nouvelles chrétientés pour vouloir menager un
petit Roi, ils le feroient entrer sans doute dans
ce qu'ils lui proposeroient pour remedier à un
si grand mal. Il a tant de charité pour les be-
soins temporels des pauvres, n'en auroit-il pas
encore davantage pour les besoins spirituels
d'une infinité d'âmes? Je suis tout à vous.

L E T T R E DCXXXIX.*

A M. DU VAUCEL. *Sur le même sujet
que les précédentes.*

Nous reçûmes hier de bonne heure votre
lettre du 16. du mois précédent. C'est la
meilleure que vous nous aiez écrite depuis
long-tems. Cet Ecrit du Cardinal Rospigliosi
est une piece convaincante & qui donne un
merveilleux avantage à Théodose †. Nous ne
voions pas comment on lui pourroit refuser ce
qu'il témoigne vouloir demander, qui est qu'on
traite les sujets du Roi Catholique, comme on
a traité ceux du Roi Très-Chrétien en 1669.
Cela me donne une grande espérance que tout
ira bien. Le raport des Deputés à l'examen des
libelles ‡ est aussi une excellente piece, & ce
que j'y trouve de plus avantageux est que le
Jesuite ne pourra point dire que tout ce qu'on
ne l'a point obligé d'ôter de son livre, doit être
con-

* 4. Fevrier 1694.

† M. l'Ambassadeur d'Espagne.

‡ Les deux volumes de la Défense des nouveaux
Chrétien, &c.

considéré comme ayant été approuvé. Car ces Examineurs disent le contraire dans leur rapport. J'ai eu aussi beaucoup de joie de ce que vous mandez que la Congrégation de *Propaganda fide* n'a point voulu que les Chrétiens de S. Thomas eussent pour leur Evêque le Jesuite nommé par le Roi de Portugal. C'est un bon commencement pour les Missions Orientales : & cela me fait espérer que Dieu fera la grace au Pape, si bon d'ailleurs, de soutenir ce qui a été si sagement ordonné par quatre de ses prédécesseurs, & d'empêcher les ravages qu'une Société ambitieuse & jalouse veut faire dans ces nouvelles chrétientés. Je suis bien obligé à l'illustre ami de la manière si pleine de bonté, dont il vous a écrit de moi. J'aurois bien de la joie de le voir en un poste où il eût plus de moyen de servir l'Eglise, qu'il n'en a dans celui où il est presentement. C'est ce qu'on doit considérer dans les dignités de ce monde, lorsqu'on les souhaite à ceux qui ont de l'affection pour nous, & que nous jugeons en être dignes. Car ce ne seroit ni les aimer, ni s'aimer soi-même, que de leur desirer par d'autres motifs. Mais après tout il faut s'en remettre à la providence de Dieu qui en dispose comme il lui plaît, selon ses conseils aussi justes qu'ils nous sont impénétrables.

Je ne puis encore vous rien dire de ce que le Neveu fera de la lettre de son Oncle, parce que la lettre par laquelle son amie m'en rendoit compte, a été perdue, ce que je n'ai su que depuis peu. J'attends donc qu'elle m'écrive de nouveau ce qu'il lui a dit. Il vient d'arriver une chose qui fait bien voir combien l'Archevêque de Paris est mal disposé. Comme on n'oseroit rien faire sans lui en parler de peur qu'il

260 DCXXXIX. Lettre de M. Arnauld
qu'il ne le traverse, Desprez l'ayant été prier de
trouver bon qu'il imprimât le texte seul de la
traduction du N. T. par M. de Sacy, il s'est
contenté d'abord de répondre qu'il en parle-
roit. Mais le même Desprez l'ayant été revoir
une seconde fois, il lui a défendu expresse-
ment de l'imprimer avec de terribles menaces
s'il l'osoit faire. Ce ne peut être que par une
pure malice pour faire dépit à ceux qu'il n'aime
pas. Car on fait (& c'est ce que Desprez
lui avoit représenté) que divers Libraires de
Hollande & de Flandres se disposent à imprimer
ce texte seul.

Ce §.
Nous ne venons que d'achever de lire la lettre
du Tunquin. Les Vicaires Apostoliques y
parlent si sagement, & ce qu'ils proposent est si
raisonnable, qu'il seroit bien étrange qu'on ne
prit pas au moins les temperamens auxquels ils
se réduisent. Je dis *au moins*, parce que le meilleur
seroit sans doute que tous les Jesuites de
quelque nation qu'ils fussent, & non seulement
les Portugais, fussent exclus du Tunquin & de
la Cochinchine. Car quoique les Jesuites François
paroissent maintenant plus raisonnables,
il est bien à craindre que quand ils seront établis
dans ces deux Roiaumes, ils y excitent les
mêmes troubles que ceux qui y ont été avant
eux. On peut en juger par les louanges que
donne le P. Tachart au P. Fuciti, le plus turbulent
des quatre Jesuites que la Congrégation
fut obligé d'en chasser.

On vous envoie l'éclaircissement de Cour-
trai. C'est assurément une chose bien horrible.
On en a mis la plus grande partie dans le §.
Procès, dont nous vous envoyons aujourd'hui
la premiere épreuve. Il est plus long que les

autres. Je pense néanmoins qu'il pourra vous être envoyé dans 8. jours. Cependant faites valoir auprès des Cardinaux bien intentionnés cette attestation d'un fort bon Curé. Peut-on après cela différer plus long-tems de condamner ces Placards qui sont remplis de si abominables calomnies ?

L E T T R E DCXL.*

A M. DU VAUCEL. Sur la VII. Partie des Difficultés, &c. le dernier Volume du N. T. de M. Simon; l'autorité que prenoit l'inter-nonce dans la Faculté de Louvain; les Placards dont il a été parlé; & les discours que tenoit le Cardinal d'Estrées après son retour de Rome.

J'Ai voulu savoir ce que les savans de Paris disoient de la dissertation sur le M. S. de Beze qui est à la fin de la VII. Partie des Difficultés. On m'a mandé qu'ils en sont très satisfaits. Sachez aussi, je vous prie, ce qu'en pensent vos savans, & sur tout le P. Noris & le P. Ser-ry. D'où vient que le dernier Volume de M. Simon sur le N. T. n'a pas encore été mis parmi les livres défendus ? Il le mérite bien, quand ce ne seroit que pour ce qu'il dit contre S. Augustin. Laissera-t-on aussi impunie la hardiesse de ce Missionnaire de Hollande †, qui a eu l'imprudencce de déclarer par un Ecrit public, qu'il ne pouvoit se soumettre à ce qu'on lui avoit ordonné à Rome, ensuite des plaintes de son Archevêque, pour reparer le scandale qu'il

* II. Février 1694.

† Adrien van Wyck.

qu'il avoit causé par son opiniâtreté à condamner comme des sentimens horribles la doctrine de la grace efficace, & de la predestination gratuite ? Et ne comprendra-t-on point que ce petit homme ne seroit pas si hardi, s'il ne se sentoît apuié des Jesuites & de l'Internonce ? C'est aussi ce qui fait que M. Steyaert se moque de tous les ordres qu'on donne à Rome en faveur de M. Hennebel. Il est bien assuré que l'Internonce ne les exécutera pas, & qu'ainsi il obtiendra ce qu'il voudra de la Cour, comme il a paru depuis, ayant fait donner la charge de Censeur annexée à une chanoinie de saint Pierre de Louvain qu'on avoit demandée pour M. Hennebel, à un Professeur en Philosophie qui est tout à lui, qui n'est ni Licentié, ni dans les Ordres, & qui ne fait point de Flamand; d'où on peut juger ce que ce sera, si les Brefs ne déclarant point à quoi on s'engage en faisant le serment porté par le Formulaire, les contestations se renouvellent. Car le parti de l'Archevêque & des Jesuites soutenu par la puissance temporelle se trouvant le plus fort, il leur sera aisé de faire croire au peuple que les additions de l'Archevêque n'ont été rejetées, que comme superflues & non comme fausses; ce qui mettra les Majeurs * hors d'état de pouvoir jurer, parce qu'en le faisant ils passeroient pour parjures dans l'opinion de presque tout le monde, ce qui causeroit un scandale horrible.

Mais n'en cause-t-on point à Rome en ne faisant rien depuis tant de tems contre les infames Placards ? La 5. & dernière piece du Procès de calomnie, que l'on vous envoie aujourd'hui,

* MM. de Louvain,

d'hui , ne sera-t-elle point capable de reveiller vos censeurs ? On y montre que les Placards sont remplis d'impostures si effrontées , qu'on ne comprend pas avec quelle conscience les Romains pourront ne se pas croire obligés d'arrêter par l'exemple d'une juste sévérité la licence effrénée que les Jésuites se donnent d'employer toutes sortes de faussetés pour noircir les meilleurs Ecclesiastiques & même les plus saints Evêques ? Ce désordre me paroît si grand & si indigne du Christianisme , qu'il n'y a rien qu'on ne dût faire pour le reprimer. Et on l'entretient au contraire en laissant ceux qui en sont le plus manifestement convaincus sans aucune punition.

Vous ne m'avez point mandé ce que disent les Romains du 7. Volume, si les Bacheliers* sont satisfaits de ce qu'on y dit pour la justification de Collado, & si on n'a point été surpris de ce qu'on y dit de Canada ? Car pour moi je l'ai été étrangement , parce que je m'étois imaginé avant que d'avoir vu le livre des Recollets, que les Jésuites s'y étoient assez bien conduits. Mais on voit par là qu'ils sont les mêmes par tout. Je suis tout à vous.

J'oubliois de vous dire ce que l'on nous mande de Paris , que M. le Cardinal d'Estrées debite ici d'étranges choses à nos amis, tels que M. Racine , son ami (M. Despreaux) & autres , & que lui même se veut faire passer dans leur esprit pour avoir beaucoup d'affection , &c. Ils m'ont priée (c'est Madame de Fontpertuis qui parle) de leur fournir des faits contraires à lui soutenir. A l'égard des Jésuites , il leur a dit qu'ils étoient très-mal à Rome , & qu'il étoit

vrai

* Les Dominicains.

264 DCXLI. Lettre de M. Arnauld
vrai que lui & M. le Cardinal de Forbin étoient
les seuls qui les y soutenoient. Il a dit aussi que
si M. Arnauld avoit voulu écrire contre les qua-
tre Articles, Innocent XI. l'auroit fait Cardi-
nal le lendemain. Enfin il dégoise de toutes fa-
çons. Dieu le benisse.

L E T T R E DCXLI.*

AM. LE NOIR, CHANOINE DE NOTRE
DAME DE PARIS. Deux difficultés sur
le Catechisme de Meaux.

J E ne sai comment il est arrivé qu'on ne nous
a envoyé que depuis peu le Catechisme de
Meaux. Je l'ai lu aussi-tôt avec beaucoup de satis-
faction: car il y a une infinité de choses qui m'ont
extrêmement plu: les avertissemens sont fort
beaux & fort utiles. L'abrégé de l'histoire sainte
qui est au commencement du deuxieme Ca-
techisme, est aussi une fort belle chose. On y
explique fort bien à quoi on est obligé pour sa-
tisfaire au plus grand & plus indispensable de
tous les commandemens, qui est celui de l'a-
mour de Dieu. Mais c'est cela même qui me
fait avoir de la peine de la maniere dont on y
parle de la nécessité d'aimer Dieu pour être ju-
stifié dans le Sacrement de Penitence. Il est vrai
que l'auteur fait assez entendre qu'il ne croit
pas qu'on soit suffisamment disposé à recevoir
l'absolution & le pardon de ses péchés, lors-
qu'on n'a pas un commencement d'amour de
Dieu. J'ai cependant encore sur cela deux dif-
ficultés qui me font de la peine, & dont je
voudrois bien avoir l'éclaircissement.

* 12. Fevrier 1694.

I. DIF -

I. DIFFICULTE.

On dit bien dans ce Catechisme, que pour obtenir le pardon de ses péchés dans le Sacrement de Pénitence, il faut commencer à aimer Dieu : mais on ne dit point quel doit être cet amour : s'il suffit de l'aimer, quoi que ce ne soit pas plus que toutes choses; ou s'il faut que ce soit plus que toutes choses : ce qui s'appelle autrement *un amour dominant*. Les Docteurs de Louvain distinguent, comme on fait dans ce Catechisme, deux sortes de contrition : la parfaite qui justifie avant le sacrement, & l'imparfaite qui ne justifie qu'avec le sacrement, mais ils enseignent en même tems que l'une & l'autre contrition, tant la parfaite que l'imparfaite, enferme l'amour de Dieu sur toutes choses, avec cette différence, que cet amour est dans un plus haut degré dans la contrition parfaite que dans l'imparfaite. Il semble en effet, ou qu'il faut prétendre avec les Jésuites (ce qui est horrible) qu'une attrition conçue par le seul motif de la crainte des peines, sans aucun amour de Dieu peut suffire pour justifier le pécheur avec le sacrement, ou que rejetant cette opinion, & reconnoissant qu'on ne sauroit être justifié même dans le sacrement sans amour de Dieu, il faut nécessairement que cela s'entende de l'amour dominant & par lequel on aime Dieu plus que toutes choses. Cela paroît par toutes les raisons dont on apuie cette dernière opinion qui est la seule véritable.

La première est, qu'il faut être converti pour obtenir de Dieu le pardon de ses péchés, selon cette belle parole de S. Augustin : *Qui conversis peccata donat, non conversis non donat*. Or le pécheur ne peut être converti à Dieu qu'en changeant de fin dernière; ce qu'il ne

peut faire qu'en aimant Dieu plus que soi même & que les autres créatures, puisqu'il n'a péché mortellement qu'en aimant la créature plus que Dieu. Si donc quelque amour est nécessaire pour être justifié par le sacrement de Pénitence, il faut que ce soit un amour de Dieu dominant, & par lequel on l'aime plus que toutes choses.

La deuxième raison peut être prise de ce qui est dans ce Catechisme, *des péchés d'omission, & du commandement d'aimer Dieu*. pag. 115. On y demande si c'est un grand péché de manquer à aimer Dieu; & on répond: [Que c'est un grand péché & la cause de tous les autres, parce que si on aimoit Dieu, on ne manqueroit à aucun de ses commandemens] ce qui n'est vrai que de l'amour dominant. Car un amour de Dieu moindre que l'amour de soi-même, n'auroit garde d'avoir cet effet. On rapporte ensuite le commandement de l'amour de Dieu: *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton ame, & de tout ton esprit*. Ce qui oblige certainement à aimer Dieu plus que toutes choses.

On dit ensuite qu'il y a deux sortes d'obligations à l'homme d'accomplir ce precepte: l'une générale & continuelle, & l'autre particulière. Que la générale est de n'aimer en aucun tems la créature plus que Dieu, & d'être à toute heure & à tout moment disposé à aimer Dieu plus que toutes choses. Ce seroit donc un péché d'omission à un pécheur obligé de se reconcilier avec Dieu après l'avoir offensé mortellement, que de l'aimer d'un amour qui seroit moindre que l'amour qu'il a pour soi-même, puisque ce ne seroit pas l'aimer plus que toutes choses. Car pourroit-il s'imaginer qu'il étoit dis-

disposé à l'aimer plus que toutes choses, ne l'ayant pas aimé effectivement plus que toutes choses, lorsqu'il y étoit plus particulièrement obligé pour réparer l'injure qu'il lui avoit faite par les crimes.

On ajoute, pour expliquer les obligations particulières d'aimer Dieu, outre la générale & continuelle; que nous devons tellement multiplier les actes d'amour de Dieu, que nous ne soions pas condamnés pour avoir manqué de réduire en acte la disposition d'aimer Dieu plus que toutes choses, qui doit être continuelle en nous. Il faut donc que ces actes soient des actes d'amour de Dieu sur toutes choses, si donc le pécheur est obligé d'aimer Dieu pour recevoir la remission de ses péchés dans le sacrement de Pénitence, il faut que ce soit d'un amour dominant & sur toutes choses.

Une troisième raison peut être prise de ce qui est dit encore dans ce Catechisme au même endroit, pour faire connoître la faute qu'il y a de manquer à faire souvent des actes d'amour de Dieu. Parce, dit-on, que c'est marquer à la principale obligation de la loi de Jesus-Christ qui est une loi d'amour. Or Jesus-Christ temoigne aussi que pour satisfaire à cette obligation d'aimer Dieu, qu'il nous a imposée de nouveau par sa loi qui est une loi d'amour, il faut tellement l'aimer plus que ce que nous avons de plus cher en ce monde & plus que nous mêmes, qu'il dit que pour être à lui il faut haïr son pere, sa mere, & sa propre ame, c'est-à-dire, soi même pour nous faire mieux entendre que l'amour que nous devons avoir pour Dieu, doit être si fort au-dessus de celui que nous portons à ces personnes & à nous mêmes, que ce dernier en comparaison du premier,

mérite, plutôt le non de haine que d'amour.

On ajoute, que manquer à l'amour de Dieu, c'est manquer à la principale obligation de la créature raisonnable, qui est de reconnoître Dieu comme le premier principe, & comme la fin dernière à laquelle on doit rapporter toutes ses actions & toute sa vie. Et la conclusion qu'on tire de là est, que celui qui n'aime pas Dieu mérite d'en être privé éternellement. Or tout ce que l'on dit dans cette page (118.) regarde l'obligation particulière d'aimer Dieu par des actes formels que l'on avoit distinguée de la générale & continuelle, qu'on avoit fait consister à n'aimer en aucun tems aucune créature plus que Dieu, & à être disposé à aimer Dieu plus que toutes choses. L'obligation particulière suppose donc la générale, & est en acte ce que l'autre est en habitude. C'est être en état de péché que de manquer à l'obligation générale d'aimer Dieu, & c'est un péché actuel d'omission, que de manquer à l'obligation particulière d'aimer Dieu dans les circonstances où on est de l'aimer actuellement. Si donc quelque amour actuel est nécessaire pour être justifié dans le sacrement de Pénitence, il faut que ce soit, comme j'ai déjà dit, un amour dominant & sur toutes choses: tel qu'est celui par lequel on prend Dieu pour sa dernière fin, en lui rapportant toutes ses actions & toute sa vie.

La quatrième raison peut être appelée *ab absurdo*. C'est celle par laquelle on prouve que l'attrition, par la seule crainte des peines, ne sauroit être une disposition suffisante pour être justifiée dans le sacrement. Car si cela étoit, un libertin qui auroit vécu toute sa vie sans religion, qui ne se seroit reconnu qu'à la mort, & ne se seroit confessé de ses péchés
que

que par la crainte d'être damné, mourant aussitôt après avoir reçu l'absolution en cet état, seroit sauvé sans jamais avoir aimé Dieu. Or ce ne seroit gueres une chose moins absurde de pouvoir être sauvé sans avoir jamais aimé Dieu plus que toutes choses. Ce qui pourroit néanmoins arriver, si un amour moindre que celui par lequel on aime Dieu plus que toutes choses étoit une disposition suffisante à être justifié dans le sacrement.

Je conclus de tout cela qu'il n'y a pas d'apparence que l'auteur du Cacechisme entende autre chose que l'amour dominant par l'amour qu'il juge se devoir trouver dans la contrition imparfaite. Mais il semble que la chose étant si importante, elle devoit être expliquée plus nettement. Et si on l'avoit fait, on auroit ôté au ministre Jurieu toute occasion de chicaner sur ce qui est dit dans ce Catechisme de la contrition imparfaite, & d'imputer faussement à l'auteur qu'on peut être sauvé sans avoir jamais aimé Dieu.

II. DIFFICULTÉ.

Une autre chose qui me fait de la peine est qu'il me semble que l'on parle trop faiblement de cette nécessité de l'amour de Dieu dans le Sacrement de Pénitence, & qu'on traite trop doucement l'opinion contraire qui ne demande point d'amour. On fait cette demande : *Pourquoi y ajoutez-vous cette dernière condition, DE COMMENCER A AIMER DIEU.* Et on répond : *Parce qu'il ne paroît pas que le pécheur puisse être vraiment converti sans ce sentiment d'amour.* N'est ce pas trop peu que de dire : *Il ne paroît pas,* & ne devoit-on pas dire, *qu'il est certain, &c.*

CATECHISME. Dem. Pourquoi ?

M³

Rep

Rep. *Parce que si le pécheur ne comence à aimer Dieu, il doit craindre qu'il ne continue à n'aimer que soi même & la créature.*

On ne parle ainsi, *il doit craindre*, que quand la chose est douteuse. Or est-il douteux qu'un pécheur qui n'a pas seulement commencé à aimer Dieu, continue à n'aimer que soi même & la créature? Y a-t-il un milieu entre ces deux choses?

Dans la leçon suivante.

D. *Et celui qui se contente de la crainte sans s'exciter à l'amour de Dieu, qu'en pensez-vous?*

R. *Qu'il n'a pas assez de soin de son salut.*

D. *Pourquoi?*

R. *Parce qu'il se repose trop sur une opinion douteuse.*

Comme on ne sauroit trop éloigner le peuple de cette méchante opinion, qu'on puisse être sauvé n'ayant regret de ses péchés que par la seule crainte de la damnation, il semble qu'on devoit dire plus absolument que ce n'étoit pas avoir assez soin de son salut que de se reposer sur une opinion aussi fautive que celle là, & de laquelle il s'ensuit manifestement, comme le Prélat l'a reconnu dans son 2. Avertissement, qu'on pourroit être sauvé sans avoir jamais aimé Dieu. Il est vrai que ceux qui soutiennent, que la disposition nécessaire pour être justifié par le sacrement de penitence, enferme l'amour de Dieu sur toutes choses, sont embarrassés quand on leur demande, si on est justifié par cet amour, ou si on ne l'est pas. Car s'ils répondent, comme a fait feu Monseigneur de Tournai, avec presque tous les anciens scolastiques, qu'on est justifié par le vœu du sacrement, avant même qu'on soit absous; on ne manque pas de leur dire, que c'est ôter au sacrement sa

ver-

vertu : & s'ils disent , comme font les docteurs de Louvain , qu'on n'est point ordinairement justifié , quoi qu'on aime Dieu plus que toutes choses avant que d'être actuellement absous ; on leur objecte que c'est une chose incompréhensible , qu'un pécheur qui aime Dieu plus que toutes choses , puisse demeurer pendant tout le tems qu'il n'est point absous *in reatur poena aeterna*. Mais on verra cette difficulté fort bien éclaircie à la fin du premier tome de *l'Amor poenitens* de M. de Castorie , où il résout fort bien la premiere objection contre le sentiment de M. de Tournai , & fait voir d'une maniere demonstrative , que c'est aussi le sentiment de saint Thomas.

C'est principalement ce qu'il a dit de saint Thomas que je souhaiteroie que le Prélat voulût examiner serieusement. Cela le merite bien ; & il m'a toujours paru que c'étoit une demonstration très claire.

LETTRE DCXLII.*

A M. DU VAUCEL. *Sur les Placards des Jesuites ; les Missions Orientales ; les dispositions du nouvel Evêque de Pamiers ; les raisons qui l'obligeoient à demeurer à Rome ; & les bonnes œuvres qui se faisoient à Paris.*

JE ne vous dirai rien du Formulaire , puisque cette affaire est terminée. Nous attendons d'en être plus informés. Mais j'ai été surpris de ce qu'en marquant ce que M. Hennebel va poursuivre , on ne dit rien de la condamnation des Placards , qui est d'une part si importante , & de

M 4

l'au-

l'autre si facile à obtenir, pour peu que vos confrères aient de conscience & d'amour pour la justice. C'est une chose honteuse d'avoir tant différé à flétrir des pieces remplies de si abominables calomnies, comme on a fait voir dans les procès & dans les pieces latines que les Majestés* y ont opposées. Vous aurez vû la réponse aux faits du 3. Placard dans la 5. piece du procès; y eut-il jamais rien de plus impudent? Et cependant les Jesuites feront croire à une infinité de gens qui leur sont dévoués, qu'il faut bien que ce qu'ils y ont dit, soit vrai, puisque les Jansenistes n'ont pû obtenir par toutes leurs clameurs que ces Placards fussent prohibés. On ne comprend point assez quel mal peut faire non seulement à l'Eglise, mais à la société humaine cette licence effrénée, de publier toutes sortes de mensonges & de médisances contre les plus gens de bien pour les faire passer pour des impies, qui ont entrepris de détruire toute religion. Quelle idée les heretiques auroient-ils pû avoir de la Religion Catholique, si on ne les y condamne point?

Je commence à assez bien esperer de ce qui regarde les Missions Orientales. Pour peu que le Pape continue à en vouloir prendre connoissance, tout ira bien. Rien n'est plus facile que d'exclure les Jesuites des Evêchés auxquels ils se font nommer par le Roi de Portugal. Les Jesuites ne sont pas moins obligés que les Peres de l'Oratoire de Rome de ne point accepter de Prelature, si le Pape ne le leur commande, & je me souviens qu'un Pere de la Chiesa nuova † ne fut pas Archevêque d'Avignon, parce que le Pape Innocent XI. qui l'avoit nommé à cet

Ar-

* MM. de Louvain.

† Le Pere Mellini.

Archevêché, ne voulut pas lui commander de l'accepter. Le Pape n'a donc qu'à laisser tous ces Jésuites Portugais ou d'un autre país dans l'obligation de renoncer à toute Prélatiure sans vouloir les dispenser de cette obligation.

On vous mande, ce qui nous a été écrit de Paris, que le nouvel Evêque de Pamiers a déclaré à la chambre des comptes, qu'il ne pouvoit faire enregistrer son serment, parce que son Eglise n'étoit pas sujette à la Regale. On attend la confirmation de cette nouvelle, qui pourroit avoir de grandes suites, si elle étoit vraie.

J'ai gardé pour la fin ce qui me touche beaucoup. C'est que j'ai de la peine de vous voir tant d'inclination à retourner dans votre país. Hélas! qu'y feriez-vous? Vous faites au contraire des biens infinis au lieu où vous êtes, & je ne voi pas qui les pourroit faire, si vous n'y étiez plus. Vous avez une raison pour y demeurer, c'est que vous êtes chargé des affaires de la Mission de Hollande, & que vous avez été reconnu en cette qualité par le Pape, à qui vous pourriez faire parler pour obtenir de lui qu'on ne vous forçât point de retourner en France. Il me semble sur tout que vous ne devez point penser à deloger que l'on ne voie quel train prendront les affaires de l'Eglise. Car si elles continuent à aller mal, vous ne pouvez guere vous promettre d'être en sûreté, étant sous la pate de gens si malins; & si elles vont bien, ce qui ne peut être que le Roi ne soit detrompé de beaucoup de choses, dont il s'étoit laissé prévenir, il n'y a point d'apparence que l'on insiste à vous faire sortir de Rome.

On nous mande de Paris que le blé & le pain y sont diminués de prix, mais que la mortalité y est toujours fort grande parmi les pauvres

274 *DCXLIII. Lettre de M. Arnauld*
Ce qui fait cependant esperer qu'on verrabien-
tôt la fin de cette misere, est la quantité des
bonnes œuvres qui s'y font pour le soulagement
des nécessiteux. Car il est sans doute que cela
pourra beaucoup servir à attirer la misericorde
de Dieu sur cette ville. Je suis tout à vous,
mon très-cher ami.

L E T T R E DCXLIII. *

*A M. DU VAUCEL. Sur le Bref d'Innocent
XII. qui avoit été envoyé aux Evêques des
Pais-bas pour la signature du Formulaire ; &
l'affaire de Pamiers & de l'Enfance.*

SUpposant selon votre dernier lettre qu'il y
auroit quelque chose dans les Brefs qui nous
seroit favorable , parce qu'il seroit entendre
que le serment ne tombe point sur les faits,
quoique ce ne fût pas aussi clairement qu'on
l'auroit pu souhaitter , ma pensée étoit qu'on
pouvoit signer ou jurer sans rien dire , & j'a-
vois fait un memoire pour le persuader aux
Majeurs*. Mais ce que vous nous mandez pré-
sentement, & le *Feria V.* qui a paru en même
tems qu'on a envoyé les Brefs, dont vous n'a-
vez pû avoir connoissance, renverse tellement
toutes nos esperances , que nous ne pouvons
plus nous attendre qu'à voir les Eglises de ce
pais-ci dans une entiere confusion, les Jesuites
trionphans & les gens de bien accablés. Car
quoiqu'il y ait dans les Brefs, M. de Malines
prendra un si grand avantage de ce Decret, qui
defend de prendre le Formulaire autrement,
qu'in

* 26. Fevrier 1694.

† MM. de Louvain.

qu'*in sensu obvio*, que personne ne croira plus pouvoir jurer en conscience sans distinguer le fait & le droit; ce que M. de Malines rejettera comme une défobéissance formelle aux ordres du S. Siege. Voilà donc les Majeurs condamnés à signer purement & simplement d'une manière plus désavantageuse que si personne n'avoit été à Rome, puisqu'ils ne pourront pas dire que ç'a été sans connoissance de cause. C'est à quoi ont abouti tant de belles espérances qu'on nous avoit données. Mais par quelle intrigue a-t-on fait passer ce Decret dans la Congregation du S. Office sans que vous en ayez eu aucun avis, & sans qu'aucun des Cardinaux bien intentionnés ait représenté les maux qui en pouvoient arriver?

Il est bien à craindre que tout ce que l'on tâche de faire en France pour les Orphelins * & les Orphelines † n'ait la même issue. Il n'y a aussi gueres d'apparence que l'on obtienne rien pour le retour d'une certaine personne. Un de ses meilleurs amis qui connoît fort bien la Cour, n'ayant pas cru qu'on en dût parler encore au maître. Il ne nous reste donc qu'à entendre chrétiennement ce qui a été dit par un sage Païen : *Optare optima, cogitare difficillima, ferre quæcumque erunt*; souhaiter ce qui peut être plus avantageux pour la gloire de Dieu & pour le bien de l'Eglise; se représenter ce qui peut arriver de plus fâcheux, & supporter, quoiqu'il arrive, avec une humble soumission aux ordres de Dieu.

* Les Chanoines de Pamiers.

† Les Filles de l'Enfance.

L E T T R E DCXLIV.*

A MADAME DE FONTPERTUIS. *Sur une lettre qu'il écrivoit à M. de Pomponne ; & le Bref sur la signature du Formulaire.*

JE reponds à votre ami sur ce qu'il m'a écrit du mariage futur †. Je vous envoie ma lettre ouverte. Si vous trouviez que je le prêche trop, & que cela ne lui plairait pas, ne la lui donnez point, & mandez moi ce qu'il faudra que je lui écrive; car il n'y a rien à quoi je sois moins propre, qu'à faire des lettres qui ne soient que de compliment.

On aura sans doute su à Paris ce qu'on a fait à Rome pour terminer l'affaire du Formulaire, & peut-être que les Jesuites de Paris y auront voulu faire croire qu'ils y ont gagné leur procès. Mais ceux de Rome ne sont pas de ce sentiment. Ils sont très mortifiés du Bref envoyé aux Evêques. Car quoiqu'il ne soit pas si clair qu'on auroit souhaité, il y a des choses très-avantageuses pour MM. de Louvain. 1. On y réduit à la foi la confirmation qu'on y fait des Constitutions. 2. On y declare que les cinq propositions ont été condamnées *in sensu obvio quem verba prae se ferunt*, & on a évité de dire qu'elles l'ont été *in sensu à Jansenio intento*. 3. On défend expressément aux Evêques de rien faire contre personne sous prétexte du nom odieux de Jansenisme, à moins qu'il ait été convaincu de soutenir ces propositions.

* 3. Mars 1694.

† Le Mariage du Marquis de Pomponne avec Mademoiselle Hebert.

LET-

L E T T R E D C X L V . *

A M. DU VAUCEL. *Sur les avantages que l'on pouvoit tirer du Brefenvoïé aux Evêques des Pais-bas touchant la signature du Formulaire.*

C E nous a été un bonheur que n'ayant point reçu les Brefs par ce courier-ci comme nous nous y attendions, un libraire de Bruxelles les ayant eu, on ne fait comment, les a fait imprimer. Nous n'avons pas trouvé que le Bref écrit aux Evêques ne valût pas mieux que le Decret de l'Inquisition. Car il y a trois ou quatre choses très-avantageuses, & qui ont persuadé à ceux qui étoient le plus opposés à signer ou jurer sans rien dire, qu'on le pouvoit faire, *salvâ conscientiâ*, parce qu'il suffit à un serment, pour être bon devant Dieu, qu'il se fasse *secundum intentionem exigentis*. Or outre qu'il est constant par les témoignages de M. Hennebel & de M. † De la rue, que le sentiment de la Cour de Rome est que le serment ne tombe point sur le fait, c'est-à-dire, qu'on ne s'oblige point en jurant à croire le fait, cela se confirme encore par divers endroits de ce Bref.

1. On y restraint l'approbation qu'on donne de nouveau aux Constitutions à ce qui regarde la foi: *Nobis cura esse debet. . . . ut semper firma prædecessorum nostrorum Constitutiones permaneant IN REBUS QUÆ AD ORTHODOXÆ FIDEI INTEGRITATEM CON-*
DUCUNT.

* 5. Mars 1694.

† M. du Vaucel à qui il écrit.

2. Après avoir dit que ceux de qui on exigera le serment, le doivent faire *sincère, absque ullâ distinctione, restrictione seu expositione*; pour marquer en quoi cette sincérité doit consister, on ajoute, *damnando eas propositiones ex libro Jansenii excerptas INSENSU OBVIO, quem ipsamet propositionum verba præ se ferunt, prout sensum illum damnarunt summi Pontifices &c.* On marque par là en quel sens se doivent prendre ces paroles d'Alexandre VII. *in sensu à Jansenio intento*. Car c'est déclarer que ce que ce Pape appelle *sensum à Jansenio intentum* ne se doit point chercher dans Jansenius, mais dans les propositions mêmes, n'étant autre chose que *sensus obvius quem propositionum verba præ se ferunt*. Et que par conséquent c'est condamner sincèrement ces propositions selon la formule de ce Pape, que d'y condamner *SENSUM OBVIUM, quem propositionum verba præ se ferunt*, soit que l'on sache ou qu'on ne sache pas ce que Jansenius a enseigné sur cela: & quand même on ne croiroit pas que ce *sensus obvius* eût été enseigné par Jansenius.

A quoi on peut ajouter qu'afin de pouvoir assurer même par serment, que le *sensus obvius quem propositionum verba præ se ferunt* est le *sensus à Jansenio intentus*, il faudroit que les paroles de ces cinq propositions fussent de Jansenius. Et c'est aussi ce qu'a soutenu le P. Annat dans son *Cavilli Jansenianorum* de l'an 1654. où il dit de ces cinq propositions: *Sunt propositiones individua & singulares totidem verbis in Jansenio contenta*. Ce qui est certainement faux des quatre dernières. Cependant ce livre du P. Annat, qui est d'un an devant la Constitution d'Alexandre VII. ayant été sans doute en-voïé à Rome, il y a grande apparence que

ce Pape a cru sur la foi du P. Annat que toutes ces cinq propositions étoient mot à mot dans Jansenius, d'où il a jugé qu'on ne pouvoit manquer de dire qu'elles avoient été condamnées dans son sens, par où il entendoit *sensum obivium, quem ipsamet propositionum verba per se exhibent.*

3. Un autre endroit qui est encore plus avantageux pour rendre la paix à l'Eglise est ce qui est dit à la fin; qu'il est defendu aux Evêques de maltraiter qui que ce soit sous le nom de Janseniste: *Ne ullâ ratione quemquam vagâ illâ accusatione & invidioso nomine Jansenismi &c.* Si on en avoit pû autant obtenir d'Innocent X. on auroit bien empêché des violences &c. Letems me presse, ce qui fait que je ne marque cela qu'en un mot pour passer à l'autre Bref, dont tout ce que j'ai à vous dire est, qu'il me paroît si obscur & si mal suivi, qu'il ne seroit bon qu'à être surpris, hors ce qui est à la fin de l'autorité de S. Augustin & de S. Thomas. Il n'y a sur tout rien de plus pitoiable que l'application qu'on y fait de la fin des capitules attribués à S. Celestin. J'en suis tout à fait affligé à cause de l'estime singuliere que je fais d'ailleurs de l'auteur du Bref.

Mais comme on n'est pas encore assuré de ce que produira le 1. Bref pour confirmer d'avantage le sens qu'on y donne en faveur de la bonne cause, ne pourroit-on point engager M. Theodose* d'écrire à S. A. de Baviere sur la conclusion de cette affaire, & faire mettre dans cette lettre qu'il ne doute point que ce qu'on a écrit ne donne la paix à cette Eglise, parce qu'il y fait assez entendre que le S. S. restreint ce à quoi on s'oblige en signant le Formulaire à

ce

* L'Ambassadeur d'Espagne.

ce qui regarde l'intégrité de la foi & la condamnation des cinq propositions *in sensu obvio quem ipsamet propositionum verba per se exhibent*, & qu'on l'y pût faire ajouter, que c'est en effet ce qu'il a pu concevoir des entretiens qu'il a eus sur cela avec le Pape & les principaux Cardinaux, qu'on n'obligeoit point à croire la vérité du fait de Jansenius, qui ne pouvoit regarder la foi. Comme j'écris fort à la hâte, je ne vous marque que la substance de ce qu'il faudroit tâcher de tirer de lui. Ce seroit à vous à voir de quelle manière il faudroit qu'il s'exprimât. Vous jugez bien que cela nous seroit aussi avantageux que nous le fut autrefois une lettre que le Bailli de Valençai Ambassadeur à Rome écrivit à M. de Brienne, où il mandoit que le Pape lui avoit dit que son intention n'avoit point été de condamner la grace efficace en condamnant les cinq propositions. Cette lettre nous a été dans la suite d'un merveilleux secours pour empêcher que les Jésuites n'entendissent à la grace efficace la Constitution du Pape. Nous ferions le même usage d'une lettre semblable de Theodose pour confirmer ce que vous & M. Hennebel nous avez mandé de la disposition présente de la Cour de Rome.

J'oubliois à vous dire que j'ai bien peur qu'on ne nous fasse un mauvais tour par cette multitude d'Ecrits & de livrets que l'on se dispose de mettre dans l'*Index* des livres prohibés. Car apparemment ils y mettront ceux des Majeurs *, aussi bien que ceux des Jésuites; & ceux-ci pourront peut-être obtenir que leurs Placards soient confondus dans cette foule, ce qui seroit horrible.

* MM. Louvain.

L E T T R E D C X L V I.

*A MADAME DE FONTPERTUIS. Sur
le Bref touchant la signature du Formulaire.*

O N nous mande que le nouveau Bref d'Innocent XII. a été fort bien pris par un Duc & Pair, qui juge qu'il doit mettre la fin à toutes les contestations, & faire rappeler les exilés. A qui tient-il qu'on ne le fasse entendre au maître ? Il a naturellement tant de bonté & le sens si droit, qu'il seroit impossible qu'il ne se rendît à la raison, si des personnes d'un caractère à faire considérer ce qu'ils diront sur une affaire de cette nature, vouloient bien lui en parler & lui faire remarquer les endroits de ce nouveau Bref, qui font voir manifestement que l'on a étrangement surpris la religion de sa Majesté, en lui faisant croire qu'il y avoit dans son Roiaume un grand nombre de sectaires Jansenistes, & que pour empêcher les maux qu'ils pourroient faire à l'Eglise, elle devoit faire bannir, releguer, emprisonner & exclure autant qu'on pourroit de tous emplois & de toutes dignités, tout ce que l'on soupçonneroit être de cette secte, sans s'amuser à leur faire leur procès, ce qui iroit à de trop grandes longueurs. Car c'est ce qui est expressément condamné par ce Bref qui va remettre la paix & le calme dans les Eglises des Pais-bas, parce qu'on y a défendu à l'Archevêque de Malines & à quelques Evêques qu'il avoit engagés dans son parti, d'user de ces voies de fait, & d'exclure personne de quelque emploi que ce soit, à moins

* 10. Mars. 1694.

282 DCXLVII. Lettre de M. Arnauld
moins qu'on n'ait prouvé en gardant les formes
de la justice qu'ils soutiennent les cinq propo-
sitions condamnées, ou quelqu'unes d'elles, dans
le sens propre & naturel que les paroles mê-
mes de ces propositions présentent à l'esprit. Je
vous prie d'ajouter à celace que je vous ai écrit
de ce même Bref dans une autre lettre, & de le
faire voir à M. Dodart, afin qu'il puisse pren-
dre un mémoire de ces reflexions pour les mon-
trer à son ami qui avoit promis de parler, pour-
vû qu'il en eût l'occasion. Peut-être que Dieu
lui fera la grace de ne point laisser passer cel-
le-ci.

LE T T R E DCXLVII.

*A M. DU VAUCEL. Sur le Bref touchant la
signature du Formulaire ; un Mandement de
l'Evêque d'Anvers sur le même sujet ; une li-
stre des livres prohibés ; & une lettre en faveur
des Chanoines de Pamiers.*

O N se confirme de plus en plus dans la crean-
ce que le Bref aux Evêques est bon, & qu'on
peut signer simplement ensuite de ce Bref sans
blesser sa conscience, parce que le joignant à
tout ce qu'on fait d'ailleurs, on est suffisam-
ment assuré que l'intention de l'Eglise de Ro-
me n'est point que l'on s'engage à la creance du
fait. Le mandement de l'Evêque d'Anvers que
l'on vous envoie, le confirme encore, parce qu'il
marque que pour signer le Formulaire *ad mentem
summi Pontificis*, il le faut faire *sincere sine ex-
plicatione, restrictione damnando quinque propo-
sitiones ex libro Jansenii excerptas juxta sensum*

ob-

* 12. Mars 1694.

obvium quem ipsamet verba propositionum per se exhibent. Tout cela nous fait conclure qu'il ne faut rien demander de nouveau sur le Formulaire pour ne point donner occasion aux Jesuites de faire examiner cette affaire dans une nouvelle Congregation, où ils pourroient faire entrer beaucoup de Cardinaux, qui seroient à eux, qui pourroient donner un autre sens nouveau aux clauses de ce Bref, que nous jugeons avec raison nous être favorables. Il faut seulement faire bien entendre au Pape, que bien loin que ce Bref puisse exciter de nouvelles contestations (comme les Jesuites le lui ont voulu faire croire) on ne pouvoit rien faire de plus propre pour les apaiser, & pour donner à toute l'Eglise une paix ferme & stable sur ce sujet, & qu'il n'y a que les ennemis de la paix qu'ils en puissent plaindre.

Ce que j'aprehende (comme je vous l'ai déjà mandé la dernière fois) est la nouvelle liste qu'on prétend faire des livres & Ecrits défendus. Car je crains qu'on n'y en mette qui ne meritent point du tout d'être dans ce nombre, & d'autres à qui il seroit très-avantageux d'y être, parce qu'ils meritent tout autre traitement; tels que sont sur tout les Placards, dont on ne peut demander la condamnation avec trop de force. Le cinquieme procès acheve de convaincre les Jesuites d'être les plus impudens calomniateurs qui aient jamais été. Nous saurons bientôt le jugement qu'en auront fait ceux à qui vous l'aurez montré.

Une lettre de M. *. pour les Orphelins † est passée par ici. Nous en sommes très-contens. Il agit avec beaucoup de zèle & de fermeté, &
il

† Les Chanoines de Pamiers.

284 DCXLVII. *Lettre de M. Arnauld*
il est trop important qu'il ait une nouvelle
procuration, afin qu'on ne le puisse pas faire
sortir de son poste avant que l'affaire des Or-
phelins soit tout à fait terminée. Car il juge
avec raison, aussi bien que ceux de France,
qu'il ne faut avoir aucun égard à de certains ac-
commodemens qu'on ne leur propose que pour
les tromper, & qui ne feroient que plâtrer le
mal sans y apporter aucun vrai remede. Tout
depend donc de fortifier le Pape & les Cardi-
naux, afin qu'il fasse agir fortement son Non-
ce qui est en France. La cause est si bonne qu'il
faut esperer que Dieu ne l'abandonnera pas. Il
semble que bien des choses conspirent à faire
decheoir les Jesuites du credit qu'ils ont eu au-
trefois. Il faut que la lumiere de leur Général
soit bien bornée. Il est convaincu de leur éga-
rement repandu dans presque tout le corps tou-
chant le probabilisme, & il ne voit pas que l'es-
prit d'erreur qui leur fait employer tant de
mensonges, de fourberies & de calomnies con-
tre les pretendus Jansenistes, est quelque cho-
se d'encore pis. C'est ce qu'on lui devoit re-
présenter. Ne manquez, s'il vous plaît, de me
mander ce que vous saurez touchant les Mis-
sions Orientales. Je suis tout à vous.

L E T T R E D C X L V I I I .

A M. LE NOIR, CHANOINE DE NOTRE DAME DE PARIS. *Sur le Catechisme de Meaux; le Bref d'Innocent XII. que l'on pouvoit regarder comme une occasion favorable de detromper le Roi; & l'Apparatus du P. Nourry.*

V Ous m'avez fait grand plaisir de me mander ce que vous a dit votre illustre Pere † de quelques reflexions sur un Catechisme ‡. Entre tant de grandes qualités que j'admire en lui, il n'y en a point qui me paroissent plus extraordinaires qu'un certain fond de sincerité & d'équité qui lui fait reconnoître la verité, qui que ce soit qui la lui propose. Ce sera une belle chose que la conference touchant l'amour de Dieu qu'il nous promet. Et j'ai bien de la joie qu'il ait achevé son ouvrage pour l'autorité de S. Augustin contre l'impertinente censure du faux Critique §.

Je ne sai s'il a vu le nouveau Bref qui ordonne si expressément aux Evêques de ne point souffrir que personne ne soit inquieté par une vague accusation & par le nom odieux de Jansenisme, & qu'il ne soit exclus d'aucun emploi Ecclesiastique, *nisi servato juris ordine eam poenam commoveruisse probatum fuerit*, qu'il auroit soutenu quelque une des 5. propositions *in sensu obvio quem ipsa met propositionum verba per se exhibent*.

Ne

* 14. Mars 1694.

† M. de Meaux.

‡ Le Catechisme de Meaux. Voyez la lettre 642.

§ M. Simon.

Ne seroit-ce point une occasion de représenter à S. M. qu'il n'y auroit qu'à obéir à cette Ordonnance du S. S. pour remédier à tant de maux qu'on a fait & qu'on fait encore, pour n'avoir pas observé ce qu'on peut dire être un des plus grands fondemens du droit divin & humain ? Il semble qu'on n'en peut gueres souhaiter de plus favorable, sur tout si on y joint ce que l'on fait très certainement, que le Nonce a des ordres très exprès du Pape d'insister sur la revision du procès des filles de l'Entance, & sur le rétablissement entier des Chanoines de Pamiers. Car toutes ces affaires s'entretiennent, & pour montrer l'équité de ce qu'on demande, il n'y a qu'à faire voir qu'on a surpris la religion du Prince, tout s'y étant fait *nullo servato juris ordine*, sur des accusations vagues & destituées de toute preuve. On ne fera rien, si on ne passe jusques là. Mais il y a sujet d'espérer qu'on obtiendra tout, si on insiste fortement sur ce défaut essentiel : & c'est ce qu'on n'a point encore fait. Quand on a employé le soupçon du Jansenisme pour exclure un homme de bien d'une dignité, tout ce que font ses amis est de nier qu'il soit Janseniste, ce qui ne peut que confirmer le Roi dans l'opinion qu'il y en a. Mais ils se gardent bien de dire comme fait le Pape dans ce nouveau Bref, qu'il est tout à fait injuste de faire passer une personne pour Janseniste, à moins qu'on ne puisse prouver, en gardant les formes de la justice, qu'il tient quelque une des propositions condamnées. Ce seroit le moyen de ne plus trouver de Jansenistes, & on veut qu'il y en ait.

Seroit-il donc possible que si un Prélat appuyé de l'autorité du S. Siege faisoit faire à Sa Majesté une sérieuse reflexion sur cette clause
du

du Bref, elle ne vît aisément qu'on lui a fait faire beaucoup de choses qui ne se peuvent soutenir, & dont Elle pourra avoir un grand compte à rendre à Dieu. Mais ce ne seroit rien faire que de lui en faire dire un mot en passant: il faudroit entreprendre tout de bon de lui rendre le plus important service qui lui puisse être rendu par un Evêque, en lui déclarant qu'on est prêt de soutenir ce qu'on lui dit, en presence de ceux qui ont abusé de sa confiance pour se rendre formidables, en faisant passer tous ceux qui ne leur seroient pas dévoués pour suspects de favoriser une secte imaginaire. C'est par là qu'ils ont établi leur domination; & ils voient bien qu'elle seroit renversée, si on les avoit réduits à prouver devant le Roi que cette secte, dont ils rendent suspects qui il leur plait, est quelque chose de réel: & c'est ce qu'ils ont toujours été dans l'impuissance de faire. Mais ils le pourroient moins présentement que jamais, puisqu'il paroît assez par ce dernier Bref, qu'on ne la regarde plus à Rome même que comme un phantôme.

Nous sommes bien obligés à l'auteur de l'*Apparatus*, du présent qu'il nous a fait de son livre. Les matieres qu'on y traite sont examinées avec beaucoup d'érudition & de jugement. On doit admirer sa sincérité dans la discussion qu'il fait de tout ce qu'on a dit de part & d'autre touchant les livres attribués à S. Denis. Car on fait assez les raisons qu'il auroit eues de se déclarer pour un parti plutôt que pour l'autre. Rien n'est aussi plus achevé que ce qu'il dit pour soutenir la verité des lettres de S. Ignace contre les vains efforts de quelques savans Calvinistes qui les ont voulu faire passer pour supposées. Je suis tout à vous.

LET-

L E T T R E DCXLIX.*

A M. DU VAUCEL. Sur le Bref d'Innocent XII. les Missions Orientales ; les discours que faisoit le Cardinal d'Estrées à l'occasion du Bref ; l'affaire des Chanoines de Pamiers ; & une Satyre de M. Despreaux.

L'Effet du Bref aux Evêques s'est trouvé meilleur que l'on n'avoit osé l'esperer d'abord. Car l'aiant bien considéré, tout le monde convient presentement que le joignant à tout ce qui l'a precedé, on peut signer sans blesser sa conscience, parce qu'on est suffisamment assuré que l'intention du S. S. n'est point que le serment tombe sur le fait: or une des principales regles du serment est de jurer selon l'intention de celui qui l'exige. Les lettres des Majestés † que vous recevrez par cet ordinaire, vous confirmeront ce que je vous dis. Toute leur peine a été en écrivant au Pape pour l'en remercier d'en dire trop ou trop peu; c'est-à-dire, d'en prendre trop d'avantage, ou de n'en prendre pas assez. C'est pourquoi j'ai oui dire qu'ils enveroient deux lettres différentes, dont ils vous laisseroient le choix. M. du Til ‡ nous a envoyé la copie d'un Memoire qu'il n'avoit pas eu le loisir de vous faire voir avant que de le donner. Je l'ai trouvé fort bon, hors deux choses que je voudrois qui n'y fussent point: c'est ce qu'il dit du P. Déchamps & du P. Massolier. S'il n'est encore qu'entre les mains des amis,

* 18. Mars 1694.

† MM. de Louvain,

‡ M. Hennebel,

amis, je voudrois qu'on en retranchât ces deux passages. Ce qu'on avoit rapporté de Suarez suffisoit pour ce qu'on avoit entrepris de prouver. Et à quoi bon citer deux auteurs qui sont entendre ou qui supposent que les propositions sont dans Jansenius *in sensu obvio*. Ce retranchement racourcira cet Écrit qui paroît trop long. Ne l'aiant pas ici (car il a été envoyé à Louvain) je ne saurois dire s'il n'y a que cela qu'on y dût changer au cas qu'on l'eût en sa puissance.

Ce Bref pourra servir pour la France plus que n'auroit fait ce que Théodose* vouloit demander au Pape, qui est qu'on n'introduisit point le Formulaire dans les Païs-bas, n'y en aiant nulle nécessité, & ne pouvant qu'y exciter des brouilleries. On y a mieux pourvû en ordonnant aux Evêques de ne point souffrir qu'on décrie personne par une accusation vague & le nom odieux de Jansenisme, & qu'on ne fasse rien sur cela que dans les formes de la justice &c. C'est tout ce que de saints Evêques avoient demandé à Innocent XI. qu'il fit une semblable ordonnance, & ils ne purent l'obtenir. Ce seroit une belle occasion de représenter à S. M. combien on a maltraité de pieux Ecclesiastiques pour n'avoir pas observé envers eux cette regle de l'équité naturelle, de ne juger & de ne punir personne sur des soupçons, & de lui faire remarquer en même tems que ce que dit le Pape sur cela dans ce nouveau Bref est la condamnation de ce que son Archevêque & son Confesseur ont fait faire sous son nom depuis plus de 20. ans contre une infinité de gens de bien & des communautés entieres.

Mais

* L'Ambassadeur d'Espagne.

Tome VII.

N

Mais ne devoit-on point faire comprendre à notre bon Pape, qu'ayant autant d'affection qu'il témoigne en avoir pour le Roi Très-Chrétien, il ne sauroit rien faire de plus avantageux pour son salut & pour sa gloire, que de lui faire avoir des scrupules très bien fondés des injustices qu'on lui a fait faire sous l'accusation vague & le nom odieux de Jansenisme ? Mais ce Prince n'a garde de craindre que ce qu'on lui fait faire contre les prétendus Jansenistes soient des injustices, dont il aura un grand compte à rendre à Dieu, tant qu'on ne combattra point directement & expressement les deux choses, dont deux personnes ne cessent de lui remplir l'esprit ; l'une est cette fausse supposition que la France est pleine de ces Sectaires capables de perdre la Religion. L'autre, est cette injustice maxime, qu'il n'y a point de remède plus efficace pour prévenir les maux qu'ils pourroient faire, que d'exiler, releguer, emprisonner ou du moins priver des emplois tous ceux qui seront suspects d'être de ce parti, sans observer les formes de la justice, qui engageroient à de trop grandes longueurs. Ce sont les deux fondemens des violences qu'exercent sous le nom du Roi l'Archevêque & le Confesseur. Et il est aisé de faire voir au Pape que l'un & l'autre est détruit par son dernier Bref. Car d'une part ayant réduit le Jansenisme condamnable à soutenir quelque une des cinq Propositions *in sensu obvio &c.* il n'a eu garde de croire qu'il y en eût beaucoup dans les Pais-bas après le défi qu'a fait le Deputé de l'Université de Louvain, de lui marquer une seule personne, qui ait soutenu aucune de ces propositions. Et de l'autre, bien éloigné de croire qu'il fût permis de maltraiter ou d'exclure des emplois ceux qui

qui seroient soupçonnés d'être de cette prétendue secte, c'est ce qu'il a expressément défendu aux Evêques de ne point souffrir, ne leur permettant que d'agir, *servato juris ordine* contre ceux qu'on pourroit prouver soutenir quelqueune de ces propositions.

19. Mars.

J'ai bien de la joie de ce que vous me faites bien esperer des Missions Orientales. Car je les ai fort à cœur, & j'étois sensiblement affligé de ce qu'on avoit fait pour les détruire.

On nous a mandé de Paris que M. le Cardinal d'Estrées avoit dit à une personne qu'il fait être de nos amis. Mandez à vos amis que s'ils favoient profiter des nouveaux Brefs, ils auroient tout l'avantage sur leurs adversaires : car l'air du bureau est pour eux.

Je ne sai pourquoi vous dites qu'on ne s'attend pas où vous êtes que l'on réussisse dans les instances que l'on fait dans les orphelins & les orphelines. Car cela dépendra de la maniere dont on s'y prendra en vos quartiers, y ayant beaucoup d'apparence que le Pere Patrice* obtiendra ce qu'il demandera fortement, sur tout à l'égard des orphelines, n'y ayant rien de si insoutenable que ce que l'on a fait contre elles. Et c'est surquoi les Cardinaux qui ont de la pieté devroient travailler à le fortifier. Car on ne sauroit dire combien cela serviroit à faire revenir le Roi des impressions qu'on lui a données. Ne manquez donc pas de vous y employer, si vous y pouvez quelque chose.

On vous envoie la Satyre de M. Despreaux. Comme il est fort estimé à la Cour, ce qu'il y dit contre l'Opera & les Romans peut y faire beau-

N 2

* Le Pape,

beaucoup de bien. Car on ne s'y peut pas miettx prendre pour faire connoître combien cela peut gâter l'esprit & le cœur des femmes du monde, qui auroient même été les mieux élevées. Et vous remarquerez qu'il y donne Port-Royal pour lieu où on élevoit les filles plus chrétiennement. Il faut aussi que vous sachiez que parmi les gens du monde nous n'avons point de meilleurs amis que lui & son compagnon M. Racine.

L E T T R E DCL. *

A MADAME DE FONTPERTUIS. *Sur une lettre supposée à l'occasion d'un Ecrit intitulé, La Bête à sept têtes.*

IL est bon que vous avertissiez votre ami d'une certaine lettre que l'on dit être de moi, parce que cela étant certainement faux, ce ne pourroit être qu'une fourberie semblable à celle du faux Arnauld. Voici ce que c'est, comme on l'a mandé. Un Prêtre nommé Billard qui faisoit imprimer à Tours une libelle † contre les Jesuites, a été arrêté, & parce que M. Pirot & M. le Curé de S. Jaques avoient oui parler de ce libelle, ils avoient été trouver M. l'Archevêque pour se disculper, & que M. l'Archevêque leur avoit dit ce qui suit : que M. de Châteauneuf avoit fait le raport de cette affaire au Roi en sa presence, & qu'il avoit dit au Roi qu'on avoit trouvé parmi les papiers du Sieur Billard une lettre de M. Arnauld, que le Roi se l'étoit fait lire, & que lui (Arche-

* 22. Mars 1694.

† La Bête à sept têtes.

chevêque) s'étant fouri pendant la lecture de cette lettre, le Roi s'en étant aperçu lui avoit demandé de quoi il rioit, & qu'il lui avoit répondu. » Qu'il rioit de ce que c'étoit la première fois en sa vie qu'il avoit vû de la moderation dans M. Arnauld, quoi qu'à dire » vrai ce n'étoit pas tant la matiere du livre qu'il condamnoit, que les excès de l'auteur. « Cette lettre de M. Arnauld contenoit qu'il n'étoit pas d'avis qu'on fît imprimer ce livre, parce que la maniere dont il étoit écrit étoit outrée.

Il est bien certain que je n'ai rien écrit à ce M. Billard, ne sachant pas seulement s'il étoit au monde. Cependant il faut que cette lettre soit signée de mon nom, afin qu'on ait pû croire qu'elle étoit de moi. C'est donc un fourbe qui a pris mon nom. Et c'est de quoi il seroit important que le Roi fût averti, & qu'on lui fît comprendre par cette imposture de quoy mes ennemis sont capables pour me mettre en jeu dans toutes leurs affaires, comme on a vû par la fourberie de Douai & par celle du Chanoine de Beauvais, qui m'avoit fait l'entremetteur des complots contre l'Etat, dont il accusoit ses confreres. Comme cette affaire de Billard est publique, votre ami peut demander au Roi ce que c'est qu'une lettre de M. Arnauld trouvée parmi les papiers d'un Prêtre de Tours qu'on dit avoir été lue par S. M. & si Elle convient que cette lettre lui a été lue, l'assurer que c'est une piece qu'on m'a jouée, rien n'étant plus éloigné de toute vraisemblance que M. Arnauld ait écrit à un homme qu'il ne savoit pas seulement qui fût au monde.

Mais pour s'assurer davantage du fait, il faudroit savoir de M. le Curé de S. Jaques, ou

prier M. de Roannez de s'en enquerir de M. de Chateaufort. Cela est d'importance, & je vous supplie de travailler à cette découverte, & ce seroit une bonne chose si on pouvoit avoir la copie de cette prétendue lettre. Car cela seroit bien mieux découvrir la friponnerie. Je crois que M. de Chateaufort ne refuseroit pas à M. de Roannez de lui donner cette copie.

Nous prions Dieu pour votre cher fils, afin qu'il le preserve de toute infortune, & qu'il le fasse marcher dans sa crainte. Je suis bien en peine du jeune Abé. Pourroit-il se mettre en chemin aussi-tôt qu'il sera guéri, sans s'exposer au péril d'une rechute? Je dirai tous les jours pour l'un & pour l'autre le Pseaume CXX. avec les prières pour les voyageurs.

L E T T R E DCLI.*

A M. DU VAUCEL. Sur la nécessité de supprimer l'exaction de la signature du Formulaire.

Vous verrez par l'Ecrit que nous reçûmes hier de Paris, que l'on ne peut douter qu'il ne soit d'un Jesuite, qu'ils sont encore plus dechainés contre nous, qu'ils n'étoient avant les Brefs. Car ils prétendent qu'après cela on ne doit pas nous souffrir dans l'Eglise. Il seroit aisé de faire voir la fausseté des conséquences qu'ils en tirent. Mais nous aimons mieux ne rien faire, qui puisse être cause du renouvellement des contestations, & nous contenter de demander justice de ces insultes à ceux qui semblent s'être engagés à nous la faire par les précautions qu'ils

* 26. Mars 1694.

qu'ils ont prises pour mettre fin à ces contestations qui troublent la paix de l'Eglise, de recommander le silence à tous ceux qui voudroient écrire sur ces matieres. Mais c'est à quoi on ne réduira pas les Jesuites, à moins qu'on ne leur fasse sentir combien leur insolence déplaît au S. Siege.

En verité cela fait voir que pour donner à l'Eglise une ferme paix, qui est ce que notre bon Pape souhaite le plus, il faudroit lui représenter que le dessein que les Jesuites temoignent avoir de faire servir le formulaire à y entretenir une guerre continuelle, le devoit porter à en défendre l'exaction, & reduire tout ce qu'il y auroit à craindre du prétendu Jansenisme, à punir ceux qu'on pourroit prouver tenir quelqu'une des cinq propositions *in sensu obvio, quem ipsamet propositionum verba præse ferunt*, en defendant en même tems aux Evêques (comme il a été très sagement ordonné par le nouveau Bref) de diffamer personne par le nom odieux de Jansenistes, & n'exclure personne des dignités & des emplois de l'Eglise sur des accusations vagues & destituées de preuves, mais seulement ceux qui seroient trouvés coupables en gardant les formes de la justice. Il faut néanmoins avouer que le Bref, tel qu'il est, ne laissera pas de faire du bien, pourvu que le S. Siege tienne ferme à ne point souffrir qu'on ne l'infirmé par des interpretations malignes, & qu'on n'aille au de là de ce qu'il ordonne pour continuer à tourmenter les plus gens de bien.

Ce que vous me mandez des Missions d'Orient me réjouit. Il semble que cette affaire soit en assez bon état, & qu'il y a lieu d'en espérer un bon succès. Je suis tout à vous.

L E T T R E DCLII.*

A M. DU VAUCEL. Sur une lettre qu'il avoit écrite aux Chanoines de Pamiers; & sur les Placards des Jesuites.

Nous n'avons pas jugé à propos d'envoyer à Paris la lettre que vous avez écrite aux Orphelins †, & en voici la raison. Nous sommes parfaitement bien informés de tout ce qui regarde leur affaire, & peut-être mieux que vous-même. Car les principaux d'entre eux ont pris une entière confiance en quelques-uns de nos amis de Paris, & par eux en nous. C'est ce qui leur a fait souhaiter que nous vissions toutes les lettres qu'ils écrivent, & toutes celles qu'on leur adresse. Et c'est par là que nous apprenons qu'il y a présentement une parfaite correspondance entr'eux & le Prieur ‡, & qu'un certain personnage qui se disoit de leurs amis l'ayant voulu rompre, ils en ont eu de l'indignation, & nous ont marqué par une lettre écrite à nous mêmes, les grandes raisons qu'ils avoient de ne point entrer dans les vûes de ce prétendu ami, qui ne leur prêchant que la modération & l'obligation qu'ils avoient de se ménager avec la Cour, leur vouloit rendre le Prieur suspect comme étant trop chaud & trop attaché à son sens. Cependant il paroît qu'ils n'ont que le même sentiment, qu'ils doivent se résoudre à mourir dans leur exil, plutôt que de consentir à n'être retablis qu'en souffrant

avec

* 1. Avril 1694.

† Les Chanoines de Pamiers.

‡ M. Daurat.

avec eux les Regalistes , quand ce ne seroit que les moins deregles. C'est sur quoi néanmoins ils ont bien voulu nous consulter , & c'est sur quoi nous n'avons fait que les affermir dans ce sentiment.

Les uns & les autres se sont trouvés aussi dans la même pensée , qu'il faut bien se garder de donner dans le piège qu'on leur tendoit , qui étoit d'écrire une lettre que l'on put montrer à S. M. où ils témoigneroient qu'ils étoient bien fâchés de ce qui s'étoit passé , & qu'ils n'attendoient leur rétablissement que de sa bonté. Ils ont eu grande raison de n'en rien faire. Car on voit assez que le but des auteurs du mal qu'il s'agit de réparer , est de pouvoir entretenir le Roi dans la pensée qu'ils n'ont point fait de mal , & que c'est la mauvaise conduite des orphelins , qui a attiré sur eux tout ce qu'ils ont souffert , & que ce sera une pure grace si on leur permet de retourner à leur Eglise : or c'est ruiner entièrement cette affaire que de lui laisser prendre ce train. Car il n'y a rien à en espérer , tant qu'elle dépendra de l'Archevêque & du Confesseur. Elle en dépendra tant que l'on ne fera point entendre au Roi qu'on lui a donné de très-méchants conseils , tant à l'égard des orphelins que des orphelines*.

Loin donc , ce que vous dites , qu'il faille traiter les Regalistes d'Intrus , mais s'arrêter uniquement à leur mauvaise vie. Car si on prend ce dernier parti , on en exclura les plus deregles , & on portera les moins vicieux à faire les hypocrites pendant quelque tems , & on prétendra avoir par là remis le chapitre en fort bon état , & on traitera les orphelins de super-

N s bes

bes & d'orgueilleux, comme on a déjà fait, qui croient qu'il n'y a qu'eux de gens de bien, & regardent tous les autres comme indignes de vivre avec eux. Ils ne doivent donc point se relâcher de ce qu'ils ont toujours soutenu, que ceux qu'on a mis en leur place sont des Intrus, & c'est ce que le Pape pourra bien faire représenter plus fortement par son Nonce, que si la question étoit réduite à ce point, s'il n'y avoit pas au moins plusieurs entre les nouveaux Chanoines qui pourront bien vivre avec les anciens & profiter de leurs exemples. Mais c'est, dites-vous, irriter la Cour contre les anciens, que de traiter les nouveaux d'Intrus.

Qu'entendez-vous par la Cour ? L'Archevêque & le Confesseur ? Est ce donc que le Pape doit menager ces deux personnes & appréhender qu'ils ne s'irritent ? Ce seroit en vain qu'il entreprendroit cette affaire, qui seroit la plus glorieuse de son Pontificat, s'il ne suppose pour y réussir que la première chose qu'il doit faire, est de demander à S. M. qu'Elle n'en croie point ces deux personnes, parce qu'Elle doit supposer qu'elles empêcheront toujours autant qu'ils pourront qu'on ne remédie au mal qu'ils ont fait ; mais qu'Elle choisisse entre les Prelats de son Roiaume, quelques-uns des plus recommandables pour leur piété & pour leur science, tels que sont par exemple le Cardinal le Camus, & les Evêques de Meaux & de Châlons sur Marne, en les obligeant de lui dire en conscience ce qu'ils pensent de ces deux affaires des orphelins & des orphelines. Cette demande est si juste & si raisonnable, & si conforme à toute justice naturelle & divine, que si le Pape la demande fortement par son Nonce, il n'y a nulle aparence que le Roi la rejette. Mais rien n'est plus

plus vrai que ce que dit un ancien Poëte :

Qui timide rogat,

Docet negare.

Il s'agit donc de faire comprendre au Pape qu'il y va de sa conscience & de son honneur d'entreprendre ces deux affaires & d'y réussir, qu'il réussira s'il fait bien entendre à son Nonce, qu'il n'y a rien qu'il ait plus à cœur, & qu'il ne seroit plus content de lui s'il ne s'y emploioit avec soin & avec fermeté, parce qu'il a tant de confiance en la bonté & en l'affection de S. M. T. C. qu'il ne sauroit croire qu'il lui veuille refuser cette justice, si Elle est persuadée que c'est tout de bon qu'il la lui demande. Cela fait voir combien il est nécessaire qu'il y ait des gens à Rome, qui n'aient point d'autre emploi que de solliciter cette affaire auprès de S. S. Et c'est ce qu'ont bien compris ceux qui ne tendent qu'à la faire échouer. C'est ce qui les porte à faire jouer tant de machines pour les tirer de Rome. Mais les Procureurs ont très-bien fait de rejeter toutes les offres qu'on leur a faites, aimant mieux s'exposer à tout que d'abandonner une si juste cause. Mais plus il paroît que le Diable s'applique à la traverser, plus j'ai d'esperance que Dieu bénira le desir qu'a notre bon Pape de faire cesser de si injustes oppressions. Il a besoin cependant que quelques-uns des mieux intentionnés & des plus éclairés du sacré College l'aident dans cette entreprise en animant & fortifiant son zèle. Vous rendriez un grand service à Dieu si vous y pouviez engager quelques bonnes têtes. Je ne sache rien de plus grande importance. Car si le Roi étoit une fois détrompé sur ces deux poin ts il

300 DCLIII. *Lettre de M. Arnauld*
le seroit bientôt sur tout le reste : & tout le monde demeure d'accord qu'il y auroit des biens infinis à esperer, s'il ne consultoit que des gens de bien sur les affaires de l'Eglise.

Seroit-il possible que tout ce qu'on pourroit obtenir contre les Placards fût d'être mis dans une feuille avec d'autres pieces, dont plusieurs n'auroient peut-être gueres mérité d'être condamnées ? Mais que fera-ce aussi si on enveloppe dans une prohibition générale tout ce qui a été imprimé de part & d'autre sur le sujet du Formulaire ? Est-ce là un moyen bien chrétien d'établir la paix ? Mais à quoi ont-ils pensé de renouveler une defense aussi impraticable qu'est celle de ne rien imprimer touchant la grace, qu'on n'en ait une permission expresse de l'Inquisition ? Ce qui arrivera de là est que ceux qui sont soutenus par la puissance temporelle, comme les Jesuites, le feront impunément ; au lieu que ce sera un pretexte d'empêcher le debit des meilleurs livres dont les auteurs n'auront pour eux que la verité. Je suis tout à vous.

L E T T R E DCLIII.*

A MADAME DE FONTPERTUIS. Sur ce qu'on lui avoit mandé que le Roi ne vouloit pas permettre son retour en France.

JAi de la peine à croire que le Roi, qui est si bon & si juste, ne veuille pas me faire la grace de trouver bon que je retourne en mon pays pour y mourir entre les bras de mes parens. Car S. M. ne pourroit exiger cela de moi, que

25. Avril 1694.

que parce qu'on lui auroit donné une très méchante opinion des livres que j'ai faits depuis ma retraite, comme n'étant propres qu'à troubler la Religion ou l'Etat. Car c'est ce qu'en disent mes ennemis, qui ne cessent de me décrier par toutes sortes de calomnies & par les faux portraits qu'ils font de moi, comme ils ont fait encore depuis peu dans un libelle contre un livre de M. Toinard. Ce seroit donc un moyen qu'ils auroient de confirmer tout ce qu'ils ont dit jusqu'ici pour me perdre d'honneur, s'ils pouvoient dire qu'on ne m'a permis de revenir, qu'en me faisant promettre de ne plus écrire; ce qu'ils feroient passer pour une tacite retractation de mes méchants livres comme ils les appellent. Et c'est ce qui fait voir que je ne puis en conscience faire une semblable chose, parce que selon toutes les regles de la morale, & humaine & chrétienne, un homme de bien est obligé de conserver sa réputation sans tache aussi bien que sa conscience.

On dira peut-être que je suppose que mes livres ne sont pas mauvais, & que l'on ne m'en doit pas croire. Mais on doit encore moins croire qu'ils soient mauvais sur ce que mes ennemis en disent, n'ayant jamais pû me convaincre ni d'aucune calomnie ni d'aucune erreur contre la foi; au lieu que ce sont eux qui sont demeurés convaincus d'avoir avancé une infinité de calomnies, & d'avoir souffert que l'on enseignât chez eux des erreurs pernicieuses contre la foi. On fait aussi que l'on est présentement bien revenu à Rome des préventions qu'on a pû y avoir contre moi il y a 30. ans. Mes livres y sont estimés & bien reçus par les plus habiles des Cardinaux, & quelques efforts que mes ennemis aient fait pour y faire condamner ceux qui leur
sont

302 DCLIII. Lettre de M. Arnauld
font le plus de peine, ce sont les leurs qui y ont
été écondamnés.

Je serois donc bien mal avisé, si aiant vécu
sans reproche jusqu'à un âge si avancé, & aiant
presentement tant de préjugés pour moi, je
me deshonorois moi-même par une promesse
de ne plus écrire, semblable à celle qu'on fait
faire aux mauvais plaideurs, de ne plus plai-
der, pour passer le peu de tems qui me reste à
vivre avec plus de repos & plus de satisfaction.

On dira peut-être encore qu'on fera aussi
défense à mes ennemis d'écrire contre moi.
Mais c'est de quoi ils tireroient un grand avan-
tage, & bien loin de le souhaitter, je voudrois
qu'on leur ordonnât de me répondre. Car le
silence où ils sont réduits depuis plus de 4. ans,
fait assez voir qu'ils ne le sauroient rompre
qu'à leur confusion; au lieu que si on leur avoit
fait cette défense, ils ne manqueroient pas de
dire qu'ils étoient prêts de mettre en poudre
tout ce que j'ai écrit contre eux, mais que le
respect qu'ils ont pour tous les ordres de S. M.
les a arrêtés, quoique cependant ils me pussent
faire déchirer par leurs Ecrivains des Pays bas,
qui n'auroient point d'obligation de suivre cet
ordre.

Il est donc bien juste de conseiller à S. M. de
ne point prendre de parti dans ces sortes de dis-
putes. Ce sont des procès qui se plaident par
écrit devant le public. Ils se terminent d'eux-
mêmes sans effusion de sang & sans aucun trou-
ble qui soit à craindre. Ceux qui ont tort, sont
enfin obligés de se taire. La vérité demeure
éclaircie, & la malice confondue. Il n'y a de
fâcheux à l'égard du public dans ces contesta-
tions, que quand on s'en sert pour opprimer des
gens de bien par des voies de fait: & c'est à
quoi

quoï N. S. P. le Pape a voulu remédier par son Bref aux Evêques des Païs bas, en leur enjoignant très-expressément de ne point souffrir qu'on maltraitte personne sur de vagues accusations, & sous le nom odieux de Jansenistes. Il n'en faut pas davantage pour arrêter bien des maux, qu'on a causé par cette voie; & pour peu qu'on y fit faire attention à S. M. on ne peut douter qu'Elle ne reconnût que rien n'est plus juste que ce que le Saint Siege vient d'ordonner.

L E T T R E DCLIV.*

A MADAME DE FONTPERTUIS. Sur ce qu'il ne pouvoit promettre de ne plus écrire pour avoir la permission de retourner en France.

JE viens d'achever la lettre que vous m'avez demandée. Je n'ai pu changer de sentiment. Je ne puis promettre de ne plus écrire. Il y a sur tout un 8. Volume qu'il faut absolument qui passe. On m'avoit promis d'en commencer l'impression dès le mois de Mars, car il y a long-tems qu'il est entre les mains de l'Imprimeur †. Il ne reste donc plus qu'à deliberer, si on ne doit pas laisser de parler au maître, ou parce qu'il ne parlera point peut-être de cette condition, ou que s'il en parle, on lui pourra faire entendre que j'ai des raisons de conscience qui ne me permettroient pas de faire cette promesse, telles que sont celles que je marque dans la let-

* 5. Avril 1694.

† Ce 8. Volume de la Morale Pratique n'a été imprimé qu'après la mort.

304 DCLV. Lettre de M. Arnauld
lettre de 4. pages, ou de dire simplement qu'on
m'en écrira; mais qu'on apprehende que cela
ne fasse de la peine. Que si on veut deliberer
sur cela, je voudrois que vous fissiez voir tout
ce que je vous ai écrit sur cela en diverses let-
tres, & je voudrois principalement que le voi-
sin * les eût vûes.

L E T T R E DCLV. †

*A M. DU VAUCEL. Il lui parle d'un Ecrit
des Jesuites sur le Bref du Pape; & d'une
lettre sur le sujet des Filles de l'Enfance.*

NOUS reçumes si tard de Paris l'Ecrit des
Jesuites sur le Decret, que nous vous l'en-
voïâmes sans y faire de reflexion. Vous les au-
rez faites aisément, & sur-tout vous aurez re-
marqué qu'ils font bien éloignez du dessein
qu'a eu le S. Pere de donner la paix à l'Eglise.
Car ils n'ont point de honte de déclarer que
l'usage qu'ils en veulent faire est d'exterminer
entièrement tous ceux qu'ils décrient sous le
nom de Jansenistes, soit qu'ils signent le For-
mulaire, ou qu'ils ne signent pas; ces derniers
comme rebelles à l'Eglise, & les autres comme
parjures; desorte qu'ils en concluent que ce se-
roit une étrange chose, que l'on voulut encore
laisser les loups dans la bergerie, au lieu que si
on les en croit, on les en doit chasser en les
excommuniant, ou les traiter si mal, qu'ils en
sortent d'eux mêmes. Pouvoient-ils rien faire
qui decouvrit davantage leur esprit? C'est sans
doute ce que vous n'aurez pas manqué de bien
faire valoir.

Voici

* M. Racine.

† 8. Avril 1694.

Voici une autre chose qui me paroît bien importante. Parmi les lettres qu'on envoie de Paris au Prieur * il y en a une (nous ne savons de qui) sur le sujet des Filles de l'Enfance , par laquelle on avertit qu'il faut bien se donner de garde de conseiller au Nonce , au cas qu'il ne pût pas obtenir bientôt leur retablisement , de prier le Roi de faire de nouveau juger leur cause par des juges non suspects & d'une probité reconnue. L'auteur de la lettre prétend que ce seroit tout gâter , qu'on ne trouveroit point de juges qui les voulussent absoudre , & qu'on tourneroit tellement leur affaire en longueur , qu'on n'en verroit point la fin &c. Cela me paroît pitoiable , supposé que le Pape prenne à cœur cette affaire , & qu'il donne des ordres bien précis à son Nonce. Car 1. pourroit on refuser à S. S. de ne les pas faire juger par leurs ennemis déclarés , tels qu'ont été ceux qui les ont détruites ? 2. S. S. nommant Elle-même des Prelats de grand merite , que pourroit on lui dire pour ne les pas accepter ? 3. Non seulement il se pourra trouver des Evêques , qui jugeront en leur faveur , mais il sera bien difficile qu'il s'en trouve , hors quelques-uns manifestement recusables , qui aient le front de confirmer ce que l'on a fait contre elles ? 4. Il sera encore plus aisé de voir la fin de cette affaire par cette voie , que par celle de la negociation , que l'on fait bien plus aisément durer tant que l'on veut. 5. Cette demande d'un nouveau jugement n'est point une grace qui puisse être refusée , ni qu'on puisse s'accorder qu'à de certaines conditions. Car ces filles ont appelé au Pape , & leur appel a été reçu.

Que

Que lui pourra-t-on dire de raisonnable, quand il nommera des juges *in partibus* pour connoître de cette affaire? C'est donc le moien le plus sûr pour avoir justice; & sur quoi il est plus facile de faire comprendre au Pape qu'il y va de sa conscience & de l'honneur du S. Siege & de la gloire de son Pontificat, de ne pas souffrir que cet institut demeure détruit par une injustice si criante, & un si grand mépris du Siege Apostolique. Consultez donc cette affaire avec M. M. pour empêcher que le Prieur ne donne pas dans les fautes vûes de cette lettre de Paris. Je suis tout à vous.

L E T T R E DCLVI. *

A M. WILLART. *Sur une lettre & un Ecrit de M. Perrault qu'il lui avoit envoyé.*

LA lettre que vous m'avez envoyée de M. Perrault m'a mis dans un grand embarras. Elle est si honnête & si civile que je lui en dois être obligé. Il me fait souvenir de l'amitié que MM. ses freres ont eue pour moi. Je l'avoue & je leur en dois de la reconnaissance. Je n'ai jamais vu le Docteur en Theologie, parce que j'étois obligé de me cacher tant qu'il a vécu. Mais je sai qu'il n'y a eu personne qui ait parlé pour moi avec tant de force & tant d'esprit dans les assemblées de la Faculté. J'ai été ami particulier du Medecin. Le Virruve dont il me fit present, m'en renouvellera toujours le souvenir. Tout cela sans doute m'engageoit à répondre fort obligeamment à M. Perrault sur le present qu'il m'a fait de son

Apo-

* 17. Avril 1694.

Apologie des Femmes : & c'est à quoi j'étois disposé avant que d'en avoir lu la préface. Mais depuis l'avoir lue, je ne sai plus où j'en suis. Car je voi que d'une part on y traite un de mes meilleurs amis * d'une maniere très injuste & pleine calomnie, & de l'autre on lui fait des crimes de ce qui m'a paru de meilleur & de plus chrétien dans la satyre ; comme est, par exemple, ce qui y est dit des mauvais effets de l'Opera & de la lecture des Romans. Que répondre donc à une personne qui attend de moi des douceurs & quelques temoignages d'approbation, non seulement de la piece qu'il m'a envoyée, mais aussi de ce qu'il me dit dans sa lettre pour justifier son procedé dans son differend avec M. Despreaux ? Aiant donc jugé que je ne pouvois lui écrire sans blesser ma conscience ou sans le trop choquer, le temperamment que j'ai pris a été de vous écrire † ce que je pense de ces deux pieces, pour être vu par quelques personnes discrettes sans que cela courre dans le monde. Je serai bien aise que vous le montriez à M. Racine, afin qu'il en dise à son ami ce qu'il jugera à propos. Je suis tout à vous.

* M. Boileau Despreaux.

† M. Arnauld écrivit en effet une grande lettre où il justifioit M. Despreaux contre M. Perrault par rapport à sa satyre des femmes. Mais aiant changé dans la suite de sentiment, il refondit cette lettre, & en composa la lettre à M. Perrault, qui se trouve dans les dernières éditions des œuvres de M. Despreaux, & qui va suivre plus bas dans ce volume, lettre DCLX.

L E T T R E DCLVII.*

*A M. DU VAUCEL. Sur ce qu'il falloit re-
presenter au Roi au sujet des exilés, des Cha-
noines de Pamiers, & les Filles de l'Enfance.*

JE ne suis point content de la maniere desef-
perante, dont vous m'écrivez de l'affaire
des Orphelins, † des Orphelines ‡ & des exi-
lés. La chose est si importante & si juste, & il
y va tellement de la gloire de Dieu, du bien
de l'Eglise & de la conscience du Pape & du
Roi, qu'il n'y a rien qu'on ne doive mettre en
œuvre pour y réussir. Et c'est ce qu'on ne fait
pas quand on se figure qu'il n'y a rien à attendre
de tous les moiens qu'on y emploie. C'est ce-
pendant la disposition où il paroît que vous
êtes. Le Pape, dites-vous, n'est point disposé
à agir genereusement dans cette affaire. Il ne
pourra se résoudre à faire de la peine au Roi.
Si le Nonce n'a point eu encore audience, quoi-
qu'il eût ordre de la demander, c'est peut-être
que M... lui fait donner d'autres ordres en se-
cret. Le Prieur § n'a nul credit auprès de S. S.
Il n'a pour patron que le Cardinal Albano. Si
le Procureur des Orphelines se remue pour el-
les, il se rendra odieux à la Cour. Que doit-on
conclure de là? Qu'il y a très peu de chose à
esperer du côté du Pape, & qu'il faut se reduire
à negotier avec la Cour pour en obtenir ce
que l'on pourra?

Mais

* 22. Avril 1694.

† Les Chanoines de Pamiers.

‡ Les filles de l'enfance.

§ M. Daurat.

Mais avant que de passer outre, souvenez-vous, s'il vous plaît, que vous étiez dans la même pensée touchant les Missions Orientales. Vous souteniez qu'il n'y avoit nulle apparence que le Pape voulût rien faire de contraire à ce qu'avoit fait son Predecesseur en faveur du Roi de Portugal, à moins qu'il n'en fût fortement sollicité par le Roi très-chrétien. Cependant vous me mandez aujourd'hui que sans être sollicité par aucune puissance seculiere il prend cette affaire à cœur, & pense tout de bon à remédier aux méchans effets de l'indult obtenu par les Portugais. Il sera encore plus facile de faire comprendre au Pape qu'il est obligé en conscience d'avoir le même zèle, de faire reparer les injustices criantes qu'on a faites en France, en surprenant la religion du Roi. Ce seroit avoir une très fausse opinion de ce Prince, de s'imaginer qu'il trouve mauvais qu'on lui représente qu'on l'a surpris. Je le fis très-nettement dans la Requête que je lui presentai pour les Ecclesiastiques de P. R. en 1668. & jamais rien n'a été mieux reçu de toute la Cour.

C'est donc à quoi il faut travailler d'ôter de l'esprit de S. S. qu'il fasse de la peine au Roi en lui faisant représenter respectueusement par son Nonce, qu'on l'a surpris en beaucoup de choses qui regardent l'Eglise, & qu'on l'a engagé dans des injustices, dont il sera obligé tôt ou tard de rendre compte à Dieu, mais l'importance est que cela soit dit à la personne même du Roi, & ne se pas contenter de le dire à ses Ministres, quels qu'ils soient. On doit s'attendre que l'Archevêque & le Confesseur feront tout ce qu'ils pourront pour empêcher que le Nonce n'ait audience, parce qu'ils savent

vent bien qu'ils sont perdus, si on peut une fois detromper le Roi, & c'est ce qui les portera à faire de belles promesses d'accommoder ces affaires à l'amiable. Mais tout est perdu si on donne dans ce panneau.

Il faut toujours insister qu'on a ordre de S. S. de parler au Prince même, & de traiter immédiatement avec lui. Et il seroit bon de porter S. S. à lui écrire un Bref qui ne contint que cela. Il y a tout à esperer par cette voie, & rien ou presque rien par de prétendues négociations. Ce qu'on aura à représenter dans ces audiences, se reduit à supplier S. M. de considérer s'il n'est pas contre toute justice divine & humaine, de releguer, d'emprisonner & de tirer de leurs Cures, ou de leurs Eglises, un grand nombre d'Ecclesiastiques sur des accusations vagues, qui n'ont pour fondement que le nom odieux de Jansenisme sans garder aucune forme de justice; qu'il peut le demander à tout ce qu'il y a d'Evêques dans son Roiaume qui aient le plus de reputation de pieté & de suffisance, & que l'on se promet qu'ils reconnoîtront que cela ne se peut soutenir, & que rien n'est plus capable de faire quelque tache dans un regne aussi glorieux qu'est le sien.

C'est par là qu'il est très possible de faire entendre raison au Roi, & de le faire au moins entrer en doute, si on ne lui a point donné de mauvais conseils, ce qu'il n'y a gueres d'apparence qu'il reconnoisse jamais tant que personne ne lui parlera. Il y a long-tems que je me tourmente de lui faire parler par quelque Evêque, & je n'ai pû encore en venir à bout. Et c'est sur cela même qu'il faut piquer le Pape d'honneur, de ce que tous les Evêques de France étant intimidés à cause du grand credit

de deux personnes qui obsèdent le Roi, ils demeurent tous dans le silence; mais que quelques intimidés qu'ils soient, ils parleront selon leur conscience, lorsque le Roi les obligera de parler, & qu'il n'y a que S. S. qui puisse porter S. M. à leur demander leur avis. C'est donc au Pape seul que Dieu a réservé la gloire de tirer l'Eglise de France de l'oppression où deux personnes la tiennent depuis tant de tems. Peut-être même que ce que S. S. a commencé de faire, a fait déjà quelque impression sur l'esprit de S. M. Car voici l'extrait d'une lettre de Madame de Fontpertuis du 18. de ce mois : *On parle fort de faire revenir les Exilés à la sollicitation du Pape. Et je sai des Intendans à qui on a écrit pour savoir l'état des uns & des autres. Celui du cher Insulaire (du P. du Breuil) lui est très-favorable.*

Pour finir cet article, qui regarde l'affaire des Exilés, des Orphelins & des Orphelines, je la reduis à 5. ou 6. points. 1. Que le seul moien d'y réussir est d'en faire avoir scrupule au Roi, & lui faire craindre que Dieu ne lui en demande compte un jour. 2. Que ce seroit une folie de s'attendre qu'il en aura du scrupule, tant qu'il n'y aura que l'Archevêque & le Confesseur qui lui en parleront. 3. Que tous les Evêques de France sont si intimidés, qu'il n'y a pas d'apparence qu'aucun lui en parle, n'en étant point interrogé. 4. Qu'il y en a qui le pourront faire si le Roi leur en demande leur avis. 5. Que le Pape s'étant engagé à lui faire parler par son Nonce, c'est auprès du Pape qu'il faut agir pour l'affermir dans cette bonne résolution. 6. Qu'il y a beaucoup à esperer de ce que le Nonce pourra faire en parlant tête à tête avec le Roi. 7. Mais que si on s'amuse à
trai-

traiter avec des Ministres , & non immédiatement avec S. M. ce sera tout gâter , parce que ce sera mettre les deux Aman en possession de faire entendre au Prince tout ce qu'il leur plaira. Je suis très fortement persuadé que c'est le plan qu'on doit suivre , & qu'on gâtera tout si on écoute de faux amis qui ne recommandent rien tant que de ne point irriter la Cour (c'est-à-dire ceux qui y peuvent tout presentement) & qui prétendent qu'il n'y a rien à esperer que par la voie de la negociation. Ce que je pense sur cela est ce qu'en pensent aussi les orphelins de France & leur Procureur qui est à Rome , & étant presentement très-bien d'accord , il seroit bien facheux qu'on les vint troubler , en inspirant à quelques-uns d'autres sentimens. Je vous conjure donc , mon cher ami , de travailler ou de faire travailler auprès de ceux à qui le Pape a creance , afin qu'ils le fortifient contre la crainte que d'autres lui pourroient donner , de se brouiller avec le Roi s'il poursuit vigoureusement cette affaire en l'assurant que c'est le moien d'y reussir , & que s'il y reussit , S. M. lui en saura gré , bien loin d'en être fâchée. Car une infinité de gens de bien , qui n'osent parler maintenant , l'en feliciteront quand les choses seront terminées , comme il arriva à l'affaire de la paix de l'Eglise.

L E T T R E DCLVIII.*

A M. DU VAUCEL. Sur un voiage de l'Abé de Pomponne à Rome ; l'affaire des Chanoines de Pamiers & des Filles de l'Enfance ; ce que les amis sembloient trouver à redire aux Morales Pratiques.

JE ne vous avois point écrit du voiage du jeune Abé de Pomponne, l'ayant cru rompu, parce que l'on nous avoit mandé qu'il étoit tombé malade, & que les autres Abés avec qui il devoit faire ce voiage, étoient partis sans lui. Mais il a eu tant d'envie de voir Rome, qu'aussi-tôt qu'il s'est trouvé un peu mieux, il est parti pour les rattraper. Le Docteur † qui est avec lui est un parfaitement honnête homme, fort savant & fort pieux, & à qui vous pouvez parler avec toute sorte de confiance, & apprendre de lui de quelle sorte vous devez agir avec l'Abé pour le maintenir dans les bonnes dispositions où il a tâché de le mettre. Mais j'ai cru qu'il étoit bon que je lui écrivisse, afin qu'il eût aussi toute confiance en vous.

La lettre à M. Daurat que nous vous en-voions par cet ordinaire, me confirme merveilleusement dans ce que je vous ai écrit la dernière fois. Car la mauvaise disposition de l'Evêque & des gens qui aprochent le Prince, & le peu qu'a fait le Nonce jusqu'ici, font voir manifestement que tous les menagemens que l'on voudroit que l'on gardât avec la Cour, ne sont que des amusemens pour faire échouer
cette

* 29. Avril 1694.

† M. Ravechet.

Tom. VII.



cette affaire, ou pour la reduire à de prétendus accommodemens, qui au lieu de remedier au mal ne feroient que le plâtrer; qu'il n'y a donc rien à espérer qu'en faisant entendre raison au maître même, & que cela ne se peut qu'en faisant donner au Nonce des ordres bien precis par le Pape. Et comme c'est une des plus grandes affaires, qui soient maintenant dans l'Eglise, il faut employer toutes sortes de moïens pour la lui faire entreprendre vigoureusement, en se confiant en Dieu qu'il lui donnera par sa grace une generosité beaucoup plus grande qu'on n'auroit pû se promettre de son naturel.

Mais permettez-moi de vous dire que quelques sujets de mécontentement que vous ait donné M. Daurat, cela ne doit pas ralentir votre zèle. Je ne saurois néanmoins convenir qu'il ait eu tort, de declarer d'abord sans demander du tems pour se resoudre, qu'il ne pouvoit quitter Rome pour retourner en son pais tant que l'affaire des Chanoines de Pamiers ne seroit point terminée. Car qu'y avoit-il à hésiter? N'étoit-il pas clair qu'on ne le vouloit renvoyer qu'afin qu'il n'y eût plus personne qui prestât S. S. de s'adresser au Roi pour faire cesser de si grandes injustices?

Il semble que nos amis soient à demi persuadés que les Morales Pratiques ne sont pas proportionnées aux oreilles delicates des Romains, qui y trouvent trop d'aigreur, & qui voudroient qu'on n'eût pas pris tous les Jesuites à partie, & que cela pourroit bien servir de prétexte à les faire prohiber. Tout cela est très-mal fondé. Ce n'est point aigreur que de repousser avec force les outrageuses calomnies du P. Tellier, qui ne parlent de ceux, qu'il appelle Moralistes, c'est-à-dire, M. Arnauld &c

& ses amis , que comme des plus grands calomniateurs qui furent jamais , & qui supposant que tout ce qu'on a dit d'eux sont des calomnies en conclut que nous sommes les plus méchans de tous les hommes.

Quel cas peut-on faire des prohibitions de Rome , si c'est là un sujet de prohiber des livres , où on n'a eu un soin tout particulier de ne rien dire qui ne fût exactement vrai , & tout à fait nécessaire pour une juste défense , lorsqu'on ne peut venir à bout de faire prohiber le livre du monde le plus rempli de faussetés & de calomnies , tel qu'est celui du P. Teller ? Et pour ce qui est de prendre tous les Jésuites à partie , peut-on rien dire de plus raisonnable sur cela que ce qu'on en a dit dans le chap. 7. du 3. volume ?

Nous avons cru d'abord que la *Querimonia Catholica* , * que vous nous avez envoyée , n'étoit point un exemplaire d'une Edition supprimée , à cause de ce qui y est dit d'abord , comme dans celle qui a couru , que la première Edition avoit été supprimée , parce qu'on avoit appelé Jurieu , Surien ; & qu'on avoit cru que ce Surien ou Jurieu étoit auteur de la Morale Pratique. Mais ayant conféré la nouvellement envoyée , que j'appellerai B. avec celle qui a couru , que j'appellerai C. nous les avons trouvées très différentes , & qu'ainsi il faut que cette *Querimonia* ait été faite en trois différentes formes. La 1. que j'appellerai A. est la supprimée , dont on a parlé dans B. & dans C. La 2. est B. qui a été aussi supprimée , mais sans qu'on s'en soit vanté , parce qu'on a eu honte d'avouer que cette méchante piece eût été su-

316 DCLVIII. Lettre de M. Arnauld
primée une seconde fois. La 3. est C. qui est
la seule qui a paru, & qu'on a fait passer pour
la seconde.

On avoit mis d'abord dans B. une grande
inveective contre M. Arnauld, qu'on n'a pas
laissée dans C. parce qu'il n'y est parlé qu'avec
doute de l'auteur de la Morale Pratique, &
qu'on n'ose pas assurer que ce soit M. Arnauld,
mais seulement que Jurieu dit que c'est lui.
Cette decouverte est importante, parce qu'elle
fait voir la peine que les Jesuites ont eu d'a-
juster les mensonges de cette méchante piece.
Mais A. qui est la premiere supprimée, a-t-elle
été tellement bûlée, qu'il n'en soit resté aucun
exemplaire? Si on en pouvoit avoir, ce seroit
une grande confusion aux Jesuites de les faire
imprimer toutes trois A. B. C. Mais souvenez-
vous de ce qu'a promis celui qui vous a donné
B. qui est un recit de tout ce qu'il fait du *Thea-
tro* & de la *Querimonia*. On n'en useroit que
comme il voudroit, & on n'auroit garde de le
commettre.

Ce que vous me mandez que Madame de
Maintenon a écrit à M. * en faveur de M. *,
& que M. * s'en est déclaré publiquement, fait
voir, ce me semble, que les Jesuites n'ont pas
osé demander au Roi qu'il s'opposât à ce que
demande M. *. Et cela prouve encore que le
Roi n'est pas disposé à leur accorder tout ce
qu'ils voudroient. C'est ce qu'il seroit à propos
de faire remarquer au Pape, pour lui donner
lieu d'esperer qu'il pourra obtenir de S. M. ce
qu'il lui demande pour les Chanoines de Pa-
miers & les filles de l'enfance, pourvû qu'il
continue à le presser de faire sur cela ce qui lui
seroit si glorieux devant Dieu & devant les
hommes,

LET.

L E T T R E DCLIX. *

M. WILLART. *Sur quelques Ecrits de M. Perrault & de M. Despreaux.*

JE vous ai déjà fait entendre ce que je pensois de la Préface de l'Apologie des femmes; & je vous envoie aujourd'hui ce que je me suis cru obligé d'en écrire pour la décharge de ma conscience, mais sans savoir quel usage on en doit faire. Car je serois fâché que cela rallumât la querelle au lieu de l'appaiser. Vous en consulterez avec M. le Noir, par qui vous recevrez cette piece, que je serai bien aise qu'il fasse lire à M. son oncle †. Il me semble aussi qu'il sera bon de la faire voir à M. Racine, qui peut mieux juger que personne si on la doit montrer à son ami. Que si on jugeoit qu'elle dut être donnée à la personne à qui elle s'adresse, il faudroit la copier, & mettre des points au lieu de ma signature. Vous me manderez aussi ce que M. Racine aura dit de ce que je vous ai mandé que je trouvois de reprehensible dans les Reflexions critiques sur Longin. La paix se feroit plus chrétiennement, si chacun reconnoissoit les fautes qu'il auroit pu faire, & qu'il y remediât du mieux qu'il pourroit. Pour moi, si j'étois à la place de Monsieur Perrault, je me condamnerois à ne faire jamais rimprimer la Préface de l'Apologie; & si j'étois Monsieur Despreaux, je retrancherois dans une nouvelle édition, ce qui est dit dans les reflexions critiques contre l'honneur du

O 3

Me-

* 4. Mai 1694.

† M. Ameline Archidiacre de Paris,

318 DCLX. Lettre de M. Arnauld
Medecin. Je suis tout à vous. L'affoiblissement
de ma vue est cause que je fais bien des fautes
en écrivant.

L E T T R E DCLX. *

A M. PERRAULT, de l'Academie Fran-
çoise, au sujet de la satire sur les femmes par
M. Despreaux.

Vous pouvez être surpris, Monsieur, de
ce que j'ai tant différé à vous faire répon-
se, aiant à vous remercier de votre present, &
de la maniere honnête dont vous me faites sou-
venir de l'affection que vous m'avez toujours
témoignée, vous & Messieurs vos Freres, de-
puis que j'ai le bien de vous connoître. Je n'ai
pû lire votre lettre sans m'y trouver obligé.
Mais pour vous parler franchement, la lectu-
re que je fis ensuite de la Préface de votre Apo-
logie des Femmes, me jetta dans un grand em-
barras & me fit trouver cette réponse plus dif-
ficile que je ne pensois. En voici la raison.

Tout le monde sait que M. Despreaux est
de mes meilleurs amis, & qu'il m'a rendu des
témoignages d'estime & d'amitié en toutes for-
mes de tems. Un de mes amis m'avoit envoie sa
derniere satire. Je témoignai à cet ami la sa-
tisfaction que j'en avois eue, & lui marquai
en particulier, que ce que j'en estimois le plus,
par rapport à la Morale, c'étoit la maniere si
ingénieuse & si vive dont il avoit représenté
les mauvais effets que pouvoient produire dans
les jeunes personnes les Opera & les Romans.
Mais comme je ne puis m'empêcher de parler à
cœur

† 5. Mai 1694.

cœur ouvert à mes amis, je ne lui dissimulai pas que j'aurois souhaité qu'il n'y eût point parlé de l'Auteur de Saint Paulin. Cela a été écrit avant que j'eusse rien su de l'Apologie des Femmes, que je n'ai reçue qu'un mois après. J'ai fort approuvé ce que vous y dites en faveur des peres & des meres, qui portent leurs enfans à embrasser l'état du Mariage par des motifs honnêtes & Chrétiens; & j'y ai trouvé beaucoup de douceur & d'agrément dans les Vers.

Mais aiant rencontré dans la Préface diverses choses que je ne pouvois approuver sans blesser ma conscience, cela me jeta dans l'inquiétude de ce que j'avois à faire. Enfin je me suis déterminé à vous marquer à vous même quatre ou cinq points qui m'y ont fait le plus de peine, dans l'esperance que vous ne trouveriez pas mauvais que j'agisse à votre égard avec cette naïve & cordiale sincérité, que les Chrétiens doivent pratiquer envers leurs amis.

La premiere chose que je n'ai pû approuver, c'est que vous aiez attribué à votre adversaire cette proposition générale: *Que l'on ne peut manquer en suivant l'exemple des Anciens; & que vous aiez conclu, que parce qu'Horace & Juvenal ont declamé contre les Femmes d'une maniere scandaleuse, il avoit pensé qu'il étoit en droit de faire la même chose.* Vous l'accusez donc d'avoir declamé contre les Femmes d'une maniere scandaleuse, & en des termes qui blessent la pudeur, & de s'être crû en droit de le faire à l'exemple d'Horace & de Juvenal. Mais bien loin de cela, il déclare positivement le contraire. Car après avoir dit dans sa Préface, *qu'il n'apprehende pas que les Femmes s'offensent de sa Satire*, il ajoûte, *qu'une chose*

au moins dont il est certain qu'elles le loueront ; c'est d'avoir trouvé moi-même, dans une matière aussi délicate que celle qu'il y traitoit, de ne pas laisser échapper un seul mot qui pût blesser le moins du monde la pudeur. C'est ce que vous même, Monsieur, avez rapporté de lui dans votre Préface ; & ce que vous prétendez avoir réfuté par ces paroles : *Quelle Erreur ! Est-ce que des Héros à voix luxurieuse, des Mœurs lubriques, des rendez-vous chez la Cornu, & les plaisirs de l'Enfer qu'on goûte en Paradis, peuvent se présenter à l'esprit, sans y faire des images dont la pudeur est offensée ?*

Je vous avoue, Monsieur, que j'ai été extrêmement surpris de vous voir soutenir une accusation de cette nature contre l'Auteur de la Satire, avec si peu de fondement. Car il n'est point vrai que les termes que vous raportez soient des termes deshonnêtes, & qui blessent la pudeur : & la raison que vous en donnez ne le prouve point. S'il étoit vrai que la pudeur fût offensée de tous les termes qui peuvent présenter à notre esprit certaines choses dans la matière de la pureté, vous l'auriez bien offensée vous même, quand vous avez dit, *Que les anciens Poètes enseignoient divers moyens pour se passer du mariage, qui sont des crimes parmi les Chrétiens, & des crimes abominables.* Car y a-t-il rien de plus horrible & de plus infame, que ce que ces mots de *crimes abominables* présentent à l'esprit ? Ce n'est donc point par là qu'on doit juger si un mot est deshonnête, ou non.

On peut voir sur cela une lettre de Cicéron à Papirius Pœtus, * qui commence par ces mots,

mots, *Amo verecundiam, tu potius libertatem loquendi*. Car c'est ainsi qu'il faut lire, & non pas : *Amo verecundiam, vel potius libertatem loquendi*, qui est une faute visible qui se trouve presque dans toutes les éditions de Cicéron. Il y traite fort au long cette question, sur laquelle les Philosophes étoient partagés : s'il y a des paroles qu'on doit regarder comme mal-honnêtes, & dont la modestie ne permette pas que l'on se serve. Il dit que les Stoïciens nioient qu'il y en eût : il raporte leurs raisons. Ils disoient que l'obscénité, pour parler ainsi, ne pouvoit être que dans les mots ou dans les choses ; qu'elle n'étoit point dans les mots, puisque plusieurs mots étant équivoques, & ayant diverses significations, ils ne passoient point pour deshonnêtes selon une de leurs significations, dont il apporte plusieurs exemples : qu'elle n'étoit point aussi dans les choses ; parce que la même chose pouvant être signifiée par plusieurs façons de parler, il y en avoit quelques unes, dont les personnes les plus modestes ne faisoient point de difficulté de se servir ; comme, dit-il, personne ne se blessoit d'entendre dire : *Virginem me quondam invitam is per vim violat* : au lieu que si on se fût servi d'un autre mot que Cicéron laisse sous-entendre, & qu'il n'a eu garde d'écrire, *nemo*, dit-il, *culisset*, personne ne l'auroit pu souffrir.

Il est donc constant, selon tous les Philosophes, & les Stoïciens mêmes, que les hommes sont convenus, que la même chose étant exprimée par de certains termes, elle ne blesseroit pas la pudeur ; & qu'étant exprimée par d'autres, elle la blesseroit. Car les Stoïciens mêmes demeuroient d'accord de cette sorte de

convention : mais la croiant déraisonnable , ils soutenoient qu'on n'étoit point obligé de la suivre. Ce qui leur faisoit dire , *nihil esse obscœnum , nec in verbo nec in re* ; & que le Sage appelloit chaque chose par son nom.

Mais comme cette opinion de Stoiciens est insoutenable , & qu'elle est contraire à saint Paul , qui met entre les vices , *Turpiloquium* , les mots de sales ; il faut nécessairement reconnoître que la même chose peut être exprimée par de certains termes , qui seroient fort deshonnêtes ; mais qu'elle peut être aussi exprimée par de certains termes qui ne le sont point du tout au jugement de toutes les personnes raisonnables. Que si on veut en savoir la raison , que Cicéron n'a point donnée , on peut voir ce qui en a été écrit dans *l'Art de penser* , Pr. Part. ch. 13.

Mais sans nous arrêter à cette raison , il est certain que dans toutes les langues policées ; car je ne sai pas s'il en est de même des langues sauvages ; il y a de certains termes que l'usage a voulu qui fussent regardés comme deshonnêtes , & dont on ne pourroit se servir sans blesser la pudeur ; & qu'il y en a d'autres , qui signifiant la même chose ou les mêmes actions , mais d'une manière moins grossière , & pour ainsi dire , plus voilée , n'étoient point sensés deshonnêtes. Et il falloit bien que cela fût ainsi. Car si certaines choses qui font rougir , quand on les exprime trop grossièrement , ne pouvoient être signifiées par d'autres termes dont la pudeur n'est point offensée , il y a de certains vices dont on n'auroit point pu parler , quelque nécessité qu'on en eût , pour en donner de l'horreur , & pour les faire éviter.

Cela étant donc certain , comment n'avez-vous point vu que les termes que vous avez re-

pris .

pris, ne passeront jamais pour deshonnêtes? Les premiers sont *les voix luxurieuses, & la Morale lubrique de l'Opera*. Ce que l'on peut dire de ces mots, *luxurieux & lubrique*, est qu'ils sont un peu vieux: ce qui n'empêche pas qu'ils ne puissent bien trouver place dans une Satire. Mais il est inouï qu'ils aient jamais été pris pour des mots deshonnêtes, & qui blessent la pudeur. Si cela étoit, auroit-on laissé le mot de *luxurieux* dans les commandemens de Dieu que l'on apprend aux enfans? *Les rendez-vous chez la Cornu* sont assurément de vilaines choses pour les personnes qui les donnent. C'est aussi dans cette vûe que l'auteur de la Satire en a parlé, pour les faire détester. Mais quelle raison auroit-on de vouloir que cette expression soit malhonnête? Est-ce qu'il auroit mieux valu nommer le métier de la Cornu par son propre nom? C'est au contraire ce qu'on n'auroit pu faire sans blesser un peu la pudeur. Il en est de même *des plaisirs de l'Enfer goûtés en Paradis*. Et je ne vois pas que ce que vous en dites soit bien fondé. C'est, dites-vous, *une expression fort obscure*. Un peu d'obscurité ne sied pas mal dans ces matieres. Mais il n'y en a point ici que les gens d'esprit ne dévelopent sans peine. Il ne faut que lire ce qui précède dans la Satire, qui est la fin de la fausse Dévotion:

Voilà le digne fruit des soins de son Docteur.

Encore est-ce beaucoup, si ce Guide imposteur,

Par les chemins fleuris d'un charmant Quiétisme

Tout-à-coup l'amenant au vrai Molinozisme,

Il ne lui fait bien-tôt, aidé de Lucifer,

Gouter en Paradis les plaisirs de l'Enfer.

N'est-il pas louable d'avoir cherché les plus noires couleurs qu'il a pû, pour donner de l'horreur d'un si détestable abus, dont on a vû depuis peu de si terribles exemples? On voit assez que ce qu'il a entendu par ce que nous venons de rapporter, est le crime d'un Directeur hypocrite, qui aidé du Démon, fait goûter des plaisirs criminels, dignes de l'Enfer à une malheureuse qu'il auroit feint de conduire en Paradis. Mais, dites-vous, l'on ne peut creuser cette pensée, que l'imagination ne se salisse effroyablement. Si creuser une pensée de cette nature, c'est s'en former dans l'imagination une image sale, quoi qu'on n'en eût donné aucun sujet, tant pis pour ceux, qui, comme vous dites, creuseroient celle-ci. Car ces sortes de pensées revêtues de termes honnêtes, comme elles le sont dans la Satire, ne présentent rien proprement à l'imagination, mais seulement à l'esprit, afin d'inspirer de l'aversion pour la chose dont on parle. Ce qui bien loin de porter au vice, est un puissant moyen d'en détourner. Il n'est donc pas vrai qu'on ne puisse lire cet endroit de la Satire, sans que l'imagination en soit salie: à moins qu'on ne l'ait fort gâtée par une habitude vicieuse d'imaginer ce que l'on doit seulement connoître pour le fuir, selon cette belle parole de Tertullien, si ma mémoire ne me trompe, *spiritualia nequitia non amica conscientia, sed inimica scientia novimus.*

Cela me fait souvenir de la scrupuleuse pudeur du P. Bouhours, qui s'est avisé de condamner tous les Traducteurs du Nouveau Testament pour avoir traduit, *Abraham genuit Isaac, Abraham engendra Isaac*; parce, dit-il, que ce mot *engendra*, salit l'imagination.

Com-

Comme si le mot Latin, *genuit*, donnoit une autre idée que le mot *engendrer* en François. Les personnes sages & modestes ne font point de ces sortes de reflexions, qui banniroient de notre langue une infinité de mots, comme celui de *concevoir*, d'*user du mariage*, de *consommer le mariage*, & plusieurs autres. Et ce seroit aussi en vain que les Hebreux loueroient la chasteté de la langue Sainte dans ces façons de parler, *Adam connût sa femme, & elle enfanta Cain*. Car ne peut-on pas dire qu'on ne peut creuser ce mot, *connoître sa femme*, quel l'imagination n'en soit salie? Saint Paul a-t-il eu cette crainte quand il a parlé en ces termes de la fornication, dans la premiere Epître aux Corinthiens, chapitre 6. *Ne savez-vous pas*, dit-il, *que vos corps sont les membres de Jesus-Christ? Arracherai-je donc à Jesus-Christ ses propres membres, pour en faire les membres d'une Prostituée? A Dieu ne plaise. Ne savez-vous pas que celui qui se joint à une Prostituée, devient un même corps avec elle? Car ceux qui étoient deux, ne sont plus qu'une même chair*, dit l'Ecriture: *mais celui qui demeure attaché au Seigneur, est un même esprit avec lui. Fuyez la fornication. Qui peut douter que ces paroles ne présentent à l'esprit des choses qui feroient rougir, si elles étoient exprimées en certains termes que l'honnêteté ne souffre point? Mais outre que les termes dont l'Apôtre se sert, sont d'une nature à ne point blesser la pudeur; l'idée qu'on en peut prendre, est accompagnée d'une idée d'exécration, qui non seulement empêche que la pudeur n'en soit offensée, mais qui fait de plus que les Chrétiens conçoivent une grande horreur du vice dont cet Apôtre a voulu détourner les Fidèles. Mais veut-on savoir ce qui peut être*

être un sujet de scandale aux foibles ? C'est quand un faux Dèlicat leur fait appréhender une saleté d'imagination, où personne avant lui n'en avoit trouvé. Car il est cause par là qu'ils pensent à quoi ils n'auroient point pensé, si on les avoit laissés dans leur simplicité. Vous-voiez donc, Monsieur, que vous n'avez pas eu sujet de reprocher à votre Adversaire, qu'il avoit eu tort de se vanter, *qu'il ne lui étoit pas échappé un seul mot, qui pût blesser le moins du monde la pudeur.*

La seconde chose qui m'a fait beaucoup de peine, Monsieur, c'est que vous blâmiez dans votre Préface les endroits de la Satire, qui m'avoient paru les plus beaux, les plus édifiants, & les plus capables de contribuer aux bonnes mœurs, & à l'honnêteté publique. J'en rapporterai deux ou trois exemples. J'ai été charmé, je vous l'avoue, de ces Vers de la page sixieme.

L'Epouse que tu prends, sans tache en sa conduite,

Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal instruite,

Aux Loix de son devoir regle tous ces desirs.

Mais qui peut t'assurer qu'invincible aux plaisirs,

Chez toi dans une vie ouverte à la licence,

Elle conservera sa premiere innocence ?

Par toi même bien-tôt conduite à l'Opera,

De quel air penfes-tu que ta Sainte verra

D'un spectacle enchanteur la Pompe harmonieuse,

Ces danfes, ces Heros à voix luxurieuses;

Entendra ces discours sur l'amour seul roulans;

Ces doucereux Renauds, ces insensés Rolans;

Saura

Saura d'eux qu'à l'Amour, comme au seul Dieu
suprême

On doit immoler tout, jusqu'à la Vertu même.
Qu'on ne sauroit trop tôt se laisser enflammer,
Qu'on n'a reçu du Ciel un cœur que pour aimer;
Et tous les Lieux-communs de morale lubrique,
Que Lulli rechauffa des sons de sa Musique?
Mais de quels mouvemens dans son cœur excités,
Sentira-t-elle alors tous ses sens agités?

On trouvera quelque chose de semblable dans un Livre imprimé il y a dix ans. Car on y fait voir par l'autorité de Païens même, combien c'est une chose pernicieuse de faire un Dieu de l'Amour, & d'inspirer aux jeunes personnes qu'il n'y a rien de plus doux que d'aimer. Permettez-moi, Monsieur, de rapporter ici ce qui est dit dans ce Livre, qui est assez rare. *Peut-on avoir un peu de zèle pour le salut des ames, qu'on ne déplore le mal que font dans l'esprit d'une infinité de personnes, les Romans, les Comédies, & les Opera? Ce n'est pas qu'on n'ait soin présentement de n'y rien mettre qui soit grossièrement deshonnête: mais c'est qu'on s'y étudie à faire paroître l'Amour comme la chose du monde la plus charmante & la plus douce. Il n'en faut pas davantage pour donner une grande pente à cette malheureuse passion. Ce qui fait souvent de si grandes plaies, qu'il faut une grace bien extraordinaire pour en guérir. Les Païens mêmes ont reconnu combien cela pouvoit causer de desordres dans les mœurs. Car Cicéron ayant rapporté les Vers d'une Comédie, où il est dit que l'Amour est le plus grand des Dieux (ce qu'il*

328 DCXLX. Lettre de M. Arnauld
qui ne se dit que trop dans celles de ce tems- ci
il s'écrie avec raison : O la belle réformatrice
des mœurs que la Poësie , qui nous fait une
Divinité de l'Amour , qui est une source de tant
de folies & de déreglemens honteux ! Mais il
n'est pas étonnant de lire de telles choses dans
une Comédie : puisque nous n'en aurions aucune ,
si nous n'approuvions ces desordres : De Comœ-
dia loquor , quæ , si hæc flagitia non approbare-
mus , nulla esset omnino.

Mais ce qu'il y a de particulier dans l'auteur
de la Satire , & en quoi il est le plus louable ,
c'est d'avoir représenté avec tant d'esprit & de
force le ravage que peuvent faire dans les bon-
nes mœurs les Vers de l'Opera , qui roulent tous
sur l'Amour , chantés sur des airs qu'il a eu
grande raison d'appeller *luxurieux* ; puisqu'on
ne sauroit s'en imaginer de plus propres à en-
flammer les passions , & à faire entrer dans les
cœurs la *Morale lubrique* des Vers. Et ce qu'il
y a de pis , c'est que le poison de ces chansons
lascives ne se termine pas au lieu où se jouent
ces Pieces , mais se répand par toute la France ,
où un infinité de gens s'appliquent à les appren-
dre par cœur , & se font un plaisir de les chan-
ter par tout où ils se trouvent.

Cependant , Monsieur , bien loin de recon-
noître le service que l'auteur de la Satire a ren-
du par-là au Public , vous voudriez faire croi-
re , que c'est pour donner un coup de dent à
Monsieur Quinault , Auteur de ces Vers de l'O-
pera , qu'il en a parlé si mal : & c'est dans cet en-
droit- à même , que vous avez crû avoir trouvé
des mots deshonntés dont la pudeur est offensée.

Ce qui m'a aussi beaucoup plu dans la Satire ,
c'est ce qu'il dit contre les mauvais effets de la
lecture des Romans. Trouvez bon , M. que je
le raporte encore ici.

Sup.

Supposons toutefois , qu'encor fidelle & pure ,
Sa vertu de ce choc revienne sans blessure ;
Bien-tôt dans ce grand monde , où tu vas l'entra-
ner ,

Au milieu des écueils qui vont l'environner ,
Crois-tu que toujours ferme aux bords du préci-
pice ,

Elle pourra marcher sans que le pied lui glisse ;
Que toujours insensible aux discours enchanteurs
D'un idolâtre amas de jeunes Séducteurs ,
Sa sagesse jamais ne deviendra folie ?
D'abord tu la verras , ainsi que dans Clélie ,
Recevant ses Amans sous le doux nom d'Amis ,
S'en tenir avec eux aux petits soins permis ;
Puis bien-tôt en grande eau sur le fleuve de Tendre
Naviger à souhait , tout dire , & tout entendre.
Et ne présume pas que Venus , ou Satan ,
Souffre qu'elle en demeure aux termes du Roman ,
Dans le crime il suffit qu'une fois on débute ,
Une chute toujours attire une autre chute :
L'honneur est comme une Ile escarpée & sans
bords ;

On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Peut-on mieux représenter le mal , que sont
capables de faire les Romans les plus estimés ,
& par quels degrés insensibles ils peuvent men-
ner les jeunes gens qui s'en laissent empoisonner ,
bien loin au delà des termes du Roman , & jus-
qu'aux derniers desordres ? Mais parce qu'on y
a nommé la Clélie , il n'y a presque rien dont
vous

vous fassiez un plus grand crime à l'auteur de la Satire. Combien, dites-vous, a-t-on été indigné de voir continuer son acharnement sur la Clélie ? L'estime qu'on a toujours faite de cet Ouvrage, & l'extrême vénération qu'on a toujours eue pour l'Illustre Personne qui l'a composé, ont fait soulever tout le monde contre une attaque si souvent & si inutilement répétée. Il paroît bien que le vrai mérite est bien plutôt une raison pour avoir place dans ses Satires, qu'une raison d'en être exempt.

Il ne s'agit point, Monsieur, du mérite de la Personne qui a composé la Clélie, ni de l'estime qu'on a faite de cet Ouvrage. Il en a pu mériter pour l'esprit, pour la politesse, pour l'agrément des inventions, pour les caractères bien suivis, & pour les autres choses qui rendent agréable à tant de personnes la lecture des Romans. Que ce soit, si vous voulez, le plus beau de tous les Romans : mais enfin c'est un Roman. C'est tout dire. Le caractère de ces Pièces est de rouler sur l'Amour & d'en donner des leçons d'une manière ingénieuse, & qui soit d'autant mieux reçues, qu'on en écarte le plus en apparence tout ce qui pourroit paroître de trop grossièrement contraire à la pureté. C'est par là qu'on va insensiblement jusqu'au bord du précipice, s'imaginant qu'on n'y tombera pas, quoiqu'on y soit déjà à demi tombé par le plaisir qu'on a pris à se remplir l'esprit & le cœur de la douceuse Morale qui s'enseigne au pays de Tendre. Vous pouvez dire, tant qu'il vous plaira, que cet Ouvrage est en vénération à tout le monde. Mais voici deux faits dont je suis très-bien informé. Le premier est que feu Madame la Princesse de Conti, & Madame de Longueville, étant sù que M. Despréaux

préaux avoit fait une Piece en prose contre les Romans où la Clélie n'étoit pas épargnée ; comme ces Princesses connoissoient mieux que personne , combien ces lectures sont dangereuses ; elles lui firent dire qu'elles seroient bien aises de la voir. Il la leur recita ; & elles en furent tellement satisfaites, qu'elles témoignèrent souhaiter beaucoup qu'elle fût imprimée. Mais il s'en excusa, pour ne pas s'attirer sur les bras de nouveaux Ennemis.

L'autre fait est qu'un Abé de grand mérite, & qui n'avoit pas moins de piété que de lumiere, se résolut de lire la Clélie , pour en juger avec connoissance de cause ; & le jugement qu'il en porta, fut le même que celui de ces deux Princesses. Plus on estime l'illustre personne à qui on attribue cet ouvrage , plus on est porté à croire qu'elle n'est pas à cette heure d'un autre sentiment que ces Princesses ; & qu'elle a un vrai repentir de ce qu'elle a fait autrefois lorsqu'elle étoit moins éclairée. Tous les Amis de Monsieur de Comberville, qui avoit aussi beaucoup de mérite, & qui a été un des premiers Académiciens, savent que c'a été sa disposition à l'égard de son Palexandre ; & qu'il eût voulu, si cela eût été possible, l'avoir effacé de ses larmes. Supposé que Dieu ait fait la même grace à la personne que l'on dit auteur de la Clélie, c'est lui faire peu d'honneur que de la représenter comme tellement attachée à ce qu'elle a écrit autrefois, qu'elle ne puisse souffrir qu'on y reprenne ce que les regles de la pieté Chrétienne y font trouver de reprehensible.

Enfin, Monsieur, j'ai fort estimé, je vous l'avoue, ce qui est dit dans la Satire contre un misérable Directeur, qui feroit passer sa Dévotion du Quétisme au vrai Molinozisme. Et nous
avons.

avons déjà vû que c'est un des endroits où vous avez trouvé le plus à redire. Je vous supplie, Monsieur, de faire sur cela de serieuses réflexions.

Vous dites à l'entrée de votre Préface que dans cette dispute entre vous & M. Despréaux il s'agit non seulement de la défense de la Verité, mais encore des bonnes mœurs & de l'honnêteté publique. Permettez-moi, Monsieur, de vous demander, si vous n'avez point sujet de craindre que ceux qui compareront ces trois endroits de la Satire avec ceux que vous y opposez, ne soient portés à juger que c'est plutôt de son côté que du vôtre qu'est la défense des bonnes mœurs, & de l'honnêteté publique. Car ils voient, du côté de la Satire. 1^o. Une très-juste & très-Chrétienne condamnation des Vers de l'Opera, soutenus par les airs effeminés de Lulli. 2^o. Les pernicioeux effets des Romans, représentés avec une force capable de porter les peres & les meres qui ont quelque crainte de Dieu, à ne les pas laisser entre les mains de leurs enfans. 3^o. Le Paradis, le Démon, & l'Enfer, mis en œuvre pour faire avoir plus d'horreur d'une abominable profanation des choses saintes. Voilà, diront-ils, comme la Satire de M. Despréaux est contraire aux bonnes mœurs, & à l'honnêteté publique.

Ils verront d'autre part dans votre Préface, 1^o. ces mêmes Vers de l'Opera, jugés si bons, ou au moins si innocens, qu'il y a, selon vous, Monsieur, sujet de croire qu'ils n'ont été blâmés par M. Despréaux, que pour donner un coup de dent à M. Quinault qui en est l'auteur: 2^o. Un si grand zèle pour la défense de la Clélie, qu'il n'y a guere de choses que vous blâmiez plus fortement dans l'auteur de la Satire, que de n'avoir pas eû pour cet ouvrage assez de res-
pect

peut & de vénération: 3°. Un injuste reproche que vous lui faites d'avoir offensé la pudeur, pour avoir eu soin de bien faire sentir l'énormité du crime d'un faux Directeur. En vérité, Monsieur, je ne sai si vous avez lieu de croire que ce qu'on jugeroit sur cela vous pût être favorable.

Ce que vous dites de plus fort contre M. Despréaux, paroît appuyé sur un fondement bien foible. Vous prétendez que sa Satire est contraire aux bonnes mœurs; & vous n'en donnez pour preuve que deux endroits. Le premier est ce qu'il dit, en badinant avec son Ami.

Quelle joie, &c.

De voir autour de soi croître dans sa maison

De petits Citoyens, dont on croit être Pere?

L'autre est dans la page suivante, où il ne fait encore que rire.

On peut trouver encor quelques Femmes fidelles.

Sans doute, & dans Paris, si je sai bien compter,

Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.

Vous dites sur le premier; *Qu'il fait entendre par là, qu'un homme n'est gueres instruit des choses du monde, quand il croit que ses enfans sont ses enfans.* Et vous dites sur le second, *Qu'il fait aussi entendre, que, selon son calcul, & le raisonnement qui en résulte, nous sommes presque tous des enfans illégitimes.*

Plus une accusation est atroce, plus on doit éviter de s'y engager, à moins qu'on n'ait de bonnes preuves. Or c'en est une assurément fort
atro-

atroce, d'imputer à l'auteur de la Satire, d'avoir fait entendre qu'un homme n'est gueres fin, quand il croit que les enfans de sa femme sont ses enfans, & qu'il n'y a que trois femmes de bien dans une Ville, où il y en a plus de deux cens mille. Cependant, Monsieur, vous ne donnez pour preuve de ces étranges accusations, que les deux endroits que j'ai rapportez. Mais il vous étoit aisé de remarquer que l'auteur de la Satire a clairement fait entendre qu'il n'a parlé qu'en riant dans ces endroits, & sur tout dans le dernier. Car il n'entre dans le sérieux qu'à l'endroit où il fait parler Alcippe en faveur du mariage, qui commence par ces Vers,

Jeune autrefois par vous dans le monde conduire,
&c.

& finit par ceux-ci qui contiennent une vérité que les Patens n'ont point connue, & que saint Paul nous a enseignée: *Qui se non continet, nubat melius est nubere, quam uri.*

L'Hyménée est un joug; & c'est ce qui m'en plaît.

L'Homme en ses passions toujours errant sans guide,

A besoin qu'on lui mette & le mors & la bride;

Son pouvoir malheureux ne sert qu'à le gêner;

Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.

Que répond le Poète à cela? Le contredit-il? Le réfute-t-il? Il l'approuve au contraire en ces termes:

Ha, bon! voilà parler en docte Janseniste,

Alci

Alcippe, & sur ce point si savamment touché,
Desmâres dans saint Roch n'auroit pas mieux
prêché.

Et c'est en suite qu'il témoigne qu'il va parler
sérieusement & sans raillerie.

Mais c'est trop insulter; quittons la raillerie;
Parlons sans hyperbole & sans plaisanterie.

Peut-on plus expressément marquer, que ce
qu'il avoit dit auparavant de ces trois Femmes
fideles dans Paris, n'étoit que pour rire; des hy-
perboles si outrées ne se disent qu'en badinant.
Et vous même, Monsieur, voudriez-vous
qu'on vous crût, quand vous dites, *Que pour
deux ou trois Femmes dont le crime est averé,
on ne doit pas les condamner toutes.*

De bonne foi, croiez-vous qu'il n'y en ait
guere davantage dans Paris, qui soient diffamées
par leur mauvaise vie? Mais une preuve
évidente, que l'Auteur de la Satire n'a pas crû
qu'il y eût si peu de femmes fidelles, c'est que
dans une vingtaine de portraits qu'il en fait,
il n'y a que les deux premiers qui aient pour
leur caractère l'infidelité; si ce n'est que dans
celui de la fausse Devote, il dit seulement que
son directeur pourroit l'y précipiter.

Pour ce qui est de ces termes, dont on croit
être Pere; il n'est pas vrai qu'il fasse entendre
qu'un Mari n'est gueres fin ni gueres instruit des
choses du monde, quand il croit que ses enfans
sont ses enfans. Car outre que l'auteur parle là
en badinant, ils ne disent au fond, que ce qui
est marqué par cette regle de Droit: *Pater est
quem nuptia demonstrant*; c'est-à-dire, que le
Mari

Mari doit être regardé comme le Pere des enfans nés dans son mariage, quoi que cela ne soit pas toujours vrai. Mais cela fait-il qu'un Mari doive croire, à moins que de passer pour peu fin, & pour peu instruit des choses du monde, qu'il n'est pas le Pere des enfans de sa femme? C'est tout le contraire. Car à moins qu'il n'en eût des preuves certaines, il ne pourroit croire qu'il ne l'est pas, sans faire un jugement temeraire très criminel contre son Epouse.

Cependant, Monsieur, comme c'est de ces deux endroits, que vous avez pris sujet de faire passer la Satire de M. Despreaux pour une declamation contre le mariage, & qui bleissoit l'honnêteté & les bonnes mœurs; jugez si vous l'avez pû faire sans blesser vous-même la justice & la charité.

Je trouve dans votre Préface deux endroits très propres à justifier la Satire, quoi que ce soit en la blâmant. L'un est ce que vous dites en la page cinquieme, *que tout homme qui compose une Satire, doit avoir pour but, d'inspirer une bonne Morale; & qu'on ne peut sans faire tort à M. Despreaux, présumer qu'il n'a pas eu ce dessein.* L'autre est la réponse que vous faites à ce qu'il avoit dit à la fin de la Préface de sa Satire, *que les Femmes ne seront pas plus choquées des prédications qu'il leur fait dans cette Satire contre leurs défauts, que des Satires que les Predicateurs font tous les jours en Chaire contre ces mêmes défauts.*

Vous avouez qu'on peut comparer les Satires avec les prédications, & qu'il est de la nature de toutes les deux de combattre les vices; mais que ce ne doit être qu'en général, sans nommer les personnes. Or M. Despreaux n'a point nommé les personnes en qui les vices qu'il

qu'il décrit, se rencontroient; & on ne peut nier que les vices qu'il a combatus ne soient de véritables vices. On le peut donc louer avec raison d'avoir travaillé à inspirer une bonne Morale; puis que c'en est une partie de donner de l'horreur des vices, & d'en faire voir le ridicule. Ce qui souvent est plus capable, que les discours sérieux, d'en détourner plusieurs personnes, selon cette parole d'un Ancien,

** Ridiculum acri*

Fortius ac melius magnas plerumque secat res.

Et ce seroit en vain qu'on objecteroit, qu'il ne s'est point contenté, dans son quatrième portrait, de combattre l'Avarice en général, l'ayant appliquée à deux personnes connues. Car ne les ayant point nommées, il n'a rien appris au public qu'il ne fût déjà. Or, comme ce seroit porter trop loin cette prétendue règle de ne point nommer les personnes, que de vouloir qu'il fût interdit aux Prédicateurs de se servir quelquefois d'histoires connues de tout le monde, pour porter plus efficacement leurs Auditeurs à fuir de certains vices; ce seroit aussi en abuser que d'étendre cette interdiction jusqu'aux Auteurs de Satires.

Ce n'est point aussi comme vous le prenez. Vous prétendez que M. Despreaux a encore nommé les personnes dans cette dernière Satire, & d'une manière qui a déplu aux plus enclins à la médifance. Et toute la preuve que vous on donnez, est qu'il a fait revenir sur les rangs Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, & plu-

* Horace Liv. I. Sat. 10. v. 14.

plusieurs autres : *ce qui est, dites-vous, la chose du monde la plus ennuyeuse, & la plus dégoûtante.* Pardonnez moi si je vous dis que vous ne prouvez point du tout par là ce que vous aviez à prouver. Car il s'agissoit de savoir, si M. Despreaux n'avoit point contribué à inspirer une bonne Morale, en blâmant dans sa Satire les mêmes défauts, que les Prédicateurs blâment dans leurs Sermons. Vous aviez répondu que pour inspirer une bonne Morale, soit par les Satires, soit par les Sermons, on doit combattre les vices en général, sans nommer les personnes. Il falloit donc montrer, que l'auteur de la Satire avoit nommé les Femmes dont il combattoit les défauts. Or Chapelain, Cotin, Pradon, Coras, ne sont pas des noms de femmes, mais de Poètes. Ils ne sont donc pas propres à montrer que M. Despreaux, combattant différens vices des Femmes, ce que vous avouez lui avoir été permis, se soit rendu coupable de médifance, en nommant des Femmes particulieres, à qui il les auroit attribués.

Voilà donc M. Despreaux justifié selon vous-même sur le sujet des Femmes, qui est le capital de sa Satire. Je veux bien cependant examiner avec vous, s'il est coupable de médifance à l'égard des Poètes.

C'est ce que je vous avoue ne pouvoir comprendre. Car tout le monde a cru jusques ici, qu'un auteur pouvoit écrire contre un auteur, remarquant les défauts qu'il croioit avoir trouvés dans ses ouvrages, sans passer pour médifant; pourvu qu'il agisse de bonne foi, sans lui imposer, & sans le chicaner; lors sur tout qu'il ne reprend que de veritables défauts.

Quand, par exemple, le Pere Goulu, Gé-
neral

neral des Feuillans , publia , il y a plus de soixante ans , deux volumes contre les Lettres de M. de Balzac , qui faisoient grand bruit dans le monde ; le Public s'en divertit. Les uns prenoient parti pour Balzac , les autres pour le Feuillant ; mais personne ne s'avisa de l'accuser de médisance. Eton ne fit point non plus de reproche à Javersac , qui avoit écrit contre l'un , & contre l'autre. Les guerres entre les auteurs passent pour innocentes , quand elles ne s'attachent qu'à la Critique de ce qui regarde la Litterature , la Grammaire , la Poësie , l'Eloquence ; & que l'on y mêle point de calomnies & d'injures personnelles. Or que fait autre chose M. Despreaux à l'égard de tous les Poètes , qu'il a nommés dans ses Satires , Chapelain , Cotin , Pradon , Coras , & autres , sinon d'en dire son jugement , & d'avertir le Public que ce ne sont pas des modeles à imiter ? Ce qui peut être de quelque utilité pour faire éviter leurs défauts , & peut contribuer même à la gloire de la Nation , à qui les ouvrages d'esprit font honneur , quand ils sont bien faits ; comme au contraire , ç'a été un deshonneur à la France , d'avoir fait tant d'estime des pitoiables Poësies de Ronfard.

Celui dont M. Despreaux a le plus parlé , c'est M. Chapelain. Mais qu'en a-t-il dit ? Il en rend lui-même compte au Public dans sa neuvieme Satire.

Il a tort , dira l'un ; pourquoi faut-il qu'il nomme ?

Attaquer Chapelain ! Ah ! c'est un si bon homme.

Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.

Il est vrai , s'il m'eût crû , qu'il n'eût point fait de Vers.

Il se tue à rimer ; que n'écrit-il en Prose ?
 Voilà ce que l'on dit ; & que dis-je autre chose ?
 En blâmant ses Ecrits , ai-je d'un stile affreux
 Distillé sur sa vie un venin dangereux ?
 Ma Muse , en l'attaquant , charitable & discrete ,
 Sait de l'Homme d'honneur distinguer le Poète.
 Qu'on vante en lui la foi , l'honneur , la probité ;
 Qu'on prise sa candeur , & sa civilité ;
 Qu'il soit doux , complaisant , officieux , sincere ;
 On le veut , j'y souscris , & suis prêt de me taire.
 Mais que pour un modele on montre ses Ecrits ,
 Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux Esprits.
 Comme Roi des Auteurs qu'on l'élève à l'Empire ,
 Ma bile alors s'échaufe , & je brûle d'écrire.

Cependant , Monsieur , vous ne pouvez pas
 douter que ce ne soit être médisant , que de ta-
 xer de médisance celui qui n'en seroit pas cou-
 pable. Or si on prétendoit que M. Despreaux
 s'en fût rendu coupable , en disant que M. Cha-
 pelain , quoique d'ailleurs honnête , civil & of-
 ficieux , n'étoit pas un fort bon Poète , il lui se-
 roit bien aisé de confondre ceux qui lui feroient
 ce reproche. Il n'auroit qu'à leur faire lire ces
 Vers de ce grand Poète sur la belle Agnès.

On voit hors des deux bouts de ses deux courtes
 manches

Sortir à découvert deux mains longues & blanches ,
 Dont les doigts inégaux , mais tout ronds & menus ,
 Imitent l'embonpoint des bras ronds & charnus.

Enfin , Monsieur , je ne comprends pas com-
 ment

ment vous n'avez pas appréhendé, qu'on ne vous appliquât ce que vous dites de M. Despreaux dans vos Vers, *Qu'il croit avoir droit de maltraiter dans ses Satires ce qu'il lui plaît ; & que la raison a beau lui crier sans cesse, que l'équité naturelle nous défend de faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous soit fait à nous-même : cette voix ne l'émeut point.* Car si vous le trouvez blâmable d'avoir fait passer la Pucelle & le Jonas pour de méchans Poèmes, pourquoi ne le seriez vous pas d'avoir parlé avec tant de mépris de son Ode Pindarique, qui paroît avoir été si estimée, que trois des meilleurs Poètes Latins * de ce tems ont bien voulu prendre la peine d'en faire chacun une Ode Latine. Je ne vous en dis pas davantage. Vous ne voudriez pas sans doute, contre la défense que Dieu en fait, avoir deux poids & deux mesures. Je vous supplie, Monsieur, de ne pas trouver mauvais qu'un homme de mon âge vous donne ce dernier avis en vrai ami.

On doit avoir du respect pour le jugement du Public ; & quand il s'est déclaré hautement pour un auteur, ou pour un ouvrage, on ne peut guere le combattre de front & le contredire ouvertement, qu'on ne s'expose à en être maltraité. Les vains efforts du Cardinal de Richelieu contre le Cid en font un grand exemple ; & on ne peut rien voir de plus heureusement exprimé que ce qu'en dit votre Adversaire.

En vain contre le Cid un Ministre se ligue :

Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue ;

L'Académie en corps a beau le censurer ;

Le Public révolté s'obstine à l'admirer.

P 3

Ju-

* Messieurs Rolin, Lenglet, & de Saint-Remi.

Jugez par-là, Monsieur, de ce que vous devez espérer du mépris que vous tâchez d'inspirer pour les ouvrages de M. Despreaux dans votre Préface. Vous n'ignorez pas combien ce qu'il a mis au jour a été bien reçu dans le monde, à la Cour, à Paris, dans les Provinces, & même dans tous les païs étrangers, où l'on entend le François. Il n'est pas moins certain que tous les bons connoisseurs trouvent le même esprit, le même art, & les mêmes agrémens dans ses autres pieces, que dans ses Satires. Je ne sai donc, Monsieur, comment vous vous êtes pû promettre qu'on ne seroit point choqué de vous en voir parler d'une maniere si opposée au jugement du public? Avez-vous cru, que supposant sans raison que tout ce que l'on dit librement des défauts de quelque Poëte, doit être pris pour médisance? on applaudiroit à ce que vous dites, *Que ce ne sont que ses médisances qui ont fait rechercher ses ouvrages avec tant d'empressement. Qu'il va toujours terre à terre, comme un Corbeau qui va de charogne en charogne. Que tant qu'il ne fera que des Satires comme celles qu'il nous a données, Horace & Juvenal viendront toujours revendiquer plus de la moitié des bonnes choses qu'il y aura mises. Que Chapelain, Quinault, Cassagne, & les autres qu'il y aura nommés, prétendront aussi qu'une partie de l'agrément qu'on y trouve, viendra de la célébrité de leurs noms, qu'on se plaît d'y voir tournés en ridicule. Que la malignité du cœur humain, qui aime tant la médisance & la calomnie, parce qu'elles élèvent secrètement celui qui lit, au dessus de ceux qu'elles rabaisissent, dira toujours que c'est elle qui fait trouver tant de plaisir dans les ouvrages de M. Despreaux, &c.*

Vous

Vous reconnoissez donc, Monsieur, que tant de gens qui lisent les ouvrages de M. Despreaux, les lisent avec grand plaisir. Comment n'avez-vous donc pas vû, que de dire, comme vous faites, que ce qui fait trouver ce plaisir est la malignité du cœur humain, qui aime la médisance & la calomnie, c'est attribuer cette méchante disposition à tout ce qu'il y a de gens d'esprit à la Cour & à Paris ?

Enfin, vous devez attendre qu'ils ne seront pas moins choqués du peu de cas que vous faites de leur jugement, lorsque vous prétendez que M. Despreaux a si peu réussi, quand il a voulu traiter des sujets d'un autre genre que ceux de la Satire, qu'il pourroit y avoir de la malice à lui conseiller de travailler à d'autres ouvrages.

Il y a d'autres choses dans votre Préface que je voudrois que vous n'eussiez point écrites : mais celles là suffisent pour m'acquitter de la promesse que je vous ai faite d'abord de vous parler avec la sincérité d'un ami Chrétien, qui est sensiblement touché de voir cette division entre deux personnes, qui font tous deux profession de l'aimer. Que ne donnerojs-je pas pour être en état de travailler à leur réconciliation plus heureusement que les gens d'honneur, que vous m'apprenez n'y avoir pas réussi ? Mais mon éloignement ne m'en laisse guere le moyen. Tout ce que je puis faire, Monsieur, est de demander à Dieu qu'il vous donne à l'un & à l'autre cet esprit de charité & de paix, qui est la marque la plus assurée des vrais chrétiens. Il est bien difficile que dans ces contestations on ne commette de part & d'autre des fautes, dont on est obligé de demander pardon à Dieu. Mais le moyen le plus efficace que nous avons

344 DCLXI. Lettre de M. Arnauld
de l'obtenir, c'est de pratiquer ce que l'Apôtre
nous recommande, de nous supporter les uns les
autres, chacun remettant à son Frere le sujet
de plainte qu'il pouvoit avoir contre lui, &
nous entre-pardonnant comme le Seigneur nous
a pardonné. On ne trouve point d'obstacle à
entrer dans des sentimens d'union & de paix,
lors qu'on est dans cette disposition. Car l'A-
mour propre ne regne point où regne la chari-
té; & il n'y a que l'Amour propre qui nous
rende pénible la connoissance de nos fautes,
quand la raison nous les fait apercevoir. Que
chacun de vous s'applique cela à soi-même, &
vous serez bientôt bons amis. J'en prie Dieu
de tout mon cœur; & suis très-sincèrement.

L E T T R E DCXLI.*

A M. DU VAUCEL. Sur quelques entre-
tiens du C. d'Estrées; le Bref d'Innocent XII.
un ami qui étoit venu demeurer avec lui;
un Théologien de l'Ecole de S. Thomas; &
l'Université de Louvain.

J E commence par un extrait de ce qu'on m'a
mandé de Paris d'un entretien de M. Ro-
land †, les Talapoins sont les Jesuites; le Roi
de Siam, le Pape. Le reste est aisé à deviner.

On a eu enfin cette conversation tant désirée.
On ne s'est justifié (M. Roland) que par l'or-
dre qu'on avoit reçu de faire tout ce qu'il a fait
contre M. Arnauld: mon ami trouve cette just-
ification sans réplique, & ne fait pourtant
que répondre à cette sentence des Apôtres: Obe-

* 6. Mai 1694.

† Le Cardinal d'Estrées.

Obedire oportet Deo magis quam hominibus.

Le tenant de la conversation a dit : que les Talapoins sont horriblement décriés à Louvo (à Rome) & qu'ils n'y ont pas un seul ami de marque, au moins dans les naturels du país : qu'il ne leur put jamais faire entendre raison sur leur revolte contre le grand Talapoin *; que c'est proprement ce qu'on appelle en Europe des pe-dans, qui n'entendent rien à leurs vrais intérêts; qu'ils avoient une espece de Procureur general le plus déraisonnable de tous les hommes à qui il representa qu'étant entourés de nations jalouses les unes des autres, s'ils engageoient quelqu'une des nations à leur prêter main forte pour opprimer le grand Talapoin, toutes les autres se déclareroient pour lui, & que la seule qu'ils pourroient intéresser, quelle que puissante qu'elle fût, l'étoit moins que toutes ensemble, & même que deux seules avec qui le Roi de Siam avoit de grandes & intimes liaisons. Il ne comprit rien à tout cela. Il leur soutint d'ailleurs que jamais le Roi de Siam ne consentiroit à la déposition du grand Talapoin, qui lui étoit très agréable, & dont tout le crime consistoit à avoir tâché de rétablir l'honneur des Talapoins, qui s'étoient décriés eux-mêmes & se décrioient de plus en plus. Voici les nouvelles d'Orient.)

Un autre entretien du même Cardinal est bien plus étrange. On fait d'une personne qui étoit présente, qu'il a dit à Madame de Maintenon que le Pape avoit offert à M. Arnould de le faire Cardinal, pourvu qu'il écrivît contre les articles du Clergé, mais que ce Docteur ne l'a point voulu faire. Et c'est ce que Madame

P 5

des

* Leur General.

de Maintenon a dit ensuite au Roi, d'où cela est passé à toute la Cour & de la Cour à Paris. On nous avoit déjà mandé qu'on n'y parloit d'autre chose, mais ce n'est que depuis peu que nous savons certainement que ce Cardinal est auteur de cette ridicule nouvelle.

Les Jesuites diront tout ce qu'ils voudront des Brefs. Mais la plupart du monde en France même les croient avantageux à leurs adversaires. Et c'est dans cette vue que M. de Reims en a fait imprimer deux mille pour les repandre par tout.

On ne mande point qu'on ait encore fait la tentative que vous savez. On m'écrit qu'on en attend l'occasion. Mon exil m'est bien plus doux depuis qu'un de mes anciens amis, * que vous ne connoissez pas, en est venu être le compagnon. C'est un Prêtre habile & pieux, qui a du bien, & ne me fera point à charge, de la meilleure volonté & de la plus douce compagnie du monde. Il me soulage beaucoup en écrivant sous moi, & il le fait de très bon cœur.

Je ne saurois vous dire combien j'estime la lumière & la droiture du savant Theologien, que vous me mandez avoir écrit fortement à son confrere contre sa méchante doctrine de la grace generalé. En trouvera-t-il la moindre trace dans la Somme de S. Thomas ? C'est une étrange tentation que de vouloir plaire aux hommes. Et il est bien difficile qu'on n'y veuille plaire quand on en reçoit des gratifications.

Je commence à bien esperer du retablissement de l'Université de Louvain. Les bons y prévalent comme vous verrez par l'acte qu'on vous

vous enverra. Tout seroit fait si M. Huygens étoit remis dans la Faculté étroite. Mais qu'attend-on pour lui rendre cette justice? Tout sera en paix en ce païs-ci, & la vérité y triomphera, si on peut porter la Cour de Madrid à ordonner à ses Ministres dans les Païs-bas à se conformer aux derniers Brefs, & à ne plus souffrir que l'on maltraite personne sur des accusations vagues & sous le nom odieux de Jansenistes. Je suis tout à vous.

L E T T R E DCLXII.*

A M. DU VAUCEL. Touchant les Chanoines exilés de Pamiers.

JE ne puis répondre à votre dernière sans vous parler encore des Orphelins †, mais par bonheur j'avois retenu copie de la lettre que je vous écrivis le 22. Avril sur le même sujet, & ce fut la même personne par qui je vous écrivis présentement, qui m'en donna le moi. Je viens de la relire. Il m'a semblé que j'avois peu de chose à y ajouter, pour répondre à ce que vous m'écrivez par votre lettre du 24. Avril. Je vous dirai donc seulement que je suis bien aise que vous avouiez 1. que vous convenez avec moi, & que vous avez tous les mêmes vues que moi sur cette affaire des Orphelins; mais qu'il y a des choses dans le fait dont eux & leurs amis de delà ne paroissent pas bien informés. 2. Que vous approuvez aussi beaucoup les réponses qu'ils ont fait au nouveau Prélat, & la résolution où ils sont de n'avoir aucune société

P 6. avec

* 14. Mai 1694.

† Les Chanoines de Pamiers.

avec les Regalistes. 3. Qu'on doit esperer que les Orphelins aiant de leur côté toute la justice & toute la raison, Dieu ne permettra pas qu'ils demeurent dans cette opression, & qu'au moins ils sont très louables de ne vouloir rien faire contre leur conscience & leur devoir, en se remettant pour le succès à ce qu'il plaira à Dieu d'en ordonner. Tout cela étant accordé de part & d'autre, je ne vois pas ce qui pourroit être le sujet de quelque differend entre nous, pût être de consequence. Vous le faites consister en ce qu'il y a quelque chose dans le fait, dont eux & leurs amis de France ne paroissent pas bien informés, n'en jugeant que par les lettres qu'ils recoivent du Prieur *, ce qui peut leur faire prendre des mesures qui ne seroient pas les meilleures, & concevoir des esperances qui se trouveroient vaines dans la suite. Et ces faits dont vous prétendez que nous ne sommes pas bien informés, se réduisent à ce que vous dites, que les choses ne sont pas telles à l'égard du Pape que je les suppose. Mais ne vous contestant rien de ces faits, il me sera aisé de vous faire voir que pour en être mal informés, cela n'a pu n'y dû rien changer, ni leur faire prendre des mesures qui n'auroient pas été les meilleures.

Dès qu'ils eurent un nouvel Evêque, ils lui écrivirent, lors même qu'il n'étoit encore que nommé; mais ils reconnurent bien-tôt qu'il n'y avoit rien à esperer de ce côté là. Car 1. il leur tendit un piège en les portant à lui écrire une lettre dans laquelle ils témoigneroient avoir bien du regret de tout ce qui s'étoit passé, ce qui auroit été reconnoître qu'ils avoient

avoient attiré par leur mauvaise conduite les mauvais traitemens qu'ils avoient soufferts; sur quoi ils lui écrivirent la lettre que vous avez vue & qui nous a extrêmement édifiés. 2. Il leur fit entendre bien clairement qu'ils devoient se joindre aux Regalistes & s'unir avec eux en les supportant charitablement, & qu'on leur imputerait à un grand orgueil le refus qu'ils en feroient. Vous demeurez d'accord qu'ils auroient agi contre leur conscience & leur devoir, s'ils avoient consenti à leur rétablissement à cette condition. Cependant cet Evêque est assez bon de lui même, & il est plus clair que le jour qu'il n'agissoit en cela qu'en suivant l'esprit des deux Ministres Ecclesiastiques *. D'où ils ont du conclure, comme ils ont fait aussi, qu'il n'y avoit du tout rien à espérer par la voie d'une negociation avec ces Ministres. Il ne leur restoit donc qu'à traiter avec le Roi même. Ils ne le pouvoient pas faire par eux-mêmes, étant relegués en des lieux d'où ils ne pouvoient pas sortir. Ils ont fait ce qu'ils ont pu pour engager une Dame à le faire: elle est peut-être bien disposée à cela, mais elle ne le peut elle seule, parce que les Ministres Ecclesiastiques renverseroient facilement tout ce qu'elle auroit dit. C'est aussi ce que craignent les Evêques qui pourroient parler; ce qui est cause qu'il n'y en a aucun dont la bouche ne soit *catenassée*, comme m'écrivait un de mes amis. Il ne leur restoit donc que d'avoir recours au Pape, en quoi ils étoient très bien fondés, puisqu'il s'agissoit d'une affaire qui étoit devolue

* M. de Harlai Archevêque de Paris, &c le P. la Chaise.

lue au S. Siege par un apel legitime, auquel on
 n'avoit eu aucun égard; ce qui par conséquent
 engageoit extremement le souverain Pontife à
 prendre leur protection. Il s'y est en effet en-
 gagé, & il a donné pour cela des ordres à son
 Nonce. Voila où l'affaire en est. Que leur im-
 porte-t-il donc d'être bien ou mal informés de
 la disposition du Pape, de son peu de fermeté,
 & du pouvoir que M. *. a sur lui, puisque ce-
 la ne peut rien changer dans la conduite qu'ils
 ont à tenir? Car quand nous n'avons qu'un seul
 & unique moien de faire réussir une affaire,
 ceux qui nous representent les obstacles que
 nous y trouverons, s'il ne dépend pas de nous
 de surmonter ces obstacles, ne peuvent que nous
 decourager & ne nous donnent aucun secours
 réel. C'est l'état où se trouvent les orphelins;
 & ainsi leurs amis de Rome doivent travailler
 pour eux à faire entendre raison à notre bon
 Pape. Mais ce seroit fort inutilement qu'ils se
 mettroient en peine de les mieux informer des
 difficultés qu'ils rencontroient dans leurs pour-
 suites. Après tout, souvenez vous de ce que
 vous dites à la fin de votre lettre, qu'ils peu-
 vent esperer de la justice de leur cause,
 que Dieu ne permettra pas qu'ils demeurent
 opprimés. Car un fondement de cette espe-
 rance doit être, que Dieu est le maître des
 cœurs des Rois & des Papes, & qu'ainsi il peut
 donner à ce Pape-ci toute la fermeté dont il a
 besoin & qu'il n'a pas naturellement. Cepen-
 dant il en a eu assez pour refuser si longtems à
 donner des Evêques à tant d'Eglises qui en man-
 quoient, jusques à ce qu'on lui eût donné une
 satisfaction sur les 4. articles qui ne lui étoit
 point due. Pourquoi donc ne pourroit-on pas
 s'attendre que Dieu lui en feroit avoir autant
 pour

pour ces deux affaires des Orphelins & des Orphelines *, où il seroit si aisé de lui faire comprendre, que son honneur & sa conscience sont infiniment plus engagés? Je crois vous avoir mandé en d'autres lettres que c'est à quoi leurs amis de là les monts devoient travailler, en lui faisant parler par les Cardinaux passionnés pour le bien & l'honneur de l'Eglise, & en particulier par le Cardinal Albano, que vous m'avez mandé être favorable à leur Procureur. C'est une bonne chose que la lettre anonime venue de Paris ait été condamnée: il y a de l'apparence que l'on n'en fera pas moins de cette même lettre traduite en latin, & beaucoup augmentée; mais il est bien fâcheux qu'on ne puisse obtenir qu'une semblable condamnation pêle mêle avec d'autres livres pour des pieces aussi remplies d'horribles calomnies que sont les Placards. Je suis tout à vous.

L E T T R E D C L X I I I. †

A M. LE NOIR, CHANOINE DE
NOTRE DAME DE PARIS. *Sur la lettre à M. Perrault.*

J'Ai su, Monsieur, que vous & Monsieur votre oncle avez lu la grande lettre que je me suis cru obligé d'écrire à M. P. pour l'avertir charitablement de ce qui m'a fait de la peine dans la préface de l'Apologie des femmes. Mais sans que je sache ce que vous avez jugé de cette lettre, j'en ai reçu une autre par laquelle on me témoigne qu'on juge à propos de la supprimer

* Les Filles de l'Enfance.

† 16. Mai 1694.

mer pour travailler uniquement à la réconciliation des deux personnes qui sont en querelle, après quoi on pourra faire voir à M. P. ce qu'on trouve à redire dans sa préface. On ne m'a point dit quel a été sur cela votre avis & celui de M. votre oncle. C'est ce qui me porte à vous écrire pour vous représenter à tous deux mes difficultés, afin que les aiant considérées, je puisse apprendre de vous ce que j'ai à faire pour ne point manquer ni aux regles de la charité, ni à ce qu'on doit à la verité.

On se plaint que je suis partial. Pour juger si cette plainte est juste; il faut savoir, qu'avant que d'écrire à M. Perrault j'avois fait avertir M. Despreaux de ce que j'aurois voulu qu'il n'eût point dit de son adversaire. Et comme ces deux lettres ont passé par les mêmes mains, ceux qui ont vu l'une & l'autre n'ont pas sujet de me soupçonner d'être partial. Ce n'est pas une preuve que je le sois, de ce que j'ai repris bien plus de choses dans l'un que dans l'autre, & que je me suis plus étendu à faire voir que ces repréhensions n'étoient pas mal fondées. J'ai cru au contraire qu'un chrétien s'en devoit tenir d'autant plus obligé, qu'on avoit pris plus de soin à lui découvrir ses fautes, & qu'on ne s'étoit pas contenté de les lui marquer, comme feroit un ennemi qui les lui reprocheroit : mais qu'on s'est étudié à lui faire voir par de bonnes raisons, qu'on ne reprend qui ne mérite d'être repris. C'est la disposition où témoignoit être S. Augustin dans une occasion où ses amis lui vouloient faire trouver mauvais de ce qu'un jeune homme avoit écrit contre lui. *Loin de savoir mauvais gré, dit-il à l'un d'eux, de ce que vous m'avez donné connoissance de ce qu'on a écrit contre moi, je n'en* sai

J'ai pas même mauvais gré à celui qui l'a écrit. Car ayant d'autres sentimens que moi de l'origine de l'ame, me l'a-t-il dû taire ? Et voici ce qu'il dit à ce téméraire censeur. O si vous aviez repris en moi des choses dignes d'être reprises ! (Car je ne doute point qu'il n'y en ait beaucoup & dans mes ouvrages & dans mes mœurs qui peuvent être justement blâmées) je ne ferois pas de difficulté de faire voir en ma personne, qu'un vieillard peut donner à un plus jeune, & un supérieur à son inférieur, un exemple d'acquiescement à la correction qu'on lui auroit faite, d'autant plus édifiant qu'il seroit plus humble. N'ai je donc pas jugé plus avantageusement de M. Perrault en supposant, comme j'ai fait dans ma lettre, qu'il ne trouveroit point mauvais ce que j'y ai dit de lui, que ceux qui veulent qu'on la supprime, parce qu'ils supposent qu'elle ne feroit que l'irriter, & le rendre plus intraitable à l'égard de la réconciliation à laquelle on me propose de travailler ?

Ce seroit sans doute une fort bonne œuvre que cette réconciliation, pourvu qu'elle fût bien chrétienne. Mais pour cela, ne faudroit-il pas que le premier soin fût de regarder ce qu'on auroit pu faire contre Dieu de part & d'autre dans cette querelle, afin de porter chacune des parties à se reconcilier premierement avec Dieu avant que de se reconcilier ensemble ? Mais si on n'y est pas entré, c'est qu'apparemment on n'est pas si touché que je le suis des choses qui m'ont blessé dans la préface.

Cependant je ne sai, Monsieur, comment on a pu prendre pour une faute de peu d'importance & dont Dieu auroit été peu offensé, ce qu'on y dit de l'auteur de la satire : *Que parce qu'Horace & Juvenal ont déclamé contre les*
Fem-

Femmes d'une maniere scandaleuse & en des termes qui blessent la pudeur, il s'est persuadé d'être en droit de faire la même chose. Il n'y a pas seulement en cela de la calomnie, comme je l'ai fait voir dans ma lettre, mais un renversement étrange dans la morale chrétienne, dans la maniere dont on a voulu defendre cette accusation. Car ç'a été en voulant faire passer pour des termes scandaleux & deshonnêtes, les heros à voix luxurieuses & la morale lubrique de l'Opera, parce, dit-on, qu'ils ne peuvent pas se présenter à l'esprit sans y faire des images dont la pudeur est offensée. J'ai fait voir combien cette raison étoit fausse, & combien elle étoit capable de brouiller les vraies idées des mots deshonnêtes & des mots honnêtes. Mais parce qu'elle a quelque chose d'éblouissant, il me paroissoit important que M. Perault eut vu ce que j'en ai écrit, afin que ce subterfuge lui étant ôté, rien ne l'empêchât plus de reconnoître l'obligation qu'il a devant Dieu de retracter comme très injurieux & très faux ce qu'il a dit sur cela contre l'auteur de la satyre.

J'ai été encore plus blessé de ce qu'au lieu de louer son adversaire d'avoir représenté avec tant d'esprit & de zèle les mauvais effets de l'Opera, il lui reproche d'avoir mal parlé de la morale lubrique de ces dangereuses pieces pour donner un coup de dent à Quinault qui en est l'auteur.

Je ne l'ai pas été moins de ce qu'il dit en faveur de la Clelie. On peut voir dans ma lettre les raisons que j'en ai eu; & c'est ce qui me faisoit croire que je lui ferois charité en lui donnant occasion de penser au compte qu'il auroit à en rendre à Dieu.

Mais

Mais il paroît que ceux qui opinent pour la suppression de ma lettre, ont sur cela des vues bien différentes des miennes. On témoigne dans la lettre qu'on m'a lue, un si grand mépris de tout ce qu'a écrit & pourra écrire M. Despreaux, qu'on ne fait aucun cas de tout ce qu'il a dit contre les Opera & contre les Romans, parce, dit-on, qu'il n'y a pas lieu de s'attendre qu'on en aille moins aux Opera, & qu'on en lise moins les Romans. Pauvre raison, pour ne pas louer ce qui est très louable en soi. Le fruit qui se peut tirer de meilleures choses dépend de la grace de Dieu dont les jugemens sont impenetrables. Voit-on beaucoup de pécheurs convertis par les meilleurs sermons? En pourroit-on conclure qu'il est inutile de parler fortement contre les vices, & qu'il faudroit se contenter de faire des catechismes pour apprendre aux bonnes gens ce qu'ils doivent croire.

On pourroit dire aussi que le Prince de Conti & M. Nicole ont bien perdu leur peine, en écrivant contre la Comedie, puisqu'on n'y va pas moins depuis ce qu'ils en ont écrit.

Mais c'est une grande erreur de s'imaginer que parce que M. Despreaux est regardé comme un homme du monde, & non comme un devôt de profession, ce qu'il dit contre ces divertissemens dangereux sera moins capable de toucher les gens du monde. C'est tout le contraire. Les gens du monde passionnés pour ces plaisirs qu'ils se figurent être innocens, ont pour suspect ce que leur disent au contraire les personnes de piété, qu'ils attribuent à une severité outrée, au lieu que le jugement qu'en portent d'autres non suspects d'être trop sévères, est plus capable de les toucher. Ce fût
dans

dans cette pensée que feu M. de Châlons écrivit ou fit écrire à M. de Bussi Rabutin, pour savoir ce qu'il pensoit du bal, & il fut bien aisé d'apprendre par la réponse qu'il fit, qu'il le croioit fort dangereux *, & il crut que cette lettre pourroit beaucoup servir pour détromper les femmes & les filles qui n'avoient aucun scrupule de se trouver à ces assemblées. On a vu aussi dans ma lettre que c'est ce que Madame la Princesse de Conti & Madame de Longueville avoient jugé d'une piece en prose de M. Despreaux contre les Romans †. Et je suis très certain qu'elles auroient extrêmement approuvé & loué ce qui est dit dans la satire contre les Romans & les Opera, & qu'elles n'auroient pas moins estimé les portraits de la Coquette & de la Joueuse.

Enfin, ce qu'on allegue principalement pour la suppression de la lettre, est l'affection qu'on m'a toujours portée dans cette famille, & ce que le Docteur a fait pour moi en Sorbonne. Je demeure d'accord de tout ce qu'on allegue sur cela, & je ne l'ai pas tu dans ma lettre. Mais comment des chrétiens peuvent-ils supposer que c'est manquer à l'amitié, que d'avertir ses amis des fautes que l'on croit qu'ils ont commises contre les bonnes mœurs & l'honnêteté publique? Et depuis quand ne nous-est-il plus permis de dire ce qu'on a trouvé si bon que les païens aient dit: *Amicus Plato, amicus Socrates, sed magis amica veritas*. J'aurois donc

* M. de Bussi s'en est expliqué nettement dans son livre de l'usage des adversités, pag. 155. de l'édition de Hollande.

† Les Heros de Roman; dialogue.

donc bien mal fait d'écrire contre le Pere Ma-lebranche qui m'avoit envoie son traité de la nature & de la grace, comme M. Perrault m'a envoie son Apologie des femmes.

Je ne crois pas, Monsieur, que ces raisons soient suffisantes pour conclure si vite que ma lettre doit être supprimée. Mais il me semble qu'il faudroit prendre un peu de tems pour mieux juger de ce qu'il est à propos de faire.

Je souhaitteroie donc 1. que vous priassiez M. Vuillart de vous venir voir, & qu'il apportât la lettre dont il s'agit, afin que vous la puissiez lire tous trois ensemble, en conferant ce qui y est dit avec la préface de l'Apologie & la X. Satire.

2. Que vous examinassiez serieusement si ce qu'on reprend dans la préface est de si peu d'importance qu'il ne mérite pas qu'on s'en mette en peine : ou si au contraire ce ne sont point des choses si préjudiciables à l'honnêteté publique & aux bonnes mœurs, que ce soit rendre un service considerable à celui qui les a avancées que de l'en avertir, afin qu'il y remédie.

3. Je voudrois aussi qu'on considerât ce que dit S. Augustin dans le 1. livre de la cité de Dieu, ch. 9. Il y a des choses admirables touchant l'obligation de la correction fraternelle, & en quel cas on peut être dispensé de la faire. Vous en ferez, s'il vous plaît, l'application à ce cas-ci.

4. Il n'est pas à propos qu'on fasse rien savoir de cette consultation à l'auteur de la lettre qu'on m'a fait voir, où l'on décide que la mienne doit être supprimée. C'est une personne de mérite qui a beaucoup de vertu & beaucoup d'amour pour la verité; mais il a tant d'at-tache-

358 DCLXIII. Lettre de M. Arnauld
tachement à la famille de M. Perrault, qu'on
a droit de le recuser pour juge en tout ce qui
les regarde.

5. J'avois oublié de vous faire considerer ce
qu'on se propose de substituer à ma lettre, afin
que vous en jugiez. On prétend qu'il faut com-
mencer par la réconciliation; qu'un ami com-
mun les priera tous deux à diner, & qu'on
piera aussi M. Racine comme étant plus trai-
table que son compagnon; qu'on les conjurera
d'oublier tout le passé, & qu'on leur fera pro-
mettre mutuellement de ne plus rien dire, ni
rien écrire l'un contre l'autre. Et qu'après cela
on diroit à M. Perrault ce qu'on trouve à redi-
re dans sa préface, ce qui feroit le même effet
que si on lui avoit donné ma lettre. Ce dernier
a peu de vraisemblance. Car peut-on croire
qu'un homme sera aussi persuadé d'avoir fait
plusieurs fautes par un simple avis qu'on lui en
donnera, destitué de toutes preuves, que si on
le lui faisoit connoître par une lettre, où on
auroit mis dans leur jour des preuves capables
de l'en convaincre? Ce n'est pas néanmoins à
quoi je m'arrête.

Vous aurez sans doute reconnu en lisant la
preface, que M. Despreaux y est traité d'une
maniere très outrageuse & pleine de calom-
nies. Car rien peut-il être plus outrageux que
de dire de lui, qu'il ne s'est attiré les applaudis-
semens & les louanges, que parce que la ma-
lignité du cœur humain aime la médisance &
la calomnie: & qu'il est incapable de rien fai-
re qui vaille, hors les matieres Satiriques? Il
y a beaucoup d'autres semblables choses fort
injurieuses. Mais vous y aurez remarqué des
calomnies qu'un homme d'honneur se peut
croire obligé en conscience de repousser. Car
n'est

n'est-ce pas une calomnie de supposer que la Satire est faite contre le mariage, & qu'on n'a écrit contre, que pour defendre non seulement la verité, mais l'honnêteté publique & les bonnes mœurs? N'en est-ce pas une & bien atroce, de dire de M. Despreaux, que parce qu'Horace & Juvenal ont déclamé contre les femmes d'une maniere scandaleuse & en des termes qui blessent la pudeur, il s'est persuadé être en droit de faire la même chose? Je laisse le reste. On suppose donc que quoique S. Augustin ait dit que celui qui n'a pas soin de sa réputation est cruel envers lui même, M. Racine auroit si peu de soin de celle de son ami, qu'il le porteroit à promettre de ne rien opposer à tant d'infamies, & de s'ôter à lui-même la liberté d'essuier la boue dont on lui auroit couvert le visage. Vous jugerez, Monsieur, si on a eu raison de vouloir que je m'entremisse d'une reconciliation si mal entendue.

L E T T R E DCLXIV. *

AM. DODART. *Sur un Façtum pour M.
de Luxembourg.*

J'Ai lu une partie du *Façtum* de M. de Luxembourg. Qui que ce soit qui l'ait fait, il est fort beau, mais il y a une faute considerable, & dont les Espagnols pourroient tirer un grand avantage. C'est ce qui est en la page 27. où après avoir parlé de la contestation pour le Duché de Bourgogne, entre le Roi Jean d'une part, qui le pretendoit à cause de sa mere, & le

360 DCLXIV. Lettre de M. Arnauld
le Roi de Navarre, & le Comte de Bar de l'autre, à cause aussi de leur mere; on ajoute:

[Ce n'est que plus de deux cens ans depuis cette contestation pour le Duché de Bourgogne, que les apanages de la maniere dont ils se pratiquent aujourd'hui, (*ne passant point aux filles*) ont été mis en usage, & autorisés par les ordonnances de nos Rois.]

Cela n'est pas vrai. Car du Tillet rapporte une ordonnance de Philippe le bel (& par consequent avant le Roi Jean) où il est expressément ordonné que les apanages des fils de France ne passeront point aux filles.

Et dire que cela n'a été réglé que plus de deux cens ans depuis le Roi Jean, c'est dire que Louis XI. a été mal fondé d'ôter la Bourgogne à Marguerite après la mort de Charles Duc de Bourgogne son Pere; & Charles quint auroit eu raison de la redemander à François premier par la paix de Madrid, puisque son aieule en auroit été injustement dépossédée. Pour éviter cet inconvenient qui est terrible, il faut dire, que le Roi Jean n'ayant point révoqué l'ordonnance de Philippe le bel son prédecesseur, n'a pu donner à son quatrième fils le Duché de Bourgogne que comme un apanage qui ne devoit point passer aux filles; & qu'ainsi Louis XI. a été bien fondé en le réunissant à la Couronne. Mais qu'au tems du Roi Robert, comme on n'avoit point encore ordonné que les apanages des enfans de France ne passeroient point à leurs filles, il ne faut pas s'étonner que le Duché de Bourgogne donné par le Roi Robert à son fils Robert, ait été sujet à la plus ordinaire loi des fiefs de ce tems là, qui est de passer aux filles au défaut des mâles. M. de Luxemboug n'a besoin que de
cela

cela pour établir son droit ; & ce qu'il dit de plus donneroit gain de cause , s'il étoit vrai , aux Espagnols contre la France , & les parties de ce Duc pourroient relever cela , en lui reprochant qu'il trahit les intérêts de la couronne de France pour soutenir ses prétentions. Il semble donc que cela mériteroit bien que l'on fit un carton. Car il faut remarquer qu'il n'y a pas deux cens ans depuis cette contestation du Roi Jean jusqu'à la mort du Duc de Bourgogne Pere de Marguerite , grand mere de Charles quint. Or , selon ce Factum , plus de deux cens ans depuis cette contestation de Jean , il ne s'étoit fait aucune ordonnance de nos Rois qui eût fait que la Bourgogne ne fût pas un fief féminin. Elle appartenoit donc de droit à Marguerite : & on ne lui auroit pu ôter que par une visible usurpation. Car les ordonnances qu'on auroit faites depuis , n'auroient pû avoir un effet retroactif contre le droit acquis à Marguerite.

Je viens de trouver un autre endroit du Factum qui fortifie le droit de la Bourgogne en le joignant au premier endroit. C'est ce qui est à la fin de la page 14. [Si dans les derniers tems les femmes ont été exclues des apanages , c'est qu'il y a une loi qui défend de les y admettre ; mais il n'y a ni loi ni constitution qui les ait exclues des Duchés ni des Pairies.] C'est reconnoître que Marguerite de Bourgogne devoit hériter de ce Duché , qui étoit de soi même un fief féminin , selon l'auteur du Factum , s'il n'y avoit du tems de la mort de son Pere , ni loi , ni constitution qui l'en eût excluse. Or selon l'autre endroit il n'y en avoit point , puisqu'on y dit expressement , que ce n'a été que plus de deux cens ans depuis le Roi Jean que

se sont faites les Ordonnances qui ont exclu les femmes de la succession des apanages. Ça donc été une injustice, selon ce Factum (diront les Espagnols) d'avoir empêché que Marguerite n'héritât de la Bourgogne.

En continuant de lire le Factum, je viens d'y trouver ces paroles page 6. [Du Tillet dit que le premier qui commença à restreindre les apanages venans de la couronne, fut Philippe le Bel.] Il n'est donc pas vrai que l'on ne restreignit les apanages par l'exclusion des filles, que plus de deux cens ans depuis le Roi Jean.

P. S. J'ai trouvé une nouvelle contradiction dans le Factum page 130.

[Voila quel étoit l'usage & le droit commun des apanages des Duchés & des Comtés pendant 3. siècles, mais pour les appanachés, les choses ont changé sous le Roi Charles V. Il est le premier qui a ordonné... que les apanages des fils de France seroient restreints aux descendans mâles sans pouvoir passer aux filles.]

Comment accorder cela avec ce qui est rapporté de Du Tillet, que ce fut Philippe le Bel qui fit cette restriction, & par conséquent que ce ne fut pas Charles V. qui la fit le premier.

Et ce qui est dit de Charles V. comment se peut-il accorder avec le premier endroit page 27. que ce n'est que plus de 200. ans depuis le Roi Jean, que les apanages, de la maniere dont ils se pratiquent aujourd'hui, ont été mis en usage & autorisés par les Ordonnances de nos Rois : par où on entend la restriction aux descendans mâles. Charles V. est-il plus de deux cens ans depuis le Roi Jean ? & Philippe le Bel n'est-il point avant le Roi Jean ?

LET.

L E T T R E DCLXV. *

A M. DU VAUCEL. Sur les affaires des Filles de l'Enfance, & des Chanoines de Pamiers.

Vous supposez toujours que le Pape n'a pas à cœur autant qu'il le faudroit l'affaire des Filles de l'Enfance, & qu'il n'y a pas lieu d'espérer qu'il l'ait jamais assez à cœur, parce que M. Laffin † le tournera sur cela comme il lui plaira. Mais ce que vous écrivez dans la même lettre ne s'accorde pas avec cette desesperante supposition. Car vous dites que le conseil du Pape a rejeté la voie de la revision de leur procès, & qu'on s'est déterminé à envoyer des ordres au Nonce pour demander purement & simplement qu'elles soient retablies dans leur premier état. Le Pape a donc un conseil qui examine cette affaire, & il écoute ce conseil, & il se détermine à agir selon les avis que ce conseil lui donne. Or cela étant, je ne sais pas comment vous pouvez supposer que cette affaire étant si claire qu'il n'y a pas moi en de l'embrouiller par aucune chicane tant soit peu apparente. M. Laffin aura plus de pouvoir sur son esprit, que tout ce que ce conseil lui pourra dire.

Les exemples que vous apportez de la sentence de Marseille, & quelques autres semblables, ne prouvent rien moins que cela. La prescription est toujours pour une sentence. Il s'agissoit de faits embarrassés dont le Pape n'étant

Q 2

pas

* 21. Mai 1694.

† Le Car d. de Janson.

pas informé, il étoit facile de lui en déguiser la vérité. Il n'y a rien ici de pareil. Comme le conseil du Pape le prend, il ne s'agit d'aucun fait qui ne soit clair comme le jour, qui est que cet Institut a été approuvé par les Ordinaires & confirmé par le S. Siege. Cela se peut-il contester? On en conclut que ce qui s'est fait par l'autorité seculiere pour le supprimer, est nul & invalide. M. Laffin entreprendra-t-il de persuader au Pape qu'il se doit bien garder d'admettre une consequence si raisonnable d'elle même, & si autorisée parmi les Romains. Je ne vois donc nulle apparence à ce que vous prétendez que sur cette affaire M. Laffin tournera le Pape comme il voudra. Et si ce n'est que cela qui vous fait douter, si on envoie là dessus des ordres exprès & précis, je crois que votre doute est fort mal fondé.

Pour ce qui est de la regale, le Pape peut avoir cru étant *in minoribus*, que cette affaire n'étoit pas si importante que l'avoit cru Innocent XI. Mais importante ou non, peut-il croire que ce ne soit pas une injure atroce qu'on ait fait au S. Siege, de disposer en regale des Chanoines de Pamiers, nonobstant l'appel legitime au S. Siege, interjetté par le feu Evêque de Pamiers, & depuis par le Chapitre, le siege vacant. Rien peut-il plus toucher un Pape qui doit avoir du zèle pour la conservation des droits de son siege, que cette entreprise contre le droit que la France ne lui a jamais contesté, de recevoir les apels en matiere ecclesiastique de ceux qui se croient lésés. Car quand l'extension de la Regale ne seroit pas douteusement injuste, il ne seroit pas douteux que cette affaire étant devolue au S. S. par un appel legitime, on n'a pû sans fouler aux pieds l'au-

l'autorité du S. S. non seulement n'avoir aucun égard à cet appel , mais traiter aussi inhumainement qu'on a fait tous les Ecclesiastiques du Diocèse de Pamiers , qui ont eu raison de croire qu'on y devoit avoir égard. On auroit eu grand tort si on n'avoit pas fait comprendre au Pape que c'est de quoi il s'agissoit dans l'affaire des Chanoines de Pamiers ; & c'est ce qui fait que sans examiner à fond l'affaire de la Regale , on ne peut douter raisonnablement que les Regalistes de Pamiers ne soient intrus.

Quant à ce que vous dites que M. de Croisfi n'a pas de honte de s'expliquer de la vûe qu'on a d'accorder le retablissement des Chanoines & des Filles , pourvû qu'il plut au Pape d'autoriser l'extension de la Regale par un Indult ; je ne sai pourquoi vous traitez cela de honteux , à moins que vous ne croyiez que cela n'est pas proposé de bonne foi. Car si l'Indult étoit tel que vous savez qu'il devoit être , & qu'il ne s'étendit qu'à l'avenir , pour ce qui est des Eglises qui auroient appelé au S. Siege pour maintenir leur liberté , il me semble que vous avez reconnu autrefois que ce seroit un fort bon accommodement. Mais il est à craindre que cela ne se dise que pour entrer dans une voie de negociation qu'on fera traîner autant qu'on voudra , & éluder par là les instances que fait le Pape.

Je ne saurois approuver ce que vous dites à la fin de votre lettre : *Que puisque la Cour presse si fort pour terminer l'affaire principale , il y a apparence qu'on n'avancera rien presentement pour les Chanoines , ni même pour les Filles de l'Enfance ; quand même les sollicitations du Pape seroient aussi fortes & aussi vigoureuses qu'on le pourroit souhaiter.* Car il me semble

366 DCLXVI. Lettre de M. Arnauld
au contraire qu'on doit conclure de cet em-
pressement de la Cour pour terminer l'affaire
principale, qu'il y a de l'apparence que le Pa-
pe obtiendra ce qu'il demande avec tant de jus-
tice pour les uns & pour les autres, s'il conti-
nue à y emploier des sollicitations aussi fortes
& vigoureuses qu'on le puisse souhaiter. Car
le *do ut des*, est le plus puissant motif de pres-
que toutes les negociations.

LE T T R E D C L X V I . *

A M. DU VAUCEL. *Sur quelques affaires
de Liege ; les Missions étrangères ; le Crisis
de M. Van Erckel ; & le voiage de l'Abé de
Pomponne.*

IL y a plus de six semaines que M. Ernest
sollicite auprès de son Altesse la Censorerie
pour M. du Til † avec des soins & des peines
incroyables, tant la cabale de l'Archevêque
apuié d'un des Ministres de S. A. & de tous
les moines, a fait jouer de machines pour l'em-
pêcher. Il se tient assuré de l'emporter : mais il
craint que ce soit avec quelque retardement.
Il est allé à la Cour aussitôt après diné pour
faire les derniers efforts, afin que ce soit sans
délai. Il vous mandera ce qu'il y aura fait.

Les affaires se brouillent fort à Liege. On
dit que les Hollandois demandent trois Egli-
ses pour y faire leurs prêches, & que c'est
le Doien qui a fait cette proposition pour eux.
Le meilleur moyen d'arrêter ces desordres & de
rompre les desseins schismatiques du Doien &
de

* 28. Mai 1694.

† M. Hennebel.

de ses adherans , seroit de confirmer sans délai le Prince Clement , rien n'étant plus frivole que tout ce qu'on y oppose.

J'ai bien de la joie de ce que les affaires des Missions Orientales paroissent aller assez bien. Je suis bien aise aussi que vous ayez approuvé notre sentiment touchant la *Crisis* de M. van Erckel ; qu'il la pouvoit publier sans attendre votre réponse , n'étant pas possible qu'elle ne fut bien reçue à Rome. Elle nous a paru solide , fort sage & fort judicieuse.

Nous sommes surpris de ce que vous ne nous mandez rien de l'Abé de Pomponne ; d'autres lettres de Rome de la même date que la vôtre faisant mention de l'arrivée de l'Abé de la Trimmouille avec d'autres Abés , du nombre desquels il a dû être. Je suis tout à vous.

L E T T R E DCLXVII. *

A M. VARET DE FONTENY, *sur la lettre à M. Perrault.*

PLus je loue , Monsieur , l'affection que vous avez pour notre ami , plus je suis surpris de la peine que vous témoignez avoir à lui rendre la lettre que je lui ai écrite. Car cette peine ne peut venir que de ce que vous apprehendez qu'il ne s'en fâche , & que cela ne lui cause un chagrin qui pourroit ruiner notre amitié. Or c'est à quoi je ne vois nulle apparence , & il me semble qu'on ne peut avoir de lui cette opinion sans juger de l'avantageusement de sa piété & de sa vertu. Les païens mêmes ont trouvé bon que l'on reprît dans leurs

Q 4

Ecrits

Ecrits ce qu'on y trouvoit de reprehensible. Tout ce qu'ils desiroient étoit que les injures & les paroles outrageuses, les emportemens de colere & de pique fussent bannis de ces sortes de reprehensions. Et je crois, Monsieur, que vous n'avez rien trouvé de ce genre là dans ma lettre. Est-ce donc qu'aujourd'hui nous ne pouvons esperer, à la honte des chrétiens, de trouver personne qui puisse souffrir qu'on l'avertisse de ses fautes? Et faut-il qu'il soit dit que nous soions tous dans la disposition de ceux dont S. Augustin a dit : *Veritatem amant lucentem, oderunt redarguentem?*

Non, Monsieur, je ne le puis croire, & j'ai reconnu le contraire par diverses experiences auxquelles j'espere un jour ajouter celle-ci. Je me tenois fort honoré de l'amitié qu'avoit pour moi feu M. l'Evêque de Tournai. Cependant ce Prélat aiant fait un livre sur la penitence, où parmi de fort bonnes choses, il y en avoit d'autres qui me faisoient de la peine, j'en écrivis à un Chanoine de sa Cathedrale, parce qu'il étoit alors absent. Il lui montra ma lettre à son retour : loin de s'en tenir offensé il m'en écrivit une lettre fort honnête pour me rendre raison de ce que j'avois trouvé à redire dans son livre. N'en étant pas content, je lui repliquai, & cela jusqu'à plusieurs lettres de part & d'autre sans la moindre ombre d'aigreur ou d'émotion, ce Prélat m'ayant toujours témoigné qu'il trouvoit très bon que je lui parlasse avec liberté.

Il ne peut guere y avoir d'amitié plus étroite que celle qui est entre M. Huygens & moi. Néanmoins ce docteur aiant soutenu dans une These que l'on ne pouvoit voir qu'en Dieu les vérités nécessaires & immuables, je ne crus pas

pas le blesser en faisant une dissertation latine assez longue & assez forte contre son sentiment, que je lui envoiai. *

Jamais ni lui ni ses amis ne se sont plaints de ce que je l'avois réfuté dans un point qu'il croioit avoir très-bien établi. Cette Dissertation latine étant tombée entre les mains de M. Nicole qui s'étoit fort prévalu de cette Thèse de M. Huygens, il avoua de bonne foi qu'il ne voioit pas comment on pourroit répondre aux raisons que j'avois apportées contre une opinion qui paroïssoit d'ailleurs avoir quelque chose d'éblouissant. Dans cette pensée il donna cette Dissertation à lire à Dom François Lami qu'il savoit être un de mes meilleurs amis. Ce bon Religieux fut si peu persuadé de mes raisons, qu'il y fit une réponse où il me traitoit en quelques endroits d'une manière qu'on pouvoit appeller dure : & M. Vuillart qui fut prié de me la faire tenir, en eut tant de peine qu'il ne pût s'empêcher de s'en plaindre à moi même en me l'envoiant. Mais il sait bien que loin de m'en offenser, je lui temoignai qu'il avoit tort de blamer ce bon Religieux que je savois qui avoit pour moi une affection très-sincere, de m'avoir parlé avec une liberté chrétienne. Sur quoi je lui rapportai ce qu'avoit dit S. Augustin à un saint moine nommé René, qui lui avoit fait excuse de ce qu'il avoit pris la hardiesse de lui envoyer des livres faits contre lui. *Vous m'avez fort obligé, dit ce Pere, & vous n'avez fait en cela que ce que devoit faire un très-sincere & très-cher ami. Loin de vous savoir mauvais gré de m'avoir donné connoissance*

Q s

de

* Voyez Tom. 1. des divers Ecrits de M. Arnauld sur la grace générale.

370 DCLXVII. Lettre de M. Arnauld
de ce qu'on a écrit contre moi, je n'en fais pas même mauvais gré à celui qui l'a écrit. Que s'il lui est échappé dans la chaleur de la composition quelques termes durs qui paroissent m'être injurieux, je veux croire que ce n'a pas été dans le dessein de m'offenser, mais dans la nécessité de défendre son sentiment.

M. Vuillard se trouva dans la même peine où vous êtes maintenant. Il apprehenda de chagriner ce bon Religieux s'il lui montrait ma lettre. Mais comme je l'assurai que non, il me crut, & la lui fit voir. Et l'effet qu'elle fit sur cet ami fut qu'il me temoigna avec des transports de joie, combien il m'étoit obligé de ce que j'avois pris si bonnement les endroits de son Ecrit, dont l'on avoit apprehendé que je ne me tinsse offensé. Cependant ne croiant pas qu'il eût raison dans sa réponse, je lui fis une réplique qui lui fut aussi envoyée, & où j'usai de la même liberté dont il avoit usé envers moi, sans que rien de tout cela produisît autre chose tant de son côté que du mien, qu'un redoublement d'affection & d'amitié. Pourquoi, Monsieur, ne pourrions-nous pas espérer que la lettre que j'ai écrite à notre Ami auroit le même succès, & que loin de nuire à notre amitié, elle la rendroit plus forte & plus chrétienne? Vous ne pouvez douter que la manière dont en ont usé ces autres personnes en de semblables circonstances ne soit tout à fait conforme à l'esprit de l'Evangile: c'est donc faire tort à notre ami, de ne le pas croire en état d'espérer de Dieu la même grace. Une occasion de cette nature bien ménagée auroit pu être pour lui & pour sa famille une source de bénédictions. Car rien n'en attire tant que l'humilité, & il n'y en a point qui soit plus agréable

ble à Dieu qu'une humble reconnoissance de ses fautes. Vous direz, Monsieur, que je suppose avoir raison dans tout ce que j'ai repris, & que c'est de quoi peut-être ni lui ni beaucoup d'autres ne demeureroient pas d'accord : sans doute j'ai cru avoir raison, & si je ne l'avois pas cru, je ne l'aurois pas écrit.

Mais quelque jugement que d'autres en pussent faire, pour ce qui est du fond, ce n'a pu être une raison de ne pas rendre la lettre. Car si je m'étois trompé, comme je n'aurois eu nulle peine à le reconnoître lorsqu'on me l'auroit montré, il lui auroit été aisé de tirer avantage de ma lettre en justifiant ce que j'aurois mal repris. Que si d'un autre côté je n'ai rien repris qui ne soit reprehensible, est-ce lui faire plaisir que de lui dérober la connoissance de ce qui peut l'aider à dissiper l'éblouissement qui lui ont pu causer de fausses lueurs ? Comme, par exemple lorsqu'il s'est imaginé contre toute raison, que *des voix luxurieuses* & une *morale lubrique* sont des mots scandaleux, qui blessent la pudeur ; & que sur cette fausse pensée il accuse son adversaire de s'être cru permis d'imiter Horace & Juvenal, qui ont declamé contre les femmes d'une manière scandaleuse & en des termes dont la pudeur est offensée ? Il est vrai, Monsieur, que l'on m'a dit, peut-être de votre part, qu'il faudroit commencer par la reconciliation ; qu'un ami commun pourroit les prier tous deux à diner, en y joignant M. Racine, & qu'on les conjureroit d'oublier de part & d'autre tout le passé, en leur faisant promettre mutuellement de ne plus rien dire l'un contre l'autre ; qu'après cela on pourroit dire plus utilement à notre ami ce que l'on a trouvé à redire dans

372 DCLXVII. Lettre de M. Arnauld
sa Préface : ce qui feroit le même effet que si
on lui avoit donné ma lettre.

Je ne sai, Monsieur, si c'est là tout à fait vo-
tre vue ; mais outre que le succès en est fort
douteux, il me semble que l'on y renverse l'or-
dre établi par J. C. qui est que celui qui a of-
fensé son frere, doit le satisfaire pour se récon-
cilier avec lui. C'est donc ce que doivent faire
ces deux Messieurs l'un envers l'autre, à l'égard
des choses dont ils prétendent avoir droit d'exi-
ger quelque satisfaction. Or ma lettre auroit pu
beaucoup servir à faire connoître à celui à qui
elle est écrite, s'il est vrai ou faux qu'il soit re-
devable envers son adversaire. C'est donc avant
la reconciliation qu'il la lui faut faire lire, &
non pas la différer jusqu'après, & d'autant plus
qu'il y a moins d'apparence qu'elle puisse se fai-
re en la manière qu'on se le propose. Il n'est pas
nécessaire de vous en dire les raisons. On les voit
assez. Au reste il me semble qu'il n'y a rien dans
ma lettre dont notre ami puisse être blessé. J'y
parle un peu franchement, & je n'y mêle point
de ces douceurs dont on a coutume d'affaison-
ner les vérités peu agreables. Mais vous savez,
Monsieur, mes manieres. Je ne-sai point faire
de complimens, & je ne puis ne pas dire la vé-
rité, comme je la pense. Cela ne diminue rien
de l'estime ni du respect que j'ai pour mes amis.
Priez Dieu pour moi, mon très-cher Monsieur,
& soiez, s'il vous plaît, persuadé que votre
amitié m'est toujours très-chère, & que je suis
à vous très-cordialement.

L E T T R E DCLXVIII.*

A M. DU VAUCEL. De la Censurerie demandée pour M. Hennebel; de l'affaire de Pamiers & de l'Enfance; de son retour à Paris; & des préparatifs d'une guerre sanglante.

LA negociation pour la Censurerie a été si travaillée que S. A. E. n'a pû refuser le delai que lui ont demandé quelques uns de ses Ministres, jusqu'à ce qu'on eût Ecrit en Espagne, mais ç'a été en renouvelant plus fortement que jamais les promesses qu'il a faites, qu'il ne la donneroit point à d'autres qu'à M. du Til*. Je vous ai mandé que plus on temoigne d'empressement à la Cour pour terminer l'affaire générale, plus on doit insister sur le rétablissement des orphelines & des orphelins ‡: *Do ut des.* Je n'approuve pas que le Pieur ne vous informe pas de l'état des choses. Mais je trouve peu important, comme je vous ai dit plusieurs fois, que les orphelins de France soient informés des difficultés qui s'y rencontrent, puisque cela ne pourroit que les decourager sans aucune utilité, & qu'ils ne peuvent faire que ce qu'ils font, quelques obstacles qu'ils y rencontrent.

Ce sera une bonne piece que ce *Factum* de M. Barbay. Nous en paierons volontiers la copie. Ce seront des matériaux pour le siecle suivant. Je ne songe plus à la lettre qui devoit être
mon-

* 4. Juin 1694.

† Hennebel.

‡ Les filles de l'enfance & les Chanoines de Pamiers.

374 DCLXIX. Lettre de M. Arnauld
montrée à M. Desmarêts *. Ce qui me regarde
en particulier me touche peu. J'aurois bien plus
de joie si les orphelins & les orphelines étoient
rétablis, & qu'on eût obtenu le retour à tant d'ex-
ilés qui sont bien plus mal que moi. Je m'at-
tends que vous me ferez savoir par le 1. Cour-
rier comment se fera passé votre entrevue avec
le jeune Abé † & son Docteur. Vous n'aurez
peut-être pas encore reçu, lorsque vous m'écri-
rez par ce 1. Courrier, les lettres que j'ai écri-
tes sur ce sujet tant à lui qu'à vous.

Tout s'apprête ici pour une sanglante guerre.
M. le Dauphin arriva mardi dernier à Maubeu-
ge & le Prince d'Orange arriva hier auprès de
Louvain. Les armées seront formidables de
part & d'autre. On dit que celle des Alliés sera
de plus de cent mille hommes, & celle de M. le
Dauphin de 120. mille. Dieu veuille que cela
se termine à une bonne paix. Je suis tout à
vous.

L E T T R E DCLXIX. ‡

A M. DU VAUCEL. *Sur les Placards des
Jesuites ; l'affaire des Missions Orientales ;
des Chanoines de Pamiers, & des Filles de
l'Enfance.*

L Es precautions que vous prenez pour par-
ler au jeune Abé & à son Docteur, sont
très-bonnes. Je m'attends que vous me mande-
rez ce qui se fera passé dans cette entrevue par
le premier ordinaire. Les Procès ont si bien
mar-

* Le Roi.

† De Pomponne.

‡ 10. Juin 1694.

marqué les énormes calomnies des Placards , aussi-bien que ce qu'on a écrit en latin contre ces mêmes Satires , que je ne puis comprendre ce que l'on pourroit alleguer pour ne les pas condamner. Car ce seroit une illusion de dire qu'ayant paru devant le Decret , ils sont compris dans la condamnation générale portée par ce Decret , puisqu'il s'y agit de toute autre chose que du Formulaire. Et que c'est donner toute liberté aux Calomniateurs les plus effrontés , que de laisser impunies des calomnies si atroces & si insensées.

J'ai lu avec bien de la joie les Ecrits de M. Q. tant imprimés que MSS. Je les trouve bien exacts & bien solides. Les Jesuites doivent être bien mortifiés de voir citer dans l'Imprimé la lettre de Sotelo comme une piece indubitable , & rien n'est plus convaincant que ce qui est dit contre le prétendu droit & patronat du Roi de Portugal. Il y a beaucoup de choses fort curieuses dans le Manuscrit , qui est une suite de l'Imprimé. Mais le petit mémoire présenté par ce même Missionnaire à la Congrégation le mois de Fevrier dernier , si je ne me trompe , me paroît tout à fait judicieux , & il présente de très bons moiens de remedier aux maux que l'Indult d'Alexandre VIII. étoit capable de faire. Desorte que je commence à bien esperer de ce qui regarde les Missions Orientales , & c'est ce qui m'est un bon augure qu'il en pourra être de même de l'affaire des Chanoines de Pamiers & des Filles de l'Enfance. Car je vous supplie de vous souvenir que si présentement vous avez peu d'esperance à l'égard de cette dernière affaire , vous n'en aviez eu gueres aussi , quoique je vous puisse dire , à l'égard de ces Missions , à moins , disiez vous que le Roi ne se déclarât for-

te-

tement contre les prétentions du Roi de Portugal, ce que vous supposiez que les Jésuites empêcheroient. Je juge de là que vous êtes un peu trop timide, & que vous n'avez pas assez de confiance en Dieu, étant aussi persuadé que vous l'êtes de la justice de ce que l'on poursuit devant le S. S. J'ajoute pour la 3. fois que plus on témoigne à la Cour d'empressement pour terminer l'affaire générale, plus on doit insister à demander qu'on termine en même tems celles des Chanoines, des Filles, & des exilés.

L E T T R E DCLXX *

A MADAME DE FONTPERTUIS. *Sur les marques de distinction que l'Abé de Pomponne recevoit à Rome en consideration de M. Arnauld son oncle.*

Nous reçumes hier des lettres de M. Vallon. Il y parle amplement du jeune Abé † & de son Docteur ‡. Il a eu un long entretien avec ce dernier, & il en est très satisfait. Voici un article qu'il est bon que vous montriez à votre ami §, quoi qu'on lui ait peut-être écrit la même chose. » Le jeune Abé a pu déjà s'apercevoir de l'estime & de la bonne odeur où est » presentement ici le nom de M. Arnauld. Dès » le premier Consistoire où il se trouva avec les » autres Abés François, le Cardinal d'Aguire » voulut qu'on le lui montrât, & il témoigna » à M. le Cardinal de Janson, qu'il souhaitoit de

* 17. Juin 1694

† De Pomponne.

‡ M. Ravechet

§ M. De Pomponne.

» de le voir & de lui parler dans la suite. Ils
» convinrent de se rencontrer le lendemain hors
» la ville, & là le Cardinal d'Aguires aiant pris
» à part M. l'Abé, s'entretint avec lui près d'u-
» ne demie-heure parlant avec de grands éloges
» de M. Arnauld, de qui il dit qu'il recevoit
» tous les Ecrits à mesure qu'ils paroissent, par
» une personne qui les lui présentoit de sa part.
» Il avoit porté avec lui les Provinciales à qua-
» tre colonnes témoignant les estimer infini-
» ment.

Vous savez sans doute que ce Cardinal est
Espagnol, qu'il étoit Religieux de l'Ordre de S.
Benoît, Docteur & Professeur en Théologie à
Salamanque. Il étoit en Espagne fort prévenu
contre les prétendus Jansénistes, ne sachant
d'eux que ce qu'il en avoit appris par les libelles
des Jésuites. Mais il s'est bien détrompé depuis
qu'il est à Rome, & il n'y en a guere mainte-
nant dans le sacré Collège, qui prenne plus à
cœur la bonne cause, & qui témoigne plus d'a-
fection au Député de Louvain*.

Ce qui est merveilleux, c'est que je ne me suis
point attiré cette bonne volonté des Romains
en les flatant dans leurs prétentions, comme est
la déference qu'ils voudroient que l'on eût pour
les Decrets de l'Inquisition. Car on ne peut
parler plus franchement que j'ai fait dans la 9.
Partie des Difficultés contre celui des 31. Pro-
positions prosrites par Alexandre VIII. & gé-
neralement de tout ce qui regarde les prohibi-
tions de livres; jusques là que nos amis de ce
païs-ci avoient bien de la peine de ce que je pu-
bliais cette Partie, ne doutant point qu'elle ne
dût être censurée. Les Jésuites aussi n'ont pas

man-

manqué de la déferer , & d'en poursuivre la condamnation , aussi bien que des Morales Pratiques ; mais ils n'y ont rien gagné ? Et à l'égard de ces Morales , on me mande que l'on a su de l'agent de M. de Palafox Archevêque de Seville qui est à Rome , que ce Prélat en a reçu le 3. 4. & 5. Volumes , & qu'il en a eu grande satisfaction. Il semble donc qu'après cela M. Arnauld pourroit revenir à Paris sans avoir rien à craindre pour sa personne , puisque tout ce qu'on avoit pû trouver pour le rendre suspect à l'une & à l'autre cour paroît entièrement renversé.

Mais ne pourroit-on point au moins faire savoir au maître en quelle estime il est à Rome , quand ce ne seroit que pour voir ce qu'il en diroit. Car dans le fond je n'ai pas grande inclination à ce retour depuis la bonne Compagnie qui m'est arrivée , dont je tire de très grands soulagemens. Mais ce qui me donneroit une grande joie , est si nous pouvions avoir une bonne paix , qui vous donneroit plus de facilité de nous venir voir encore , aussi bien qu'à quelques autres amis , qui témoignent en avoir le desir.

J'oubliois de vous dire qu'on m'explique dans cette même lettre , d'où peut être venu ce bruit ridicule du Cardinalat. Cette nouvelle (me dit-on) peut avoir pour fondement ce que M. Casoni dit un jour à M. Luigi * (c'est un François qui est à Rome) que le Pape Innocent XI. auroit été disposé à faire M. Arnauld Cardinal , si ce Docteur ne s'étoit point expliqué dans sa premiere Apologie pour les Catholiques en faveur des 4. articles du Clergé de France. M. Luigi dit cela pour lors à M. Dirois & à d'autres personnes , & la chose s'est ain-

* M. Mailla.

ainsi répandue. Mais je ne m'attends gueres à ce qu'on ajoute. Quoiqu'il en soit, cette nouvelle dont on fait auteur M. le Cardinal d'Estrées, fait honneur à ce Docteur, & si le Roi la savoit, elle devoit bien faire impression dans son esprit pour le faire rapeller d'une maniere honorable. Les nouvelles de Rome à l'égard de MM. de Louvain sont de jour en jour plus avantageuses. Vous ne nous dites rien du cher enfant. * Est-il sur l'Océan ou sur la Méditerranée? Je suis tout à vous.

L E T T R E DCLXXI. †

A M. DU VAUCEL. Sur le séjour & les occupations de M. l'Abé de Pomponne à Rome; les livres qu'on pouvoit lui faire lire; & un écrit qu'il étoit bon de faire voir au P. Serry.

CE que vous nous mandez du jeune Abé & de son Docteur me donne bien de la joie. Je suis bien aise que ce dernier vous soit venu voir, & que son entretien vous ait fait juger que c'est une personne fort sage & fort avisée. Je ne le connois que par ce que m'en a dit Madame de Fontpertuis, qui l'a introduit chez son ami, & par les lettres qu'il m'a écrites, où il me rend compte des études qu'il a fait faire à son élève, dont j'ai été fort satisfait. Il peut y avoir quelque chose de trop humain dans le desir qu'a le jeu-

* Du jeune M. de Fontpertuis qui pensa perir dans la Méditerranée lorsque plusieurs Vaisseaux se briserent contre des rochers dans le détroit.

† 18. Juin 1694.

380 DCLXXI. Lettre de M. Arnauld
jeune Abe de s'instruire de l'état de la Cour de
Rome & de son gouvernement Ecclesiastique
& civil. Mais la chose en soi est bonne, & son
adjutor studiorum lui pourrafaire tirer des avan-
tages considerables de cette instruction. La 9.
Partie des Difficultés pourra aussi lui être utile.

Après tout j'approuve fort ce que je dis à M.
Ravechet, qu'il vaut mieux qu'il s'applique à
étudier des choses qui lui agréent, quoiqu'elles
lui soient moins utiles, que de le presser d'en
étudier de plus importantes qui ne lui agré-
roient pas, ce qui le pourroit degouter des étu-
des & le jeter dans la faineantise, d'où il n'y a
qu'un pas jusqu'aux plus grands dereglemens.
M. Ravechet m'avoit écrit aussi que sa pensée
étoit de lui faire apprendre le droit canonique,
sous quelque habile Canoniste s'il s'en trouvoit
à Rome.

Vous avez raison de vous rejouir avec moi du
nouveau Compagnon* de ma solitude. Car c'est
assurément un homme rare pour bien des qua-
lités qui me font trouver un grand avantage
dans le présent que Dieu m'a fait. Ce qui dimi-
nue ma joie est la pitié que j'ai d'un monastere
de Religieuses qu'il conduisoit depuis dix ou
12. ans avec un fruit merveilleux, d'où les Rou-
liers † ont trouvé moyen de le faire sortir par le
procedé du monde le plus violent & le plus in-
juste. Il seroit bon de donner au Docteur pour
le jeune Abé les cinq Procès de calomnie. Car
je croi qu'ils ne les ont point vûs, au moins les
derniers. Et il sera aisé de vous en envoyer d'au-
tres. Je ne sai ce que je vous ai écrit touchant
M. Banneret ‡; mais le regardant comme le plus
soli-

* M. Des Essars.

† Les Jesuites.

‡ Le P. Serry.

solide & le plus judicieux Thomiste qui soit
 presentement dans son Ordre, j'ai fait un petit
 Ecrit sur ce que S. Thomas entend par l'amour
 naturel de Dieu qu'il dit être dans toutes les
 créatures intelligentes, que je vous enverrai
 dans huit jours; & cependant je voudrois bien
 qu'il y pensât, & qu'après avoir lu mon Ecrit,*
 il voulut bien me dire, si on entend comme
 moi ces passages de S. Thomas de l'amour na-
 turel de Dieu, de l'homme & de l'Ange. Je
 suis tout à vous.

L E T T R E DCLXXII.†

*A M. DU VAUCEL. Sur la signature du
 Formulaire que le suffragant de Treves vou-
 loit introduire dans ce Diocèse. Une Requête
 pour la condamnation des Placards; la piete
 de l'Evêque de la Rochelle; & le Monastere
 de Juvigny.*

C E que l'on mande par ce courier du suffra-
 gant de Treves est une des plus méchantes
 affaires, dont le diable se soit pû aviser pour
 troubler les Eglises d'Allemagne, comme il a
 fait celle de France & des Païs-bas. Mais nous
 ne doutons point que tout ce qui peut arrêter
 cette pernicieuse entreprise ne vous soit venu
 dans l'esprit, avant que d'avoir de nos nou-
 velles.

Vous n'aurez pas manqué de représenter 1.
 Que c'étoit à l'Archevêque à faire cette de-
 man-

* Tome 2. des Ecrits de M. Arnauld sur la gra-
 ce générale, &c. pag. 289.

† 10. Juin 1694.

382 DCLXXII. Lettre de M. Arnauld
mande , & non pas à son Suffragant , qui ne
doit qu'exécuter les ordres , & non faire de lui
même une telle proposition.

2. Le prétexte qu'il prend pour introduire le
formulaire dans le Diocèse de Treves est qu'il
y a des Jansenistes. Et c'est surquoi il est aisé
de l'attréier. Car par le dernier Bief aux Evê-
ques des Païs-bas , on ne doit point être reçu à
supposer qu'il a des Jansenistes , qu'on n'ait de
quoi prouver qu'il y a des gens qui soutiennent
quelqu'une des 5. propositions dans leur sens
propre & naturel. C'est donc à quoi il le faut
obliger avant que de lui répondre sur la deman-
de qu'il fait. Il faut qu'il envoie à Rome des
informations faites en bonne forme par les-
quelles il paroisse que tel & tel tiennent quel-
qu'une de ces propositions. Et c'est ce qu'il est
bien assuré qu'il ne sauroit faire.

3. Ce qu'il dit des prétendus excès dans l'ad-
ministration du sacrement de penitence est aussi
mal fondé. Mais de plus comme cela n'a nul
raport au formulaire , c'est une impertinence
de l'alleguer pour en demander l'introduction.

Cela seul suffit étant bien exposé pour le fai-
re renvoyer hors de cour & de procès. Mais on
vous enverra beaucoup de faits particuliers ,
qui pourront appuyer ces considérations genera-
les. C'est de quoi s'est chargé celui qui a servi
de prétexte à cette tempête , sans qu'il en ait
donné aucune occasion.

La Requête pour la condamnation des Pla-
cards est fort bien faite. Il seroit bien étrange
qu'on ne pût obtenir une chose si juste. Nous
n'avons eu qu'une demi-joie de ce que vous
nous mandez des deux Cardinaux qui étoient
si malades. Nous ne l'aurons entière que quand
nous saurons qu'ils sont hors de danger. Il est
bon

Bon que vous sachiez que le Breviaire Romain a été traduit en allemand & imprimé par l'ordre de l'Empereur à la sollicitation de l'Impératrice. Que diront à cela MM. les Romains? Condamneront-ils la traduction de ce Breviaire; comme Pie V. condamna par une Bulle toutes les traductions en langue vulgaire & l'Office de la sainte Vierge? ce qui fut cause qu'on mit en 1650. ou 51. entre les livres défendus les Heures de P. R. N'est-il pas plus raisonnable & plus honorable au S. Siege de dire, que ce que l'on s'est pu imaginer être dangereux du tems de Pie V. ne l'est plus en ce tems-ci, & est au contraire très-avantageux aux Catholiques pour entretenir leur pieté & leur donner moien de louer Dieu, *non solum spiritu, sed & mente*, comme dit S. Paul? Et c'est ce qui doit vous faire remarquer en passant l'ignorance ou l'emportement du suffragant de Treves, qui a fait un crime à M. des Essars de ce qu'il laissoit lire aux Religieuses de Juvigny l'Ecriture sainte, quoiqu'il y ait près de cent ans que Serrarius savant Jesuite ait témoigné dans un livre public que cette defense de lire l'Ecriture en langue vulgaire ne s'observoit plus en Allemagne, & que les Evêques trouvoient bon que tout le monde la lût.

La lettre de M. R. que nous reçumes trop tard pour être envoyée par le dernier ordinaire, vous paroîtra bien décourageante sur le sujet de M. le Nonce. Mais je croi qu'elle l'est trop. Car on nous mande que ç'a été le Jesuite qui l'a fait prier de venir à son sermon. Or on n'a pas dû s'attendre qu'il le refusât. Quoiqu'il en soit, c'est en Dieu qu'il faut esperer, & ne s'abatre pas dans une cause si juste, quelques obstacles que l'on trouve de la part des hommes.

Il y a des gens qui sont amis des Jesuites, qui ne laissent pas néanmoins d'être capables d'entendre raison.

Madame de Fontpertuis me parle dans une lettre que je reçus il y a deux jours, d'un Abé de la Freziliere, qui est maintenant Evêque de la Rochelle, qu'elle connoit il y a fort longtemps, & qui est estimé de tout le monde comme une personne d'une piété consommée, qui est néanmoins fort bon ami du P. de la Chaise. Elle est tellement de ses amies, qu'il lui conte toutes ses petites affaires, comme ce qu'il avoit fait pour le retablissement du séminaire de Valogne, qui n'a manqué que parce que M. l'Evêque de Coutances n'a pas voulu accorder à M. de la Luthumiere des choses très-raisonnables qu'il lui demandoit. Il avoit une Abbaïe de 6. ou 7. milles livres de rente. Il a cru ne la pouvoir pas garder étant Evêque, & le Roi qui l'estime infiniment lui a permis de la donner à qui il voudroit. Cela fait voir que le Roi peut-être touché des exemples de piété, & qu'il ne seroit pas insensible à ce qu'un Evêque lui pourroit dire des Chanoines de Pamiers & des Filles de l'Enfance, s'il s'en trouvoit quelqu'un qui eût le courage de lui en parler. Il est vrai que jusques ici toutes les bouches ont été *cadénassées*; mais Dieu ne peut-il en ouvrir quelqu'une?

J'ai obligé M. Des Essars de vous marquer ce qu'il a fait à Juvigny pendant onze ans qu'il a eu la conduite de cette maison, afin que vous sachiez quelle est la regularité & la sainteté de ce Monastere, que ce Suffragant de Treves a entrepris de ruiner par l'instigation des Jesuites. En relisant la lettre de Madame de Fontpertuis j'y ai trouvé deux choses qu'il est bon que

que vous sachiez. La 1. que le nouvel Evêque lui a dit : *Que MM. les Prelats murmuroient contre lui, & s'en plaignoient hautement, en disant que ce n'étoit pas à lui à les reformer tous.* C'est après avoir dit qu'il n'a pas cru pouvoir en conscience retenir son Abbaie avec son Evêché. La 2. Que le P. de la Chaise s'étoit plaint à lui, *Qu'on lui envoioit de tous cotés des memoires si étranges, que s'ils étoient vrais pres- que tous les Evêques meritoient....* Il paroît cependant que ce R. P. ne se met pas en peine de s'informer s'ils sont vrais ou non; mais qu'il n'en est pas de même quand un valet, un fripon lui vient dire que les plus pieux Ecclesiastiques d'un Diocèse, comme le Curé d'Hal- luin, son Vicaire & M. de Croi, sont Janse- nistes : le Roi en est aussi-tôt averri, & on les fait mettre à la Bastille, où ils demeurent six mois sans entendre la messe, & sans qu'on leur fasse savoir de quoi ils sont accusés. Je ne croi pas qu'on soit informé à Rome d'une si barbare conduite. Et il seroit bon dans les occasions de la faire savoir.

L E T T R E DCLXXIII.*

A MADAME DE FONTPERTUIS. *Sur ce qu'elle lui avoit mandé de M. l'Evêque de la Rochelle.*

Rien n'est plus édifiant que ce que vous nous mandez du nouvel Evêque † que vous devez connoître bien particulièrement, puisqu'il vous a rendu compte de ce qu'il a fait

pour

* 30. Juin 1664.

† M. de la Freziliere Evêque de la Rochelle,
Tome VII.

R

pour le retablissement d'un certain seminaire *. Mais n'est-il point à craindre qu'étant si bon ami du Reverend Pere, il ne se laisse prévenir par les mauvaises impressions qu'il lui pourroit donner contre les prétendus Jansénistes ? Je m'imagine que vous aurez pris les devants ? & que vous l'aurez fourni d'Antidote contre les médisances qui le pourroient empoisonner.

Je vous dirai une chose à cette occasion. Que n'a-t-on point dit contre la version du Breviaire en François ? Cependant nous venons d'apprendre que le Breviaire Romain a été traduit en Allemand & imprimé à Vienne à la sollicitation de l'Imperatrice. C'est ce qu'il est bon que vous sachiez savoir au nouvel Evêque. Mais comme il a la liberté de donner à qui il voudra l'Abbaïe qu'il ne veut point retenir ; je vous dirai la pensée qui m'est venue sur cela. C'est que son diocèse étant plein de Huguenots bien ou mal convertis, il ne pourroit mieux faire que de la donner à M. Bruzeau de S. Gervais, parce que s'associant M. Pilon son bon ami, ils pourroient tous deux ensemble travailler utilement à l'affermissement de ces Profelytes, si ce n'est qu'il aimât mieux la donner à M. Des Mahis, ci-devant Ministre d'Orleans, qui s'est converti avant la revocation de l'édit de Nantes d'une maniere très édifiante.

J'oubliois à vous faire une remarque sur ce que le Reverend Pere a dit au nouvel Evêque, qu'on lui envoioit de tous côtés des memoires si étranges, que s'ils étoient vrais, presque tous les Evêques mériteroient..... Il paroît par là qu'il ne se met pas en peine de s'informer si ces memoires sont vrais ou non ; au lieu que si un
valet,

valet, si un fripon, tel qu'est un Le Clerc, lui vient dire que de très bons prêtres sont Janse-nistes, sans s'informer de rien, il en donne avis au Roi, & les fait emprisonner ou exiler par des lettres de cachet. Je ne sais donc avec quelle sincerité vous avez pû dire à ce bon Evêque, que si ce Pere connoissoit autant qu'il le con-noit, de certaines personnes, il les honore-roit comme elles le meritent. Est-ce qu'il seroit d'un autre sentiment que le P. Rapin, qui a dé-chiré outrageusement par une lettre imprimée au Cardinal Cibo le feu Evêque de Pamiers, reconnu par tout le monde pour un des plus saints Evêques de France? Que s'il paroît fa-vorable à ce nouvel Evêque, c'est qu'il fait d'une part qu'il est fort estimé du Roi, & que de l'autre il n'a rien fait jusqu'ici qui pût dé-plaire à la Compagnie. C'est par cette raison qu'il ne dit rien contre ce qui se passe dans l'E-vêché d'Orleans, parce qu'il sait que ce Prelat est fort aimé du Roi.

L E T T R E *

De M. BOILEAU DESPREAUX, à M. ARNAULD Docteur de Sorbonne, pour le re-mercier de ce qu'il avoit fait son Apologie dans la lettre à M. Perrault.

JE ne saurois assez vous remercier, Monsieur, de la bonté que vous avez eue, de vouloir bien me permettre qu'on me montrât la lettre que vous avez écrite à M. Perrault sur ma der-niere Satire. Je n'ai jamais rien lu qui m'ait

R 2

fait

* Cette lettre est du mois de Juin 1694.

fait un si grand plaisir, & quelques injures qu'il m'ait dites, je ne saurois plus lui en vouloir du mal, puisqu'elles m'ont attiré une si honorable Apologie. Jamais cause ne fut si bien défendue que la mienne. Tout m'a charmé, ravi, édifié dans votre lettre; mais ce qui m'y a touché davantage, c'est cette confiance si bien fondée avec laquelle vous y déclarez que vous me croiez sincèrement votre ami: n'en doutez point, Monsieur, je le suis, & c'est une qualité dont je me glorifie tous les jours, en présence de vos plus grands ennemis. Il y a des Jésuites qui me font l'honneur de m'estimer, & que j'estime aussi beaucoup, ils me viennent voir dans ma solitude d'Auteuil, & ils y séjourneront même quelquefois; je les reçois du mieux que je puis: mais la première convention que je fais avec eux, c'est qu'il me sera permis dans nos entretiens de vous louer à outrance: j'abuse souvent de cette permission, & l'Echo des murailles de mon Jardin, a retenti plus d'une fois de nos contestations sur votre sujet. La vérité est pourtant qu'ils tombent sans peine d'accord, de la grandeur de votre génie, & de l'étendue de vos connoissances, mais je leur soutiens moi, que ce sont là vos moindres qualités, & que ce qu'il y a de plus estimable en vous, c'est cette droiture de votre ame, la candeur de votre esprit, & la pureté de vos intentions. C'est alors que se font les grands cris, car je ne demords point sur cet article, non plus que sur celui des lettres au Provincial* que je leur vante toujours com-

* Dans l'édition des œuvres de M. Boileau de 1717. on trouve cette lettre; mais avec quelques mots

comme le plus parfait ouvrage qui soit en notre langue ; nous en venons quelquefois à des paroles assez aigres ; à la fin néanmoins tout se tourne en plaisanterie , *ridendo dicere verum quid verat ?* ou quand je les vois trop fâchés , je me jette sur les louanges du Pere de la Chaise , à qui j'ai en effet tout récemment une fort grande obligation , puisque c'est en partie à ses bons offices que je dois la Chanoinie de la Ste. Chapelle de Paris , que j'ai obtenue de S. Majesté pour mon Frere le Doien de Sens. Mais , Monsieur , pour revenir à votre lettre , je ne sais pas pourquoi les amis de M. Perrault refusent de la lui montrer ; jamais ouvrage ne fut plus propre à lui ouvrir les yeux , & à lui inspirer l'esprit de paix & d'humilité dont il a besoin. Une preuve de ce que je dis , c'est que pour moi , à peine j'en ai eu fait la lecture , que frappé des salutaires leçons que vous nous y faites , à l'un & à l'autre , je lui ai envoyé dire qu'il ne

tien-

mots changés ou ajoutés , & qui ne se trouvent pas dans la lettre originale que l'on conserve. Dans cet endroit , p. e. après ces paroles *des lettres au Provincial* , on trouve ajouté dans l'imprimé , *sans examiner qui des deux partis au fond à droit ou tort.* Sur quoi l'Editeur fait cette remarque : » M. Despreaux se piquoit sur-tout d'être franc. On en voit » ici une belle preuve puisqu'écrivant à M. Arnauld » lui-même , il dit , *qu'il n'examine pas qui des deux » partis au fond à droit ou tort.* Cette remarque tombe d'elle-même , puisque ces paroles ne se trouvent point dans l'original que l'auteur a envoyé à M. Arnauld. Que si on veut savoir quels étoient les sentimens de M. Despreaux touchant les Jesuites , on peut voir sa Satire sur l'équivoque , son Epitre sur l'amour de Dieu , &c.

tiendroit qu'à lui, que nous ne fussions bons amis; que s'il vouloit demeurer en paix sur mon sujet, je m'engageois à ne plus rien écrire dont il pût se choquer; & lui ai même fait entendre, que je le laisserois tout à son aise faire, s'il vouloit, un monde renversé du Parnasse, en y plaçant les Chapelains & les Corins, au dessus des Homeres & des Virgiles, ce sont les paroles que M. Racine & M. l'Abé Tallemant lui ont portées de ma part. Il n'a point voulu entendre à cet accord, & a exigé de moi avant toutes choses, une estime & une admiration pour ses ouvrages, que franchement je ne saurois lui promettre sans trahir la raison & ma conscience. Ainsi nous voila plus brouillés que jamais, au grand contentement des Rieurs, qui étoient déjà fort affligés du bruit qui couroit de notre reconciliation. Je ne doute point que cela ne vous fasse beaucoup de peine, mais pour vous montrer que ce n'est pas de moi que la rupture est venue, c'est qu'en quelques lieux que vous soiez, je vous declare, Monsieur, que vous n'avez qu'à me mander ce que vous souhaitez que je fasse pour parvenir à un accord, & que je l'exécuterai ponctuellement, sachant bien que vous ne me prescrirez rien que de juste & de raisonnable. Je ne mets qu'une condition au Traité qui se fera, mais c'est *conditio sine qua non*. Cette condition est que votre lettre verra le jour, & qu'on ne me privera point en la supprimant du plus grand honneur que j'aie reçu en ma vie. Obtenez cela de vous & de lui, & je lui donne sur tout le reste carte blanche. Car pour ce qui regarde l'estime qu'il veut que je fasse de ses Ecrits, mes hotes d'Auteuil m'indiqueront peut-être quelque auteur grave qui me fournira des moiens pour dire de
bou-

bouche , sans blesser la verité , que j'estime ce que je n'estime point. Et afin , Monsieur , que vous examiniez vous même ce que je puis faire là dessus , voici une liste des principaux ouvrages qu'on veut que j'admire , je suis fort trompé si vous en avez jamais lu aucun.

Le Comte de Peau d'Asne & l'Histoire de la femme au Nés de Boudin , mis en vers par M. Perrault de l'Academie Françoise.

La Metamorphose d'Orante en Miroir.

L'Amour Godenot.

Le labyrinthe de Versailles ou les maximes d'amour & de galanterie tirées des fables d'Esope.

Elegie à Iris.

La Procession de Ste. Genevieve.

Paralleles des Anciens & des Modernes , où l'on voit la Poësie portée en son plus haut point de perfection dans les Opera de M. Quinault.

Saint Paulin , Poëmie Heroique.

Reflexions sur Pindare , où l'on enseigne l'art de ne point entendre ce grand Poëte.

Je ris , Monsieur , en vous écrivant cette liste , & je croi que vous aurez de la peine à vous empêcher aussi de rire en la lisant , cependant je vous prie de croire que l'offre que je vous fais , est très sérieux , & que je tiendrai exactement ma parole. Mais soit que l'accommodement se fasse ou non , je vous reponds , puisque vous prenez si grand interêt à la mémoire de feu M. Perrault le Medecin , qu'à la premiere édition qui paroitra de mon livre , il y aura dans la Préface un article exprès en faveur de ce Medecin , qui surement n'a pas fait la facade du Louvre , ni l'Observatoire , ni l'Arc de Triomphe , comme on le prouvera dans peu

392 DCLXXIV. *Lettre de M. Arnauld*
demonstrativement, mais qui au fond étoit un
homme de beaucoup de mérite, grand Philo-
sophe, & ce que j'estime encore plus que tout ce-
la, qui avoit l'honneur d'être votre ami. Je
doute même, quelque mine que je fasse du con-
traire, qu'il m'arrive jamais de prendre de nou-
veau la plume pour écrire contre M. Perrault
l'Académicien, puisque je n'en ai plus aucun
besoin. En effet pour ce qui est de ses Ecrits
contre les Anciens, beaucoup de mes amis sont
persuadés, que je n'ai déjà que trop employé de
papier dans mes réflexions sur Longin, à refu-
ter des ouvrages si pleins d'ignorance & si indi-
gnes d'être refutés. Et pour ce qui regarde ses
critiques sur mes mœurs & sur mes ouvrages, le
seul bruit, ajoutent-ils, qui a couru que vous
aviez pris mon parti contre lui, est suffisant
pour me mettre à couvert de ses invectives.
J'avoue qu'ils ont raison, la vérité est pourtant
que pour rendre ma gloire complète il faudroit
que votre lettre fut publiée. Que ne ferois-je
point pour en obtenir de vous le consentement?
Faut-il se dedire de tout ce que j'ai écrit contre
M. Perrault? Faut-il se mettre à genoux devant
lui? Faut-il lire tout S. Paulin? Vous n'avez
qu'à dire, rien ne me sera difficile. Je suis avec
beaucoup de respect.

L E T T R E DCLXXIV.*

A M. DODART. Sur la lettre à M. Perrault.

JE suis bien obligé, Monsieur, à votre ami
qui veut bien se donner la peine d'ajouter à
mes Elemens de Géométrie ce qui y manque,
qui

* 10. Juillet 1694.

qui est la Stereometrie. Mais j'ai un avis à lui donner sur cela, qui est que la seconde édition de ces Elemens qui a été faite à Paris, est pleine d'une infinité de fautes, & qu'il faudroit qu'il eût celle qui a été faite en Hollande par une personne que je ne connois point. S'il ne la peut trouver à Paris je tâcherai de vous l'envoyer. Il y a cependant dans cette édition de Hollande quelques fautes qui y sont restées; mais un habile homme les corrigera aisément, pourvu qu'il y fasse attention. Je ne sais ce que votre ami entend par ces mots *proposer une revision du second livre qui est des Proportions*. Cela a-t-il rapport à ce que vous m'avez mandé autrefois, qu'une personne estimoit plus la maniere dont on avoit parlé des raisons & des proportions dans la premiere édition que ce qu'on en dit dans la seconde? Mais c'est de quoi je ne saurois convenir. En ouvrant le livre de l'impression de Paris page 29. ligne 11. J'y ai trouvé deux fautes. La premiere *precisement*. Mais il y aura: il faut, *precisement* tant de fois, mais il y aura. La seconde lig. 16. *de la composition*, lisez *de la comparaison*. Cette derniere faute est demeurée dans l'impression d'Hollande

A l'égard du second point de votre lettre qui est le plus important, je vous supplie de voir la lettre que j'ai écrite à M. de Fontenay pour m'épargner la peine de vous répéter les mêmes choses. J'y ai montré, ce me semble, que c'est avoir bien mauvaise opinion de M. Perrault de supposer qu'il s'offenseroit de la lettre que je lui ai écrite, que je n'ai faite cependant que dans la vue de lui représenter charitablement ce que j'ai cru & crois encore être de son devoir. Vous pouvez aussi relire la qua-

394 DCLXXIV. Lettre de M. Arnauld
trieme partie de ma Défense contre le P. Malebranche, où cette question est traitée à fond. Je n'ai donc qu'à vous éclaircir sur certains faits qui pourront servir à résoudre les difficultés que vous me faites sur ma lettre. Je commence par ceux qui me regardent. Avant que d'écrire à M. Perrault, dès que j'eus la Satire de M. Despreaux, j'écrivis à un de ses amis, que je n'approuvois pas qu'il y eut parlé de l'auteur d¹ S. Paulin (comme je l'ai marqué dans la lettre dont il s'agit.) Mais de plus ayant lu depuis ses reflexions critiques sur Longin, j'écrivis de nouveau à ce même ami, que j'avois de la peine de ce qui est dit en la page 139. de M. Perrault le Medecin, & que j'aurois souhaité qu'il eût trouvé quelque occasion de reparer ce qu'il avoit dit de lui, tant à l'égard de la Medecine que de l'Architecture. Cette lettre est encore, comme je croi, entre les mains de M. Vuillart, qui vous la pourra faire voir. Ainsi, Monsieur, ma conscience ne me reproche point d'avoir été partial en cette affaire, ni d'avoir omis ce qui pouvoit contribuer à la reconciliation des deux personnes.

Je demeure d'accord avec vous qu'ils peuvent avoir tous deux tort en différentes choses; & c'est ce qui arrive presque toujours dans les contestations. Mais je ne puis convenir que ce soit M. Despreaux qui ait le plus de tort. Votre récit me fait paroître le contraire, pourvu que l'on en corrige deux endroits. Le premier est ce que vous dites avoir été la premiere cause de leur querelle, car vous prétendez que M. Despreaux n'a pû souffrir que M. Perrault trouvassé mauvais ce qu'il avoit dit contre M. Chapelain. Or je sai certainement que ce n'est point cela; mais une autre chose tout autrement

ment outrageuse, & qui alloit à le perdre sans ressource, si on y avoit ajouté quelque foi. M. Despreaux l'a fait assez entendre dans la page 138. de ses Reflexions, quand il dit qu'il lui étoit revenu de tous côtez, que M. Perrault le Medecin se déchainoit à toute outrance contre lui, ne l'accusant pas simplement d'avoir écrit contre des auteurs (voilà ce qui regardoit M. Chapelain) mais d'avoir glissé dans ses ouvrages des choses dangereuses & qui regardoient l'Etat.... Quoique mes Satires, ajoute-t-il, fussent toutes pleines des louanges du Roi, & que ces louanges mêmes en fissent le plus bel ornement, je fus dès ce tems là, que ce qu'il marque par là est que M. Perrault avoit dit, que ce vers d'une des Satires :

Midas, le Roi Midas, a des oreilles d'âne,
regardoit le Roi.

Et je ne puis douter que cela ne soit vrai, puisque je vous prie de vous ressouvenir, que vous en ayant parlé en ce tems-là vous ne me l'avez pas nié. Or peut-on trouver étrange qu'une calomnie si horrible ait produit la Metamorphose du Medecin en Architecte, que vous savez bien cependant que je n'ai jamais approuvée. Mais permettez moi, Monsieur, qu'à l'occasion d'un soupçon si injuste, je vous représente charitablement que ce que vous me dites dans votre lettre que M. Despreaux a eu en vue dans son portrait de la coquette, deux Dames de la Cour que vous me nommez, ne me paroît pas moins contraire aux regles du Christianisme. Car à moins qu'il ne l'eût dit lui même (à quoi il n'y a pas d'apparence) on ne peut se l'imaginer que sur un soupçon. Or est-il permis sur un soupçon de dire une chose beaucoup plus

outrageuse encore à ces Dames qu'au Poëte, puisque ce seroit faire entendre au monde que ce portrait leur ressemble, ce qui seroit pour elles la dernière infamie. Je n'en dis pas davantage, je vous prie, Monsieur, d'y faire reflexion devant Dieu.

Ce que je conclus, Monsieur, de ce premier fait, c'est que si la chose est comme je viens de marquer, ce n'est point M. Despreaux qui est l'agresseur, puisque c'est lui qui a été le premier très grièvement offensé. Ce n'est point aussi lui qui a renouvelé la querelle. Il y avoit plus de 15. ou 16. ans que l'on n'en parloit plus, lorsque M. Perrault a publié ses Dialogues, où il entreprend de préférer les Modernes aux Anciens, & où il traite fort mal ces derniers, comme vous le reconnoissez vous même, & en quoi vous avouez qu'il est blamable. Mais cela ne l'obligeoit point à prendre la défense de tous les Poëtes dont M. Despreaux avoit méprisé les ouvrages. Car n'y avoit-il point de meilleurs Auteurs nouveaux à opposer aux anciens que les Chapelains, les Cottins & autres Poëtes semblables? Vous reconnoissez néanmoins que M. Despreaux ne s'en est pas beaucoup mis en peine; mais que ce sont des amis passionnés qui l'ont excité à écrire; & il l'a fait, dites vous, avec l'avantage que lui donne le tristement qu'il a de desoler ceux qu'il entreprend.

La première chose qui a paru de M. Despreaux depuis les entretiens de M. Perrault, est son Ode sur la prise de Namur. Que s'il y a désolé M. Perrault, ce n'est que par la vérité, selon vous même. Car il ne l'entreprend dans sa Préface que sur son mauvais goût à l'égard des anciens, & ce qu'il en a dit de plus fort, est que voulant faire honneur à notre siècle, il

l'a en quelque sorte diffamé, en faisant voir qu'il s'y trouve des hommes capables d'écrire des choses si peu sensées. Or dites moi je vous prie, Monsieur, si cela est fort différent de ce que vous dites du même M. Perrault, qu'il a insulté aux opinions communes apuïées sur le goût universel qui est une marque de vérité.

Il s'ensuit de là, que ce que vous faites regarder comme le plus grand tort qu'a eu M. Despreaux, qui est d'avoir flétri toute une famille de fort honnêtes gens, est fort mal fondé. Car s'il n'a repris dans cette famille que ce qui est reprehensible, il ne l'a pas flétrie. Or voici ce qu'il en dit dans la page 139. de ses Reflexions. » C'est, dit-il, du Medecin, de l'Academicien & d'un autre frere qu'ils avoient, grand ennemi comme eux de Platon, d'Euripide, & de tous les bons Auteurs que j'ai voulu parler, quand j'ai dit, qu'il y avoit de la bizarrerie d'esprit dans leur famille, que je reconnois d'ailleurs pour une famille pleine d'honnêtes gens. « N'est-ce pas là un correctif de votre mot, & n'est-ce pas restraindre ce qu'il reprend dans cette famille au mauvais jugement qu'ils faisoient des Anciens, ce que vous reconnoissez vous même être tout à fait déraisonnable, parce que c'est combattre le goût universel qui est une marque de vérité.

Que si pour juger qui a le plus de tort des deux disputans, on compare comme on le doit les injures personnelles, que chacun a dites à son adversaire, il me seroit aisé, Monsieur, de vous faire voir que ce qu'a dit M. Perrault contre M. Despreaux, est incomparablement plus aigre & plus mal fondé que tout ce que M. Despreaux a pu dire contre lui.

Je n'ai point encore parlé du principal de
vo-

vosre lettre, qui est qu'il y va de mon honneur, qu'on ne voie point celle que j'ai écrite à M. Perrault. C'est de quoi, Monsieur, je ne saurois demeurer d'accord.

Car qu'il me convienne ou non de juger des ouvrages de deux Poëtes, ce n'est pas de quoi il s'agit. La Préface de l'Apologie des femmes qui est le sujet de ma lettre, n'est point une piece de Poësie, & quand c'en seroit une, je n'en aurois pas moins de droit comme Théologien, & même comme chrétien, de représenter à l'Auteur qu'il a eu très grand tort de blâmer ce qui est dans la X. Satire contre les Opera & contre les Romans, & de reprocher à M. Despreaux de s'être cru permis, à l'exemple d'Horace & de Juvenal, de parler contre le mariage d'une maniere scandaleuse, & en des termes qui blessent la pudeur, ce qui est une outrageuse calomnie. Enfin je ne vois rien dans ma lettre qui soit indigne de moi, & sur quoi on me puisse faire des affaires, si ce n'est fort mal à propos. Je veux bien néanmoins m'en rapporter au jugement du Prelat * votre ami. Je vous prie donc de retirer ma lettre des mains de M. de Fonteny, & donnez là s'il vous plaît vous même au Prelat, ou rendez là à M. le Noir qui la lui portera & qui le connoît particulièrement. Que si on s'opiniâtre à la retenir, on ne gagnera rien par-là, en aiant le brouillon, j'en ferai faire une autre copie, & on me feroit plaisir de m'épargner cette peine.

Je ne repons rien à ce que vous trouvez de répréhensible en d'autres Satires de M. Despreaux; ce seroit sortir de notre sujet. Il ne s'agit point de cela dans ma lettre, mais seulement

* M. Bossuet Evêque de Meaux.

tement si les avis que j'y donne à M. Perrault sur les fautes que j'ai cru qu'il avoit commises dans la Préface de son Apologie des Femmes, sont bien ou mal fondées, & si la maniere dont je les propose est conforme aux regles de la morale chrétienne; ou si ce n'est pas blesser ces regles, que de prétendre qu'on la doit supprimer, parce qu'on suppose sans raison que M. Perrault s'en fâcheroit. Je suis, Monsieur, tout à vous.

L E T T R E DCLXXV. *

A M. DU VAUCEL. Sur la traduction du Breviaire Romain en Allemand; la lecture de l'Ecriture Sainte en langue vulgaire; & l'introduction du Formulaire dans le Diocèse de Trèves.

C E que je vous ai déjà mandé que le Breviaire Romain traduit en Allemand a été imprimé par l'ordre de l'Empereur à la sollicitation de l'Imperatrice, est une suffisante refutation de la misérable piece du P. Harney contre la lecture de l'Ecriture Sainte en langue vulgaire. Car cela fait voir manifestement que ce qui a été fait sur ce sujet à la fin du siècle passé a pû être jugé bon par rapport à ce tems là; mais qu'on ne le peut faire valoir en celui-ci sans ôter à une infinité de bonnes ames un des plus excellens moiens que Dieu leur a donné de s'entretenir & de s'avancer dans la pieté. Si cette consideration ne touche pas vos Censeurs, tout ce qu'on leur pourra dire en Latin ou en François leur sera inutile. Mais je vous avoue que j'ai un vrai cha-

* 15. Juillet 1694.

chagrin & une douleur sensible de ce qu'on s'obstine encore à vouloir ôter le pain de la parole de Dieu au peuple chrétien, après qu'on a pû voir d'une part qu'il y a plus de solide dévotion dans les païs Catholiques, où chacun croit avoir la liberté de s'en nourrir, & qu'il est certain de l'autre que les Ministres Protestans n'ont point de sujet plus plausible de déclamer l'Eglise Romaine, & d'affermir le petit peuple dans leur secte, que l'occasion qu'on leur donne de dire comme ils font sans cesse, que nous mettons entre les livres défendus la Sainte Bible, quand elle est en une langue que le peuple entend.

Est-ce aimer l'Eglise que de ne vouloir faire aucune attention à des raisons si importantes ? On a bien fait de remarquer la malice affectée du P. Harney, qui m'a pris à partie en mettant mon nom dans le titre de son libelle, quoique je ne me sois pas nommé dans le livre contre M. Mallet, qu'il a prétendu réfuter. Mais je serois bien fâché qu'on ne m'eût défendu que par là, ou qu'on eût mis en cela le principal de ma défense. Car je prétends qu'il n'y a rien que de bon dans ma Réponse à cet injurieux & impertinent Ecrivain, dont le P. Harney fait l'éloge ; ce qui seul le devoit faire condamner par son Ordre. Car y doit-on souffrir un Provincial qui a si peu peu de zèle pour la sainte doctrine qui s'y enseigne, que de louer un homme qui en a parlé aussi indigne-ment qu'a fait M. Mallet, jusqu'à faire un crime aux Traducteurs de Mons d'avoir trouvé la grace efficace dans les Epîtres de S. Paul ?

Vous ne nous mandez point si on fait quelque chose depuis votre dernière, pour empêcher le dessein pernicieux qu'a le Suffragant de
Tre-

Treves de troubler ce Diocèse par l'introduction du Formulaire, sous le prétexte calomnieux qu'il y a des Jansenistes dans les Abaies d'Orval & de Juvigny. Ce seroit un grand mal si on lui accordoit ce qu'il demande. Car on auroit beau y mettre des limitations, comme on a fait dans le Bref aux Evêques des Pais-bas, comme tout se feroit par la direction du P. de la Chaise, auquel ce Suffragant rend compte de tout ce qu'il fait, on n'en observeroit aucune, & la seule accusation vague du Jansenisme suffiroit aux Jesuites pour ruiner tout le bien qui se fait dans ces deux maisons religieuses, les plus regulieres & les plus saintes sans comparaison de tous ces quartiers-là, comme ce seul soupçon du prétendu Jansenisme a suffi pour ruiner l'Institut des Filles de l'Enfance. Et il ne serviroit de rien de dire qu'on n'auroit qu'à signer *juxta mentem Innocentii XII.* Car les Jesuites ont fait entendre par leur lettre qui a été condamnée par le S. Office, que soit que les suspects signent ou ne signent pas, on les doit toujours traiter de coupables; parce que s'ils refusent de signer, c'est un signe, disent-ils, qu'ils soutiennent les cinq propositions, & qu'ainsi ils sont hérétiques; & s'ils signent, ils prétendent qu'ils n'en sont pas moins hérétiques, mais qu'ils ajoutent seulement le parjure à leur hérésie.

C'est donc mettre les armes entre les mains d'un furieux, que d'accorder à ce Suffragant ce qu'il ne demande que pour détruire le bien qui se fait en deux des plus saints Monasteres de l'Eglise; & on n'a pour l'arrêter, que de l'obliger à prouver ce qu'il suppose sans preuve, qu'il y a dans ces deux maisons des Jansenistes hérétiques; c'est-à-dire, selon le dernier Bref
de

402 DCLXXVI. Lettre de M. Arnauld
de sa Sainteté, des personnes qui soutiennent
quelques-unes des cinq propositions condam-
nées. Et c'est ce qu'on est bien assuré qu'il ne
prouvera jamais. Je suis tout à vous.

L E T T R E DCLXXVI.*

A MADAME DE FONTPERTUIS. *Sur
quelques avis qu'il étoit important de donner à
M. l'Evêque de la Rochelle; la mort de M.
Dubois; & la lettre à M. Perrault.*

J E suis extrêmement édifié de ce que vous me
mandez du nouvel Evêque †; & j'espère
qu'ayant de si bonnes intentions, Dieu le fera
croître en lumière, pour récompenser la fide-
lité qu'il aura eue à exécuter le bien qu'il con-
noît. L'affection qu'il a pour les Jésuites ne lui
nuira point, tant qu'il n'estimera en eux que
ce qu'ils ont de bon, comme est par exemple,
ce qu'ils ont fait à sa prière dans l'Hôpital de
Strasbourg; mais il seroit fâcheux qu'il se con-
duisît par leurs conseils, parce qu'ils lui en
pourroient donner qui ne seroient gueres bons;
ou qu'il prît des gens de leur main; parce que
ceux qui leur font la Cour pour avoir des em-
plois, n'y recherchent d'ordinaire que leur
intérêt & leur fortune. C'est une bonne maxi-
me de ne condamner personne: Jésus-Christ
même nous le défend par ces paroles: *Nolite
condemnare, & non condemnabimini.* Mais
il y a des crimes si évidens, qu'on ne peut en
conscience ne les pas condamner, quoiqu'on
ne doive pas laisser d'avoir de la charité pour
ceux

* 17. Juillet 1694.

† De la Rochelle.

ceux qui en sont coupables. Lors, par exemple, qu'il saura qu'un Curé mène une vie scandaleuse, fera-t-il scrupule de le condamner, parce qu'il ne faut condamner personne ? Or il y a des maux de l'Eglise, dont un bon Evêque ne doit pas être moins touché que de ces disorders grossiers. C'en est un sans doute que le renversement d'une Congregation de deux cens Vierges consacrées à Dieu, qui faisoient des biens infinis en divers Diocèses. Cela doit-il être indifférent à un Evêque qui aime l'Eglise ? Et ne doit-il point s'informer de la cause d'une persécution si injuste, si elles n'ont point donné de legitime sujet à un si rude traitement ? Rien ne lui seroit plus facile que d'en savoir la vérité. Il n'auroit qu'à lire deux forts petits livres.

Comme vous dites qu'il est fort ami de MM. des Missions étrangères, peut-il ignorer qui sont ceux qui ont le plus retardé le fruit de ces Missions, & qui ont suscité plus de traverses aux Vicaires Apostoliques ? Il le pourroit apprendre, s'il ne le fait pas, du 23. & 24. chapitre du troisième volume de la Morale Pratique. Quoi qu'il en soit, j'ai une très-grande estime de ce bon Prélat, & j'espère qu'il tirera de grands avantages du voisinage de M. l'Evêque de Luçon, & du Doien de son Chapitre de la Rochelle, qui est un excellent homme. Je ne sçai s'il a vû ses deux conférences, l'une sur le sacrifice, & l'autre sur l'office divin, qui sont deux pieces admirables. Je voudrois aussi qu'il eût le *Pastor bonus*, & le *Theologus Christianus* d'un licentié en Théologie de Louvain, nommé M. Opstraet.

J'ai

* M. de la Brosse.

J'ai offert aujourd'hui le sacrifice pour le pauvre ami * dont vous nous avez appris la mort. Je vous supplie de dire à M. le Noir, qu'il m'obligera de vous faire mettre entre les mains la lettre que j'avois écrite à M. Perrault, qui est présentement entre les mains de M. de Fontenay, qui n'a pas jugé à propos de la lui rendre. Je serois bien aise que vous la fîssiez voir à M. de Meaux, qui jugera de ce qu'on en doit faire. Pour ce que j'ai écrit † à notre ami M. Dubois que Dieu vient d'appeler à lui, comme cela est entre les mains de M. le Noir, vous n'avez qu'à le lui demander. Mais il n'est pas à propos qu'on en prenne copie. C'est assez de faire voir ces Remarques à quelques amis, & je serois bien aise aussi que M. de Meaux les eût vûes.

L E T T R E DCLXXVII. ‡

A M. VARET DE FONTENY. *Sur la Lettre à M. Perrault.*

JE vous assure, Monsieur, que je n'ai jamais douté que vous n'eussiez pour moi une très-grande & très-sincere affection, & je vous proteste aussi que j'en ai une pareille pour vous. Mais comme je ne puis m'empêcher de parler franchement à mes amis, je vous ai assez fait entendre que je ne pouvois approuver les raisons que vous aviez eûes de ne pas rendre ma lettre, sur les assurances que je vous donnois de ne la point faire voir à d'autres. Si vous l'aviez renduë

* M. Dubois de l'Hôtel de Guise.

† Réflexions sur l'éloquence.

‡ 27. Juillet 1694.

duë aussi-tôt après que vous l'avez reçüe, ou du moins après la lettre que je vous avois écrite, on n'en auroit point parlé; & ainsi il n'auroit pas eu le sujet que vous dites qu'il a de se plaindre, qu'on parle d'une lettre que je lui ai écrite qu'il n'a pas vüe. Mais pour la lettre en soi, je ne nie pas qu'elle ne lui eût causé d'abord quelque émotion; mais il en seroit bientôt revenu; car je ne saurois me persuader que l'on puisse être vraiment chrétien, & être long-tems fâché qu'on nous dise des vérités dont il peut être important pour notre salut que nous soions instruits.

Quant à ce que vous dites, *Que vous n'avez eu en vue que moi seul dans la conduite que vous avez tenuë, & que vous vous seriez peu mis en peine de la mortification qu'auroit pu avoir la personne que l'on croit que vous voulez épargner, si elle avoit pu être séparée du tort que pouvoit faire à ma reputation l'éclat de ma lettre*, je vous croi, Monsieur, & je vous en suis bien obligé. Mais quel éclat auroit pu faire une lettre dont vous aviez la seule copie qui fut à Paris, quand elle seroit passée de vos mains en celles de M. Perrault? Cependant, M. je ne saurois convenir de ce que vous supposez, que si cette lettre étoit publique, elle seroit tort à ma reputation. Je ne sai, Monsieur, si vous fondez cela sur autre chose que sur ce que vous prétendez que la plûpart du monde regarde comme inexcusables des choses que j'y défens, & que j'autorise dans l'Auteur des Satires. Mais pour cela n'en soions juges ni vous ni moi. Prenez la peine de la faire voir à M. de Meaux, & j'en passerai par ce qu'il me dira. Au reste, Monsieur, j'ai reçu une lettre de M. Dodart sur ce sujet là même, mais comme il est

406 DLXXVIII. Lettre de M. Arnauld
est souvent hors de Paris, & qu'on aura voulu
lui rendre ma réponse en main propre, je n'ai
pas encore nouvelle qu'elle lui ait été rendue.

LETTRE DCLXXVIII. *

A M. DU VAUCEL. † *Sur la joie qu'il
avoit de ce qu'il avoit appris de l'Abé de Pom-
ponne ; & la conduite de M. de Malines dans
l'exaction de la signature du Formulaire.*

J'Ai bien de la joie de ce que vous me mandez
de votre entretien avec le jeune Abé. Ce qui
m'en plaît davantage, est qu'il paroît qu'il ai-
me l'étude. Car rien n'est plus dangereux à une
personne de sa qualité & de son âge, que de
preferer la bagatelle aux occupations sérieuses.
M. Ravechet m'a rendu compte avant son voia-
ge des lectures qu'il lui a fait faire. Je fus éton-
né de la quantité & de l'importance des belles
& bonnes choses qu'il a apprises en peu d'années.
Puisqu'il apprend l'Italien, je croi qu'il feroit
bien de lire les Memoires du Cardinal Benti-
voglio, qui a témoigné tant d'affection à M.
d'Angers. Il y apprendra beaucoup de particu-
larités de la Cour de Rome, sous le Pontificat
de Clement VIII. Il pourroit aussi lire les Pro-
vinciales. Car je ne doute point que ceux qui
n'en estiment pas §
. Je n'aurois jamais cru que la lettre
de M. du Til ‡ à M. de Malines, dût met-
tre vos Romains en si méchant humeur. El-
le

* 30. Juillet 1694.

† C'est la dernière des lettres écrites à M. de
Vaucel ; M. Arnauld étant mort le 8. Août suivant.

‡ Hennebel.

§ Il manque ici quelque chose.

le ne respire que la paix & la soumission aux Decrets du S. Siège. Celle de M. de Malines au Chef-Président, les devoit bien plus choquer, puisqu'il ne pouvoit pas s'oposer avec plus de hauteur à ce qui lui avoit été ordonné par le Bref. Et cependant il continue toujours à ne vouloir pas se contenter que l'on jure *ad mentem summi Pontificis Innocentii XII.* La première fois que vous verrez le jeune Abé, je vous supplie de lui faire bien des amitez pour moi, & de lui témoigner que je lui suis bien obligé de s'être offert de se plaindre de la manière malhonnête dont le P. Harney m'a traité dans son libelle. Mais je ne crois pas que cela soit nécessaire. C'est une méchante pièce qu'il faut laisser pourrir dans son obscurité. Il a été assez refuté dans les Difficultés.

Faites aussi, je vous prie, mes recommandations à M. Germain *. Je suis tout à vous.

L E T T R E DCLXXIX. †

Au R. P. MALLEBRANCHE, Prêtre de l'Oratoire, qui est la première. ‡

JE ne m'attendois pas, mon Reverend Pere, d'avoir jamais plus rien à démêler avec vous, sur deux des plus insoutenables opinions de votre nouvelle Philosophie.

L'une est cette bizarre pensée, que l'on ne sauroit voir qu'en Dieu les corps qu'il a créés; ou plutôt que nous nous trompons, lorsque nous pen-

* M. Ravefchet.

† 30. Avril 1694.

‡ Elle a été imprimée dans le Journal des Savans du 28. Juin 1694.

408 DCLXXIX. Lettre de M. Arnauld
pensons les voir , parce que n'étant point visi-
bles , ce ne sont pas eux que nous voyons , mais
des parties quelconques de l'étendue intelligi-
ble infinie que Dieu renferme.

L'autre est cette étrange leçon de Morale,
*que les plaisirs des sens rendent heureux ceux
qui en jouissent , & d'autant plus heureux
qu'ils sont plus grands : & Qu'il ne faut pas
dire aux hommes que ces plaisirs ne les rendent
pas heureux en quelque maniere dans le tems
qu'ils en jouissent , parce que cela n'est pas vrai.*

Je pensois avoir mis ces deux points dans un
si grand jour : le premier dans le traité des vraies
& des fausses idées , & dans la Défense de ce
traité : le second dans le 1. volume des Réflexions
sur votre nouveau Système de la Nature
& de la Grace , & dans la Dissertation sur le
prétendu bonheur des plaisirs des sens , que je
m'étois flaté que vous vous trouveriez réduit
au silence sur ces deux matieres.

Et je ne m'étois pas trompé. Car il y a dix
ans que vous y êtes réduits à l'égard de la vue
des corps en Dieu , & six ou sept à l'égard des
plaisirs des sens. On a donc dû être surpris ,
mon Reverend Pere , qu'après un si long silen-
ce sur ces deux points , n'ayant eu rien à re-
plier à celui qui les avoit traités à fond ,
vous vous soiez avisé de les soutenir contre un
habile Philosophe qui ne les avoit traités que
legerement , & qui vous avoit renvoyé , sur
tout à l'égard du premier , qui est la vue
des corps en Dieu , à ce que j'en avois écrit.
Car si vous vouliez vous justifier sur ces deux
dogmes , pour agir de bonne foi , & ne pas
tromper le Public , vous ne deviez pas vous ar-
rêter seulement à ce qu'un nouvel adversaire
vous en avoit dit en passant , mais répondre so-
lidement

lidement à celui à qui il vous renvoioit. Et au lieu de cela, vous employez diverses illusions, & deux faussetez inignes, pour ôter à M. Regis l'avantage qu'il avoit cru pouvoir tirer de ce que j'avois écrit contre vous.

C'est ce que je viens d'apprendre par l'extract d'une de vos lettres imprimée dans le Journal des Savans du 1. Mars 1694. Et c'est aussi ce qui m'engage à vous écrire cette lettre, que je tâcherai de rendre publique par la même voie, parce qu'il y va de mon honneur que le Public ne croie pas les deux choses que vous m'imputez contre toute raison & sans aucun fondement.

Vous dites donc, mon Reverend Pere, qu'à l'égard de la vue des corps en Dieu M. Regis s'appuie d'abord sur l'autorité de M. Arnauld.

Ce n'est pas parler juste. Cela se pourroit dire, si n'ayant point traité expressément cette matiere, j'avois seulement témoigné dans quelque livre, que je n'étois point en cela du sentiment du P. Mallebranche. Mais l'ayant combattu par des raisons qui m'ont paru convaincantes, & qui ont été jugées telles par beaucoup d'habiles gens, pourquoi voulez-vous que ce soit sur mon autorité & non pas sur mes raisons que M. Regis se soit appuyé? Est-ce que vous avez apprehendé qu'on ne vous dit, d'où vient donc que vous ne répondez pas à ces raisons de M. Arnauld, & que vous avez été dix ans sans oser entreprendre d'y satisfaire?

Quoi qu'il en soit, ajoutez-vous, ce n'est ni à M. Regis ni à moi à décider si la victoire de M. Arnauld sur le P. Mallebranche a été tout à fait complete. Nous sommes parties intéressées.

Ce n'est plus parler d'un si haut ton que vous faisiez dans votre réponse au traité des vraies & des fausses idées. Désespérant de pouvoir persuader au Public que vous aiez eu l'avantage dans cette dispute, vous seriez content qu'il demeurât en suspens, ne sachant à qui de vous ou de moi la victoire doit être ajugée. C'est à quoi vous vous réduisez quand vous prétendez qu'on ne se doit arrêter pour cela ni à ce que dit M. Regis en faveur de M. Arnauld, ni à ce que vous auriez pu dire contre ce docteur, par ce que vous êtes parties intéressées.

Mais on peut, mon Reverend Pere, sortir de ce doute, sans s'en rappoter ni à l'un ni à l'autre de vous deux. Ceux qui voudront s'en éclaircir, n'ont qu'à lire les livres de M. Arnauld auxquels M. Regis renvoie, tels que sont le traité des idées, & la défense de ce traité. C'est par là qu'ils pourront juger si vous avez été bien ou mal réfuté par M. Arnauld. Et sans même lire ces livres, on peut présumer raisonnablement que vous y avez été fort bien réfuté. Car ayant témoigné tant de zele pour ce sentiment de la vue des corps en Dieu, jusques à dire que vous vous croyez indispensablement obligé de le soutenir *par principe de Religion* AUTANT QU'IL VOUS SEROIT POSSIBLE; n'a-t-on pas droit de conclure qu'après un tel engagement il n'y a nulle apparence que vous fussiez demeuré dix ans entiers sans le soutenir, si vous n'aviez reconnu qu'il ne vous étoit pas possible de répondre pertinemment au livre qui le combattoit.

C'est aussi ce que vous ne faites pas au bout de ces dix années. Car au lieu de répondre aux preuves de M. Arnauld, vous supposez n'avoir qu'à vous défendre de son autorité. Et c'est

c'est ce qui vous fait dire: *Mais puisque M. Regis s'appuie sur l'autorité de M. Arnauld, je puis bien lui opposer celle de saint Augustin. Celle-ci vaut bien l'autre.*

Oui sans doute, mon Reverend Pere, & infiniment davantage. Mais avant que d'examiner si l'opposition que vous faites de ces deux autoritez est bien fondée; c'est à dire, s'il est vrai que je n'aye pu combattre votre opinion de la vue des corps en Dieu, sans combattre la doctrine de saint Augustin; j'ai à vous dire que vous deviez considerer si la question dont il s'agit entre nous, est de la nature de celles qu'on doit décider par autorité; ou si, selon vous même, c'est par raison & non par autorité qu'elle doit être décidée. Car quand une question est de ce dernier genre, vous voyez bien, mon Pere, qu'on ne feroit rien pour la décider en opposant l'autorité d'un grand homme qui auroit enseigné l'affirmative, à l'autorité d'un autre beaucoup inferieur qui auroit enseigné la negative.

Il faut bien que vous en conveniez. Car que diriez-vous d'un homme qui auroit entrepris de refuter tant de nouvelles opinions de M. Descartes que vous avez soutenues dans votre Recherche de la verité; telles que sont par exemple, que les couleurs, les sons, & autres semblables qualitez sensibles ne sont que des modifications de notre ame, & que les bêtes ne sont que des machines, sans aucune connoissance de ce qu'elles sont? Vous croiriez-vous bien refuté si on vous disoit: *Puisque vous vous appuyez sur l'autorité de M. Descartes, je puis bien vous opposer l'autorité de saint Augustin. Celle-ci vaut bien l'autre?* Or il est certain, ajouterait-il, que saint Augustin a cru

412 DCLXXIX. *Lettre de M. Arnauld*
que les couleurs étoient dans les corps colorés,
& que les bêtes ne sont point sans connois-
sance. Vous lui répondriez sans doute : M. Des-
cartes peut avoir été cause que j'ai ces senti-
mens, que je n'aurois jamais trouvez de moi-
même. Mais ce n'est pas son autorité qui m'en
a persuadé ; ce sont ses raisons, parce que ce
sont des matieres de Philosophie qui se doi-
vent décider par la raison, & non par l'autorité
des hommes. Ce n'est donc point en préférant
l'autorité de M. Descartes à celle de saint Au-
gustin, que j'ai suivi les opinions de ce Philo-
sophe ; mais c'est en me rendant aux preuves
dont il les a appuïées.

C'est ce que M. Regis vous auroit pu dire,
s'il étoit vrai que ce qu'il soutient avoir été
bien refuté dans les livres de M. Arnauld aus-
quels il renvoie, étoit la doctrine de S. Augus-
tin. Mais comment avez-vous pu le préten-
dre, après avoir été convaincu par ces livres
mêmes, que ce que dit S. Augustin dans les
passages que vous opposez à votre adversaire,
n'est point ce que vous enseignez, & que vous
l'avez reconnu vous-même ? C'est de quoi il
faut vous convaincre de nouveau.

Personne n'ignore que saint Augustin qui
avoit fort étudié la Philosophie de Platon, n'ait
dit en plusieurs endroits, & principalement
dans ses premiers ouvrages, qu'on ne pouvoit
voir les vérités nécessaires & immuables que
dans la vérité éternelle qui est Dieu ; qu'il
étend cela aux vérités de Geometrie & d'Arit-
metique, mais qu'il l'applique encore plus sou-
vent aux vérités de Morale, qui sont la regle de
nos mœurs.

S. Thomas examine cette question 1. p. 9.
84.2.5. & il marque le sens dans lequel on pour-
roit

roit prendre cette opinion de Saint Augustin, afin qu'elle fût vraie.

Quoi qu'il en soit, c'est tout ce que dit saint Augustin dans les trois passages que vous objectez à M. Regis, & dans beaucoup d'autres semblables, que vous pourriez rapporter. Mais outre que ce n'est point du tout de quoi il s'agit entre vous & M. Regis, comme on le verra dans la suite; on vous a prouvé dans le *Traité des Idées* ch. 12 qu'à l'égard même de voir en Dieu les veritez éternelles, vous avez reconnu vous même que vous n'étiez point du sentiment de saint Augustin. Nous n'avons qu'à vous écouter.

Nous ne disons pas que nous voyons Dieu en voyant les veritez éternelles, comme dit saint Augustin: mais en voyant les idées de ces veritez. Car les idées sont réelles; mais l'égalité entre ces idées, qui est la verité, n'est rien de réel. Quand, par exemple, on dit que le drap que l'on mesure, a trois aunes, le drap & les aunes sont réels, mais l'égalité entre les aunes & le drap n'est point un être réel: ce n'est qu'un rapport qui se trouve entre les trois aunes & le drap.

Pouviez-vous avouer plus expressement que vous ne croiez point que l'on voie en Dieu les veritez nécessaires & immuables, qui est ce que disent les passages de S. Augustin que vous rapportez, qu'en déclarant généralement qu'on ne voit point les veritez en Dieu, parce que la verité n'est point un être réel, mais un simple rapport. On ne voit donc point en Dieu, selon vous, ni les veritez geometriques, ni les veritez morales, & vous n'êtes point en cela de l'avis de S. Augustin.

On a montré au même endroit que vous vous étiez fait honneur de cet aveu dans la

Recherche de la Verité. Car après avoir reconnu que vous ne croiez pas comme a cru saint Augustin que nous voions en Dieu dès cette vie les veritez éternelles : *Nous ne voulons donc pas, ajoutez-vous, nous servir injustement de l'autorité d'un si grand homme pour appuyer notre sentiment.*

Pourquoi donc dissimulant tout cela, faites vous presentement votre plus grand fort de l'autorité de ce Pere contre M. Regis? Est-ce à cause que dans votre Réponse au Traité des Idées, vous vous repentez d'avoir fait cet aveu? Car il est vrai que vous le desavouez en ces termes: *M. Arnauld se trompe fort d'avoir cru que je ne suis pas de l'opinion de saint Augustin pour ce qui est de voir en Dieu les veritez éternelles. Mais il ne prend pas garde à ce qu'il fait, d'apporter le passage qu'il cite de la Recherche de la verité pour preuve que je n'ai pas sur cela le même sentiment de saint Augustin. Selon ce passage, saint Augustin prétend que l'on voit Dieu (en quelque maniere) lors qu'on voit les veritez éternelles; & moi je dis dans ce même passage que l'on voit Dieu (en quelque maniere) lors qu'on voit les idées de ces veritez.* Ces mots en quelque maniere ne sont ni dans le passage de saint Augustin, ni dans le vôtre; & vous ne les avez ajoutez que pour faire trouver quelque conformité entre le oui & le non. Mais aiant fait voir dans ma Défense, qui est la Replique à votre Réponse, (*Défense de M. Arnauld 7. exemple, page 313.*) que tout cela n'est qu'une illusion, vous n'avez point dû reprendre l'autorité de S. Augustin pour vous en servir contre M. Regis, que vous n'eussiez satisfait à ce qu'on vous a dit dans ce livre. Car ne l'aiant point fait jusqu'à cette heure,

heure, M. Regis n'a qu'à y renvoyer pour vous faire rougir de ce que vous êtes réduit à lui apporter l'autorité de saint Augustin, après avoir été convaincu que vous n'aviez pû rien dire que de frivole, pour vous tirer de l'aveu que vous aviez fait, *que ce seroit injustement que vous vous serviriez de l'autorité de ce grand homme pour appuyer votre sentiment.*

Mais encore quelque chose de plus important à vous montrer. C'est que vous avez fait le même aveu que vous n'êtes point dans le sentiment de saint Augustin, à l'égard même de ce que vous conteste M. Regis; & c'est ce qui me sera bien facile. Je n'ai pas lû tous les écrits de M. Regis: mais autant que j'en puis juger par ce que j'en ai lû, il s'est réduit à combattre votre sentiment touchant la vue des corps en Dieu; c'est à dire qu'il n'a combattu que cette imagination fantasque, que nous ne pouvons voir le Soleil, un cheval, un arbre, notre propre corps, que dans l'étendue intelligible qui est Dieu même: ou plutôt que quand nous regardons le Soleil, un cheval, un arbre, notre propre corps, nous ne voyons rien de tout cela, mais seulement des parties quelconques de l'étendue intelligible, qui est l'imensité de l'être Divin, tous les corps que Dieu a créés ne pouvant être l'objet de nos connoissances.

C'est donc, mon Pere, ce que vous devriez avoir trouvé dans saint Augustin, pour pouvoir opposer l'autorité de ce saint Docteur à ceux qui combattent vos imaginations. Et loin d'y avoir trouvé rien de semblable, vous avez été encore forcé de reconnoître qu'il a enseigné le contraire. *Nous croions*, dites-vous dans la Recherche de la verité, liv. 2. 2.

416 DCLXXIX. Lettre de M. Arnauld
part. ch. 6. que l'on connoit en Dieu les choses
changeantes & corruptibles ; quoi que saint
Augustin ne parle que des immuables & incor-
ruptibles. Et en un autre endroit, (Voyez la
Défense, page 328.) Vous proposez la difficul-
té qu'on peut avoir sur la différence entre le sen-
timent de saint Augustin & le vôtre.

C'est, dites vous, que saint Augustin ne dit
pas qu'on voie en Dieu les objets sensibles, (c'est
à dire les corps particuliers) mais SEULE-
MENT LES NATURES IMMUABLES,
les nombres, & l'étendue intelligible & non pas
les choses nombrées, & l'étendue matérielle ;
& moi j'ai assuré qu'on voit en Dieu générale-
ment toutes les choses qu'on voit par idée, c'est-
à-dire tous les corps sans exception : parce que
c'est votre grand principe, & la source de
tous vos égaremens, que notre ame ne peut
voir que ce qui lui est intimement uni ; de sorte
que nul corps particulier ne lui pouvant être
intimement uni de cette manière, elle ne les
sauroit voir ; mais elle voit au lieu de ces corps
des êtres représentatifs qui leur ressemblent,
qu'après avoir bien cherché vous n'avez pu
trouver qu'en Dieu.

Ne s'agissant donc entre vous & M. Regis
que de cette vûë des corps particuliers en Dieu,
comment avez-vous pu vous imaginer que
pour rendre inutile le renvoi de M. Regis à ce
que j'en avois écrit dans mes livres, vous n'a-
viez qu'à opposer l'autorité de saint Augustin à
celle de M. Arnauld ? Pouviez-vous plus gros-
sièrement imposer au Public ? Puisque vous
avez été contraint d'avouer que selon saint Au-
gustin, on ne voit en Dieu que les natures im-
muables, les nombres abstraits, & l'étendue
intelligible, & non les natures sensibles & mu-
mua-

muables, ni les nombres nombrez, ni l'étendue materielle: au lieu que selon vous, ce sont principalement les natures sensibles & muables, telles que sont un cheval, un arbre, notre propre corps, & les nombres nombrez, tels que sont trois aunes; & l'étendue materielle, telle qu'est le drap que l'on mesure, que l'on ne sauroit voir qu'en Dieu. Je me sers de ces exemples des aunes & du drap, parce que c'est vous-même qui nous les avez donnés pour marquer les choses que vous croiez que l'on voit en Dieu, en les opposant à l'égalité entre le drap & ces trois aunes, que vous dites être une vérité que l'on ne voit point en Dieu, parce que ce n'est qu'un raport.

Il est vrai que dans votre Réponse au livre des *Idées*, vous avez voulu désavouer ce dernier aveu, comme vous aviez fait l'autre. Mais rien n'est plus mal fondé que ce que vous dites pour vous tirer de ce mauvais pas. J'en ai fait voir l'absurdité dans ma *Défense* au huitième exemple, pag. 327. Il n'est pas à craindre que vous y ayez recours de nouveau, pour nous faire croire que votre paradoxe de la vûe en Dieu des corps qui nous environnent, qui est de quoi il s'agit entre vous & M. Regis, n'est différent qu'en apparence de la doctrine de saint Augustin. C'en est donc assez pour la première des deux faussetez dont je me plains, qui est qu'on n'ait pû combattre vos imaginations, sans combattre la doctrine de ce saint Docteur.

L'autre me tient encore plus au cœur. Car dois-je souffrir que l'on croie sur votre parole, que j'aie traité de chimerique ce qu'on ne pourroit pas nier être la doctrine de saint Augustin, & que c'est sur cela que M. Regis & moi

418 DLXXX. *Lettre de M. Arnauld*
nous vous avons tourné en ridicule ? Mais comme je suis bien aisé de m'étendre un peu davantage sur ce sujet , ne trouvez pas mauvais que je reserve à une autre lettre à vous en faire mes plaintes.

L E T T R E DCLXXX. *

Au R. P. MALLEBRANCHE, Prêtre de
l'Oratoire , qui est la seconde †.

J E me suis engagé dans la lettre précédente , mon Reverend Pere , de me défendre de ce reproche , *que je vous ai tourné en ridicule pour avoir enseigné ce que saint Augustin enseigne par tout.* Ce que vous faites en ces termes.

Je ne croi pas que personne prefere l'autorité de M. Arnauld à celle de saint Augustin , sur un sentiment que ce saint Docteur a eu toute sa vie , & qu'il suppose dans presque tous ses ouvrages. Que M. Regis , à l'imitation de M. Arnauld , traite ce sentiment de chimerique , & qu'il me tourne sur cela en ridicule , je me contenterai de lui répondre que son aveuglement me fait pitié.

N'est-ce point plutôt un aveuglement digne de pitié de défendre une mauvaise cause par une fausseté manifeste ? Car il n'est point vrai que M. Regis ait traité de chimerique aucun sentiment de saint Augustin. Il n'est point vrai qu'il vous ait tourné en ridicule , pour avoir soutenu ce que ce saint Docteur auroit enseigné. Il n'est point vrai que s'il l'avoit fait ,
c'au-

* 4. Mai 1694.

† Elle a été imprimée dans le Journal des Savans du 5. Juillet 1694.

ç'auroit été à mon imitation. Ce dernier sur tout est bien étrange. Car pouvez-vous m'imputer une telle chose, ne pouvant pas avoir oublié que je n'ai rien écrit contre ce que j'aurois pu appeller *votre chimere*, qu'après vous avoir convaincu par votre propre aveu, que ce n'étoit point le sentiment de saint Augustin ?

Cependant il faut remarquer que lors que j'en parlai la première fois, qui fut dans le livre des Idées, je le fis de la manière du monde la plus honnête, & qui vous devoit donner moins de sujet de vous blesser de ce que je n'approuvois pas votre sentiment. Car ce fut en prenant toutes les précautions imaginables, pour satisfaire d'une part à ce que je croiois devoir à la défense de la vérité, & pour ne point manquer de l'autre à ce que les règles de l'amitié les plus sévères, ou pour mieux dire, les plus scrupuleuses, pouvoient exiger de moi. Je croi en avoir persuadé toutes les personnes raisonnables dans la quatrième partie de ma *Défense* : à quoi vous n'avez eu rien à opposer ; comme votre silence depuis dix ans le fait assez voir.

Que si je ne vous ai pas tant ménagé dans cette *Défense*, c'est vous, mon Pere, qui m'y avez obligé. Vous aviez parlé de moi dans votre réponse au livre des idées avec tant de mépris, & de vous-même avec tant de confiance & d'estime pour vos nouvelles découvertes, qu'il étoit à craindre que cet air d'assurance, si capable d'imposer aux simples, ne trompât beaucoup de gens, & ne les portât à croire qu'il n'y avoit rien que l'on pût raisonnablement reprendre dans vos mauvais sentimens.

Il faut ajouter à cela, que pour empêcher

420 DCLXXX. Lettre de M. Arnaut d
qu'on ne s'oposât à vos nouvelles pensées, vous
les avez revêtues de termes si misterieux & si
devots, que vous avez pu vous promettre de
les faire embrasser aux personnes de piété. Pour
leur en donner l'exemple, vous nous aviez as-
suré dans la Recherche de la Verité, qu'elles
étoient si conformes à notre Religion, que vous
vous trouviez indispensablement obligé de les
soutenir, quelques railleries qu'on vous en
pût faire. Vous les avez ensuite travesties en
Meditations pieuses, où vous nous les debitez
comme des oracles que vous faites prononcer
à la Sagesse Eternelle. Enfin dans votre Ré-
ponse au livre des Idées, suposant fausement
que j'ai cité un de vos passages qui dit tout le
contraire de ce que je prétendois prouver,
vous tâchez de m'effraier par ce terrible en-
tousiasme, comme si je devois craindre d'être
abandonné de Dieu, pour avoir combattu vos
misterieuses nouveautez. *N'est ce point*, dites
vous, *que lors qu'on renonce à la raison*, (par
où vous entendez la raison souveraine qui est
Dieu) *qu'on combat ses pouvoirs, qu'on ne la*
veut pour son maitre, qu'on lui substitue des
modalitez qui ne sont que tenebres, ou represen-
tatives de sentimens confus, elle nous abandon-
ne à nous-mêmes.

Oui, mon Pere, je vous le proteste, ce n'est
point pour me vanger de vos malhonnêtetez :
Dieu fait que je n'en ai eu aucun ressentiment ;
mais pour empêcher les mauvais effets de ces
injustes préjugés, que je vous ai ménagé dans
ma *Défense*, & que je me suis cru obligé de dé-
couvrir plus ouvertement le ridicule de vos
paradoxes.

Je l'ai fait néanmoins d'une maniere si me-
surée, que vous n'avez pu raisonnablement
vous

vous en choquer, puis que ce n'a été qu'en représentant très fidèlement ce que vous avez écrit touchant votre pensée de la vue des corps en Dieu.

On en peut juger par le dialogue qui est à la fin de la lettre par où je commence ma Défense, permettez moi donc de rapporter ici cet endroit du dialogue, afin que le Public juge si vous y avez pu trouver à redire.

On fait proposer votre doctrine par un Abé, qui n'emploie pour cela que vos propres paroles. On fait dire ensuite au Duc chez qui se tenoit l'assemblée :

» Laisant à M. le Docteur que voici, à nous
» dire son sentiment sur cette nouvelle expli-
» cation de l'immensité de Dieu, qui me pa-
» roit bien grossiere & bien charnelle, je prie
» M. l'Abé de nous dire s'il croit de bonne foi
» tous ces paradoxes que son Maître a pris pour
» des réponses de la Sagesse Eternelle : *Que*
» nous pensons voir le monde materiel que Dieu
» a créé, mais que nous nous trompons ; parce
» que le monde materiel est invisible, & que nous
» avons tort de lui attribuer ce que nous voyons,
» parce que nous ne voyons rien qui lui apar-
» tienne.

» Et on fait répondre à l'Abé : Ne doutez
» point que je ne sois très persuadé de ce que
» vous appelez des paradoxes ; & ce n'est que
» faute d'attention que vous rejetez des véri-
» tez qui paroissent si claires à tous les esprits
» attentifs. Car enfin quoi que vous en puissiez
» dire, si nous y prenons bien garde, le corps ma-
» teriel que nous animons n'est pas celui que nous
» voyons lors que nous le regardons, je veux di-
» re, lorsque nous tournons les yeux du corps
» vers lui. C'est un corps intelligible que nous
» voyons.

» voions. Il en est de même de tous les autres
 » corps que Dieu a créés. Car, comme je vous
 » l'ai déjà dit, le Soleil, par exemple que l'on
 » voit, n'est pas celui que l'on regarde. Le So-
 » leil, & tout ce qu'il y a dans le monde ma-
 » teriel, n'est pas visible en lui même; l'ame
 » ne peut voir que le Soleil auquel elle est im-
 » médiatement unie, qui est le Soleil intelli-
 » gible.

» On fait prendre la parole au Docteur en
 » cet endroit. Obligez - moi, dit-il à l'Abé,
 » de nous dire encore une fois ce que vous en-
 » tendez par ces corps intelligibles que nous
 » voions par les yeux de notre esprit, que vous
 » distinguez des corps matériels vers lesquels
 » nous tournons les yeux, mais que nous ne
 » voions point, par ce qu'ils sont, à ce que vous
 » prétendez, invisibles & intelligibles en eux-
 » mêmes.

» Et on fait répondre à l'Abé : j'entends
 » comme je vous l'ai déjà marqué, une partie
 » quelconque de l'étendue intelligible, taillée &
 » formée comme elle le doit être, pour être sem-
 » blable au corps vers lequel je tourne les yeux,
 » à laquelle mon ame applique la sensation de la
 » couleur que Dieu lui a donnée à l'occasion
 » du corps matériel qui est devant moi. Voilà
 » ce que nous apellons les corps intelligibles
 » que notre ame peut seule apercevoir, parce
 » que les autres ne lui peuvent être intime-
 » ment unis.

Jusques là, mon Pere, je ne vois rien dont
 vous vous puissiez tenir offensé. Voions donc
 si ce pourroit être ce que je fais dire ensuite au
 Docteur.

» Cela me donne une plaisante pensée. Je
 » me représente l'effroiable armée des Turcs
 » de-

» devant Vienne, & une autre fort nombreuse
» de chrétiens qui la vint attaquer. Nous au-
» tres grossiers nous aurions cru que les chré-
» tiens apperçoient les Turcs, & les Turcs
» les chrétiens. Mais M. l'Abé nous fait bien
» voir que c'est en juger comme le peuple, qui
» n'a pas soin de rentrer en soi-même pour
» écouter le Maître intérieur. Il nous apprend
» que les chrétiens ne voient qu'un nombre
» prodigieux de Turcs intelligibles, couverts
» de turbans & de vestes intelligibles, dont
» plusieurs étoient montés sur des chevaux in-
» telligibles, & le reste de même: c'est-à-dire,
» comme il vient de nous expliquer, un om-
» bre innombrable de parties quelconques de
» l'étendue intelligible, qui est l'immensité de
» l'être divin, taillées & formées en Turcs, en
» vestes, en turbans, en chevaux, en tentes,
» auxquelles l'ame de chacun des spectateurs
» appliquoit les sensations des couleurs conve-
» nables qu'elle avoit reçues de Dieu à l'occa-
» sion des Turcs invisibles, des turbans invisi-
» bles, des tentes invisibles qui étoient devant
» les yeux.

Je me doutois bien que cela ne plairait pas
aux partisans de votre nouvelle Philosophie;
& c'est ce qui me fit ajouter: » Il vouloit pour-
» suivre: mais M. l'Abé l'interrompit, ne trou-
» vant pas bon qu'on tournât en raillerie une
» doctrine qui lui paroissoit si avantageuse à la
» Religion, en ce qu'elle fait voir d'une ma-
» nière admirable l'union de nos esprits avec
» Dieu, & la dépendance qu'ils ont non-seule-
» ment de sa puissance, mais aussi de sa sagesse.

» Cela suffit, Monsieur, lui dit-il. Tout
» ce que vous ajouteriez ne seroit que la même
» chose. Mais permettez-moi de vous dire que

» la

» la doctrine que je vous ai expliquée ; me pa-
 » roît si conforme à la Religion , que je me crois
 » indispensablement obligé de la soutenir au-
 » tant qu'il me sera possible. J'aime mieux
 » qu'on m'appelle visionnaire , qu'on me trai-
 » te d'illuminé , & qu'on dise de moi tous
 » ces bons mots que l'imagination , toujours
 » railleuse dans les petits esprits , a de cou-
 » tume d'opposer à des raisons qu'elle ne com-
 » prend pas , ou dont elle ne peut se défendre ,
 » que de demeurer d'accord que notre esprit
 » puisse appercevoir autre chose que des
 » corps intelligibles , puis que les materiels
 » sont incapables d'être connus en eux-mêmes ,
 » ne pouvant être intimement unis à notre
 » ame.

C'est comme on a du faire parler l'Abé , pour
 lui conserver son caractère , puisque c'est ce
 que vous même auriez dit sans doute si vous
 aviez été de cette assemblée , & que vous eus-
 siez eu à vous défendre en personne. Mais com-
 me ce qu'avoit dit le Docteur n'est qu'une
 très-fidelle exposition de votre doctrine appli-
 quée à un exemple particulier , & non seule-
 ment une conséquence qu'on en eût tirée , vous
 n'auriez pu vous plaindre d'être tourné en ri-
 dicule , que ce ne fût avouer qu'il n'y a rien en
 effet de plus ridicule que cette imagination ,
 que ce n'est pas notre propre main que nous
 voions lorsque nous la regardons ; mais que
 c'est un main intelligible qui lui ressemble. Il
 est donc permis d'en rire , & jamais ce que dit
 le Poète ne fut plus vrai :

Ridendo dicere verum
Quid vetat ?

Cependant , mon Reverend Pere , ne vous
 êtes

êtes pas contenté de vous plaindre que M. Regis à mon imitation avoit traité cette pensée de chimerique , & vous avoit tourné en ridicule : mais vous avez prétendu que le sentiment que nous avions pu traiter l'un & l'autre de chimerique , étoit le sentiment de S. Augustin , & qu'ainsi nous n'avions pu sur cela vous tourner en ridicule , sans que cela retombât sur ce saint Docteur.

Pouvez-vous nier que ce ne soit une calomnie , à moins que vous n'aiez prouvé par des passages bien clairs de ce Pere , qu'il a été comme vous dans cette étrange imagination , que nous ne voions point les corps que nous regardons & que nous pensons voir ; mais que nous voions , au lieu de ces corps qui sont devant nous , des parties quelconques de l'étendue intelligible qui leur ressemblent.

Or comment le prouveriez-vous ? Il faudroit pour cela qu'il eût cru aussi bien que vous , que la substance de Dieu est formellement étendue : car cela est essentiel à votre dogme , quelque peine que vous vous soiez donnée pour n'en pas demeurer d'accord , afin d'éviter la confusion qu'on vous auroit faite d'une erreur si grossiere , & si indigne d'un Philosophe chrétien.

C'est de quoi , mon Pere , je prétens vous avoir convaincu dans les deux dernières des neuf lettres que je vous écrivis il y a neuf ans , dans le dessein que je pris de m'adresser à vous même , afin de tenter si nous ne pourrions point terminer nos disputes d'une manière si honnête & si modérée , que les plus scrupuleux en matière de douceur , en fussent édifiés.

La matiere des deux dernières étoit si importante , comme j'avois eu soin de le faire remarquer au commencement de la huitieme , qu'il n'y

426 DCLXXX. Lettre de M. Arnauld
n'y a point d'apparence que depuis neuf ans
vous n'y eussiez rien répondu, si vous l'aviez
pu; & je ne doute point que tous ceux qui les
liront, ne soient persuadés que cela vous étoit
impossible.

Je n'ai donc qu'à y renvoyer, pour en con-
clure qu'il est bien étrange que vous aiez osé
soutenir de nouveau votre opinion de la vue
des corps en Dieu, après avoir été convaincu
d'admettre en Dieu une vraie & formelle étén-
due semblable à celle de l'espace des Gassendi-
tes; dans laquelle on puisse distinguer de plus
petites & de plus grandes parties, quoiqu'elles
soient toutes de même nature.

C'est par-là que je finirai ce premier point;
& j'attendrai peut-être que vous y aiez répon-
du, avant que de vous parler de l'autre, qui
regarde le prétendu bonheur des plaisirs des
sens.

L E T T R E DCLXXXI. *

*Au P. MALLEBRANCHE, Prêtre de l'O-
ratoire, qui est la troisième.*

Q Uand je vous ai écrit mes deux premie-
res lettres, M. R. P. je n'avois vu de vo-
tre dispute contre M. Regis, que ce qui en
est rapporté dans le Journal des Savans du 1.
Mars de cette année 1694. On m'a envoyé de-
puis votre premier Ecrit, qui a pour titre *Re-
ponse du P. Mallebranche, Prêtre de l'Oratoire,
à M. Regis*, où vous vous défendez contre le
Philosophe sur trois points.

Le premier est de Physique, qui regarde les
di-

22. Mai 1694.

diverses apparences de grandeur du Soleil & de la Lune dans l'horison & dans le Meridien.

Le second est de Metaphysique, auquel vous donnez pour titre, *De la nature des Idées, & en particulier de la maniere dont nous voions les objets qui nous environnent.*

Le troisiéme de Morale, que vous avez voulu un peu embrouiller par ces mots, *Que le plaisir rend heureux, & la douleur malheureux, contre les Stoïciens.*

Vous voudrez bien, M. R. P. que je vous dise ce que je pense sur ces trois points de votre Réponse à M. Regis.

DU PREMIER POINT.

Je me fais un plaisir, M. R. P. de vous dire que j'ai toujours été de votre avis sur le premier point, & que ce que vous en dites, m'a beaucoup confirmé dans le sentiment que j'en avois déjà. Il est vrai que je n'y étois pas entré de moi-même, & que c'étoit M. Descartes qui m'en avoit persuadé. Mais vous prouvez fort bien, que M. Regis a eu tort d'abandonner en cela celui dont il fait profession d'expliquer la Philosophie, & que tout ce qu'il dit au contraire est très-mal fondé. En cela, mon Pere, vous êtes louable : & j'ai remarqué il y a long-tems, que quand vous vous êtes uniquement appliqué à enseigner & à confirmer les opinions de M. Descartes, vous faisiez merveille ; mais qu'il n'en est pas de même quand vous vous en écarterez, comme nous l'allons voir sur le second point.

SECOND POINT.

J'en ai déjà parlé dans mes deux premières lettres ; mais vous me donnez occasion d'en parler de nouveau par le titre que vous y avez donné dans votre Réponse à M. Regis : *De la nature*

428 DCLXX XI. Lettre de M. Arnauld
ture des Idées, & en particulier de la maniere
dont nous voions les objets qui nous environnent,
c'est-à-dire, les corps. Car vous nous faites
entendre par-là, que tous ces paradoxes: Que
les corps qui nous environnent sont invisibles,
& que nous ne voions au lieu de ces corps, que
des parties quelconques de l'étendue intelligi-
ble & infinie qui est en Dieu, & qui est Dieu
même, & qu'ainsi nous ne voions que Dieu
en pensant voir les corps: que tout cela, dis-
je, n'est fondé que sur ce que vous avez ensei-
gné de la nature des Idées: Que ce ne sont
point des modalités de notre ame, mais que
ce sont des êtres representatifs, distingués de
nos perceptions, que l'on ne peut trouver
qu'en Dieu.

C'est ce que vous assurez encore positive-
ment dans le sixième article de votre Répon-
se. J'aurai donc démontré, dites-vous, qu'on
voit les corps en Dieu, si je puis prouver que
l'idée de l'étendue ne se trouve qu'en lui, & qu'elle
ne peut être une modification de notre ame.
Et dans l'article XI. Je vas encore, dites-vous,
donner quelques preuves, que nos idées sont bien
différentes de nos modifications, ou des percep-
tions que nous en avons. Car cette question est
le fondement de cette dispute.

Et dans cette même Réponse à M. Regis,
pag. 50. La question se réduit à savoir si cette
idée de l'étendue est une modalité de l'ame. Je
prétens que non, parce que cette idée est trop
vaste, qu'elle est infinie, comme je viens de le
prouver, & que toutes les modalités d'une sub-
stance finie, sont nécessairement finies. C'est donc
une nécessité que cette idée ne se trouve qu'en
Dieu, puisqu'il n'y a que lui d'infini.

Vous reconnoissez donc, M. R. P. que cette
mys-

myfterieuse Philosophie, qui vous fait prier le lecteur de ne pas s'effraier de la sublimité de la matiere, se réduit à favoir, si pour connoître les choses materielles, outre les perceptions que nous en avons (que vous avouez être des modalités de notre ame) nous avons besoin de certains êtres representatifs qui en soient réellement distingués, que vous prétendez ensuite ne se pouvoir trouver qu'en Dieu. Or vous avez avoué, dans la Réponse au livre des Idées, qu'il seroit indubitable que nous n'en aurions pas besoin, s'il étoit vrai, comme je l'avois prétendu dans ce livre, que les perceptions que notre ame a des objets, sont essentiellement representatives de ces objets. Je dis, mon Pere, que vous l'avez avoué : car aiant trouvé dans ce livre deux definitions, la 6. & la 7. qui sont prises de M. Descartes, ce que vous y repondez, fait voir la verité de cet aveu. Voici la sixième.

» J'ai déjà dit que je prenois pour la même
» chose la perception & l'idée. Il faut néanmoins remarquer que cette chose, quoi qu'unique, a deux rapports ; l'un à l'ame qu'elle modifie, l'autre à la chose aperçue, en tant qu'elle est objectivement dans l'ame : & que le mot de *perception* marque plus directement le premier rapport ; & celui d'*idée*, le dernier. Ainsi la perception d'un quarré, marque plus directement mon ame comme apercevant un quarré ; & l'idée d'un quarré marque plus directement le quarré, en tant qu'il est objectivement dans mon esprit.

Vous me reprochez sur cela que je suppose ce que j'avois à prouver. N'est-ce pas faire entendre que vous me le contestez, & que vous ne voulez pas demeurer d'accord, que quand

je pense à un quarré, la perception que j'en ai est representative de ce quarré. Mais ce que vous dites sur la 7. definition est encore plus clair. Voici mes paroles. » 7. Definition. Ce » que j'entens par des êtres representatifs, en » tant que je les combats comme des entités » superflues, ne sont que ceux que l'on s'ima- » gine être réellement distingués des Idées pri- » mes pour des perceptions. Car je n'ai garde » de combattre toutes sortes d'êtres ou moda- » lités representatives, puisque je soutiens » qu'il est clair à quiconque fait reflexion sur » son esprit, que toutes nos perceptions sont » essentiellement representatives.

Voions maintenant ce que vous repondez à cela, & si rien est plus décisif pour me donner gain de cause.

Vous voyez, dites-vous à notre ami, que M. Arnauld suppose ce qui est en question. Car s'il est clair que nos perceptions sont essentiellement representatives, sa proposition à démontrer n'a pas besoin de preuves. Il sera clair que notre esprit n'a pas besoin pour connoître les choses matérielles, de certains êtres representatifs distingués des perceptions. Je vous ai dit sur cela dans ma Défense, & je vous le dis encore, que vous ne pouviez mieux faire pour prononcer votre arrêt contre vous même. C'est comme si un Geometre avoit réduit son adversaire à parler ainsi. Quand vous dites qu'il est clair qu'il n'y a point de tout qui ne soit plus grand que la partie, vous supposez ce qui est en question; car j'avoue que si cela étoit clair, ce que vous prétendez contre moi le seroit aussi. Que diroit-on d'un Geometre qui en seroit réduit là? Ne passeroit-il pas pour un esprit si bouché qu'il n'y auroit plus rien à lui dire. Je vous ai sou-

Soutenu, M. R. P. que c'est à quoi vous étiez réduit. Car il n'y a point d'homme raisonnable qui ne reconnoisse, s'il y veut faire un peu d'attention, qu'il n'est pas plus clairement enfermé dans la notion du tout, d'être plus grand que la partie, qu'il est clairement enfermé dans la notion des *perceptions* que notre ame a des objets qu'elles sont essentiellement représentatives de ces objets. J'ajoute à cela dans cet endroit de la *Défense*, pag. 30. *Que ce ne sont pas là des choses qu'on ait besoin de prouver, mais qu'on peut rendre plus claires & y faire faire plus d'attention, par l'explication des termes.* Et c'est aussi ce que j'ai fait dans les quatre pages suivantes sur lesquelles j'attens votre réponse depuis dix ans. Et c'est, je vous avoue ce qui m'étonne, que ne l'ayant pu faire, vous ne laissiez pas de traiter la même matière avec autant de confiance que si on ne vous en avoit rien dit, & qu'on ne vous eut pas manifestement convaincu de la fausseté de ces paradoxes. Ce qui a encore augmenté mon étonnement, c'est que j'ai trouvé dans votre Réponse à M. Regis, que vous y raportez comme une chose qui vous seroit fort avantageuse, ce que j'ai fait voir dans ma *Défense* être une preuve convaincante de la fausseté de ce que vous enseignez des Idées, que ce ne sont point des modalités de notre ame, mais des êtres représentatifs, distingués de nos perceptions, qui ne se trouvent qu'en Dieu. C'est dans la page 51. où vous raportez en ces termes ce que vous aviez dit dans la recherche de la vérité. *Enfin la preuve de l'existence de Dieu la plus belle, la plus relevée, la plus solide, & la première, ou celle qui suppose le moins de choses, c'est l'idée que nous avons de l'infini.* Car il est conf-

432 DCLXXXI. *Lettre de M. Arnauld*
tant que l'esprit aperçoit l'infini, quoi qu'il ne
le comprenne pas, & qu'il a une idée très dis-
tincte de Dieu, qu'il ne peut avoir que par l'u-
nion qu'il a avec lui; puis qu'on ne peut pas
concevoir que l'idée d'un être infiniment par-
fait, qui est celle que nous avons de Dieu, soit
quelque chose de créé.

Vous dites deux choses dans ce passage : l'u-
ne, que la plus belle démonstration de Dieu,
& qui suppose le moins de choses, est celle qui
est prise de l'idée de Dieu. L'autre, que l'i-
dée que nous avons de Dieu ne peut être quel-
que chose de créé. Et c'est ce que j'ai fait voir,
dans la *Défense*, 16. exemple, pag. 467. ne
pouvoir s'accorder avec votre nouvelle doc-
trine de la nature des idées. Car j'y ai fait re-
marquer que dans votre Recherche de la vérité
pag. 263. vous y avez 1. montré, *Que cet*
axiome métaphysique, que l'on peut assurer d'u-
ne chose, ce que l'on conçoit clairement être
renfermé dans l'idée qui la représente est le pre-
mier de tous les axiomes, & le fondement de
toutes les connoissances claires & évidentes. 2.
Que vous vous en étiez servi, comme M.
Descartes, pour prouver l'existence de Dieu,
en y joignant d'autres choses, qui se peuvent
aussi prouver par le premier principe. Voilà
donc, selon vous, cette démonstration de Dieu
qui est la plus belle de toutes, la plus relevée,
la plus solide, & qui suppose le moins de cho-
ses. Ce sont vos paroles en la page 294.

On doit attribuer à une chose, ce que l'on con-
çoit clairement être enfermé dans l'idée qui la
représente.

Or on voit clairement, qu'il y a plus de gran-
deur dans l'idée que l'on a du tout, que dans
l'idée que l'on a de sa partie.

Que

Que l'existence possible est contenue dans l'idée d'une montagne de marbre.

L'existence impossible dans l'idée d'une montagne sans vallée. Et l'existence nécessaire dans l'idée qu'on a de Dieu, je veux dire de l'être infiniment parfait.

Donc le tout est plus grand que sa partie.

Donc une montagne de marbre peut exister.

Donc une montagne sans vallée ne peut exister.

Donc Dieu, ou l'être infiniment parfait, existe nécessairement.

Voilà la démonstration que j'ai prétendu que vous aviez ruinée par votre doctrine des idées. Car rien n'est plus facile que de montrer qu'autant qu'elle est bonne, en y prenant le mot d'idée pour perception, & l'idée de Dieu pour la perception que nous avons de Dieu, comme l'a toujours pris M. Descartes; autant est elle méchante en prenant le même mot d'idée pour un être représentatif distingué des perceptions.

Il ne faut que mettre l'un de ces maux comme l'explication de l'autre, pour voir ce qu'on pourra conclure de l'axiome general : *On doit attribuer à une chose ce que l'on conçoit clairement être renfermé dans l'idée de cette chose ;* c'est-à-dire, non dans la perception que nous en avons, mais dans l'être représentatif, dont nous avons besoin pour la connoître. Or nous n'avons point d'idée, c'est-à-dire, d'être représentatif de Dieu. Donc cet axiome ne peut servir pour attribuer quelque chose à Dieu. Mais, direz-vous, je puis regarder comme l'idée de Dieu, Dieu intimement uni à mon ame, & me servant par là d'être représentatif à l'égard de lui-même. Je le veux bien.

Remettons donc la mineure selon votre nouvelle notion du mot d'idée.

Or Dieu intimement uni à mon ame, & me servant par là d'être représentatif, enferme en soi une existence nécessaire. Donc Dieu existe nécessairement.

Mais sans parler de la majeure, c'est-à-dire, de l'axiome general, à qui l'être représentatif substitué en la place d'idée, fait perdre toute son évidence & sa clarté; je soutiens qu'on ne peut considerer la mineure avec quelque attention, qu'on ne trouve que cet argument est un pur sophisme, parce que l'on suppose dans cette mineure que Dieu est intimement uni à mon ame, puisque c'est Dieu intimement uni à mon ame que l'on veut qui renferme l'existence nécessaire. Or Dieu ne sauroit être intimement uni à mon ame, qu'il n'existe. On suppose donc qu'il existe, avant que de conclure qu'il existe, ce qui est une des plus vicieuses manieres de raisonner, qui s'appelle dans l'Ecole, petition de principe.

Il n'en est pas même de la mineure de M. Descartes, qui ne contient que ces mots : *Atqui existentia necessaria in Dei conceptu continetur.* Or l'existence nécessaire est renfermée dans la perception que nous avons de Dieu. Car cela ne veut dire autre chose, sinon que quand nous faisons reflexion sur ce que nous concevons quand nous entendons prononcer ces mots, *l'être infiniment parfait*, ou *la plus parfaite de toutes les choses que nous pouvons concevoir*, nous trouvons que l'existence nécessaire est renfermée, non réellement, mais objectivement, dans la perception que ces mots reveillent en nous de l'être infiniment parfait : par ce qu'il est plus parfait d'exister que

que de ne pas exister; & d'exister nécessairement, que d'exister contingemment. Et c'est de là que nous concluons, en vertu de l'axiome qui fait la majeure de cet argument; que nous pouvons affirmer avec vérité que Dieu existe nécessairement, parce que la majeure est: Tout ce que l'on conçoit clairement être renfermé dans l'idée; ou la notion, ou la perception d'une chose, en peut être affirmé avec vérité.

J'ai fait de plus remarquer en cet endroit de la *Défense*, que les choses que vous aviez jointes à l'existence de Dieu, comme pouvant être prouvées par l'axiome general: *Qu'une montagne sans vallée ne peut exister, & qu'une montagne de marbre peut exister*; font voir manifestement que le mot d'idée dans la majeure & dans la mineure, doit être pris pour la perception de l'esprit. Car quand on dit dans la mineure, *que l'on conçoit clairement que l'existence impossible est contenue dans l'idée d'une montagne sans vallée*; au lieu que *l'existence possible est contenue dans l'idée d'une montagne de marbre*; le mot d'idée, au regard de la montagne sans vallée, ne peut avoir rapport qu'à nos perceptions; ne pouvant signifier autre chose que la jonction de deux idées ou de deux perceptions; l'une positive de *la montagne*, & l'autre négative de *la vallée*, que l'on conçoit clairement ne se pouvoir allier ensemble; parce que l'une détruit l'autre. Et c'est ce qui fait que l'on dit que l'existence impossible est contenue dans cette idée complexe, pour parler ainsi, d'une montagne sans vallée: au lieu que les deux idées ou perceptions de *montagnes & de marbre*, se pouvant allier ensemble, parce qu'elles n'ont rien d'incompatibles; de là vient

436 DCLXXXI. *Lettre de M. Arnauld*
aussi que l'on conçoit clairement que l'existence possible est renfermée dans l'idée complexe de *montagne de marbre*. Or le mot d'idée doit être pris dans la majeure, qui est l'axiome general, au même sens que dans ces deux mineures, parce qu'autrement ce seroit un argument à quatre termes, qui ne vaudroit rien. Et par conséquent le mot d'idée de Dieu, dans la dernière de ces quatre mineures, doit être pris aussi pour la perception que nous avons de l'être parfait. Ce qui ne pourroit pas être si ce que vous dites étoit vrai, *Que rien de créé ne peut être l'idée de Dieu*. Donc j'ai eu raison de dire que cette proposition, *L'idée de Dieu ne peut être quelque chose de créé*, & votre nouvelle Philosophie de la nature des idées, ruine ce que vous avez assuré être la plus belle de toutes les preuves de l'existence de Dieu, & qui suppose le moins de choses.

Je vous supplie, M. R. P. de prendre la peine de lire ce qui suit dans la *Défense*. Vous y trouverez six pages qui contiennent des choses si convaincantes de la fausseté de ce que vous faites valoir dans la Réponse à M. Regis, comme une spiritualité sublime, que n'étant pas assuré si vous ne vous opiniâtrerez point à le soutenir jusqu'à la fin de votre vie, je suis au moins certain que vous ne vous hazarderez pas de rapporter ces six pages, & encore moins le sixième exemple tout entier, en y répondant pied-à-pied.

J'en puis dire autant, mon Pere, de ce que j'ai dit dans ma *Défense* contre vos Etres representatifs distingués des perceptions, depuis la page 446. jusques à la page 456. où j'ai fait voir, que les mots de *représenter*, *représentatif*, & *representation*, ne conviennent proprement

ment qu'aux perceptions de l'esprit, qui sont les représentations formelles de leurs objets, & que ce n'est que par rapport à nos perceptions que les autres choses, comme les tableaux, les images, les mots, les caracteres de l'écriture, sont dits représenter, ou sont apellés représentatifs.

J'admire, mon Pere, comment aiant lû ce que j'ai dit en cet endroit, vous avez pu ne vous pas rendre à une vérité si claire. Je prevois que vous me direz, qu'aiant démontré votre sentiment, comme vous vous en vantez dans votre Reponse à M. Regis, toutes les difficultés que je vous fais ne doivent point vous ébranler, jusqu'à ce que j'aie satisfait à vos preuves démonstratives.

Cela est juste; mais c'est aussi ce qui ne me fera pas difficile. Je n'en trouve que deux: & par malheur pour vous, les aiant fait valoir dans votre Reponse aux *Idées*; il y a dix ans que j'ai fait voir que ce n'étoient que de purs sophismes, sans que vous aiez rien répliqué pour les soutenir. C'est ce que l'on peut voir dans ma *Defense* page 48. & 53. Je ne laisserai pas néanmoins d'en parler encore ici, & avec un nouvel avantage, parce que je trouve dans votre Reponse à M. Regis, de quoi vous faire tomber dans de manifestes contradictions.

I. PREUVE DU P. MALLEBRANCHE.

Dans votre Ecrit à M. Regis art. 10. pag. 31. vous raportez en ces termes l'opinion de ce Philosophe, comme contraire à la votre.

» M. Regis demeure d'accord que l'idée
» de l'immenfité représente une étendue sans
» bornes. Mais il soutient que des idées finies
» peuvent représenter l'infini, parce qu'il con-
» fond l'idée de l'immenfité avec la percep-
» tion

» tion que l'esprit en a, & qu'il prétend gene-
 » ralement que toutes les idées, dont l'ame se
 » sert pour apercevoir les corps, ne sont que de
 » simples modifications de l'esprit, & que des
 » idées, quoi que finies, doivent passer pour
 » infinies, en ce sens, qu'elles représentent
 » l'infini.

Voilà, mon Pere, ce que vous niez, qu'une modalité finie, comme sont toutes celles de notre ame, puisse représenter l'infini, & c'est par là que vous prouvez que l'idée de l'étendue doit être infinie, parce qu'elle représente une chose infinie.

R E P O N S E.

On n'a donc qu'à vous montrer que dans cette Reponse à M. Regis, vous êtes obligé de reconnoître qu'il y a des modalités de notre ame, qui étant finies, ne laissent pas de représenter une chose infinie. Vous prétendez que toutes nos perceptions sont finies: & c'est pour cela que vous ne voulez pas que ce soit notre perception qui représente l'étendue, parce qu'elle est infinie; ce qui vous fait dire que l'objet immediat de notre esprit, c'est-à-dire, notre perception, n'est pas l'étendue, mais l'idée de l'étendue. Or selon vous l'idée de l'étendue n'est pas moins infinie que l'étendue même. Donc notre perception représentant l'idée de l'étendue, représente une chose infinie. Donc il n'est pas vrai qu'une modalité de notre ame, qui est finie, ne puisse représenter une chose infinie; & il est vrai au contraire, que quelques finies que soient nos perceptions, il y en a qui doivent passer pour infinies en ce sens qu'elles représentent l'infini. C'est ce que M. Regis vous a soutenu avec raison, & ce qu'il a fait entendre en ces termes, qu'elles sont

sont finies *in effendo*, & infinies *in representando*. Vous n'êtes pas content de cette distinction. Tant pis pour vous.

Mais outre cet argument *ad hominem*, voici quelques demandes que j'ai à vous faire. Pouvez-vous nier que je ne conçoive une infinité de nombres cubiques, quand j'ai démontré qu'une certaine propriété convient à tous les nombres cubiques, si grands qu'ils puissent être : comme, par exemple, tout nombre cubique impair, moins sa racine, est divisible par vingt quatre? Vous ne le pouvez pas nier, puisque vous définissez l'infini, ce qui n'a point de bornes, & qu'on est très-certain qu'on ne peut donner aucunes bornes à la quantité des nombres cubiques impairs.

Je vous demande en second lieu si c'est ailleurs que dans mon esprit & dans mes perceptions que je vois cette infinité de nombres cubiques? Il faut que vous l'avouiez nécessairement, à moins que de vous contredire; puisque vous avez dit expressément dans la Recherche de la vérité, liv. 3. c. 7. *Qu'il n'y a que les corps, où les propriétés des corps, que nous voyons par les idées; & de plus je ne sais pas où vous mettriez ces idées des nombres, distinguées des perceptions qui nous seroient nécessaires pour voir l'infinité des nombres cubiques impairs. Car vous ne pouvez pas dire que ces idées des nombres cubiques impairs se voient dans l'étendue intelligible infinie, puisque vous avez reconnu vous même dans votre Réponse au livre des Idées, que ce seroit une extravagance de croire que les nombres pussent se voir dans cette étendue intelligible. Voyez la défense page 379. Je pourrois bien vous marquer d'autres infinis, dont il vous se-*

440 DCLXXXI. Lettre de M. Arnauld
roit impossible de donner d'autres idées que nos
perceptions. Reconnoissez donc, mon Pere,
que cette premiere preuve ne vaut rien du
tout. L'autre est encore plus mauvaise. La
voici.

II. P R E U V E.

*L'idée du triangle en general ne me représente
que ce qu'elle renferme. Or cette idée ne renfer-
me rien de general, puisque ce n'est qu'une mo-
dalité particulière de l'ame, selon M. Regis:
donc l'idée de cercle en general ne me représente
rien en general. Contradiction visible.*

R E P O N S E.

Cet argument n'est pas trop bien tourné.
Voici comme il le falloit mettre pour lui don-
ner une forme plus raisonnable.

L'idée d'un triangle en general ne me repre-
sente que ce qu'elle renferme. Or si cette idée
du triangle en general étoit une modification
particulière de mon ame, comme le pretend
M. Regis, elle ne renfermeroit rien de gene-
ral. Donc l'idée du triangle en general ne me
représenteroit rien de general, ce qui est une
contradiction visible.

On vous avoue, M. R. P. que ce seroit une
contradiction visible, que l'idée du triangle
en general ne représentât rien de general. Mais
d'où tirez-vous cette contradiction? De cette
mineure, Si l'idée du triangle en general étoit
une modification particulière de mon esprit
elle ne me représenteroit rien de general. Or
il est si faux qu'un triangle en general ne puisse
être représenté par une modification singulière
de mon esprit, qu'il est impossible que cela
soit autrement. Car un triangle en general ne
peut être ailleurs que dans notre esprit, selon
cette maxime commune des Philosophes: Uni-

versalia sunt tantum in mente : & il n'est dans notre esprit que par la perception qu'il a d'un triangle en general, qu'il s'est formée lors qu'il a considéré un espace terminé par trois lignes droites, en faisant abstraction si elles sont toutes trois égales, ou s'il y en a seulement deux d'égalles, ou si elles sont toutes trois inégales, & faisant aussi abstraction si tous les trois angles sont aigus, ou s'il n'y en a que deux d'aigus, le troisieme étant droit ou obtus. Or il n'y a que l'esprit qui puisse faire ces abstractions : & ainsi le triangle en general ne pouvant être dans la nature, il ne sauroit être qu'objectivement dans l'esprit, c'est-à-dire, dans la perception que l'esprit d'un triangle en general. Or notre esprit ne peut avoir que des perceptions singulieres, comme vous le reconnoissez. C'est donc dans les perceptions singulieres que le triangle en general doit être objectivement. Il est donc faux que si l'idée du triangle en general étoit une modalité singuliere de notre ame, elle ne pourroit nous représenter le triangle en general : & par conséquent rien de plus pitoyable que cette pretendue preuve demonstrative de la distinction des idées d'avec nos perceptions. Car je soutiens au contraire, que si l'idée d'un triangle étoit autre chose que la perception d'un triangle, il seroit aussi impossible qu'une idée représentât un triangle en general, qu'il est impossible à un peintre de peindre un triangle en general.

Avant que de finir ce second point, M. R. P. j'ai quelque chose à vous dire sur ce que je viens de relire de votre lettre imprimée dans le Journal des sçavans du 1. Mars 1694. Vous demandez à M. Regis, d'où vient que voulant combattre vos preuves contre les modifica-

T

tions.

tions representatives, il ne les a pas cherchées dans votre Reponse aux vraies & fausses idées; ce livre aiant paru long-tems avant le sien : & c'est en vous raillant de lui & de moi que vous lui faites faire cette réponse.

Monsieur Arnauld a pleinement satisfait à toutes ces raisons du P. Mallebranche, qui se trouvent dans ce livre : il a même pleinement satisfait à toutes celles qui sont dans les 14. premiers articles de la Reponse, que le Pere m'a faite : il avoit assez de penetration pour prévoir longtems auparavant ce que le Pere Mallebranche pourroit dire contre notre sentiment commun.

Quand on veut railler, mon Pere, il faut que ce soit avec fondement; autrement si le railleur fait rire, c'est à ses depens. C'est ce que vous devez attendre de ce que vous dites de moi, que j'ai eu assez de penetration d'esprit pour prévoir longtems auparavant les belles preuves que vous donneriez un jour contre les modalités representatives dans les 14. articles de votre Reponse à M. Regis. Car si vous n'y avez apporté aucune preuve qui ne fut dans votre Reponse au *Traité des Idées*, & que je n'eusse detruite dans ma *Defense*, n'est-ce pas une fade plaisanterie de faire dire à M. Regis, comme une chose impossible, que j'ai eu assez de penetration pour satisfaire dès l'année 84. aux raisons de votre dernier Ecrit, qui n'a paru qu'à la fin de l'année 1693 ? Or je vous soutiens, M. R. P., qu'il n'y a rien dans cet Ecrit qui merite le nom de preuves, que ces deux-ci. L'une, une modalité finie ne sauroit représenter l'infini : or toutes les modalités d'un esprit fini sont finies. Donc &c. L'autre : une modalité singuliere ne sauroit représenter un

un triangle en general &c. Or je vous ai déjà averti que vous vous étiez servi de ces preuves dans votre Réponse au livre des *Idées*. Je n'ai donc pas eu besoin d'une pénétration d'esprit qui me fit connoître l'avenir pour y satisfaire pleinement dès l'an 1684. comme j'ai fait dans ma *Défense* pages 48. & 53.

Si vous croiez qu'il y ait autre chose que cela dans vos 14. articles qui méritât quelque réponse, je vous défie de m'en marquer aucune dont je ne vous trouve la réfutation dans cette même *Défense*. J'aurois pu vous le faire voir en parcourant tous vos 14. articles : mais je n'ai pas cru que cela en valut la peine.

DU TROISIEME POINT.

J'ai déjà remarqué que vous l'aviez embrouillé en lui donnant pour titre : *Que le plaisir rend heureux ; & la douleur malheureux contre les Stoïciens*. Car il ne s'agit point du plaisir en general, mais des plaisirs des sens, que vous avez soutenu en une infinité d'endroits rendre heureux ceux qui en jouissent ; & d'autant plus heureux qu'ils sont plus grands. Il ne s'agit point non plus de cette question, si la douleur rend malheureux. Je ne vous en ai rien dit, parce que cela est sujet à beaucoup d'équivoques, qu'il eût été ennuyeux de démêler. Et enfin il n'est pas question de ce que disoient les Stoïciens de la douleur, qu'elle n'empêchoit point qu'on ne fût heureux, qui est cependant ce que vous reprenez dans ces Philosophes.

J'ai traité le point des plaisirs des sens dans le 1. volume des *Reflexions* sur votre nouveau système de la nature & de la grace dans les Chap. 21. 22. 23. & 24. j'ai expliqué dans le

21. quelle est sur cela votre doctrine, que j'ai reduite à ces cinq propositions.

La 1. Ceux qui jouissent de ces plaisirs sont heureux tant qu'ils en jouissent, & d'autant plus heureux qu'ils sont plus grands.

La 2. Qu'ils ne rendent pas néanmoins solidement heureux.

La 3. Qu'on les doit fuir, quoiqu'ils rendent heureux.

La 4. Qu'ils ne doivent pas porter à aimer les corps, parce que les corps n'en sont pas les causes réelles, mais seulement occasionnelles : Dieu seul en étant la cause réelle.

La 5. Que le plaisir est imprimé en l'ame, afin qu'elle aimât la cause qui la rend heureuse, c'est-à-dire Dieu.

Et dans ce même chapitre j'ai refuté la première de ces 5. propositions qui est la capitale, d'une manière si convaincante, que je suis bien assuré que vous n'y repondrez jamais.

Tout cela, en effet, est demeuré sans réponse depuis l'an 1685. aussi-bien que la Dissertation que je fis quelque tems après sur le même sujet. Il y a donc lieu de s'étonner que vous ayez entrepris, après huit ans de silence, de défendre cette même proposition contre M. Regis qui en avoit dit peu de choses, & qui ne regardoient presque pas le fond de l'affaire.

Le tort de votre réponse a été de vous plaindre qu'il avoit omis ces mots, *En quelque manière*, que vous aviez quelquefois ajouté au mot d'heureux ? & qu'il avoit eu tort de nier qu'ils fussent dans votre livre, puisqu'ils y étoient effectivement.

C'est un manquement d'exactitude que vous avez eu droit de relever. Mais dans le fond votre cause n'en est pas meilleure. Car si vous

avez dit deux ou trois fois , que les plaisirs des sens rendent en quelque maniere ceux qui en jouissent , vous avez dit plus de trente fois absolument qu'ils rendoient heureux , sans ajouter en quelque maniere.

2. Vous avez vous-même expliqué ce que vous entendiez par ces mots vagues , en quelque maniere ; en disant que ces plaisirs rendent heureux , mais qu'ils ne rendent pas solidement heureux : & c'est ce que j'ai reconnu être la 2. proposition que vous avancez touchant ces plaisirs. Voici de quelle maniere vous la proposez dans votre méditation dixième , n. 2. *Tout plaisir , dites-vous , rend heureux ceux qui en jouissent , dans le moment qu'ils en jouissent : mais il ne les rend solidement heureux , que lorsqu'il est joint à la joie , laquelle seule rend l'esprit content.*

» Que fait cela (vous ai-je dit dans le 1.
» volume des Reflexions page 437.) pour
» empêcher que ces plaisirs ne rendent solide-
» ment heureux , s'ils rendent heureux ? Car
» y a-t'il rien de plus commun , que de trouver
» ces plaisirs joints à la joie , sur tout dans les
» vicieux & dans les intemperans ? Il ne faut
» que voir quelle joie témoigne dans Terence
» un jeune débauché , pour être venu à bout
» de satisfaire sa passion , & de quelle sorte il
» en paroît content. Rien n'empêchoit donc
» qu'il ne fût , non-seulement heureux , mais
» solidement heureux. Est-ce qu'il faudra ren-
» voier des chrétiens à l'Ecole des Païens , pour
» apprendre d'eux , que plus on reçoit de joie
» dans ces rencontres , & plus on se croit heu-
» reux & content ; plus on est malheureux ?
» *Quid elatus ille levitate , dit Ciceron , ina-*
» *unique latitia & exultans & temerè gestiens ?*
» Nonne

446 DCLXXXI. Lettre de M. Arnauld
» Nonne tanto inferior , quanto sibi videtur
» beatior ?

Je vous supplie , mon Pere , de lire ce qui suit
jusques à l'examen de la troisieme proposition,
& je ne vous conseille pas de dire , après l'avoir
lû , que vous n'en êtes pas satisfait ; à moins
de vouloir bien passer au jugement de toutes
les personnes sages , pour l'homme du monde
le plus incapable de se rendre à la raison. Plus
cela est fort , plus , s'il est mal fondé , vous au-
rez un moi en sur d'en faire retomber la honte
sur moi. Car vous n'avez qu'à rapporter cet en-
droit entier , & faire voir par une réponse ,
que je vous ai mal réfuté , & que c'est vous qui
avez raison.

Voilà , mon Reverend Pere , ce que j'ai cru
être obligé de vous dire , pour soutenir la ve-
rité contre deux erreurs ; l'une de Metaphysi-
que , & l'autre de Morale , dont je pensois vous
avoir tellement convaincu , qu'il ne vous pren-
droit plus envie de les soutenir de nouveau.

Mais comme vous finissez votre dispute avec
M. Regis , en lui protestant que vous n'avez
jamais eu dessein de l'offenser , vous ne devez
pas trouver mauvais que je vous fasse la même
protestation. On peut & on doit aimer ceux de
qui on combat les sentimens : la charité nous
oblige à l'un , & l'interêt de la verité nous porte
à l'autre. Il est vrai que chacun croit avoir la
verité pour soi ; mais c'est cela même qui nous
oblige de penser chacun de notre adversaire ,
ce que pensoit S. Augustin , d'un jeune homme
qui avoit écrit contre lui : *S'il lui est échappé ,*
dit ce Saint , dans la composition quelques termes
durs qui pourroient paroître injurieux , je dois
croire que ce n'a pas été pour m'offenser , mais
dans la nécessité de défendre son sentiment ; com-

me c'est l'affection qu'il a eu pour moi , qui l'a porté à écrire contre moi , parce que ne s'imaginant pas que c'est lui qui est dans l'erreur , il n'a pas voulu que j'y demeurasse.

Entrons l'un & l'autre , mon Pere , dans des sentimens si chrétiens , & laissons au Public à juger qui de nous deux se trompe , croiant ne se pas tromper. C'est dans cette disposition que je finis cette nouvelle dispute , en priant Dieu qu'il la fasse servir à l'éclaircissement de la vérité.

L E T T R E D C L X X I I . *

Au R. P. MALLEBRANCHE , Prêtre de l'Oratoire , qui est la quatrième.

SI je ne considérois dans vos deux lettres , mon Reverend Pere , que ce qui regarde le sujet des miennes , ma replique seroit bien courte. Je ne les ai écrites que pour me plaindre de ce que vous aviez supposé , que c'étoit combattre la doctrine de S. Augustin , que d'improuver , comme nous avons fait , M. Régis & moi , cette bizarre pensée que l'on ne sauroit voir qu'en Dieu les corps qu'il a créés , ou plutôt que nous nous trompons lorsque nous pensons les voir ; parce que n'étant point visibles , ce ne sont pas eux que nous voions , mais des parties quelconques de l'étendue intelligible infinie , qui est Dieu même. Et je me suis plaint encore de ce que vous avez prétendu que l'on ne pouvoit faire voir les absurdités de ce paradoxe , sans tourner en ridicule ce S. Docteur. Or pour justifier mes plaintes , je n'ai qu'à suivre l'exemple que vous me donnez

25. Juillet 1694.

448 DCLXXXII. Lettre de M. Arnauld
nez dans votre deuxiême lettre. Vous nous ren-
voiez à vos ouvrages , & vous supposez que
l'on y trouvera votre justification, en les con-
frontant avec les miens. J'ai donc droit de fai-
re la même chose. Ainsi pour ce qui regarde
le sujet de mes deux lettres , qui est de savoir si
votre doctrine de la vue des corps en Dieu , est
la doctrine de S. Augustin , comme vous le sou-
tenez , je n'ai qu'à vous renvoyer au huitiême
exemple de ma *Défense* , depuis la page 327.
jusques à la page 347. Vous parlez, mon Pere,
de ce huitiême exemple dans votre deuxiême
lettre page 329. du 28. Journal , & vous assu-
rez votre Lecteur que s'il prend la peine de le
lire, il n'y trouvera rien de solide. Nous avons
en cela des sentimens bien differens l'un de
l'autre. Mais voici ce qui m'est venu dans l'es-
prit, & qui pourra servir à vous détromper de
la confiance que vous avez, qu'il n'y a rien
que de raisonnable dans tout ce que vous di-
tes des couleurs & de l'étendue , pour faire
croire que votre doctrine de la vue des corps
en Dieu, n'est différente qu'en aparence du sen-
timent de S. Augustin, & que j'ai mal prou-
vé le contraire dans le huitiême exemple de ma
Défense. Vous avez tiré de quatre personnes
d'esprit & de mérite, une approbation de votre
opinion, contraire à celle de M. Regis, tou-
chant les diverses aparences de grandeur du
soleil & de la lune dans l'horison & dans le
Meridien. Priez ces Messieurs de vous en don-
ner une semblable touchant ce qui est traité
dans ce 8. exemple, en témoignant qu'ils trou-
vent que vous avez raison & que j'ai tort : je
ne trouverois point du tout mauvais qu'ils vous
la donnassent ; mais je suis bien assuré qu'ils
n'en feront rien.

Voilà

Voilà, mon Reverend Pere, ce que j'avois à vous dire sur l'abus que vous avez fait de l'autorité de S. Augustin, qui est le sujet de mes deux lettres. Mais j'ai trouvé dans la premiere des vôtres des choses qui me sont si injurieuses, que je n'ai pas cru les devoir passer sans vous en faire une correction fraternelle.

Vous me reprochez de vous avoir donné du chagrin par d'injustes accusations, en vous imputant de nier la providence, de faire Dieu corporel & autres semblables impietés que je vous ai attribuées. Vous prétendez que j'ai pu savoir ce que pensent de vos livres & des miens touchant la nature des idées, ceux qui se sont mis en état de juger de cette matiere, pour me faire entendre qu'ils sont pour vous & contre moi; & vous le prenez ensuite d'un ton si haut & si fier, que je ne doute point que vos plus grands amis n'en aient rougi pour vous.

» Au reste, Monsieur, *dites-vous*, ne vous
» fiez plus sur la vehemence de votre discours.
» Cet air de confiance que vous prenez lors que
» vous sentez votre foiblesse, n'impose qu'à
» ceux qui vous sont déjà acquis. On vous con-
» noît depuis long-tems en qualité d'Auteur,
» vos manieres sont usées, & la hardiesse avec
» laquelle vous avancez les faussetés les plus no-
» toires, fait que depuis long-tems les gens sa-
» ges ne vous croient jamais sur votre parole.

Je vois par là, mon Reverend Pere, que vous êtes encore à mon égard dans la même disposition où je vous avois laissé il y a huit ou neuf ans; & qu'ayant conservé jusques à la fin de cette dispute ce même esprit d'aigreur par lequel vous l'aviez commencée, il vous porte encore à me traiter aussi mal que vous avez jamais fait après une si longue interruption.

Je

Je fais bien que vous en diriez autant de moi. Car vous n'avez jamais manqué dans tous vos Ecrits de vous plaindre de mes duretés. Afin donc que le public puisse juger qui est le coupable dans cette accusation reciproque, j'ai cru devoir représenter en abrégé la suite de tout ce qui a été écrit de part & d'autre, & ce que chacun de nous deux a fait de contraire ou de conforme aux regles de la charité. Je ne dirai rien en l'air, & qui ne soit confirmé par les pièces mêmes auxquelles je renverrai le Lecteur.

Je ne me suis engagé à examiner votre traité de la nature & de la grace qu'ensuite de la prière que vous m'en aviez faite; & je ne me suis mis à y travailler qu'après en avoir averti notre ami commun * qui m'assura par sa réponse, » que vous vous attendiez à l'ouvrage que je » voulois faire contre le votre, & que vous n'en » seriez pas fâché; qu'il vous avoit fait voir ma » lettre, croiant bien que je l'avois écrite pour » vous être montrée & que vous aviez témoigné » être dans les mêmes sentimens que moi pour » ce qui regarde la maniere d'écrire contre le » sentiment de nos Amis.

Vous avez lu cela dans ma *Defense*, & vous n'avez eu garde de vous inscrire en faux contre ce témoignage de notre commun ami, à qui j'avois fait savoir aussi par la même lettre, que je commencerois par examiner votre sentiment touchant la nature des idées.

Ce fut en effet le premier livre que je publiai en 1683. à qui je donnai pour titre: *Des vraies & des fausses idées*: & j'ai eu un soin tout particulier d'observer les regles que j'avois marquées dans la lettre que l'on vous avoit fait

* M. le Marquis de Roussi.

fait voir, en soutenant ce que je croiois être la vérité, mais en évitant d'y rien mettre dont vous puissiez vous offenser. Et je ne crois pas que vous me puissiez nommer un homme d'honneur qui l'ayant lu, en ait porté un autre jugement.

Quelques mois après je reçus votre Réponse au livre *des idées* par le Libraire qui l'avoit imprimée, qui me temoignoit par un billet fort civil du 25. Decembre 1683, que c'étoit un ouvrage de M. Mallebranche qui lui avoit ordonné de me le faire tenir. Je ne pensois qu'à vous en faire des remerciemens, lors que l'ayant ouvert, je fus bien surpris de la maniere mal-honnête & emportée dont vous m'y traitiez dès les premières lignes; j'y vis d'abord pour toute civilité des reproches personnels, aigres & envenimés, & tout à fait hors de propos. Vous debutiez par fouiller dans mon cœur où vous pretendiez avoir trouvé que je n'avois fait ce livre *des vraies & des fausses idées*, que par le chagrin que j'avois contre vous. C'est le titre de votre 1. chap. qui n'est précédé d'aucune Preface. » La conduite, *dites-vous*, que j'ai » tenue touchant le Traité de la nature & de la » grace par rapport à M. Arnauld, n'a pas du » lui inspirer le chagrin qui paroît dans sa Critique. « Tout le reste de votre Réponse est du même air. Je l'ai fait voir dans ma *Defense* en rapportant vos propres paroles sans glose ni commentaire, & il y en a huit pages de petites lettres. J'ai prié ensuite qu'on s'arrêtât aux endroits où vous m'attribuez des intentions secrètes & des mouvemens cachés dans mon cœur.

» Un chagrin qui me rend incapable de bien » concevoir vos sentimens : qui me fait trou-

» ver des variations & des contradictions dans
 » vos livres, parce que je souhaite qu'elles y
 » soient, & qui est cause que c'est mon ordi-
 » naire de vous imposer des extravagances.

» Des passions qui répandent leur malignité
 » sur les objets qui les ont excitées, (*C'est-à-
 » dire, sur votre livre*) & qui n'ont point eu
 » de meilleur moien de justifier leur deregle-
 » ment & leur injustice, « & une disposition
 si opposée à ce qu'un Prêtre & un Docteur doit
 à la vérité, que vous me croiez capable » de la
 » sacrifier à l'amitié de certaines gens à laquel-
 » le je suis vendu, & à la passion de conserver
 » le rang que je tiens dans l'esprit & dans le
 » cœur de mes disciples.

C'est ce que je representai avec beaucoup
 d'autres choses semblables, dans le livre qui a
 pour titre : » *Defense de Mr. Arnauld Docteur*
 » de Sorbonne contre la Reponse au livre des
 » vraies & des fausses idées.

Quoique vous fussiez fort intéressé à refuter
 cette *Defense*, si vous l'aviez pu, parce que la
 doctrine de vos chimeriques idées y est entie-
 rement renversée, vous vous trouvâtes réduit
 à n'y opposer que trois lettres qui ne touchent
 point cette matiere. Car la premiere étoit pour
 montrer que vous ne faisiez point Dieu corpo-
 rel. La deuxieme, pour justifier l'injuste & ri-
 dicule reproche que vous m'aviez fait, de dog-
 matizer sur la matiere de la grace, & la troi-
 sieme n'étoit qu'une discussion fort inutile de
 quelques menus faits de nulle importance.
 Mais vous ne daignâtes me faire aucune raison
 sur les plaintes que je vous avois faites des ma-
 nieres injurieuses dont vous m'aviez traité dans
 votre Reponse à mon livre *des Idées*, sans que
 je vous en eusse donné aucun sujet.

Je travaillois cependant à examiner votre système lorsque vous fîtes paroître une nouvelle édition de votre Traité de la nature & de la grace, augmenté d'un Eclaircissement qui avoit pour titre : *Les miracles frequens de l'ancienne loi ne marquent nullement que Dieu agisse souvent par des volontés particulieres*. Ce que vous y avanciez, que Dieu n'avoit fait presque tous ces miracles qui étant déterminé par la volonté des Anges, me parut si contraire à ce que l'Ecriture & les Peres nous apprennent de la conduite de Dieu du tems de la vieille loi, que je crus devoir éclaircir cette matiere comme je fis par un petit livre qui avoit pour titre : *Dissertation sur la matiere dont Dieu a fait les frequens miracles de l'ancienne loi par le ministère des Anges*. Mais quoique vous ne m'eussiez fait aucune satisfaction des malhonnêtetés dont je m'étois plaint avec tant de sujet, je ne laissai pas de vous y traiter d'une maniere très civile & très honnête.

Vous le reconnûtes vous même dans la Réponse que vous y fîtes, mais vous en prîtes un nouveau sujet de me dire des injures : car ce fut en vous plaignant, *Que j'avois voilé mes calomnies par une moderation dissimulée*; ce qui étoit faire croire que ma moderation n'avoit été qu'un effet d'hypocrisie. Vous ne crûtes donc pas devoir imiter ma moderation, & vous trouvâtes qu'il vous étoit plus avantageux de continuer dans votre stile d'injures; ainsi vous mîtes tout le fort de vos repliques à dire & redire par tout.

» Que le portrait que je faisois de vous n'étoit point naturel; que ma passion vous déguisoit; que vous n'aviez point les sentimens impies que je vous attribuois dans ma Dissertation. *Avertissement.*

» Que

» Que je me battois avec un spectre au lieu
 » de combattre vos vrais sentimens (*page 3.*)

» Que ma Dissertation ne vous attaquoit
 » point, mais un phantôme que j'avois substi-
 » tué, au lieu de vous (*page 9.*)

» Que je n'avois caché une exception aussi
 » soigneusement que j'avois fait, que parce
 » qu'elle auroit dissipé la fausse & l'horrible
 » idée que je voulois donner de vos sentimens,
 » & que ne pouvant vous blesser, il falloit que
 » j'immolasse à ma vengeance un phantôme qui
 » portât votre nom (*page 32.*)

» Que rien n'est plus commode & plus faci-
 » le que de se faire ainsi des phantômes pour
 » vaincre & triompher à peu de vrais; mais
 » qu'assûrement rien n'étoit plus indigne d'un
 » homme d'honneur (*page 50.*)

» Que je continue à faire des phantômes & à
 » les combattre fort serieusement par quantité
 » de passages des Peres; qu'assûrement ma con-
 » duite est injuste, mais qu'elle est quelquefois
 » si emportée, & si peu digne d'un homme qui
 » passe pour avoir de l'esprit, que vous n'y
 » pouvez rien comprendre; que j'aurois mieux
 » réussi si je vous avois attribué des sentimens
 » qui peuvent entrer dans la tête d'un homme
 » fait comme les autres; mais que mes passions
 » m'aveuglent de telle sorte que je ne saurois
 » garder la vraisemblance dans mes impostures
 » (*page 177.*)

Il y a un grand nombre d'endroits sembla-
 bles dans votre Réponse, & vous la finissez
 du même ton, comme on peut voir dans les
 pages 225. & 232.

Il est clair, mon Reverend Pere, que dans
 cette accusation vous ne m'imputez pas seule-
 ment un défaut d'esprit, qui m'auroit empê-
 ché

ché de bien comprendre vos sentimens, mais une mauvaise foi qui est une corruption de la volonté, qui me les auroit fait alterer. Car c'est ce que signifie le reproche que vous me faites » d'avoir caché soigneusement une exception qui auroit dissipé la fausse & horrible idée que je voulois donner de vos sentimens; « & ce que vous me dites de mon procédé, » que rien assurément n'est plus indigne d'un homme d'honneur.

Pouvez-vous nier, mon Pere, qu'à moins que ce que vous m'imputiez ne fût évident & clair comme le jour, on ne peut faire un plus grand outrage à un Prêtre & à un Docteur qui n'a pas la reputation d'être un mechant homme?

Je vous avoue aussi que j'en fus touché d'abord: mais Dieu me fit la grace de penser plutôt à vous faire rentrer en vous même par la voie de la douceur, qu'à repousser avec force un traitement si indigne: c'est ce qui me fit prendre la resolution de vous écrire une lettre qui fut suivie de huit autres dans la même année 1685.

Et ce qui me porta à m'adresser à vous même, est le dessein que j'eus de tenter si nous ne pourrions point terminer nos disputes d'une maniere si douce & si modérée, que les plus scrupuleux en matiere de douceur en fussent édifiés. C'est ce que je témoignai dès le commencement de ma premiere lettre, & plus fortement encore en la finissant. » Je vous suppliois d'entrer dans l'esprit dans lequel je vous » écrivois, & de ne point prendre pour un jeu » ni pour une dissimulation, ce que je vous » avois dit très sincerement, qu'il ne tiendrait pas à moi que sans préjudice de la verité que
p chacun

» chacun de nous croioit soutenir, nous ne
 » reprissions les sentimens de notre ancien-
 » ne amitié. Est-ce que deux Chrétiens &
 » deux Prêtres, (c'est ce que je vous disois
 » encore pour vous y porter davantage) ne
 » pourront donner en nos jours l'exemple d'une
 » dispute tranquille, où on ne pense qu'à éclair-
 » cir les choses de bonne-foi, & à éviter les
 » contestations inutiles qui les pourroient em-
 » brouiller, où on ne recherche point d'autre
 » victoire que celle de la vérité, ni d'autre
 » gloire que celle de Dieu? Cela est rare, mais
 » cela n'est pas impossible: & rien ne l'est à qui
 » a beaucoup de foi, & qui met toute sa con-
 » fiance en la grace du Sauveur: le Dieu de
 » paix nous la fera conserver au milieu d'une
 » guerre qui n'aura rien que de saint, si c'est
 » l'amour de la vérité qui l'entretienne & la
 » charité qui la conduise.

Que pouvois-je faire davantage pour vous
 inviter à renouer notre ancienne amitié?
 Mais vous savez bien, M. P. que je trouvai si
 peu de correspondance de votre côté, que
 vous ne daignâtes pas seulement me dire un
 seul mot sur une proposition si honnête & si
 chrétienne, & loin que vous en aiez été un
 peu adouci, vous n'en avez paru depuis que
 plus emporté, comme on va voir dans la suite.

Je publiai cette même année de 1685. le
 premier volume de mes reflexions sur votre
 système. Comme je ne savois pas ce que vous
 répondriez à mes lettres, je me sentis porté
 à chercher un autre moien pour vous faire re-
 venir de vos emportemens. Je crus donc y
 pouvoir employer celui dont S. Augustin
 nous apprend que l'on doit se servir en de
 semblables rencontres. Je rapportai sur cela
 dans

dans la Preface de ce premier volume ce que ce Pere écrivit à sainte Albine , qui l'avoit soupçonné d'avoir voulu engager Pinien son gendre dans le Clergé d'Hipone par une vue d'intérêt , parce qu'il étoit fort riche & fort charitable : » Que pouvons-nous faire , dit-il , il » s'agit d'une chose qui est toute dans l'ame & » hors de la portée des yeux , & qui n'est connue que de Dieu seul. Que nous reste-t-il » donc , sinon d'en prendre à témoin celui de » qui elle est connue ?

C'est ce que je crus devoir imiter en prenant Dieu à témoin que ce n'a été aucun chagrin , mais le seul amour de la vérité qui m'avoit engagé à vous dire mon sentiment sur les choses que je trouvois reprehensibles dans vos ouvrages ; & que j'ai toujours eu un vrai desir de bien prendre les pensées des auteurs contre qui je me suis trouvé engagé d'écrire , soit Catholiques , soit Protestans & une ferme résolution de ne leur jamais rien attribuer que ce que j'ai cru être leur vrai sentiment.

Qui se seroit imaginé , mon Reverend Pere , que vous eussiez pris occasion de ce témoignage de ma bonne foi , de passer au delà de ce que vous aviez dit jusque alors d'outrageux contre ma personne. C'est cependant ce que vous fîtes. Vous en jugerez vous même , quand vous aurez considéré de sang froid ce que vous me dîtes sur cette protestation. C'est à l'entrée des trois lettres que vous avez opposées à mon premier volume des Reflexions sur votre Système.

» J'avoue , dites vous , que cette protestation de M. Arnauld me surprend fort , aussi » bien que beaucoup d'autres qui ont lu ses » livres & les miens. Néanmoins je ne crois

» pas & je serois bien fâché qu'on crût, qu'il
 » ait pris Dieu à témoin contre le propre té-
 » moignage de sa conscience. Il est vrai qu'il
 » a bien fait de jurer pour convaincre le monde
 » qu'il n'a point eu d'autre dessein dans ses ou-
 » vrages que de défendre la verité; car sans
 » cela on ne l'auroit jamais cru, je veux dire
 » que ses ouvrages donnent un juste sujet d'a-
 » voir de lui les sentimens que presque tout
 » le monde en a. C'est-à-dire, mon Reverend
 Pere, que si vous en êtes cru, presque tout le
 monde a de moi cette opinion: que ce n'est
 point l'amour de la verité, mais le chagrin,
 ou quelque autre passion qui m'a fait écrire
 tous les ouvrages que j'ai faits. Mais on vous
 défie de produire un seul homme d'honneur
 qui voulut assurer qu'il a de moi ce sentiment.

Vous auriez pu en demeurer là. Mais une
 très fausse comparaison, & tout-à-fait indigne
 d'un philosophe, vous a fait passer plus loin.
 » L'homme, dites-vous, ne sent point ses pro-
 » pres entrailles: & quoi que son cœur soit, pour
 » ainsi dire tout brulant, il n'y sent rien de
 » trop chaud. C'est que tout ce qui est natu-
 » rel n'est pas sensible. Ainsi M. Arnauld est
 » peut-être si prompt, si ardent, si naturelle-
 » ment passionné, qu'il maltraite les gens &
 » les calomnie sans y prendre garde. Il juge
 » sur des vrai-semblances, & croit voir. Il dit
 » des injures sans y faire reflexion. Tout cela
 » coule de source. C'est son naturel fortifié
 » par une longue habitude. Ainsi il ne faut pas
 » croire qu'il ait de lui même cette mauvaise
 » opinion, d'écrire par chagrin, & d'être
 » prompt à juger, & qu'ainsi il jure contre sa
 » conscience s'il prend Dieu à témoin qu'il ne
 » l'a pas. Mais on peut croire qu'il est mal-
 heu-

» heureusement trompé, & qu'il ne se connoît
» gueres.

Croiez vous donc, mon Reverend Pere, avoir pu sans offenser Dieu faire un si vilain portrait de moi, en me representant comme un homme qui non seulement n'auroit pas l'esprit de connoître ses propres pensées, mais qui de plus auroit le cœur si corrompu par un méchant naturel & par une longue habitude, qu'il maltraiteroit, calomnieroit & outrageroit tout le monde sans y faire reflexion. Il n'y a point de jugement temeraire défendu par la loi de Dieu, s'il n'y a point eu de péché à faire de moi un jugement si horrible, tel qu'il paroît que vous le faisiez avant même mon serment. Mais qu'est-ce que d'y être si attaché, que m'étant cru obligé, pour vous ôter cette occasion d'offenser Dieu, de le prendre à témoin que mon cœur n'étoit point tel que vous vous l'étiez figuré, il s'est trouvé contre mon attente que tout ce que j'ai gagné par là a été de m'attirer sept ou huit pages d'injures.

Il paroît que vous en avez eu quelque remors : mais vous l'avez étouffé en cherchant un vain pretexte pour vous disculper. C'est en prétendant que lorsque vous avez dit que j'avois écrit contre vous par chagrin, *Vous n'avez pas parlé de mon cœur, mais seulement de mes livres*; & qu'ainsi vous n'avez parlé que de ce qui paroît & que de ce que tout le monde peut voir. Y eut-il jamais une plus grande illusion ? Il faudroit que vous eussiez trouvé dans mes livres des passages par lesquels j'eusse fait entendre que c'est le chagrin que j'ai eu de voir que vous n'étiez pas dans les mêmes sentimens que moi sur la grace, qui me les a fait écrire. A moins de cela avec quelle conscience

460 DCLXXXII. Lettre de M. Arnaud
avez-vous pu dire, » que ç'a été là A S S E S-
» R E M E N T la cause de mon chagrin contre
» vous, & que sans cela je n'aurois jamais pris
» le dessein de vous critiquer comme j'ai fait. »
Mais loin d'y trouver rien de semblable, on
n'y trouvera certainement que des convictions
de votre injustice à me reprocher ce chagrin
sans autres preuves que des conjectures frivo-
les, que j'ai fait voir * évidemment n'avoir pas
la moindre ombre de vraisemblance.

Voilà, mon Reverend Pere, l'état où je
vous ai laissé il y a 8. ou 9. ans comme je vous ai
dit d'abord, m'étant contenté de vous ren-
voyer à votre confesseur ou à votre supérieur,
pour savoir quelle satisfaction vous me deviez
faire.

J'en serois demeuré là sans vos deux dernie-
res lettres qui m'ont fait connoître que vous
êtes toujours le même envers moi, aussi hardi
à m'imputer de vous avoir calomnié que si je ne
vous avois pas confondu sur ces prétendues ca-
lomnies, & aussi opiniâtement attaché à faire
de moi ce même jugement temeraire dont je
viens de parler que si je n'en avois pas fait voir
l'injustice avec la dernière évidence.

Je commencerai par ce dernier, & je passe-
rai ensuite aux reproches de calomnies.

N'ayant rien dit dans la lettre à laquelle vous
repondez qui regardât votre personne, & m'é-
tant uniquement arrêté à parler de vos senti-
mens, croiez vous, mon Reverend Pere, que
ce soit avoir agi en chrétien & en honnête hom-
me que d'avoir parlé de moi en ces termes dans
votre premiere lettre, page 315. du Journal.

» On vous connoît depuis longtems en qua-
» lité d'auteur; vos manieres sont usées, & la
» har-

» hardieſſe avec laquelle vous avancez les fauſſetés les plus notoires, fait que depuis longtemps les gens ſages ne vous croient jamais ſur votre parole.

C'eſt repeter en moins de mots ce que je viens de faire voir que vous aviez dit de moi avec plus d'étendue il y a huit ans. Mais n'ayant eu rien à répondre aux remontrances chrétiennes que je vous en avois faites en ce tems-là dans les Prefaces de mes deux derniers volumes contre votre ſyſtème, comment avez-vous pû croire que le public ne ſeroit pas ſcandalisé d'un tel acharnement à me déchirer par une médiſance atroce, ſi certainement démentie par la réputation où je ſuis dans le monde parmi tous ceux qui ne ſont pas mes ennemis déclarés? Il n'en faut point d'autre témoin que vous même; car que vouliez-vous dire quand vous regardiez *ma perſonne & ma réputation*, * comme deux ennemis que vous aviez à combattre, dont vous diſiez que le dernier vous faiſoit le plus de peur? Auriez-vous eu à apprehender la réputation d'un homme qui auroit été ſi décrié par ſa hardieſſe à avancer les fauſſetés les plus notoires, que les gens ſages l'auroient jugé indigne de toute créance?

Quoiqu'il en ſoit, mon Reverend Pere, il n'y a point de milieu dans une accusation de cette nature; il faut la pouvoir ſoutenir par des exemples clairs & indubitables, ou paſſer pour un calomniateur public. Apportez-les ces exemples de ma hardieſſe à avancer les fauſſetés les plus notoires, & que ce ne ſoient pas des diſcours en l'air, mais des faits tirés de mes livres, & raportés en mes propres termes. C'eſt où l'on vous attend, & comme on eſt bien aſſu-

V 3

ré

* Réponſe à M. Arnauld, chap. IV.

462 DCLXXXII. Lettre de M. Arnauld
ré que vous n'en trouverez point, considérez
devant Dieu qu'elle satisfaction vous me devez
pour une si outrageuse diffamation.

Vous direz peut-être M. R. P. que je dissi-
mule l'exemple que vous avez apporté au même
lieu, de ma hardiesse à avancer les faussetés les
plus notoires; car voici ce qui suit immediate-
ment ce passage de votre premiere lettre.

» En effet, M. n'est-ce pas une *hardiesse fort*
» *étrange*, que de dire, comme vous faites dans
» votre lettre, que vous vous étiez flatté que
» je me trouveroïs réduit au silence sur le sujet
» des idées, & que j'y suis réduit il y a dix ans.
Et voici comme vous prétendez prouver que
c'est une grande fausseté. » Quoi, Monsieur,
» vous ne vous souvenez pas qu'il y a dix ans
» que le Pere Mallebranche a répondu à votre
» livre des vraies & des fausses idées qu'il
» a aussi répondu à votre *Défense* par un petit
» volume d'environ 300. pages, & ces deux vo-
lumes vous étoient certainement connus.

Oui, mon Pere, ces deux volumes m'étoient
connus. Mais il est plus clair que le jour que je
ne vous ai attribué ce silence que depuis le livre
intitulé, *Défense de M. Arnauld contre la Re-
ponse à son livre des vraies & des fausses idées*
imprimé en 1684. & nous sommes présente-
ment en 1694. Comtez, mon Pere, s'il n'y a
pas dix ans, & si c'est une meprise pardonnable
de m'opposer votre Reponse à mon livre des
Idées comme contraire à ce silence de dix ans
que je vous avois attribué. Vous n'y pensez
pas, mon Pere; car ma deuxieme lettre qui a
paru 8. jours avant votre premiere, marque
positivement, que vous aviez répondu à mon
livre des *Idées*; mais que je vous avois retuté
dans ma *Défense*. Afin donc que ce silence de
dix

dix ans au regard de votre doctrine des Idées, & de votre opinion de la vue des corps en Dieu, ne fût pas vrai, il faudroit que vous eussiez soutenu votre sentiment touchant ces deux points dans votre petit volume de 300. pages contre ma Défense. Or rien n'est plus faux. Car ce volume de 300. pages ne consiste qu'en trois lettres comme j'ai déjà dit : la premiere est pour vous justifier d'une erreur grossiere, dont vous vous plaignez que je vous accusois, qui est que selon vos veritables sentimens, *Dieu est corporel*. La seconde est pour justifier ce que vous aviez dit contre mon sentiment sur la grace. Et la troisieme ne regarde que de menus faits de nulle importance.

Il est donc très vrai que ce livre ne peut vous servir de rien pour montrer que vous n'êtes pas demeuré dans le silence pendant dix ans, sur ce que j'avois dit plus fortement dans ma *Défense* que je n'avois fait dans mon livre des *Idées* contre vos êtres representatifs distingués des perceptions, & contre votre paradoxe de la vue des corps en Dieu. Je me contente de vous renvoyer aux trois considerations de ma lettre qui est à la tête de ma Défense, depuis la page 20. jusques à la page 91. Les deux premieres regardent la nature des Idées; & la derniere qui est le Dialogue, regarde la vue des corps en Dieu. Or je vous soutiens que non seulement dans votre livre de 300. pages, mais dans aucun autre Ecrit, vous n'avez fait aucune Reponse à ces trois considerations, & je vous desie encore d'en faire qui soit pertinente. Voilà donc surquoi je me suis fondé quand je vous ai dit dans ma lettre que j'avois mis cette matiere dans un si grand jour dès l'année 1684. que depuis dix ans vous aviez été reduit au silence.

Revenons maintenant, mon Pere, à l'autre plainte que vous faites de moi, qui est que je vous ai noirci par d'injurieuses accusations. Les deux que vous marquez sont si mal fondées, que c'est vous même qui me calomniez.

La première est, que je vous ai accusé de nier la providence. Cela n'est point vrai, je me suis contenté de vous dire & de prouver par plusieurs chapitres de mon premier volume des Reflexions sur votre système, que quoi que vous reconnoissiez la providence, ce que vous enseignez ne se peut accorder avec ce que la foi & l'Ecriture, & même la droite raison nous en enseignent. Il est donc faux que je vous ai calomnié sur ce sujet. Et cette fausseté est d'autant plus inexcusable, que dans la Préface de mon second volume contre votre système, je vous avois marqué ce que vous deviez faire pour agir raisonnablement dans cette dispute touchant la Providence.

» Vous deviez, vous ai-je dit, proposer de
 » bonne foi ce que je vous soutiens dans qua-
 » tre ou cinq chapitres de mon premier volu-
 » me, comme étant le sentiment commun des
 » Théologiens de l'Eglise touchant la provi-
 » dence. Sur quoi vous n'auriez eu rien à dire
 » quel'une ou l'autre de ces deux choses. L'u-
 » ne, que je me trompois, & que c'étoit sans
 » raison que je voulois faire passer un sentiment
 » qui m'étoit particulier pour le sentiment
 » commun des Ecoles chrétiennes. L'autre,
 » que je ne me trompois point en cela, mais
 » que j'avois tort de prétendre que votre doc-
 » trine sur la providence fût contraire à celle
 » que vous n'auriez pû nier qui ne fût confor-
 » me à la créance de tous les chrétiens, & mê-
 » me des Juifs, en ce qui regarde les événe-
 » mens humains.

Mais

Mais vous avez bien vu que vous ne pou-
viez faire ni l'un ni l'autre. Tous les Theolo-
giens vous auroient desavoué si vous aviez ten-
té le premier. Et vous avez été bien éloigné
de recourir au dernier, c'est-à-dire, de préten-
dre qu'il n'y a rien dans votre opinion qui ne
se puisse accorder avec la mienne. Vous vous
faites honneur au contraire d'avoir sur cela des
sentimens bien differens des miens, parce que,
si on vous en croit, je ne juge que basement de
la providence; au lieu que vous vous flatez d'en
avoir des pensées bien plus elevées. » Que M.
» Arnauld, *dites-vous*, juge de la providence
» divine sur l'idée qu'il a d'une providence hu-
» maine. Cela lui est permis, s'il ne peut pas
» s'élever plus haut. Car il vaut mieux admet-
» tre en Dieu une providence humaine, que
» de lui ôter toute providence. Mais qu'il nous
» laisse suivre, conduits & soutenus par la foi,
» l'idée de l'être infiniment parfait, pour ne
» rien dire de Dieu qui ne soit digne des at-
» tributs divins.

Vous vous glorifiez donc d'avoir une autre
idée que moi de la providence, sans que vous
aiez osé tenter de faire voir que celle que j'en
ai n'est pas celle qu'en ont tous les Theolo-
giens de l'Eglise. Voila à quoi se réduit tout
ce que j'ai dit de vous sur la providence: voiez
sur cela si vous pouvez dire que je vous aie ac-
cusé de l'avoir niée.

Votre second exemple de mes injustes accusa-
tions, est que je vous ai imputé de faire Dieu cor-
porel; mais il est encore plus faux que le pre-
mier. Certes il est bien étrange que vous aiez
osé me faire ce reproche, après ce que je vous
en ai dit au commencement de ma 8. lettre.

J'y avois remarqué » que dès la premiere

» page de votre Réponse à ma Dissertation sur
 » les miracles de l'ancienne loi , vous vous
 » étiez plaint , *que je me suis efforcé de vous fai-*
 » *re passer dans ma Défense pour un impie qui*
 » *croit que Dieu est corporel.*

» Que c'est par là que vous étiez entré en
 » matière dans la première de vos trois lettres
 » contre ma Défense. *L'accusation* , dites-
 » vous , *la plus atroce que je trouve dans le der-*
 » *nier livre de M. Arnauld , & sur laquelle*
 » *aussi il s'appuie le plus , est l'erreur grossière*
 » *qu'il m'impute , que selon mon véritable senti-*
 » *ment , Dieu est corporel ;* ces derniers mots
 » sont en Italique , comme si c'étoient mes pro-
 » pres paroles , & qu'il n'y eût pas à douter que
 » je ne vous eusse imposé cette erreur grossière,
 » que Dieu est corporel.

» Vous me faites le même reproche dans les
 » pages 9. 21. 80. 87. 122. mais votre plainte
 » étant réduite à ces termes , il me sera aisé de
 » vous satisfaire ; c'est que le fait n'est pas vrai.
 » Non il n'est pas vrai que je vous aie accusé
 » de croire que Dieu étoit corporel.

» Mais ce qui est cause , mon Pere , que vous
 » m'imputez d'avoir dit ce que je n'ai pas dit ,
 » est que vous vous imaginez avoir raison de
 » vous plaindre qu'on vous attribue des er-
 » reurs que l'on ne vous attribue point , lors-
 » qu'on vous a prouvé seulement que ce sont
 » des suites de vos nouvelles opinions , quoi
 » qu'on ait reconnu ensuite que vous ne demeurez
 » pas d'accord de ces conséquences.

Or j'ai montré , mon Pere , dans la première de mes 9. lettres , que cette prétention , qui est le grand fondement de la plupart de vos plaintes , étoit fort déraisonnable & fort injuste. Et je suis sûr que quiconque l'aura
 lue,

lue , reconnoîtra que je l'ai fort bien approuvé.

Votre seconde accusation de calomnie n'est donc pas moins inju le que la premiere ; mais comme j'ai traité cette matiere dans la 8. & la 9. lettre , & que vous n'y avez fait jusques ici aucune reponse , je ne crains point de vous dire que vous n'en sauriez faire qui ne soit tout-à-fait deraisonnable.

Vous ne parlez qu'en general des autres impietés qu'il m'a plû , dites vous , de vous imposer. Je ne sai pas ce que vous entendez par là ; mais ne niant pas que je ne vous ai attribué d'autres erreurs qu'on peut appeller impies , je vous soutiens que c'est avec raison que je vous les ai attribuées , & puisque vous me contraignez de vous le dire en me traitant de calomniateur ; oui , mon Pere , je vous accuse encore à la face de toute l'Eglise , de deux erreurs capitales contraires à la foi , & très injurieuses à Jesus-Christ.

La premiere est , que l'ame de Jesus-Christ , quoi qu'unie personnellement au Verbe , en est si peu dependante à l'égard du gouvernement de l'Eglise , que n'ayant point d'autre puissance à cet égard que celle de cause occasionnelle , elle n'exerce cette puissance que par une infinité de desirs qu'elle a d'elle même , sans que le Verbe les forme en elle & la determine à les avoir. C'est ce que j'ai prouvé démonstrativement dans le chapitre 9. de mon troisieme volume qui a pour titre : *Demonstrations selon la methode des Geometres de la fausseté de cette proposition fondamentale du système : Jesus - Christ comme homme est la cause occasionnelle de la grace.* On peut voir aussi les ch. 6. 7. & 8. vous n'y avez rien repondu , & on vous défie d'y pouvoir répondre. Et si vous ne le faites pas , vous demeurerez convain-

468 DCLXXXII. Lettre de M. Arnauld
cu d'avoir établi votre système sur le contraire
d'une verité determinée par le 6. Concile, qui
n'a défini contre les Monothelites qu'il y a deux
volontés en Jesus-Christ, qu'en établissant en
même tems que c'est la volonté divine qui
meut & qui fait vouloir la volonté humaine.

La 2. erreur dont je vous accuse de nouveau,
est que cette même ame de Jesus-Christ, tou-
te unie qu'elle est à la sagesse éternelle, en est
si peu éclairée, qu'elle ne connoît point le se-
cret des cœurs, quelque besoin qu'elle eût, se-
lon vous, de le connoître pour agir sagement
dans la distribution des graces.

C'est ce que l'on peut voir dans le ch. 13. du
même volume qui a pour titre : *Des graces
données aux justes, que l'auteur rejette sur l'i-
gnorance de l'ame de Jesus-Christ; de ce qu'il y
a souvent des graces données aux justes qui ne
les rendent pas victorieux de la tentation.*

Et dans le chap. 16. où j'ai fait voir, qu'il
n'y a rien » de plus indigne de Jesus-Christ &
» de plus contraire à l'Evangile, que ce que
» l'auteur lui attribue à l'égard de la connois-
» sance du secret des cœurs, en prétendant que
» selon son humanité il l'ignore presque tou-
» jours & qu'il le veut ignorer. « Et il s'ensuit de
là que selon vous il donne les graces au hazard,
sans savoir si elles auront quelque effet, ou si
elles n'en auront pas : ce qui est horrible.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, mon Pere, que
j'ai tâché de vous faire rentrer en vous même,
en vous representant l'impiété de ces deux pro-
positions. Il y a huit ans que je l'ai fait, & c'est
par là que j'avois fini mes reflexions sur votre
système. J'ai tâché de le faire d'une maniere
chrétienne & qui pût servir à vous tirer de
l'erreur. La chaleur de la contestation vous a

pu empêcher d'y faire assez d'attention en ce tems-là. Peut-être que Dieu vous fera la grace de considérer davantage combien ce que l'on vous conseilloit alors étoit raisonnable & important pour votre salut. Trouvez donc bon, mon Pere, que je vous conjure de le relire de nouveau ; afin que ce vous soit au moins une occasion de prendre conseil de personnes sages & éclairées, pour apprendre d'elles quel égard vous devez avoir aux remontrances que je vous ai faites.

Voilà, mon Pere, un recit exact & fidele de ce qui s'est passé dans notre dispute. A l'égard de la maniere dont chacun a été traité par son adversaire, vous paroissez être content de vous même, & vous croiez n'avoir rien sur cela à vous reprocher. Je dis la même chose de mon côté. Comment donc se pourront terminer les contestations dont vous dites que le public est scandalisé ?

Vous nous en donnez une ouverture dans votre seconde lettre. Vous prétendez que c'est un procès suffisamment instruit, qui est en état d'être jugé sans qu'il soit besoin de faire de nouvelles écritures, & qu'il faut seulement employer celles qui sont déjà faites. J'ajoute à cela qu'il seroit bon de le reduire à cinq ou six chefs dont tout le reste depend, & c'est ce que je vas faire en marquant sur chacun ce que j'emploie de mes Ecritures, en vous laissant à marquer de votre côté ce que vous voudrez employer des vôtres.

Le premier chef sera qui de nous deux a plus de sujet de se plaindre d'avoir été maltraité par son adversaire ; surquoi j'emploie la 1. la 3. & la 4. partie de ma Defense, mes quatre premières lettres, & les Préfaces de mes deux derniers volumes contre votre système.

Le

Le 2. sera si vous avez eu raison de prendre pour les veritables idées, certains êtres representatifs distingués de nos perceptions. Sur quoi j'emploie, outre ce que j'en ait dit dans mon livre *des Idées*, la premiere & la seconde considération de ma *Defense*, depuis la page 20. jusques à la page 62. & le seizieme exemple, dans le même livre pag. 459.

Le 3. sera, s'il y a quelque vraisemblance à ce que vous dites, que l'on ne sauroit voir les choses materielles que dans l'étendue intelligible infinie qui est en Dieu, & qui est Dieu même. Sur quoi j'emploie le Dialogue qui est dans ma *Defense* & le 9. exemple dans le même livre.

Le 4. si on peut croire tout ce que vous nous enseignez de l'étendue intelligible infinie, que vous dites être en Dieu, sans mettre en Dieu une vraie & formelle étendue. Sur quoi j'emploie le 6. exemple de ma *Defense*, & mes deux dernieres lettres, la 8. & la 9.

Le 5. si j'ai tort de trouver à redire à cette proposition que vous repetez si souvent : Que les plaisirs des sens nous rendent heureux, & d'autant plus heureux qu'ils sont plus grands. Sur quoi j'emploie les chap. 21. 22. 23. & 24. de mon premier volume contre votre système, & la Dissertation que j'ai faite sur ce sujet.

Le 6. si je n'ai pas du regarder comme des erreurs insoutenables, qui renversent les veritables idées que la foi du Mystere de l'Incarnation nous oblige d'avoir de la très sainte ame de N. S. J. C., les deux propositions que vous avez avancées : l'une, qu'elle a d'elle même une infinité de volontés que le Verbe divin auquel elle est unie ne lui fait point avoir. L'autre, qu'elle ne connoît point le secret des cœurs,

cœurs, & qu'elle ne le veut point connoître; d'où il arrive qu'elle fait donner des graces sans savoir quel effet elles auront. Sur quoi j'emploie les chapitres de mon 3. volume que j'ai marquez ci-dessus; à quoi vous n'avez fait jusques ici aucune reponse.

Les choses dont on doit juger étant ainsi arrêtées, convenons de deux Evêques, chacun en choisissant un de son côté, que nous priions, s'ils le jugent à propos, de s'associer d'autres personnes capables de juger de ces matieres pour nous en dire ensuite leur sentiment, sans qu'il soit nécessaire que personne leur parle, puis que vous convenez aussi bien que moi, que le procès est suffisamment instruit par des pieces produites il y a longtems.

Je ne vois pas ce qui vous pourroit empêcher d'accepter cette proposition, puis qu'elle ne vous peut être qu'avantageuse, si vous êtes serieusement persuadé de ce que vous me faites entendre, que depuis qu'on a lu vos livres & les miens, ceux qui se sont mis en état de juger de ces matieres, se sont déclarés pour vous contre moi. Car c'est ce que signifie ce que vous ne m'avez pas voulu dire si crument, de peur de me trop chagriner.

» Depuis dix ans on a eu le tems d'examiner
» mes sentimens & les vôtres sur la nature des
» Idées: on a lu vos livres, on a lu les miens. Et
» vous sauriez ce qu'en pensent ceux qui se sont
» mis en état de juger de ces matieres, si vous
» aviez voulu le savoir.

Profitez donc, mon Pere, de ce prétendu changement du public à votre égard, & faites juger le procès, étant aussi persuadé que vous l'êtes qu'on le jugera en votre faveur.

L E T T R E *

De M. DODART à M. ARNAULD. Pour lui faire savoir l'avis de M. de Meaux, & les Reflexions qu'il avoit fait lui-même sur sa lettre à M. Perrault, dont il lui mande la reconciliation avec M. Despreaux.

J'Ai vu, M. le Prelat † que vous avez pris pour arbitre de la difference de sentimens sur la lettre dont il s'agit. Son avis est,

1. Qu'il est impossible d'entrer dans un aussi grand détail sans se commettre, & sans descendre au dessous du degré où il a plu à Dieu de mettre l'Auteur.

2. Que les avis sont trop forts & trop poulés pour ne pas blesser celui à qui ils sont adressés.

3. Que sur certains articles, il pourroit se défendre, & plus que probablement, & avec avantage.

Oserois-je ajouter que le Prelat aiant voulu lire toute la lettre, & approuvé les vérités qu'elle contient, aussi bien que la sincerité & la charité de l'Auteur, n'a pas moins approuvé la discretion de celui qui voiant les choses de plus près, n'a pas jugé à propos de la rendre sans avoir fait de très-humbles remontrances.

Il est donc d'avis qu'on compose une lettre du commencement & de la fin de celle-là, marquant seulement dans le corps, qu'on auroit souhaité voir dans la Preface une improbation nette de l'Opera & des Romans, au lieu de ce qu'on y a mis, & d'autant plus qu'il est clair
par

* 6. Août 1694.

† M. de Meaux.

par la cinquième page de l'Apologie, que l'Opera est compté parmi les lieux dangereux où on voit cent coquettes pour une honnête femme, &c. Mais tout fort en général, sans y mêler aucune Apologie applicable à la satire, ni aucune défense des endroits prétendus indiscrets, ni des railleries excessives, parce que cela ne se peut faire sans descendre dans un détail qui ne manqueroit pas de commettre.

Au reste, il me dit nettement qu'il avoit dit aux deux amis qui lui en faisoient la question, que la satire étoit incompatible avec la Religion chrétienne : je dis même la satire conçue sur l'idée qui résulte de celle de M. Despreaux; & il n'a pas balancé à me dire que la X. est contraire aux bonnes mœurs, tendant à détourner du mariage, & à rendre toutes les femmes suspectes. Voilà en abrégé le résultat de la conversation.

Pour moi, je me souviens que feu leurs Altesse de Conti & de Longueville, hésiterent très long-tems si elles devoient entendre le récit de la satire en prose contre les Romans, quoiqu'elles l'approuvassent fort, & que leur doute étoit fondé sur les autres satyres qu'elles craignoient d'autoriser par cette audience.

Je me souviens aussi que feu M. de Gomberville, moins pieux sur la fin de sa conversion qu'au commencement, me releva rudement sur le compliment que je lui fis exprès sur son regret d'avoir fait le Polixandre, & que j'en fus très scandalisé. Feu M. de Montausier a estimé cette vermine de livres jusqu'aux derniers tems, & je n'ai jamais pu tirer une condamnation nette de la bouche de M. Pellisson. Cela me fait douter de Mademoiselle de Scudery.

Au reste, M. Racine me dit avant hier qu'il
avoit

474. *Lettre de M. Dodart à M. Arnauld.*
avoit fait la paix entre nos deux amis, Dieu
soit loué. Je tâcherai d'en témoigner ma joie à
M. Perrault aujourd'hui.

Il demanda à M. Racine l'explication d'un
bruit qui couroit d'une lettre qui lui a été
écrite, & qu'il n'a pas reçûe. M. Racine lui dit
que s'étant informé de cette lettre, il avoit sçu
que c'étoit une lettre de remerciement & d'hon-
nêteté, dans laquelle après avoir loué sa famille
& ses vers, on lui témoignoit desirer qu'il eut
nettement condamné l'Opera & les Romans
dans sa Préface, & on l'exhortoit à la paix,
comme on y avoit exhorté M. Despreaux,
après lui avoir témoigné qu'on auroit desiré
qu'il n'eut attaqué ni la famille, ni les personnes,
& qu'il eut réparé ce qu'il avoit dit contre M. le
Medecin, de quoi M. Perrault parut content.

Je sai, Monsieur, à n'en pouvoir douter,
non-seulement que la lettre a été montrée à
M. Despreaux, mais qu'il en a copie. Cette
faute me paroît telle à l'égard des personnes
tierces qui l'ont faite de leur autorité, que je
croirois leur faire grand tort de croire qu'ils
aient vu le mal qu'ils ont fait en livrant ainsi
l'un à l'autre, rien n'étant plus opposé à la paix,
& plus perilleux pour en commettre les entre-
metteurs. N'en témoignez rien, je vous su-
plie. Car il ne faut commettre personne. Je crois
que M. Despreaux ne s'en vantera pas, & qu'il
ne tiendra pas à son silence sur cela, que la paix
ne dure. Priez pour moi.

*M. Arnauld mourut deux jours après la datte
de cette lettre, qui lui auroit donné beaucoup de
joie en lui aprenant la consommation de l'accom-
modement, qu'il savoit être en bon train.*

Fin du septième Tome.

TABLE



T A B L E

D E S

L E T T R E S

Contenues en ce Volume.

L E T T R E D L X V I I .

A *M. du Vaucel. Sur la mort de Mademoiselle de Vertus ; une dissertation touchant le negoce que font les Jesuites ; la conduite de l'Abé de Camps ; & la protection que M. Sieyaert trouvoit auprès de l'Internonce de Brusseles.* Pag. 1

LETTRE DLXVIII. *A Mad. de Fontpertuis. Sur la fable de Bourghfontaine.* 8

LETTRE DLXIX. *A M. du Vaucel. Sur quelques points qui avoient été relevés dans le livre du P. Tellier , Defense , &c.* 9

LETTRE DLXX. *Au même. Sur une lettre* 116

T A B L E

tre au Cardinal Cibo contre *M. de Pa-*
miers ; la 9. partie des Difficultés , & une
lettre du P. Tellier. 13

LETTRE DLXXI. *Au même. Sur la signa-*
ture du Formulaire exigée dans les Pais-
bas ; un Votum présenté aux Cardinaux à
ce sujet ; & les deux Censures de Louvain. 16

LETTRE DLXXII. *Au même. Sur une*
lettre de Sotelo inserée dans le 7. vol. de la
Morale Pratique ; les missions étrangères ;
quelques abus que l'on pourroit reformer ; &
quelques insinuations à faire au P. Serry. 19

LETTRE DLXXIII. *Où il est parlé du*
livre de M. de Vert contre le P. Mabil-
lon. 21

LETTRE DLXXIV. *A M. du Vancel.*
Sur la nécessité qu'il y avoit d'unir toutes
les Ecoles Catholiques dans la défense de
la grace efficace par elle même. 23

LETTRE DLXXV. *Au même. Sur un*
projet de Bulle au sujet du Formulaire ; &
la maniere d'expliquer la liberté. 29

LETTRE DLXXVI. *Au même. Sur le*
Mandement de M. l'Archevêque de Ma-
lines ; la nomination d'un Evêque Portu-
gais à Siam ; le 7. & le 8. vol. de la Mora-
le Pratique ; sur l'Ecrit d'un Jesuite tou-
chant la 9. partie des Difficultés. 34

LETTRE DLXXVII. *Au même. Sur le*
li-

DES LETTRES.

livre d'un Dominicain d'Amiens, où M.
Arnauld & les 4 Evêques étoient fort mal
traités. 38

LETTRE DLXXVIII. Au même. Sur les
lettres du P. Rapin au Cardinal Cibo; &
sur l'inquiétude qu'il avoit au sujet du For-
mulaire. 44

LETTRE DLXXIX. A Mad. de Font-
pertuis. Pour lui recommander un Gentil-
homme Livonien, qui avoit embrassé la
Religion Catholique. 45

LETTRE DLXXX. A M. du Vancel.
Pour se recommander à ses prieres à l'occa-
sion du jour de sa naissance; lui demander
quelques Ecrits; & lui conseiller d'en lire
& d'en faire lire quelques autres touchant
la liberté & la Penitence. 47

LETTRE DLXXXI. Au même. Sur les
dispositions où l'on étoit à Rome au sujet du
livre du P. Tellier; un autre livre du Car-
me contre le P. Papenbroch; les péchés d'o-
mission; & les affaires de la Chine. 51

LETTRE DLXXXII. Au même. Sur un
Ecrit intitulé Responfio ad Articulos, &
sur le sentiment de S. Thomas, par rapport
aux péchés d'ignorance. 56

LETTRE DLXXXIII. Au même. Sur
un nouveau projet de Bulle qui devoit im-
poser silence sur le fait de Jansenius; les
péchés d'ignorance; un livre des Recollers
de

T A B L E

de Canada; & le bien que faisoient quelques Evêques de France dans leurs Evêchés. 64

LETTRE DLXXXIV. *Au même. Sur deux Ecris de M. Opstraet, où il avoit expliqué ce que S. Thomas entend par l'amour naturel de Dieu, & qui sont imprimés dans le second tome des Ecris sur la Grace generale.* 68

LETTRE DLXXXV. *Au même. Sur la vue des verités immuables dans Dieu; & sur le traité latin de libertate.* 70

LETTRE DLXXXVI. *A Madame de Fontpertuis. Pour lui représenter qu'une faute legere qu'avoit fait le Gentilhomme Livonien qu'il lui avoit recommandé, n'étoit pas une raison pour empêcher de lui rendre service.* 74

LETTRE DLXXXVII. *A M. du Vaucel. Sur un Ecrit fait touchant la signature du Formulaire; les Difficultés du P. Desirant contre les V. Articles; quelques lettres venues de la Cochinchine; & deux traités d'un Jésuite sur la Penitence.* 76

LETTRE DLXXXVIII. *Au même. Sur les Ecris du P. Desirant.* 81

LETTRE DLXXXIX. *Au même. Sur le tour que prenoient à Rome les affaires du Formulaire à l'occasion des Ecris de M. Hennebel & du P. Desirant; les Relations du*

DES LETTRES.

du Canada imprimées sous le nom des Recol-
lets ; quelques theses des Jesuites de Caen ;
& quelques lettres venues du Tonquin & de
la Cochinchine.

84

LETTRE DXC. *Au même. Sur ce qui se*
passoit à Rome au sujet du Formulaire ; &
le dessein qu'avoit le Pape de remedier à
plusieurs abus.

88

LETTRE DXCI. *A M. le Tournoux. Sur*
la dispute qui avoit été entre lui & le P.
Lami.

92

LETTRE DXCII. *A M. du Vancel. Sur*
le projet de Bulle dont il est parlé dans les
lettres précédentes. Les Missions d'Orient ;
& un livre aprouvé par M. du Bois intitu-
lé Jansenismus &c.

96

LETTRE DXCIV. *A M. Vaes. Sur sa*
maladie.

103

LETTRE DXCV. *A Mad. Vaes. Sur la*
mort de M. Vaes.

105

LETTRE DXCVI. *A M. du Vancel. Sur*
la justice qu'il falloit demander contre le
Jansenismus &c.

106

LETTRE DXCVII. *A Mad. de Fontper-*
tuis. Sur la lettre d'un Augustin dont il a
déjà été parlé, & le libelle intitulé Janse-
nismus &c.

109

LETTRE DXCVIII. *A M. du Vancel.*
Pour le presser de demander justice contre
les calomnies du libelle intitulé Jansenif-
mus

T A B L E

- mus &c. & lui marquer ce qu'il y avoit à faire pour defendre les verités sur la grace que l'on attaquoit. 111
- LETTRE DXCIX.** *Au même.* Sur la li-
belle intitulé Jansenismus &c. & l'histoire
d'un Curé de S. Nicolas de Mons. 115
- LETTRE DC.** *Au même.* Sur la conduite
du Cardinal d'Estrées; l'Ecrit du Cardi-
nal Rospigliosi; l'approbation que M. l'E-
vêque de Meaux donnoit à la IX. Partie
des Difficultés; & quelques autres petits
Ecrits. 119
- LETTRE DC.** *Au même.* Sur le present
que les Jesuites avoient fait à un Cardinal
pour empêcher la condamnation du P. Tel-
lier; & la conduite que le P. Desirant te-
noit à Rome. 121
- LETTRE DCI.** *Au même.* Sur les affaires
de la Chine, le differend des Jesuites avec
leur General Gonzales, au sujet de la pro-
babilité; le projet de Bulle dont il a déjà
parlé. 123
- LETTRE DCII.** *Au même.* Sur un Me-
morial qui devoit être présenté au Pape tou-
chant les affaires du Diocèse de Malines,
la maniere qu'il falloit attaquer le Jansenis-
mus &c. & ce que l'on disoit à Rome, que
M. de Cassini assureroit en consequence d'un
tremblement de terre. 126
- LETTRE DCIII.** *Au même.* Sur le Janse-
nismus

DES LETTRES.

nismus &c. la conduite de l'Archevêque de Malines & de l'Internonce de Bruxelles, & l'Abé de Camps. 129

LETTRE DCIV. *Au même.* Sur le Jansenismus &c. une Réponse que l'on y avoit faite sous le titre de Molinismus &c. & un Bref envoyé à Malines au sujet du Formulaire. 135

LETTRE DCV. *Au même.* Sur le même sujet que les precedentes. 141

LETTRE DCVI. *Au même.* Sur les deux affaires du Jansenismus &c. & du Formulaire; une collection des Conciles d'Espagne; le dessein où étoit M. de Meaux d'écrire contre M. Simon; une dispute de critique sur S. Jacques le Mineur. 144

LETTRE DCVII. *Au même.* Sur la protection que le P. Desirant trouvoit auprès de quelques Ambassadeurs; & les affaires des Missions étrangères. 146

LETTRE DCVIII. *Au même.* Sur une Denonciation que les Jésuites avoient fait du 3. vol. de la Morale Pratique; un nouveau libelle du P. Tellier; & un desaveu de la lettre du Marquis d'Hencourt. 148

LETTRE DCIX. *A M. Bossuet Evêque de Meaux.* Il lui expose différentes pensées sur les matieres de la grace. 153

LETTRE DCX. *A M. Dodart.* Sur le nouveau système de M. Nicole touchant la Tome VII. X grace

T A B L E

grace generale.	159
LETTRE DCXI. <i>A M. Chertemps. Sur quelques liberalités que lui avoit voulu faire une personne de condition.</i>	162
LETTRE DCXII. <i>A M. du Vancel. Touchant le libelle Jansenismus &c.</i>	163
LETTRE de Dom François Lami Benedictin à M. Arnauld. Pour lui faire excuse sur la maniere dont il avoit répondu à l'une de ses Dissertations sur quelques points de Metaphisique.	164
LETTRE DCXIII. <i>A M. du Vancel. Sur la Relation Italienne d'un Officier du Cardinal de Rospigliosi.</i>	167
LETTRE DCXIV. <i>Au même. Sur la Refutation du prétendu faux Thomisme.</i>	169
LETTRE de Dom François Lami. <i>Au sujet d'une lettre de M. Arnauld, laquelle lui avoit été communiquée.</i>	170
LETTRE DCXV. <i>Au P. Lami. En réponse à la precedente.</i>	173
LETTRE de Dom François Lami à M. Arnauld, pour le remercier de la lettre qu'il lui avoit écrite.	174
LETTRE DCXVI. <i>A M. du Vancel. Sur le 7. vol. de la Morale Pratique; & l'état où étoit l'affaire du Formulaire.</i>	176
LETTRE DCXVII. <i>Au même. Sur un Placard plein de calomnies contre les Evêques & les autres personnes accusées de Jansenisme.</i>	me 2

DES LETTRES.

- De, & sur la maniere dont il falloit repondre au prétendu faux Thomisme.* 178
- LETTRE DCXVIII.** *Au même. Sur deux avis que l'on proposoit touchant le Formulaire.* 181
- ECRIT.** *Sur un mariage proposé pour le Marquis de Pomponne avec Mademoiselle Hebert sa cousine germaine.* 182
- LETTRE DCXIX.** *A M. du Vaucel. Sur le troisieme placard des Jesuites; & sur la signature du Formulaire.* 202
- LETTRE DCXX.** *Au même. Sur l'affaire du Formulaire; quelques accusations que l'on faisoit contre lui; & la mort d'un ami.* 206
- LETTRE DCXXI.** *A Mad. de Fontpertuis. Pour l'informer de sa santé; lui demander des nouvelles d'un de ses parens, & l'engager à procurer quelque assistance à une pauvre famille qu'il lui recommande.* 208
- LETTRE DCXXII.** *A M. du Vaucel. Sur une lettre de Soielo qu'il avoit alleguée dans la Morale Pratique; l'affaire du Formulaire; & la nécessité où il se pouvoit trouver de deloger.* 211
- LETTRE DCXXIII.** *A Madame de Fontpertuis. Sur la mort du Chevalier de Pomponne.* 213
- LETTRE DCXXIV.** *A la même. Pour lui*

T A B L E

marquer le desir qu'il avoit que quelques charités qu'il faisoit se continuassent après sa mort. 214

LETTRE DCXXV. *A la même.* Sur une pension qu'on lui offroit. 216

LETTRE DCXXVI. *A la même.* Sur la joie qu'il avoit de ce qu'elle lui avoit mandé de l'Abé de Pomponne, & la douleur que lui causoit la disposition de son Oncle. 217

LETTRE DCXXVII. *A la même.* Sur ce que devoit faire un Abé de ses parens pour donner des marques d'une véritable conversion. 219

LETTRE DCXXVIII. *A M. du Vaucel.* Sur la lettre de Sotelo dont il a été parlé; & le serment du Formulaire. 220

LETTRE DCXXIX. *Au même.* Sur le 8. vol. de la Morale Pratique; & l'obligation où étoient les Evêques de détromper le Roi sur les fausses idées qu'on lui avoit données des prétendus Jansenistes. 222

LETTRE DCXXX. *A M. de Pomponne.* Pour lui marquer la reconnoissance qu'il avoit du souvenir de Sa Majesté, & de la peine qu'il ressentoit de ce qu'on l'avoit voulu faire passer pour un rebelle à ses ordres. 224

LETTRE DCXXXI. *A Mad. de Fontpertuis.* En lui envoyant la lettre précédente. 228

ME-

DES LETTRES.

MEMOIRE pour la lettre à M. de Pomponne. 229

LETTRE DCXXXII. A M. du Vauzel. Sur le Probabilisme; le livre de Cella-Dei; & une prétendue troisième édition du livre du P. Tellier, Defense &c. 234

LETTRE DCXXXIII. Au même. Sur un projet de signature du Formulaire; les Missions étrangères; & l'affaire de Pamiers & de l'Enfance. 237

LETTRE DCXXXIV. Au même. Sur la lettre qu'il avoit écrite à M. de Pomponne pour être montrée au Roi; l'affaire des Chanoines de Pamiers; & une lettre du P. de la Chaise touchant le Monastere de Juvisni. 239

LETTRE DCXXXV. A Mad. de Fontpertuis. A l'occasion de la lettre qu'il avoit écrite à M. de Pomponne, il lui parle de l'obligation où sont ceux qui ont la confiance des Princes, de leur faire connoître le mal qui se fait sous leur nom & par leur autorité. 244

LETTRE DCXXXVI. A M. du Vauzel. Sur l'affaire des Chanoines de Pamiers & les filles de l'Enfance. 248

LETTRE DCXXXVII. Au même. Sur les mêmes sujets; & sur la lettre qu'il avoit écrite à M. de Pomponne pour être montrée au Roi; les Missions étrangères; & la si-

T A B L E

- gnature que les IV. Evêques avoient faite
du Formulaire. 252
- LETTE DCXXXVIII.** *Au même.* Sur
les Missions étrangères, & la lettre qu'il
avoit écrite à M. de Pomponne. 255
- LETTE DCXXXIX.** *Au même.* Sur
les mêmes sujets que les précédentes. 258
- LETTE DCXL.** *Au même.* Sur la VII.
Partie des Difficultés; le dernier vol. du
N. T. de M. Simon; l'autorité que pre-
noit l'Internonce dans la Faculté de Lou-
vain; les Placards dont il a été parlé; &
les discours que tenoit le Cardinal d'Estrées
après son retour de Rome. 261
- LETTE DCXLI.** *A M. le Noir.* Deux
difficultés sur le Catechisme de Meaux.
264
- LETTE DCXLII.** *A M. du Vaucl.*
Sur les Placards des Jésuites; les Mis-
sions Orientales; les dispositions du nouvel
Evêque de Pamiers, les raisons qui l'obli-
geoient à demeurer à Rome; & les bonnes
œuvres qui se faisoient à Paris. 271
- LETTE DCXLIII.** *Au même.* Sur le
Bref d'Innocent XII. qui avoit été envoyé
aux Evêques des Pais-bas pour la signa-
ture du Formulaire; & les affaires de Pa-
miers & de l'Enfance. 274
- LETTE DCXLIV.** *A Mad. de Font-*
pertuis. Sur une lettre qu'il écrivoit à M.
de

DES LETTRES.

de Pomponne, & le Bref sur la signature
du Formulaire. 276

LETTRE DCXLV. *A M. du Vancel.*

Sur les avantages que l'on pouvoit tirer du
Brefenvoïé aux Evêques des Pais-bas tou-
chant la signature du Formulaire. 277

LETTRE DCXLVI. *A Mad. de Font-
peruis.* Sur le Bref touchant la signature
du Formulaire. 281

LETTRE DCXLVII. *A M. du Vancel.*

Sur le Bref touchant la signature; un
Mandement de l'Evêque d'Anvers sur le
même sujet; une liste de livres prohibés; &
une lettre en faveur des Chanoines de Pa-
miers. 282

LETTRE DCXLVIII. *A M. le Noir.*

Sur le Catechisme de Meaux; le Bref
d'Innocent XII. que l'on pouvoit regarder
comme une occasion favorable de detromper
le Roi; & l'Apparatus du P. Nourry. 285

LETTRE DCXLIX. *A M. du Vancel.*

Sur le Bref d'Innocent XII. les Missions
Orientales; les discours que faisoit le Card.
d'Estrées à l'occasion du Bref; l'affaire des
Chanoines de Pamiers; & une Satyre de
M. Despreaux. 288

LETTRE DCL. *A Mad. de Fontperuis.*

Sur une lettre supposée à l'occasion d'un
Ecrit intitulé, La Bête à sept têtes. 292

LETTRE DCLI. *A M. du Vancel.* Sur
la

T A B L E

la neceſſité de ſupprimer l'exaction de la ſi-
gnature du Formulaire. 294

LETTRE DCLII. *Au même. Sur une let-
tre qu'il avoit écrite aux Chanoines de Pa-
miers; & ſur les Placards des Jeſuites.* 296

LETTRE DCLIII. *A M. de Fontpertuis.
Sur ce qu'on lui avoit mandé que le Roi ne
voulout pas permettre ſon retour en France.*

300

LETTRE DCLIV. *A la même. Sur ce
qu'il ne pouvoit promettre de ne plus écrire
pour avoir la permiſſion de retourner en
France.*

303

LETTRE DCLV. *A M. du Vancel. Il lui
parle d'un Ecrit des Jeſuites ſur le Bref du
Pape; & d'une lettre ſur le ſujet des filles
de l'Enfance.*

304

LETTRE DCLVI. *A M. Willart. Sur
une lettre & un Ecrit de M. Perrault, qu'il
lui avoit envoyé*

306

LETTRE DCLVII. *A M. du Vancel.
Sur ce qu'il falloit representer au Roi au ſu-
jet des exilés, des Chanoines de Pamiers,
& les filles de l'Enfance.*

308

LETTRE DCLVIII. *Au même. Sur un
voiage de l'Abé de Pomponne à Rome; l'aſ-
faire des Chanoines de Pamiers & des filles
de l'Enfance; ce que les amis ſembloient
trouver à redire aux Morales Pratiques.*

313

LET-

DES LETTRES.

LETTRE DCLIX. A M. Willart. Sur
quelques Ecrits de M. Perrault & de M.
Despreaux. 317

LETTRE DCLX. A M. Perrault. Au
sujet de la Satire sur les femmes par M. Des-
preaux. 318

LETTRE DCLXI. A M. du Vancel. Sur
quelques entretiens du Cardinal d'Estrées;
le Bref d'Innocent XII. un ami qui étoit
venu demeurer avec lui; un Theologien de
l'Ecole de S. Thomas; & l'Université de
Louvain. 344

LETTRE DCLXII. Au même. Touchant
les Chanoines exilés de Pamiers. 347

LETTRE DCLXIII. A M. le Noir. Sur
la lettre à M. Perrault. 351

LETTRE DCLXIV. A M. Dodart. Sur
un Factum pour M. de Luxembourg. 359

LETTRE DCLXV. A M. du Vancel.
Sur les affaires des filles de l'Enfance, &
des Chanoines de Pamiers. 363

LETTRE DCLXVI. Au même. Sur quel-
ques affaires de Liege; les Missions étran-
gères; le Crisis de M. van Erckel; & le
voiage de M. l'Abé de Pomponne. 366

LETTRE DCLXVII. A M. Varet de
Fontenay. Sur la lettre à M. Perrault. 367

LETTRE DCLXVIII. A M. du Vau-
cel. De la Censorerie demandée pour M.
Hennebel; de l'affaire de Pamiers & de
l'En-

T A B L E

- l'Enfance ; de son retour à Paris ; & des préparatifs d'une guerre sanglante.* 373
- LETTR E DCLXIX.** *Au même. Sur les Placards des Jesuites ; l'affaire des Missions Orientales, des Chanoines de Pamiers, & des filles de l'Enfance.* 374
- LETTR E DCLXX.** *A Mad. de Fontpertuis. Sur les marques de distinction que l'Abé de Pomponne recevoit à Rome en considération de M. Arnauld son Oncle.* 376
- LETTR E DCLXXI.** *A M. du Vancel. Sur le séjour & les occupations de l'Abé de Pomponne à Rome ; les livres qu'on pouvoit lui faire lire ; & un Ecrit qu'il étoit bon de faire voir au P. Serri.* 379
- LETTR E DCLXXII.** *Au même. Sur la signature du Formulaire que le Suffragant de Treves vouloit introduire dans ce Diocèse. Une Requête pour la condamnation des Placards ; la pitié de l'Ev. de la Rochelle ; & le Monastere de Juvigni.* 381
- LETTR E DCLXXIII.** *A Mad. de Fontpertuis. Sur ce qu'elle lui avoit mandé de M. l'Evêque de la Rochelle.* 385
- LETTR E** *de M. Boileau Despreaux à M. Arnauld Docteur de Sorbonne, pour le remercier de ce qu'il avoit fait son Apologie dans la lettre à M. Perrault.* 387
- LETTR E DCLXXIV.** *A M. Dodart.*
Sur

DES LETTRES.

Sur la lettre à M. Perrault.

392

LETTRE DCLXXV. A M. du Vancel.

Sur la traduction du Breviaire Romain en Allemand ; la lecture de l'Ecriture Sainte en langue vulgaire ; & l'introduction du Formulaire dans le Diocèse de Treves.

399

LETTRE DCLXXVI. A M. de Fontperuis. Sur quelques avis qu'il étoit important de donner à M. l'Evêque de la Rochelle ; la mort de M. du Bois, & la lettre à M. Perrault.

402

LETTRE DCLXXVII. A M. Varet de Fonteny. Sur la lettre à M. Perrault.

404

LETTRE DCLXXVIII. A M. du Vancel. Sur la joie qu'il avoit de ce qu'il avoit appris de l'Abé de Pomponne ; & la conduite de M. Malines dans l'exaction de la signature du Formulaire.

406

LETTRE DCLXXIX. Au R. P. Malbranche Prêtre de l'Oratoire.

407

LETTRE DCLXXX. Au même.

418

LETTRE DCLXXXI. Au même.

426

LETTRE DCLXXXII. Au même.

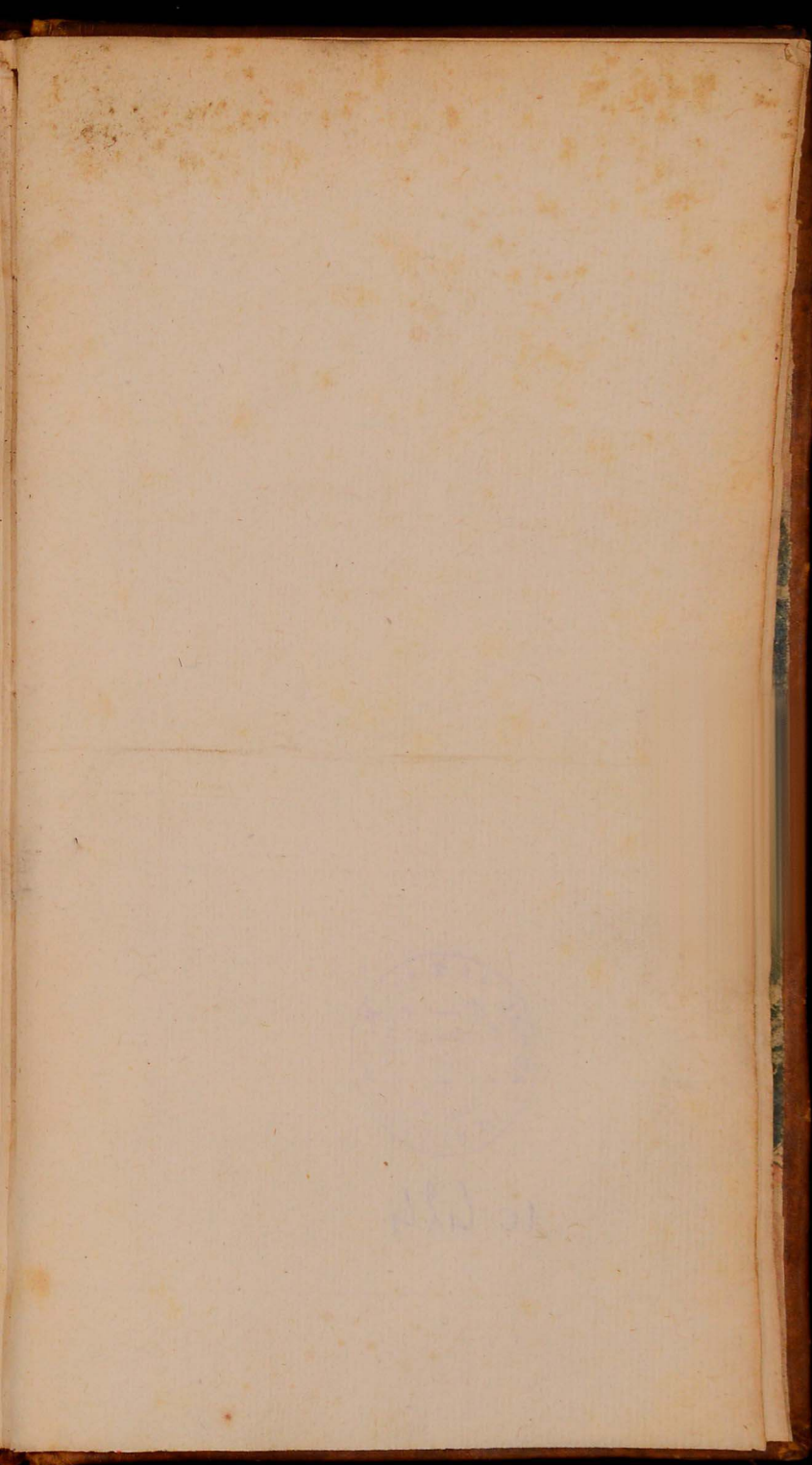
447

LETTRE de M. Dodart à M. Arnauld. Pour lui faire savoir l'avis de M. de Meaux, & les Reflexions qu'il avoit fait lui même sur sa lettre à M. Perrault, dont il lui mande la reconciliation avec M. Despreaux.

472

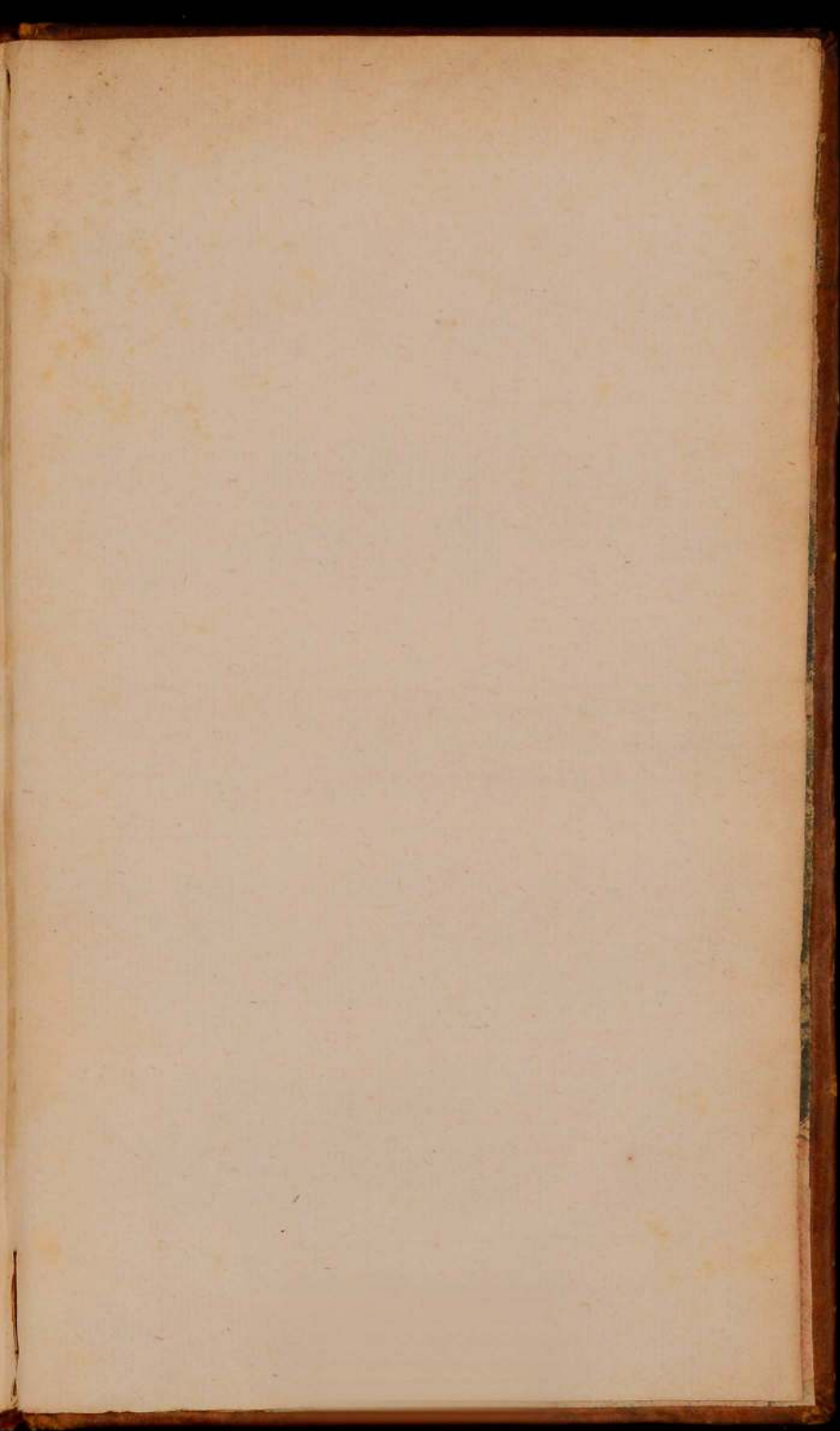
Fin de la Table.

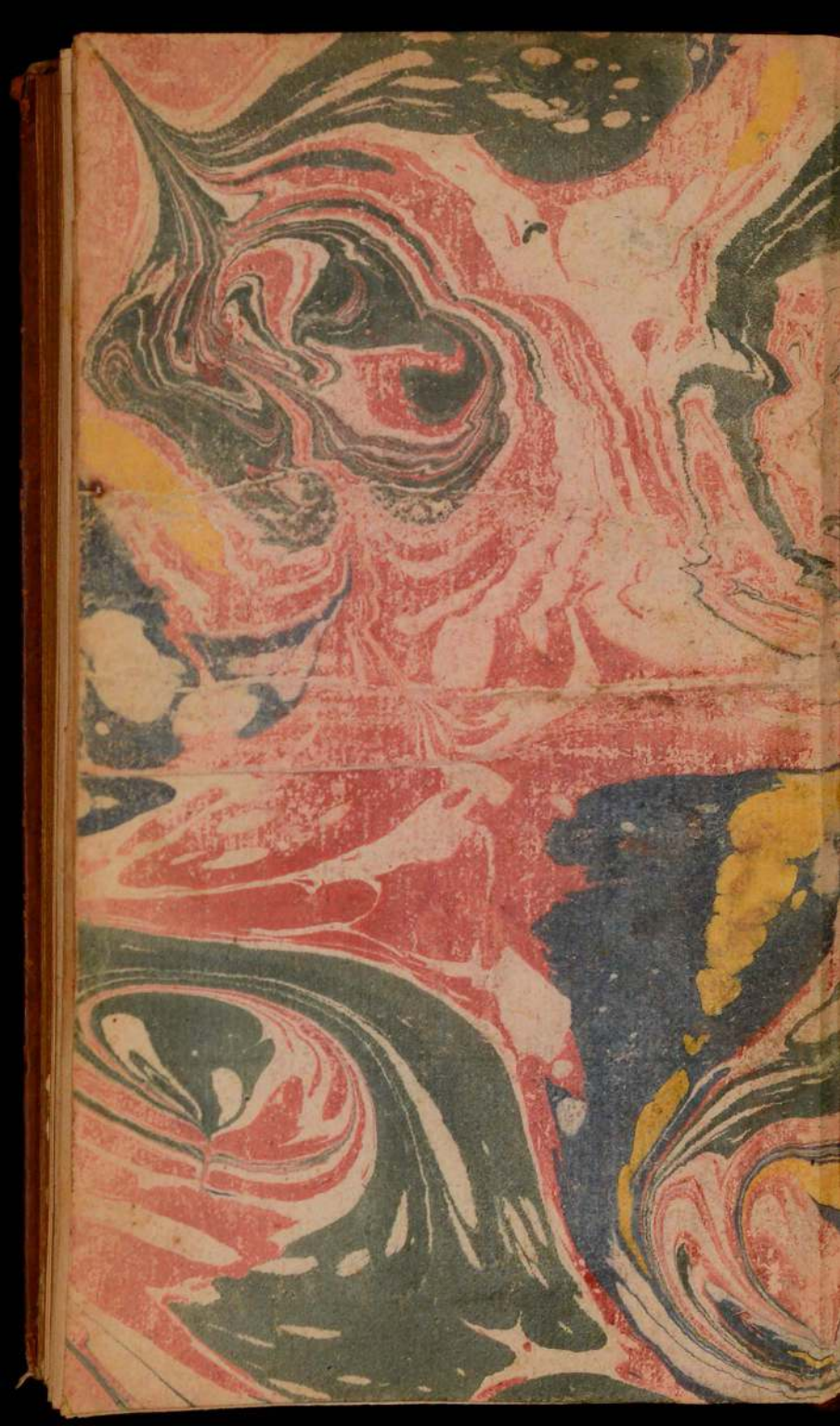
Table
The Table





10 624











LETTERE
DE M R
ARNAU

CON VII
O



Ist. di Fil. del Diritto
e di Diritto Comparato

—
III
—
D
136

20 DLXXII. Lettre de M. Arnauld

Vous faites fort bien de donner les quatre derniers volumes pour M. l'Archevêque de Seville. Mais ce Prelat feroit une chose bien avantageuse pour la memoire de son saint Oncle, s'il faisoit traduire en Espagnol le 4. volume de la Morale Pratique, par un de ses Chanoines qui entend bien le François. Il ne seroit pas nécessaire de traduire les lettres qui sont à la fin.

Ce que vous nous mandez de la grace que Dieu fait au Pape, de travailler à la correction de divers abus, me fait penser à quelques uns qu'il seroit bien important de reformer.

1. Un Beneficier poursuivi pour sa mauvaise vie ou par un devolutaire ou par son Evêque, peut résigner son benefice à qui il lui plaira avant la sentence definitive, & quoi qu'ensuite il soit condamné, la resignation demeure, au lieu qu'elle auroit dû être suspendue, & ne valoir qu'au cas que l'accusé fut déclaré innocent.

2. Les Chapitres qui ont des benefices à conférer, au lieu de choisir en corps le plus digne par une election canonique, se sont avisés de les conférer *per turnum*. N'est-ce pas un grand abus?

3. Il faudroit soumettre au Concours les Vicairies perpetuelles, aussi bien que les Cures.

4. Il y a de grands abus dans les dispenses de mariages. Pourquoi ne pas observer ce qui en a été ordonné dans le Concile de Trente, qu'on ne dispenserait point au 2. degré *nisi inter magnos principes & ob publicam utilitatem, & gratis*? Pourquoi ne pas faire entendre aux Officiaux qu'ils commettent un grand péché, s'ils n'informent serieusement si les causes alléguées sont vraies?

Je ne sai si le P. Serry a le 3. volume de la Tradition de l'Eglise Romaine, contre le P. Des-

Docteur de Sorbonne.

21

Deschamps. Je voudrois bien qu'il lût dans la 2. partie ch. 4. art. 2. & le ch. 6. art. 4. & 5. On y fait voir, ce me semble d'une maniere très-convaincante, que la grace n'est point nécessaire pour que le viollement du commandement de Dieu soit imputé à péché. C'est ce que soutiennent les Jesuites, & rien ne semble si capable de ruiner la doctrine de la grace, que cette fausse imagination. Il paroît néanmoins que quelques Thomistes n'en sont pas assez éloignés. C'est un des points que M. Huygens a traité dans sa justification que l'on vous envoie. Ce qu'il y dit de la liberté de l'amour beatifique n'est pas mon sentiment. Mais il a pour lui presque tous les anciens Théologiens de l'Ecole, hors S. Thomas dans sa Somme.

LETTRE DLXXIII.*

Où il est parlé d'un Livre de M. de Vert contre le P. Mabillon.

J'ai lu la Réponse au P. M. sur le sens de ces mots, *Communione Sanctam*, de la Regle de S. Benoît, & j'en ai été fort satisfait. Tout m'y a paru bien prouvé: mais j'ai peur qu'on n'y trouve une trop grande abondance de preuves, comme lorsque l'auteur fait voir, que le mot de *Communio* signifie très souvent autre chose que la communion eucharistique.

Lorsqu'il combat le *Sputum Sacramenti*, je voudrois bien qu'il ne supposât pas que cela puisse aisément arriver, & qu'il prît garde de ne se pas servir aussi souvent qu'il fait de cette expression, *excréation de quelques parcelles des*

* Vers 1692. ou 1693.

